

Q. 6. 298

des Portes, Phil.



Purior, sine fabula.

*[Decorative flourish]*

Pur flambeau

*[Decorative flourish]*

21

Heliod. lib. 3

Mens amara, perinde atq; ebrii, flexibilis est, & qua nulla certa seorsu manere queat, tanq; animo ubiq; in affectu subitido fluctuante. Proinde & in ebrietatem amara, & in amore ebrii proclivis est.

## SONET.

Quelle fontaine ou glace aura tant de froideur,  
 Quelle puisse soudain estaindre ceste flamme,  
 Qui peu à peu desseche, & consume mon coeur,  
 Ma chair, mes os, mon sang, & qui pis est mon ame?  
 Seul, hélas! car sans fin durera ceste ardeur,  
 Cest amoureux flambeau, & ce feu, qui m'enflamme:  
 Si la mort par son dard n'allege ma douleur,  
 Chassant cest archerot, qui ma poitrine entone.  
 Mais, quoy? si, comme on dit, Amour à tel pouuoir,  
 Aux champs Elisiens & tenebreux manoirs,  
 Comme il en a ici en ce douloureux monde!  
 Je n'espere allegeance, à mes tourments & maux,  
 Je n'espere repos aucun de mes travaux,  
 Et faut que sur iceux tout mon plaisir ie fonde.

P. M. A. M. G. P. /

LES  
PREMIERES  
OEUVRES DE  
PHILIPPES DES  
PORTES.

AV ROY DE FRANCE  
ET DE Pologne.

Reueüs, corrigees & augmentees en ceste  
derniere impression.

*Paul Marbois*



EN ANVERS,  
PAR PIERRE VIBERT.

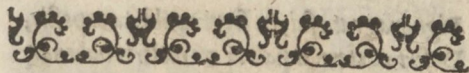
1580.

Philippe Des Portes  
1723

P R E M I E R E

DE





AD HENRICVM

POLONIÆ REGEM,

IN POEMA PORTÆI

G. Valens Guellius.



STA tibi genioque tuo monu-  
menta reponit

Regna Dei pharetram uolucris  
modulatus & arcum

PORTÆVS, prima attollens hinc omina fame,  
Et Phœbo & mentē iuuenilem afflatus Amore  
Vt tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,  
Antē tubam et gracili horrentē molliret auena:  
Arma uirūmq; Maro sic post Amaryllida dixit,  
Nec Veneri domine Mars tantū inuidit honorē,  
In capta hæserunt sic Teuerū fata puella,  
Principium & lento dedit illa morāque duello,  
Scilicet ille tuus uates noua regna petentem  
Te sectans, tardi & foelicia plaustra Bootæ  
Te domino, & nostro longum fruitura dolore,  
Hæc eadem laribus patriis anathemata liquit

A 2



Pignora grata sui, tu scepra oblata capeſis,  
Deſerta externas patria & moliris habenas,  
Hic deſideriū, hic lachrymas, hic mētibus æquis.  
Indigenū mixtim confundens gaudia luctu,  
Moscouon aduentu ergo tuo iā cōtrahit horror,  
Ceruleos Iſterque ſinus iam pandit, & ingens  
Aſſurgit rapidis toto tibi corpore ab undis,  
Populeæ uitta comptos dans frondis honores,  
Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.  
Vertice te arreſto uenientem proſpicit arctos,  
Sēper & ut uideat, ſemper fugit æquore tingi.  
Audiit hanc ſamānque tuam, comitiſque poeta  
Elyſium uaga per magnum Naſonis ut umbra,  
Sarmaticum exilium dixit ſolata Corinnæ  
Delitias, lingua HENRICI fauitque trophæis.

IN





IN HENRICI

REGIS POLONIÆ

inui&issimi,

ET

PORTÆI EIUS POETÆ

Elegantissimi è Gallia digressum,

I O. AVRATVS

Poëta Regius.



ALLIA quem genuit, quæ omni  
ni perfecit alumnus

Virtute HENRICVM: cuius  
nutricia quondam

Premia magna quidem cepit, maiora sed olim  
Sperabat: regni sceptrum ad moderanda Poloni  
Dimittit lachrymans, Thetis ut pia mater  
Achill. m

Expugnanda uiris quæsitum ad Pergamam Graiis:  
Huncque secuta foret Chironis amica fidelis  
Testudo AVRATI, seros nisi (ut illa) per annos  
Ægra neget maris & terræ tolerare labores.  
Non ita tu PORTÆE, senex cui cesserit ille

A 3

Semifer & pulsare fides, & dicere uersus  
 Iam iuueni: æqualem tu penè æqualis Achille  
 Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis  
 Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis  
 Assiduus, noua mox scribatur ut Ilias à te  
 In res Henrici, quas non uetus æquet Achilles,  
 Tu uelut Argiuae classis comes Orpheus alter.  
 Bistoniam fretus cithara, sectaris euntem  
 AEsoidem: tu, dum gelidi petit ostia Ponti  
 Lenibusque uias cantu, & Symplegadis iras  
 Mulcebis fidibus, figesque natantia saxa,  
 Transuolet incolumis dum classis Iasona portās.

~~~~~

IANI ANTONII BAIFII

In Philippi Portij carmina:

**Q**VI properat charo patriā pro Principe linquēs  
 Inter Sauromatas omnia dura pati,  
**P**ORTIUS hos tibi dat primos, ô Francia, flores,  
 Quos iuuenis campis legit in Aoniis.  
 Accipite hos desiderio commune leuamen  
 Tuque tui cuius tuque tua patrie.  
 Dumque tuis absens gratas celebrabere PORTI,  
 Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

S V R





SUR LES AMOURS  
de Ph. des Portes,

SONNET.

**Q**UESSES tu faict Amour, ta flamme  
estoit effeinte,  
Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout ysé,  
Et ton doré carquois de fleches espuisé  
Nous faisoit de formain moins de mal q̄ de crainte.  
Si lon monstroit d'aimer ce n'estoit que par feinte,  
Pour tromper seulement quelque esprit peu rust:  
Car tu n'auois vn trait qui ne fust tout brisé,  
Ny cordage qui peust rendre vne ame contrainte.  
Par ces vers seulement tu as repris n̄ aissance,  
Ils t'ont armé de traits, d'attraits, & de puissance,  
Et te font de rechef triompher des vainqueurs:  
Et d'autant plus, Amours, ils surpassent ta gloire,  
Qu'etu n'acquiers sans eux vne seule victoire,  
Et qu'ils peuuent sans toy embraser mille cœurs.

C. M. D. L.

ET FLORIDA PVNGVNT.

A 4

SYROLES OEUVRES  
de Phi des Portes,

SONNET.

**I** AIME à voir d'un beau fleuve une traversée  
grande,  
Ondoyant s'égayer en l'azur de ses eaux  
Claire, nette en Esté, qui porte les bateaux,  
Chargez de tous les biens que le viure demande.  
Mais ie n'aime vn torrent, qui trouble sa répandre  
Sur les champs cultiuez: Et noyant tous les vaulx  
Ravage, violant, des humains les travaux,  
Et garde que la terre vn bon rapport ne rende.  
Ie hay le ruis fangeux en saison hyuernale,  
Et tarissant l'Esté: qui se cache s'il pleut,  
Pour grossir, malheureux, d'une pluye automnale.  
DES-PORTES, on se baigne en ta riuiera nette,  
Qui sur vn beau granouin doux murmure esment  
Recueillant sa claire eau de mainte fontainette.

L. A. DE BAIF.



LE PREMIER LIVRE  
DES AMOVRS DE  
DIANE.  
PAR  
PHILIPPES DES PORTES.  
SONNETS.

I.



Et vous offie ces vers qu'Amour m'a  
faict escrire,  
De vos yeux ses flambeaux ardemment  
agité,  
Non pour me couronner d'une im-  
mortalité:

Car à si haut loyer ma ieunesse n'aspire.  
Je souhaite sans plus que ie vous puisse dire  
Comme en vous adorant Amours m'aura traitté,  
M'égayant quelquel fois en ma felicité,  
Et m'escriant d'angoisse au fort de mon martyre.  
Vous ne me verrez point par mille inuocations  
Déguiser mon travail, & vos perfections.  
Et rendre, en soupirant, mon amitié plus forte.  
Aussi ie n'escry pas pour gloire en acquerir:  
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,  
Ainsi qu'un patient qui languist sans mourir.

A 5

AMOURS DE

II.

**L**E penser qui me plaist, & qui le plus souuent  
 Me desrobe à moy mesme, & hautement me pouffe,  
 Me retirant du monde vn iour d'vne secouffe,  
 Iusqu'au troisieme ciel m'alloit haut esleuant:  
 Et comme ie tafchoy de voller plus auant,  
 Amour qui m'apperçoit, contre moy se courrouffe,  
 Et choisit de voz yeux la flamme heurieuse & douce  
 Pour m'empescher l'entree, & se mettre au deuant.  
 Je ne peu passer outre, empesché de la flamme,  
 Qui tout incontinent brusla toute mon ame,  
 Qui m'éblouit la veüe, & me fist trespacher.  
 Mais bien que de voz yeux ce malheur me procede,  
 Tousiours ie les desire, & m'en veux approcher,  
 Comme si de mon mal i'attendoy mon remede.

III.

**D**Es le iour que mon ame auparauant rebelle,  
 S'esclaua sous les loix de voz perfections,  
 Dés ce iour i'ay souffert mille punitions,  
 Et senti coup sur coup quelque peine nouvelle,  
 Fars, ie brusle, ie meurs d'vne mort eternelle,  
 Qui ne meurtirist pourtant mes viues passions,  
 Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,  
 Quelque douleur que i'aye, il faut que ie la cele.  
 Je la celeray donc. Car i'ay bien merité  
 D'endurer ce malheur pour ma temerité:  
 Si i'ay trop entrepris i'en feray penitence.  
 Las donc sans nul espoir seray- ie ainsi viuant!  
 Au moins si ie pouuoys mourir en vous seruant,  
 Et qu'après mon trespas en eussiez cognoissance.

## I I I I.

**D** El'œil de ma Diane est ma flamme agitée,  
 De ses dorez cheveux mon cœur est arresté  
 Sa belle main guerriere a pris ma liberté,  
 Et sa douce parole a mon ame enchantée:  
 Son œil rend la clairté des astres surmontée,  
 Ses cheveux du Soleil effacent la beauté,  
 Sa main passe l'ivoire, & la divinité  
 De ses sages discours à bon droit est vantée:  
 Son bel œil me ravit, son poil doré me tient,  
 La rigueur de sa main mes douleurs entretient,  
 Et par son doux parler ie sens croistre ma flamme.  
 Voila comme i'en suis, & n'ay plus de repos  
 Depuis l'heure qu'Amour m'en graua dedans l'ame,  
 Son œil, son poil, sa main, & ses diuins propos.

## I V.

**L** As ie scay bien qu'il ne faut que i'espere,  
 En vous seruant, de me voir alléger:  
 Et toutesfois ie ne puis m'estranger  
 De vos beaux yeux, sources de ma misere.  
**I**e fuy l'obiet qui m'est le plus contraire,  
 Ie voy le gouffre & ie m'y way plonger:  
 Et me pouuant garantir du dangier  
 (Fol que ie suis!) ie ne le veux pas faire.  
**N**e trouuant rien qui me face esperer,  
 De vous seruir ne me puis retirer,  
 Bien que la mort pour loyer me menasse,  
**H**elas voyez où l'Amour ma reduit:  
 ,, Ie voy mon bien, & le mal qui me nuit:  
 ,, Ie fuy mon bien, & mon mal ie pourchasse.

**I**te supplie, Amour, arreste ma guerriere,  
 Qui fuit si viftement: car hélas te ne puis!  
 Ma course est trop tardiuë: & plus ie la poursuis,  
 Et plus elle s'auance en me laissant derriere.  
 Au moins fay' vn des deux: exauce ma priere,  
 Ou ne me laisse plus en l'estat que ie suis:  
 Rens moy comme i'estois, priué de tous ennuits,  
 Et me retourne encor ma liberté premiere.  
**S**i tu es iuste, Amour, tu me dois deslier,  
 Ou par vn doux effort ceste dure plier:  
 Mais las que mon atter te est vaine & miserable!  
 Ie prie vn fier tyran, qui de nos maux se plust,  
 Qui s'abreuue de pleurs, qui d'ennuis se repaist,  
 Et plus il est prié moins il est pitoyable.

**D**urant les grandes chaleurs i'ay veu cent mille fois,  
 Qu'en voyant vn esclair flamboyer en la nuë,  
 Soudain tout étonnée & morte deuenüe  
 Tu perdois la couleur, la parolle, & la vois:  
 Ton pouls se debatoit de peur que tu auojs,  
 Et n'osois seulement dresser en haut la veüe:  
 Puis quand de cest effroy tu estois reuenüe,  
 De bien long temps apres parler tu ne pouuois.  
 Donc si quand vn propos deuant toy ie commence,  
 Tu me vois en tremblant changer de contenance,  
 Demeurer sans esprit, palle, & tout hors de moy,  
 Ne t'en étonne point, ie te supply ma Dame,  
 C'est lors que les esclairs de tes beaux yeux ie voy,  
 Qui m'éblouissent tout de leur luisante flame.

VALLON, ce faux Amour, qui me fait endurer  
 Tant d'estrâges rigueurs qu'en mourant ie supporte  
 Nous a tous deux rangez presqu'e de mesme sorte  
 Et presque vn mesme mal nous contraint soupirer.  
 Aimant comme tu fais, tu ne dois esperer  
 Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte:  
 Aimant comme ie fay, mon esperance est morte.  
 Car ce n'est aux mortels de penser aspirer.  
 Tous deux nous endurons mille & mille detresses,  
 Tous deux nous adorons en esprit nos Maistresses,  
 N'osans leur decouuir nos soucis rigoureux.  
 Console toy, VALLON, comme ie me console:  
 „ Ce n'est peu de confort à l'homme malheureux  
 „ D'auoir vn compaignon au malheur qui l'assole.

## IX.

Si la foy plus certaine en vne ame non feinte,  
 Vn honneste desir, vn doux languissement,  
 Vne erreur agreable, & sentir viuement,  
 Sans en vouloir guarir, vne mortelle attainte:  
 Si voir vne pensee au front toute depeinte,  
 Si mille & mille cris eclarez hautement,  
 Vne voix par hocquets, vn morne estoonnement,  
 Vne palle couleur de lis & d'amour teinte:  
 Si mespriser soy mesme, & vn autre adorer,  
 Si verser mille pleurs, si tousiours soupirer,  
 Et se paistre le cœur d'ennuis, d'ire & de rage:  
 Vous ont peu faire foy de vraye affection.  
 Et que n'ayez voulu guarir ma passion,  
 L'offense en est sur vous, & sur moy le dommage.

On ne

**O**N ne voit rien qui soit si solitaire,  
 Comme ie suis lors que ie ne puis voir  
 Ces deux beaux Yeux qui me donnent pouuoir,  
 Et sans lesquels nul flambeau ne m'éclaire.  
 Tout éperdu ie ne sçay rien faire  
 Que soupîrer, que me plaindre & doloir,  
 Blasçant la nuit, qui me fait recevoir  
 Par sa rigueur, tant de peine ordinaire:  
 Et dis ainsi, Las ! ce n'est pas à tort  
 Que lon te nomme, ô Nuit, fille de Mort,  
 M'ostant le bien nourricier de ma vie !  
 Durant le iour ie n'estime viuant,  
 Mais aussi tost que tu es arriuant  
 De viure plus ie pers toute l'enuie.

X I.

**L'**Aspre fureur de mon mal vehement,  
 Si hors de moy m'esrange & me retire,  
 Que ie ne sçay si c'est moy qui soupire  
 Ny en quel point m'a reduit mon tourment.  
 Suis-je mort ? Non, j'ay trop de sentiment,  
 Je sens trop bien mon douloureux martyre.  
 Suis-je viuant ? Las ie ne le puis dire !  
 Estant priué d'ame & d'entendement  
 Seroit-ce vn feu qui me brulle ainsi l'ame ?  
 Ce n'est point feu : j'eusse estint toute flame,  
 Par le torrent qui de mes deux yeux sort.  
 Comment, BELLÉV, faut-il que iel'appelle ?  
 Ce n'est point feu que ma douleur cruelle,  
 Ce n'est point vie, & si ce n'est point mort.

Ny

**N**Y les dédaigne de son ieune courage,  
 Qui rit d'Amour & de sa deité:  
 Ny mon desir trop hautement porté,  
 Ny voir ma mort escrire en son visage:  
 Ny mon vaisseau prest à faire naufrage,  
 Le mast rompu, sans voile & sans clarté:  
 Ny les feucis dont ie suis agité,  
 Ny la fureur du feu qui me saccage:  
 Ny tant de pleurs sans profit respandus,  
 Ny ses propos qui me sont defendus,  
 Ny de mon mal auoir la cognoissance,  
 Ny la rigueur d'vn triste esloignement  
 Me sortiront de son obeissance:  
 .. Belle est la fin qu'on fait en bien aimant.

## XIII.

**L**As t qui languit iamais en si cruel mariyre,  
 En si penibles nuicts, en si malheureux iours:  
 Qui iamais trauera tant de fascheux destours  
 Avec si grands travaux qu'ils ne se peuent dire:  
 Ye souffre vn mal present, s'en doute encor' vn pire:  
 Le voy renfort de guerre, & n'attens nul secours:  
 Mes maux sont grans & forts, mes biens foibles &  
 cours,  
 Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire:  
 A toute heure, en tous lieux de tout ie me déplais,  
 La nuict est mon soleil, le discord est ma paix,  
 Le cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut suivre:  
 Ie me fasche en faschant les hommes & les Dieux,  
 Ie suis las de moy-mesme & me suis odieux,  
 Bref ie ne puis mourir & si ie ne puis viure.

Ayant

**A**yant pour vostre amour mille fois soupiré,  
 Sans que vostre rigueur en peust estre amolie,  
 l'inuoquay tant la mort qu'une aspre maladie  
 S'offrit à mon secours comme auoy desiré:  
 l'auoy desia le teint palle & desfiguré,  
 l'auoy perdu l'esprit, la parole & l'ouye.  
 Et m'estimois heureux par la fin de ma vie  
 Voir finir la rigueur d'un mal demesuré:  
 Mais vous, qui m'estes plus que la mort inhumaine,  
 Ne permisses alors, qu'avec si peu de peine  
 Je fusse châtié de ma temerité  
 Las souffrez que ie meure encor que mon offense  
 D'entreprendre d'aimer vne diuinité,  
 Merite beaucoup plus que la mort de souffrance.

## X V.

**I**e suis chargé d'un mal qui tousiours me travaille,  
 Quelque part que ie faye il me suit obstiné:  
 Tour ce qui me suruient me rend infortuné,  
 Et tousiours mon fouci sans pitié me tenaille.  
 Le lit trop ennuyeux m'est vn camp de bataille,  
 Si ie saute du lit ie suis plus mal mené:  
 Si ie fors, cest Amour, qui me tient enchainné,  
 Mille & mille bourreaux pour conduite me baille:  
 Si i'arrine en vn bois, les arbres & les champs  
 Retentissent du bruit de mes regrets trenchans:  
 Si c'est pres d'un ruisseau, les eaux enfont leur course,  
 Las! puis qu'en ta presence vn tel ennuy me suit,  
 Quand tu seras absente où seray-je reduit?  
 Il faudra de mes pleurs verser toute la source.

Eloi

**E** Loignant voz beartez, ie vous laisse en ma place  
 Mon Cœur, qui comme moy ne vous delaissera:  
 Car plus vostre rigueur sur luy s'exercera,  
 Plus il sera captif de vostre bonne grace.  
 Ne vous attendez point, qu'un desespoir le chaste:  
 Car pour voz cruauz moins vostre il ne sera,  
 Et suis tout assure qu'il ne pourchassera  
 De reuenir vers moy, quelque mal qu'on luy face.  
 Si vous le traitez bien, vous y aurez honneur:  
 Si vous le traitez mal, qu'il blâsme son malheur:  
 Et ne se plaigne point de si belle Maistrasse.  
 Déloge donc, mon Cœur, ie ire veux retenir  
 Un, qui si volontiers pour vn autre me laisse,  
 Et ne pense au malheur qui luy doit aduenir.

## XVII.

**O**R que mon beau Soleil loin de moy se retire,  
 Que verrez-vous mes Yeux, q' vous puisse éclair-  
 Il vous faudra tousiours au euglez demeurer, (ret)  
 Soit que le iour s'abaïsse, ou qu'il commence à luisir.  
 Or que le Ciel malin pour assouuir son ire  
 Me rauit mon espoir, que pourray-ie esperer?  
 A nul contentement ie ne veux aspirer,  
 Et veux que tout malheur à l'enui me martyre,  
 On me verra seulet par les bois écarter,  
 Puis en mille haurs cris tristement méclater,  
 Guidé de despoir & d'amouense rage.  
 Si vous pouuiez, mes Yeux, me fournir tant de pleurs,  
 Que ie peusse noyer ma vie & mes douleurs,  
 Helas i'auroy tiré profit de mon dommage?

**L**ast que me sert de voir ces belles plaines  
 Pleines de fruibts, d'arbrisseaux & de fleurs?  
 De voir ces prez bigarrez de couleurs,  
 Et l'argent vif des bruyantes fontaines?  
 Cela ne fait que rafraischir mes peines,  
 Et redoubler mes cruelles douleurs,  
 Ne voyant point celle pour qui ie meurs  
 Cent fois le iour de cent morts inhumaines.  
 Las! que me sert d'estre loin de ses yeux  
 Pour mon salut, si ie porte en tous lieux  
 De ses regards les sagettes meurtrieres?  
 Autre penser dans mon cœur ne se tient:  
 Comme celuy qui la fièvre soutient,  
 Pense tousiours des eaux & des riuieres.

## XIX.

**P**our estre absent du bel œil qui me tuë,  
 Las mon ennuy ne va diminuant,  
 Mais dedans moy tousiours continuant  
 Plus il me ronge, & plus il s'euertuë?  
 Vn vain obiet se presente à ma veuë,  
 De cent penfers m'affolant & tuans,  
 Et sens Àmour perçant & remuant  
 Mon Cœur, sanglant de sa griffe pointuë.  
 Misericorde, Àmour, ie te suppliy:  
 Fay tant pour moy que ie mette en oubly  
 Ceste beauté dont ma douleur procede.  
 Las qu'ay-ie dit? Àmour, garde t'en bien:  
 L'aimetrop mieux ne m'allegier en rien:  
 Si c'est mon mal, ce sera mon remede.

Las!

DIANE, LIVRE. I.

X X.

**L** As! que me sert quand la douleur me blesse,  
 Et que mon feu me cuist plus viuement,  
 Que ie promette & iure incessamment  
 De iamais plus ne reuoir ma Maistresse,  
 Ven qu'aussi tost que ses beaux yeux ie laisse,  
 Yeux inhumains, causes de mon tourment,  
 Ie me despite, & tout soudainement  
 Ie romds le nœu du serment qui me presse:  
 L'enfant Amour, forcier trop rigoureux,  
 Tient en ses yeux vn venim amoureux,  
 Qui de les voir malgré moy me conuie:  
 Et sans trouver que ie doine esperer,  
 Ie suis contrainct de suiure & d'adorer  
 Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

X X I.

**L** Ors que le trait par vos yeux decoché,  
 Rompit le roc de ma poëtrine dure,  
 Ce mesme trait, dont vous m'auiez touché,  
 Dans mon esprit graua vostre figure:  
 Vous n'auiez rien de rare & de caché,  
 De beau, de sainct, du ciel & de nature,  
 Que mon esprit n'ait en vous recherché  
 Pour faire voir vne viue peinture:  
 Bref, mon esprit remply d'affections,  
 Est vn miroir de voz perfections,  
 Où vous pouuez vous voir toute depeinte.  
 Si ma foy donc ne vous peut enflammer,  
 A tout le moins vous me deuez aimer,  
 Pour le respect de vostre image sainte.

B. 2.

AMOURS DE

XXII.

**M** On Dieu mon Dieu que j'aime ma Déesse,  
 Et les vertus qui l'esleuent aux cieulx  
 Mon Dieu mon Dieu que j'aime ses beaux yeux,  
 Dont l'un m'est doux, l'autre plein de rudesse  
 Mon Dieu mon Dieu que j'aime sa sagesse  
 De ses propos, qui rauirovent les Dieux:  
 Et la douceur de son ris gracieux,  
 Qui me remplit d'une heureuse allegresse?  
 Mon Dieu que j'aime à souir deuifer,  
 Et tout rauy baiser & rebaiser  
 Sa blanche main alors qu'elle n'y perse!  
 Mais, ô B A I F, doy-je pas bien aimer  
 Le rare esprit, qui l'a fait estimer  
 Mesme de ceux qui n'ont sa cognoissance?

XXIII.

**E** L'e pleuroit toute palle de crainte,  
 Lors que la mort sa moitié menassoit,  
 Et tellement l'air de criz remplissoit,  
 Que la mort mesme à pleurer eust contrainte,  
 Helas mon Dieu que sa grace estoit sainte!  
 Que beau son tint qui les lis effaçoit!  
 Plus de crystal des yeux elle versoit,  
 Et plus mon ame au vis est hie à sainte,  
 L'Air en pleurant sa douleur testimoigna,  
 Le beau Soleil de pitié s'esligna,  
 Les vens esmeuz retenoyent leurs haleines,  
 Et sur la terre où tomberent les pleurs  
 De ses beaux yeux, amoureuses fontaines,  
 On veit sortir mille nouvelles fleurs.

Je ne



**I**E ne me plains de vostre cruauté,  
 A mes desirs entièrement contraire:  
 Je ne me plains de ce que ie n'espere,  
 Que desespoir pour ma fidélité,  
 Je ne me plains de ma temerité,  
 Je ne me plains que ma foy persueurez  
 Au pis aller ce me sera salutaire,  
 Quand ie mourray seyant telle beauté,  
 Je ne me plains qu'en mon mal vehement  
 Ne m'est permis voir vos yeux librement:  
 Je ne me plains que tout me face craindre,  
 Mais en souffrant tant de punitions,  
 De desespoirs, de morts, de passions,  
 Las ie me plains que ie ne m'ose plaindre!

**S**I c'est aimer que porter bas la véné,  
 Que parler bas, que soupirer souuent,  
 Que s'égayer solitaire en resuant,  
 Brullé d'un feu qui point ne dim, nuët  
 Si c'est aimer que de peindre en la nue,  
 Semer sur l'edu jetter les criz aux vents,  
 Chercher la nuit par le soleil leuant,  
 Et le soleil quand la nuit est venue.  
 Si c'est aimer que de ne s'aimer pas  
 Cent fois le iour souhaiter son trespas,  
 Et ne sçauoir dont sa douleur procede:  
 Las ! on peut voir que l'ame ardemment,  
 Et toutes fois cognoissant mon tourment,  
 Vous differrez de m'y donner remede.

**I** E le confesse, Amour, ie te suis redevable,  
 M'ayant fait au iourd'huy de tant d'heur iouissant  
 Et si tu m'as trouué ferme en t'obeissant,  
 Tu m'as recompensé d'un heur incomparable.  
 Sur la plus grand' chaleur de ce iour desirable,  
 La beauré, qui me blesse & me rend languissant,  
 Doucement dessus moy son beau chef abaissant,  
 S'est laissée assoupir d'un sommeil agreable.  
 Ah Dieu que de beautez en son front reluisoyent!  
 Que les lis blanchissans de son sein me plaisoyent!  
 Que d'œilletz, que de fleurs, que de graces ensemble  
 Tu deuois faire, Amour, pour me contenter mieux,  
 Et pour mieux côtépler les thesors qu'elle assemble,  
 Que tout par tout en moy ie n'eusse que des yeux.

## X X V I I . X

**M** Archans, qui voyagez, iusqu'au riuage More  
 Du froid Septentrion, & qui sans reposer  
 A cent mille dangers vous allez exposer  
 Pour vn gain incertain qui voz esprits deuore:  
 Venez seulement voir la beauré que i'adore,  
 Et les yeux amoureux qui me font embrazer  
 Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez priser  
 Le plus riche thesor, dont l'Egypte se dore.  
 Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,  
 L'esclat de ces rubis, ce coural rougissant,  
 Ce crystal, cest ebene, & ces graces diuines.  
 Cest argent, cest iouyre, & ne vous contentez  
 Que ne voyez encor mille autres raritez,  
 Mille beaux diamans, & mille perles fines.

Si tost

## XXVIII.

**S**I tost qu'au plus matin ma Diane s'éveille  
 ( O Dieux jugez mon heur ! ) je suis à son leuer,  
 Et voy tout le plus beau qui se puisse trouver  
 Depuis les Indiens, iusqu'ou Phœbus sommeille.  
 Ce n'est rien que le teint de l'Aurore vermeille,  
 Se n'est rien que de voir aux longues nuits d'Hyuer  
 Parmi le firmament mille feux arriuer,  
 Et ne croy point qu'au ciel y ait plus de merueille.  
 Ie la voy quelquefois, s'elle se veut mirer,  
 Esperduë, estonnée, & long temps demeurer  
 Admirant ses beautez, dont mesme elle est rauie:  
 Et ce pendant [ chetif ! ] ie tremble tout poureux  
 Et pense au beau Narcis de foy-mesme amoureux,  
 Craignant qu'un fort pareil mette fin à sa vie.

## XXIX.

**P**Ar voz graces, Madame, & par le dur martyre,  
 Qui me rend en aimant triste & desespéré:  
 Par tous les lieux secretz où i'ay tant soupiré  
 Et par le plus grand bien qu'un amoureux desire:  
 Par tous les traictz qu'Amour dedans voz yeux retire,  
 Par les nœuds bien aimez de vostre poil doré,  
 Et où rien de plus grand pourroit estre iuré,  
 Ie l'appelle à tesmoing de ce que ie veux dire.  
 Iamais d'autre que vous mon vers ne descrira,  
 Le feu de voz beaux yeux ma seule ardeur sera,  
 Et rien qu'en vostre nom ie ne veux entreprendre.  
 Faisant priere aux Dieux, si ie manque de foy,  
 Et si mon cœur ne dit ce que ie fais entendre,  
 Que l'enfer tout entier soit reserué pour moy.

Pour me recompenser de tant de passion,  
 Que l'endure depuis que suis à ton seruice,  
 Te faisant chacun iour de mon cœur sacrifice,  
 Et me faisant pour toy compagnon d'Ixion,  
 Non, ne me monstre point aucune affection,  
 Puis que c'est toa vouloir il faut que i'obeisse,  
 Je ne delaisseray de faire mon office,  
 Et ne seray pas moins à ta deuotion:  
 Preste moy seule ment ceste ceillade diuine,  
 Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,  
 Et qui d'vn feu cuisant embrata mes esprits,  
 Afin qu'en me iouant soudain ie te regarde,  
 Et que cent mille amours dans le sein ie te darde,  
 Alors tu seras prise au ieu que tu m'as pris.

✠ **A**mour, quand fus-tu né? Ce fut lors que la terre  
 S'émaille de couleurs, & les bois de verdure,  
 De qui fus-tu conceu? D'vne puissante ardeur,  
 Qu'Oisueré lasciué en soy mesmes enferre.  
 Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?  
 Vne chaude Esperance, & vne froide Peur,  
 Où te retires-tu? dedans vn ieune Cœur,  
 Que de cent mille traits cruellement y'enferre.  
 De qui fus-tu nourry? D'vne douce Beauté  
 Qui eut pour la seruir Jeunesse & Vanité,  
 De quoy te repais-tu? D'vne belle lumiere.  
 Crains tu point le pouuoir des ans & de la Mort?  
 Non: par si quel quefois ie meurs par leur effort,  
 Aussi tost ie retourne en ma forme premiere.

**C**El'e qui me retient sous l'amoureuse loy.  
 Et qui fait qu'en ces vers si souvent ie soupire  
 Accusant la rigueur, & pleurant mon martyre,  
 DES JARDINS, c'est ma Court, ma faueur, &  
 mon Roy:  
 Elle a pour Courtisans mil amans comme moy,  
 Que son œil enchanteur par ses charmes attire,  
 Et rien que sa faueur chacun d'eux ne desire,  
 Chacun luy remonstrant son seruice & sa foy.  
 Elle est comme la Court, inconstante, incertaine.  
 On a plus qu'à la Court, en la seruant, de peine,  
 Et si on ne se ueroit d'elle se retirer.  
 De la Court seulement d'un poit & elle differe:  
 C'est qu'en suiuant la Court quelque chose on espere  
 Et suiuant celle-cy ne faut rien esperer.

**D**oncques sera-t'il vray que l'enny qui me ronge,  
 A l'enny de ma foy viue eternellement?  
 Et que mon feu cruel s'embrase mesmement  
 Dans la mer des Pensers où mon ame se plonge?  
 Me payra-t'on tousiours d'une vaine mensonge,  
 Que fait que ma douleur s'accroisse incessamment,  
 Seray-ie tousiours veu pour aimer ardemment?  
 Discourir à par moy, comme vn homme qui songe  
 Ne sentiray-ie plus au dedans de mon cœur  
 Qu'un debat obtiné d'esperance & de peur,  
 Qui mille fois le iour s'entredonnent la chasse?  
 Helas! ie croy que non. Car que puis-je esperer  
 Si ie voy ton secours de moy se retirer,  
 Estans mes ennemis les maistres de la place?

AMOURS DE  
XXXIII.

**P** Vis-je pas à bon droit me nommer miserable,  
Et maudire l'aspect souz lequel ie suz né,  
Puis qu'il me faut languir tousiours infortuné,  
Et ne puis rien trouuer qui me soit fauorable?  
Si ie suis trauaillé d'vn mal insupportable,  
Sans relasche, il me presse & me suit obstiné:  
Et si quelque plaisir peu souuent m'est donné,  
Encor' O ciel cruel ! presque il n'est point durable.  
L'estimoy que le Sort qui m'est si rigoureux,  
Lasde me trauailler me voulust rendre heureux,  
Tant ie receuoy d'heur de ta douce presence:  
Mais, hélas ! ce n'estoit que pour plus me fascher,  
Puis qu'il falloic soudain qu'vne cruelle absence  
Me vint l'ame & le cœur de leur siege arracher.

XXXV.

**S** Il est vray que le Ciel ait sa course eternelle,  
Que l'air soit inconstant, la mer sans fermeté,  
Que la terre en Hyuer ne ressemble à l'Esté,  
Et que pour varier la Nature soit belle:  
S'il est vray que l'esprit d'origine immortelle,  
Cherchant tousiours d'apprendre, aime la nouveauté  
Et si mesme le corps pour durer en santé  
Change avec les saisons de demeure nouvelle:  
D'où vient qu'estant forcé par la rigueur des cieux  
A changer, non de cœur, mais de terre & de lieux,  
Ie ne guaris le point de ma viue peinture?  
D'où vient que tout me fasche & me déplaist tant?  
Hélas ! c'est que ie suis seul au monde constant,  
Et que le changement est contre ma nature.

Or' que

**O**R' que bien loing de vous ie languy foucieux,  
 Ie netrouue plaisir qu'à plaindre mon martyre,  
 Et ne scauroy rien voir quelque part que ie tire,  
 Sans me presenter mon malheur gracieux:  
 Quand ie voy ces hauts monts qui voifinent les cieux,  
 Ie pense à la grandeur du bien que ie desire:  
 Et pense oyant les vents en leur cauerne bruire,  
 Aux vents de mes soupirs & sanglots furieux.  
 Quand ie voy des rochers les sources distillantes,  
 Il me va souuenir de mes larmes brillantes,  
 Qui distillent sans fin d'un cours perpetuel.  
 Et les fucilles des bois, que le grand vent emporte,  
 Meuent deuant mes yeux mon esperance morte,  
 Qui se renouuelant rend mon mal eternal.

## XXXVII.

**S**olitaire & pensif dans vn bois écarté,  
 Bien loing du populaire & de la tourbe épesse,  
 Ie veux bastir vn temple à ma seule Deesse,  
 Pour appendre mes vœuz à sa diuinité.  
 Là de iour & de nuict, par moy sera chanté  
 Le pouuoit de ses yeux, sa gloire & sa hauteesse:  
 Et, deuot, son beau nom i' inuoyeray sans cesse,  
 Quand ie feray pressé de quelque aduersité.  
 Mon œil sera la lampe, & la flamme immortelle,  
 Qui me va consumant, seruira de chandelle,  
 Mon corps sera l'autel, & mes soupirs les vœuz.  
 Par mille & mille vers ie chanteray l'office:  
 Puis epanchant mes pleurs, & coupant mes cheueux,  
 I'y feray tous les iours de mon cœur sacrifice.

**O** Songe heureux & doux : où suis-tu si soudain  
 Laisant à ton départ, mon ame desolee?  
 O douce vision, las! où es-tu volée,  
 Me rendant de tristesse & d'angoisse si plein?  
 Helas, Somme trompeur, que tu m'es inhumain!  
 Que n'as-tu plus long temps ma paupiere filee?  
 Que n'avez-vous encor, O vous troupe estoilee,  
 Empesché le Soleil de commencer son train?  
 O Dieu, permettez moy que: tousiours ie somaille,  
 Si ie puis recevoir vne autre nuit pareille,  
 Sans qu'vn triste refueil me debände les yeux!  
 Certes, on dit bien vray: Le bien qui nous contante,  
 ,, Tousiours traîne à sa suite vn malheur ennuyé,  
 ,, Et n'y a chose aucune en ce monde constante.

X X X I X : X

**I** me travaille assez pour ne faire apparoir  
 La douleur, qui me rend si triste & si debile,  
 Mais helas ie ne puis! Il est trop difficile  
 De porter vn grand feu sans qu'on le puisse voir.  
 Et c'est mes ennuis, ie contrains mon vouloir,  
 Et tâche à le couvrir d'vne façon subtile.  
 Mais mon vague penser, ou mon ceil qui distille,  
 Découure, malgré moy ce qui me fait doubte.  
 N: m'en accusez point, ma mortelle Déesse,  
 Cil qui n'aime pas bien, d'vne sage finesse  
 Pourra bien deguïser, & se monstrer discret.  
 Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour atteinte,  
 Bien qu'il cognoisse assez qu'il faut estre secret,  
 Ne se scauroit aider de chose qui soit feinte.

not O

Quand

## X L.

**Q**uand i'approche de vous, & que ie prens l'audace  
 De regarder vos yeux, rois de ma liberté,  
 Vne ardeur me saisir, ie suis tout agité,  
 Et mille feux ardans en mon cœur prennent place.  
**H**elas ! pour mon salut que faut-il que ie face,  
 Fors que vous esloigner contre ma volonté ?  
 Ie le fay : toutesfois ie n'en suis mieux traité.  
 Car si i'estois en feu, ie suis tout plein de glace.  
**I**e ne scauroy parler, ie deuiens palle & blanc,  
 Vne tremblante peur me gele tout le sang,  
 Le froid m'étreint si fort que plus ie ne respire.  
**H**é donc puis-je pas bien vous nommer mon S. I. I.  
 Si ie sens vn Hiver m'esloignant de vostre ail,  
 Puis vn Esté bouillant lors que ie le voy luire ?

## X L I.

**M**alheureux fut le iour, le mois, & la saison,  
 Que le cruel Amour enforça mon ame,  
 Versant dedans mes yeux par les yeux d'vne Dame,  
 Vne trop dangereuse & mortelle poison.  
**H**elas ! ie suis tousiours en obscure prison :  
 Helas ! ie sens tousiours vne brulante flume :  
 Helas vn trait mortel sans relasche m'enrame,  
 Serrant, brulant, narrant, esprit, ame, & raison.  
**Q**ue sera-ce de moy de le mal qui me tourmente,  
 En me desesperant d'heure en heure s'augmente,  
 Et plus ie vais auant, plus ie suis malheureux.  
**Q**ue maudite soit donc ma dure destinee,  
 L'heure, le iour, le mois, la saison & l'annee,  
 Que le cruel Amour me rendit amoureux :

Ces

**C**es eaux, qui sans cesser coulent dessus ma face,  
 Et qui montrent assez mes cruelles douleurs,  
 Diane, hélas ! voyez, ce ne sont point des pleurs:  
 Târ de pleurs d-dâs moy ne sçamroyét trouver place:  
 C'est vne eau, que ie fay de tout ce que i'amasse  
 De vos perfections, & de cent mille fleurs  
 De vos ieunes beautez, y mellant les odeurs,  
 Les roses & les lis de vostre bonne grace.  
 Mon amour sert de feu, mon cœur sert de fourneau,  
 Le vent de mes souspirs nourrit sa vehemence:  
 Mon œil sert d'alambic, par où distille l'eau.  
 Et d'autant que mon feu est violent & chaud,  
 Il fait ainssi monter tant de vapeurs-en haut,  
 Qui coulent par mes yeux en si grand'abondance.

## X L I I I .

**H**élas ! de plus en plus le malheur qui m'outrage  
 Renforce sa furie, & me va poursuivant,  
 Je sens en pleine mer les ondes & le vent,  
 A l'heure que ie pense estre pres du riuage:  
 Dieux soyez moy benins ! destournez ce presage,  
 Faites que ma frayeur ne marche plus auant,  
 Ou ne permettez pas que ie reste viuant,  
 Pour voir deuant mes yeux vn si piteux naufrage.  
 La nuit qui me fouloit de songes contenter,  
 Ore, n'est inhumaine & me vient tourmenter,  
 Me faisant voir sans fin vne mort effroyable:  
 Dont ie tremble de crainte, & ne sçay que penser,  
 Car veu que la beauté n'est pas long temps durable,  
 Je crains pour les beaux yeux qui me font trepasser.

Heureux.

## XLIIII.

**H**Eureux Anneau de ma belle Deesse,  
 Que te destime, & combien tu me plais,  
 C'est toy mignon, qui mes ennuis de fais,  
 Changeant en heur le malheur qui m'opresse.  
 Quand ie te voy le suis plein de liesse,  
 De mille amours mon ame ie repais:  
 Par toy ma guerre est conuertie en pais,  
 Mes pleurs en ris, en plaisirs ma tristesse.  
 Tu es tout rond, parfaite est la rondeur,  
 Tu es tout d'or, pour montrer la grandeur:  
 De mon amour comme l'or affinee.  
 Ton diamant montre ma fermeté,  
 Et qu'à grand tort ma Diane obstinee:  
 Demeurera ferme en sa cruauté.

## XLV.

**Q**Uand la fiere beauté qu'vniquement l'admire,  
 Faisoit luire à Paris des Soleils de ses yeux,  
 On ne voyoit par tout qu'un Printemps gracieux,  
 Et tousiours mollement soupiroit vn Zephyre:  
 Mais depuis que son œil autre part alla luire,  
 La France n'a rien veu qu'un Hyuer soucieux,  
 Tout noircy de broüillas obscur & pluuieux,  
 Et les fiers Aquilons furieusement bruire.  
 Or les monts où elle est, qui soulovent par auant:  
 En l'Este plus ardant estre batus du vent,  
 De frimas, de gelee, & de glace eternelle,  
 Sont au mois de Ianuier doucement euentez,  
 Les eaux parlent d'Amour, & de tous les costez,  
 On ne voit rien que fleurs, & verdure nouvelle.

Helas.

**H**Elas chafsez ce vouloir obftiné,  
 Helas changez cefte eſtrange nature,  
 Et ne foyez ſi cruellement dure  
 Au pauvre cœur, qui vous eſt deſtiné,  
 N'eſt-il pas temps que ie ſois guerdonné?  
 N'eſt-il pas temps qu'une heureuſe auanture  
 Chafſe bien loin la douleur que l'endure,  
 Et de chetif me rende fortuné?  
 Si vous voyez que ma foy ſoit certaine,  
 Si vous ſçavez la grandeur de ma peine,  
 Si vous pouuez mes langueurs, ſecourir,  
 Que vous fert-il que ie ſois miſerable?  
 Las haſtez-vous de m'eſtre favorable,  
 Ou haſtez-vous de me faire mourir.

## XLVII.

**S**il'aime iamais plus pour viure mal-côtant,  
 Et ne rapporter rien de ma pourſuite vaine  
 Que les faſcheux refus d'une Dame inhumaine,  
 Et pour languir tousiours que ie meure à l'inſtant.  
 Hé qui fait ſuiuire Amour, ſi ce n'eſt pour autant  
 Qu'on penſe en recueillir quelque ioye certaine?  
 Car cil qui ſeroit ſeur de n'en auoir que peine,  
 Seroit ce pas vn ſot ſ'il s'en travailloit tant?  
 Ce qui nous fait trouuer le travail agreable,  
 C'eſt quand nous eſperons quel iue fin deſirable,  
 Qui doit donner repos à nos longues douleurs.  
 Pourquoy donc vainement veuſ-je par ma conſtance,  
 Par regrets, par ſoupirs, par plaintes, & par pleurs  
 Acheter des refus pour toute recompence?

l'ay

## XLVIII.

**I**'Ay long temps voyagé, courant tousiours fortune  
 Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots  
 De mille ardens soupirs, & de mille sanglots,  
 Demeurant quinze mois sans voir Soleil ny Lune:  
 Je reclamois en vain la faueur de Neptune,  
 Et des astres iumeaux sourds à tous mes propos:  
 Car les vents irritez combatans sans repos,  
 Auoyent iuré ma mort, sans esperance aucune,  
 Mon trop ardent desir ainsi qu'il luy plaisoit,  
 Sans voile & sans timon, la barque conduisoit,  
 Qui couroit incertaine au vouloir de Forage:  
 Mais durant ce danger vn écueil ie trouuay,  
 Qui brisa ma nacelle, & moy ie me fauuy  
 A force de nager euitant le naufrage.

## XLIX.

**P**Vis que ie ne fay rien en vous obeissant,  
 Qui vous donne plaisir, & vous soit agreable:  
 Puis que vous estimez que mon cœur soit muable,  
 Et que mieux ie vous sers plus ie suis languissant:  
 Puis que vostre rigueur d'heure en heure accroissant  
 Se plaist à me gesner, & me voir miserable,  
 Puis que ma fermeté ne vous sert que de fable,  
 Et que n'avez pitié de mon feu rauissant:  
 Puis que de iour en iour mon desespoir s'augmente,  
 Renforçant la rigueur du mal qui me tourmente,  
 Et que ie ne voy rien qui me promette mieux,  
 Adieu, ma Dame, adieu, aussi bien ie confesse  
 Qu'il faudroit pour seruir vne telle Deesse  
 Non vn homme mortel, mais le plus grand des Dieux.

**I**E suis repris, Helas! ie suis repris,  
 Plus que iamais vae ardeur me consume:  
 Ie suis tout cuit du venin que ie hume,  
 Qui bolt mon sang, & trouble mes esprits!  
 Aussi mes Yeux d'estoit trop entrepris,  
 Comment? de si vous en faifiez coustume  
 De vous mirer au feu qui vous allume:  
 He! pensiez-vous n'en estre point surpris?  
 Puis que par vous l'ay receu ce domnage  
 Ie ne me pl'ins que soyez en seruage:  
 Seruage? non, ains douce liberte.  
 Mais mon esprit qui n'a point fait d'offense,  
 Meritoit-il d'estre ainsi tourmenté,  
 Et que mon cœur pour l'œil fist penitence?

## L I.

**C**eluy que l'Amour range à son commandement,  
 Change de iour en iour de façon differente:  
 Helas! l'en ay bien fait maine preuue apparente,  
 Ayant esté par luy changé diuersement.  
 Ie me suis veu muer pour le commencement.  
 En Cerf qui porte au flanc vne flèche sanglante:  
 Apres ie deuins Cygne, & d'vne voix dolente  
 Ie presagé ma mort me pl'ignant doucement:  
 Apres ie deuins fleur languissant & panchee:  
 Puis ie fu fait fontaine aussi soudain seichee,  
 Espuisant par mes yeux toure l'eau que i'auois:  
 Or' ie suis Salamandre, & vy dedans la flame,  
 Mais l'espere bien tost me voir changer en Voix,  
 Pour dire incessamment les beautez de ma Dame.

Fay

## LIII.

**I**'Ay tant s'uyi l'Amour sans auoir recompense,  
 J'ay tant pour l'adoucir vainement soupire,  
 Que comme vn ennemy contre moy couruë,  
 Je dois iusqu'à la mort luy faire resistance.  
 Lachement toutesfols sans me mettre en defenſe  
 Je me rens pour vn trait, que voſtre ceil m'a tiré:  
 Bien que ie voye à l'œil mon malheur aſſuré,  
 Et que rien, fors la mort, ne me donne eſperance.  
 Mais qui pourroit fuir ce qui eſt ordonné?  
 L'un meurt dedans ſon liët, l'autre eſt predeſtiné  
 Pour mourir au combat, l'autre au milieu de l'onde:  
 De moy, par les eſſets on peut voir clairement  
 Que le Ciel arreſta quand ie vins en ce monde,  
 Que ie deuoÿ mourir pour aimer conſtamment,

## LIIII.

**A**Mour brulle mon cuer d'vne ſi belle flamme,  
 Et ſuis ſous ſon pouuoir ſi doucement traitté,  
 Que languiſſant ainſi captif & tourmenté,  
 Je benÿ la priſon, & le ſeu de mon ame,  
 Vous autres priſonniers, que ſon ardeur enſi me,  
 Souhaittez moins de peine, & plus de liberté:  
 De moy ie veux mourir en ma captiuité,  
 Conſommé par le ſeu des beaux yeux de ma Dame.  
 Les travaux, les rigueurs, la peine & le malheur  
 Embelliſſent ma gloire, & n'ay plus grand' douleur,  
 Que quand eſt ſeu l'œil ſelon autre que moy tourmenté:  
 Je n'ay pas toutesfols perdu le iugement,  
 Car on dit bien-heureux celuy qui ſe contente:  
 Et ie trouue à l'aimer mon ſeu contentement.

**L**As on dit que l'esper nourrit l'affection,  
 Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance  
 Et l'ame (malheureux!) n'ayant nulle esperance  
 Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.  
 Le triste desespoir, chef de ma passion,  
 Ne me peut démonstrer de ma perseverance:  
 Mais ce qui plus me trouble, & q'croist ma souffrance,  
 C'est que ie suis contraint d'user de fiction.  
 Las! ie cognois assez qu'en ma haute entreprise,  
 Vne discretion est bien propre & requise:  
 Mais mon sens égaré n'entend pas ce secret.  
 Car puis que ie vous aime, & que rien le n'espere,  
 l'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,  
 Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret!

## L V.

**M**Adame, apres la mort c'est chose manifeste  
 Que nous irons tous deux à l'inferral tourment:  
 Vous, pour vostre rigueur: moy pour trop hardiment  
 Avoir presumé voir vne chose celeste.  
 Mais d'autant pour le moins que ie vous suis moleste,  
 Vostremal, me voyant, sera plus vehement:  
 Et moy, qui de vous voir fay mon contentement.  
 Je beniray ce lieu que si fort lon deteste.  
 Car mon ame rauie en voyant vo: beaux yeux,  
 Au milieu des Enfers establira les Cieux,  
 De la gloire eternelle heureusement pourueü:  
 Et quand tous les damnez se voudront émoiuer  
 Pour empêcher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,  
 Pouruen qu'estant là bas ie ne perde la veü.

l'ay

## LVI.

**I**'Ay par long temps sous l'amoureux pouloir  
 Suyui ton œil, seul Soleil qui m'éclairc:  
 Et ne pouuoy, quoy que ie sceusse f'ire,  
 Me retenir vne heure sans le voir.  
 De plus grand heur ie ne voulois auoir:  
 Mais quand ie voy que tu v ux le contraire,  
 Ie m'en esloigne, & tasche à m'en distraire,  
 Pour obeir à ton cruel vouloir.  
 En t'esloignant t'esloigne aussi ma vie,  
 Et toutesfois pour te rendre seruiue  
 Ie ne me plains de mourir en ce poin &:  
 Las! ie te rens entiere obeissance,  
 Fors que tu veux que ie ne t'aime point:  
 Mais ie n'ay pas det' obeir puissance.

## LVII.

**M**A nef passe au destroit d'vne mer courroucée,  
 Toute comble d'oubly, l'Hyuer à la mi-nuict:  
 Vn aueugle, vn enfant, sans souci la conduit,  
 Desireux de la voir sous les eaux renuersée.  
**I**l ha pour chaque rame vne folle persee,  
 Coupant au lieu de l'eau l'esperance qui fuit:  
 Les vens de mes soupirs effroyables de bruit,  
 Ont arraché la voile à leur plaisir pousee.  
 De pleurs vne grand' pluye, & l'orag: ux nuage  
 De mille aspres dedains detendent le cordage,  
 Retors des propres mains d'Ignorance & d'Erreur:  
 De mes astres luisans la flamme est retiree,  
 L'art est vaincu du temps, du bruit & de l'horreur:  
 Las! puis-je donc rien voir que ma perte asséuree!

**P** Vis qu'on veut que l'image en mô cœur si bié peinte  
 S'efface avec le temps contre ma volonté,  
 Je prens congé de vous, ô diuine Beauté,  
 Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.  
 En moy toute autre ardeur de formais soit esteinte,  
 Tout espoir, tout desir, toute felicité:  
 Arriere (ô foible Amour) qui fais place à la crainte,  
 A lieu flambeaux & traits, adieu captiuités,  
 Adieu Lut compagnon de mes tristes penſees,  
 A diu nuists en discours soudainement passees  
 Desirs, soupirs, regards si gracieux & doux:  
 Douleurs, soucis, regrets ſaiſiront vostre place,  
 Car puis que mon amour par la crainte s'efface,  
 O plaisirs, pour iamais ie pren congé de vous.

## COMPLAINTE.



**V**AND ie viens à penser à mon cruel ma-  
 leur,  
 Et au poinct de desastre de ma triste naissance,  
 Je me sens si pressé d'angoisseuse douleur,  
 Qu'il faut qu'en soupirant mille plains ie comence.  
 Je sens l'air de regrets, ie dépite les cieux.  
 Tout forcené de rage:  
 Et les torrens de pleurs qui sortent de mes yeux,  
 Me noyent le visage.  
 Desolé que ie suis! à quoy puis- ie aspirer?  
 Où faut-il que ie tourne? h las! que doy- ie faire,  
 Si ie ne cognoy rien qui me face esperer,  
 Et si ie ne voy rien qui ne me soit contraire?  
 Tout obiect me desplait, toute chose me nuit.

Le Ciel, l'air, & la terre,  
 La chaleur & le froid, la lumiere & la nuit  
 A l'enui me font guerre.

Si j'ay quelque plaisir c'est helas ! seulement  
 Quand j'inuoque la mort pour finir ma detresse  
 Pour luy faire pitie ie luy dy mon tourment,  
 Et le mal importun qui iamais ne me laisse:  
 Mais j'ay beau raconter ce qui me fait douloir  
 A ceste inexorable:

Car helas ! ie ne puis ie ne puis l'émouuoir  
 A m'estre favorable,

Lors que ie la requier de finir mon é moy,  
 Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.  
 Si j'en veux approcher, reculer ie la voy  
 Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,  
 Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens  
 Secours en mon dommage.

Car les Dieux qui ne font de mes malheurs contens,  
 M'en gardent d'auantage.

Ils veulent que ie viue à fin de faire voir  
 Toute l'ire du Ciel dans vn homme assemblee,  
 Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir  
 Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee:  
 Car l'éternelle nuit ne couue point d'horreur  
 De tourmens & de flame,  
 De pleurs, de peurs, de morts, de remorts, de fureur,  
 Qui ne loge en mon ame.

Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,  
 Sinon que pour vn homme où tout malheur abonde.  
 Las ! ie me sens reduit à vn si triste point,  
 Que me faschant de moy ie fasche tout le monde:  
 Et ce qui plus me trouble, & me fait blasphemer  
 Nature & le fortune,  
 C'est que ie ne sçayroy seulement exprimer  
 L'ennuy qui m'importune,

AMOVRS DE

Il faut que ie le couure & l'etouffe au dedans,  
 Pour ne le pouuoir pas assez tristément plaindre,  
 Dont ie viens à sentir mille charbons ar dans,  
 Que ie ne puis par pleurs, & par soupirs éteindre:  
 Seulement ie me plais, me mettant à penser

Qu: tel est mon martyre,  
 Que quand le Ciel voudroit plus fort se courrousser,  
 Ie ne puis auoir pire.

S'il aduient quelquefois qu'oultre ma volonté,  
 Du logis où ie suis i'abandonne la porte,  
 Ie chancelle à tout pas d'vn & d'autre costé,  
 Tant la douleur ex. reme hors de moy me transporte.  
 Ie ne parle à personne, & chemine incertain,  
 Comme il plaist à ma rage:

Si quelqu'vn me rencontre, il me préd tout soudain  
 Pour vn mauuais presage.

Rien que ie sois comblé de toute affliction,  
 Et que mon iuste dueil par le temps ne s'appaise,  
 Mes amis seulement n'en ont compassion,  
 Et semble qu'en mon mal tout le monde se plaise:  
 Mesme aux plus durs affaux de ma calamité

I'entr'oy comme vn murmure  
 De ceux qui vont disant que i'ay bien mérité  
 Le tourment que i'endure.

C'est trop c'est trop la gny sans espoir de secours,  
 Pour finir ma douleur, il faut que ie me tuë:  
 Ie veux haster la fin de mes malheureux iours,  
 M'oultre perçant le cœur d'vne lame pointuë:  
 Mais, hélas ! ie ne sçay si par ce doux trespas  
 I'auray banny mes peines:

Et crains de les porter (maudite Ombre) là bas  
 Toufiours plus inhumaines.

C'est assez, ma chanson, il est temps de cesser,  
 Et d'arrest:er le cours de ton dueil larmoyable:  
 Mais en m'abandonnant où te puis. ie adresser

s'il



DIANE, LIVRE I.

S'il ne s'en trouue vn seul tant que moy miserable  
 Va donc où tu voudras, & me laisse endurer  
 La douleur qui m'affole,  
 Aussi bien c'est en vain que ie veux esperer  
 Que ton chant me console.

STANSES.



ORS qu'un de vos regards doucement me  
 blessâ,  
 Et que mon ame libre en prison fut reduitte,  
 Mon cœur ravi d'amour aussi tost me laissa,  
 Et sans autre conseil se mit à vostre suite.  
 Mais comme vn voyageur, qui s'arreste pour voir  
 S'il trouue en son chemin quelque chose nouuelle,  
 Alors qu'il voit vos yeux de passer n'eut pouoir,  
 Et demoura surpris d'une clairté si belle.  
 Puis il reprend courage, & s'assure à la fin,  
 Desireux d'acheuer l'entreprise premiere:  
 Soit qu'Amour le guidaist, ou son heureux destin,  
 Ou que vostre œil luisant luy fournist de lumiere,  
 Il ne s'arreste plus, & vient iusques au lieu,  
 Siege de vostre cœur, qu'il embrassa sur l'heure,  
 Et me dist en riant vn eternal Adieu,  
 Ne voulant plus partir de si belle demeure.  
 Votre cœur qui ne veut, plein d'un braue desir,  
 Souffrir vn compagnon, autre empire pourchasse:  
 Et delaisant le sien d'un lieu se vient saisir,  
 Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:  
 C'est le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,  
 Diuinement guidé, delaisa pour vous suiure.  
 Voyla donc comme Amour du depuis nous fait viure,  
 Mon cœur est dedans vous, le vostre est dedans moy.

AMOURS DE  
CHANSON.

**C**eux qui peignent Amour sans yeux,  
N'ont pas bien sa force cogneüe,  
Il voit plus clair qu'aucun des Dieux,  
Las ! i'ay trop essayé sa veüe.

Souuent en pensant me sauuer,  
Je me pers aux lieux solitaires:  
Mais il ne faut à me trouuer  
Dans les plus sauuages repaires,  
Quoy que ie coure incessamment  
Par d'serz, montaignes & plâines,  
Il ne m'esloigne aucunement,  
Et me fait souffrir mille peines,  
Hélas ! a-t'il mauvais regard?  
De cent mille traits qu'il m'adresse,  
Il ne me frappe en nulle part  
Qu'au cœur, où tousiours il me blesse.  
Il ha donc des yeux, & voit bien,  
En quel que endroit qu'il vueille atteindre:  
Mais il est sourd, & n'entend rien,  
On a beau soupirer & plaindre.  
S'il eust ouy tant de regrets,  
Tant de cris, tant d'aigres complaintes,  
Que ie l'asche aux lieux plus secrets,  
Telmoin de mes dures atteinres:  
Quand il n'eust point eu d'amitié,  
Et qu'il eust touz bruslé de rage,  
Je suis seur qu'il eust en pitié,  
Et qu'il eust changé de courage.  
Que me faut-il donc espérer  
Suiuant ce Dieu plain de furie?  
Il voit bien pour me martyrre,  
Et n'entend rien quand ie le prie.

DIAL



## DIALOGVE.

D.

**E** te conjure Amour, par ta mere Cypris,  
 Par ta douce poison si forte en nos esprits,  
 Par tó arc, par tes traits, par ta luisante flame,  
 Par l'effort des beaux yeux dont tu m'as sur-  
 Par les cris & les pleurs, fructs de ma loyaucé, (môie,  
 De dire en ma faueur vn Adieu à ma Dame.

A M O V R.

Que veux-tu que ie die ? hé ! te vaut-il pas mieux  
 Toy-mésme en soupirant ton travail soucieux,  
 La baiser doucement, & prendre congé d'elle ?  
 Car voyant de tes yeux tant de larmes sortir,  
 Peut estre que ton mal elle pourra sentir,  
 Et iuger par tes pleurs que tu luy es fidelle.

D.

Las, Amour ie ne puis ! l'ennuy que ie reçooy,  
 D'esloigner ses beautez me rend si hors de moy,  
 Que ie n'ay le pouuoir de dire vne parole.  
 Voy comme à tous propos il me faut soupirer,  
 Et si ie ne sçaurois vne larme tirer,  
 Tant i'ay le cœur chargé du regret qui m'affole.

A M O V R.

Bien donc, pour ton confort ie m'en vay la trouuer  
 Mais ie me veux armer, à fin de n'esprouuer  
 Ses yeux, qui tant de fois m'ont ià pensé surprendre.  
 Tu peux bien ce pendant m'informer à loisir  
 Comme il faut que ie face n'suyuant ton desir,  
 Et quels mysteres saints ie luy dois faire entendre.

D.

Puis qu'il te plaist, Amour, tant me fauoriser,  
 Montre luy de quel feu tu m'as fait embraser,  
 Et combien sa rigueur me donne de martyre:  
 Montre luy les douleurs d'vn cœur sans fiction,  
 Et luy dy que ie n'ay plus viuë affection.

Que

A M O U R S D E

Que de languir tousiours puis qu'elle le desire.

Dy luy le desespoir où ie me voy reduit.

O, qu'vn facheux depart loing d'elle me conduit,

Et qu'vne mort prochaine est ma seule esperance.

Après coniuire-la par ma ferme amitié,

Et par ses doux regards qui promettent pitié,

Qu'elle ait aucvnefois de mon mal souuenance.

Comme aussi de ma part le ne veux rien penser,

Entreprendre, inuenter, poursuiure ou commencer,

Estant loing de ses yeux, qu'en sa seule memoire:

N'escriuant vn seul vers qui n'ait pour argument

Mes desirs sans espoir, ma constance au tourment,

Sa vertu, ses beautez, son honneur & sa gloire.

Amour, tu luy diras pour plus me contenter,

Qu'elle ha mille moyens de se représenter

L'ennuy qu'en son absence il faudra que l'endure:

Soit en voyant le ciel, l'air, la terre, & les eaux,

Soit oyant aux forests le doux chant des oyseaux,

Rien ne se trouuera qui mon mal ne figure.

S'elle est dans vn taillis à l'écart quelquefois,

Qu'elle pense me voir couché dedans vn bois,

Detournant mes ennuis aux buissons & aux arbres:

S'elle voit en passant vn pierreux bastiment,

Qu'elle pense me voir par mon ducil vehement

Emouuoir à pitié les rochers & les marbres.

S'il pleut aucvnefois pense aux eaux de mes pleurs:

Et quand l'Esté bouillant nous cuira de chaleurs,

Pense au feu plus ardant qui me brulle & scaccage,

Si le Ciel de tonnerre ou d'orage est noirci,

Pense que mon cœur troublé est émeu tout ainsi,

D'ennuy, de desespoir, de tonnerre & d'orage.

Bref, que ses yeux si clairs ne puissent plus rien voir,

Qu'aussi tost ma douleur ne la vienne émouuoir,

Et n'arrache vn soupir de son ame cruelle:

Car si par son depart ie doy tant endurer,

Quel

Quel bien pour mon secours puis-je helas desirer,  
Sinon qu'elle ait pitié du mal que l'ay pour elle

## CHANSON.



V S sus mon Lut, d'un accord pitoyable,  
Plains la douleur qui me rend miserable  
Plains mon defastre & d'un ton éclatant  
Dy le depart qui me va tourmentant.

Pleurez mes Yeux, & d'une longue trace

L'eau de mes pleurs coule dessus ma face,

Et que jamais n'en tarisse le cours

Qu'en tarissant ma vie & mes amours.

Il ne faut plus que j'aye aucune attente

De voir jamais chose qui me contente

Retirez-vous tous mes plaisirs passez,

Et mille ennuis pour garde me laissez.

Car à quel bien faut-il plus que j'aspiret

Mon beau Soleil loing de moy se retire,

Et le flambeau qui souloit m'éclairer

Ailleurs va luire, & me laisse égarer.

Ces doux attraits pleins de chaste rudesse,

Ces viues fleurs d'une belle jeunesse,

Ce front, ce teint, ce printemps gracieux

(O Ciel cruel!) s'esloignent de mes yeux.

Injuste Amour, pere de ma souffrance,

Pourquoy si-tu que j'eusse cognoissance

De ta s. beautez pour tout en un moment

M'en s. parer par un s. loignement?

Endure au moins que ma douleur extreme

A ce depart me prive de moy-même,

Et que je sois tout ainsi comme un corps

Qui ne sent rien quand l'ame en est dehors.

Car c'est mon ame, & mon ame elle emporte,

Me laissant comme personne morte,

Sinon qu'un mort n'a point de sentiment.

Et ie sens bien mon rigoureux tourment.

CHAN

AMOURS DE AIG  
CHANSON.



Vis que le Ciel cruel, source de mes ma-  
lheurs,  
De iour en iour s'obstine & mon dueil re-  
nouuelle,  
Ie veux lacher la bonde aux sanglots & aux pleurs,  
Et n'auoir plus de trefue à ma iuste querelle:  
Puis que ie prouue tant de diuers changemens,  
Et que tant de penfers tout confus m'environnent,  
Qu' l'air, le feu, la terre, & tous les elemens  
En leur premier Chaos vne autrefois retournent:  
Puis que mon clair Soleil sur moy plus ne reluit,  
Et qu'vn nuage épais rend obscure ma veüe,  
Que l'Aurore se change en effroyable nuit,  
Et que le plus beau iour se couure d'vne nuë,  
Puis que par bien aimer mon cœur n'a sceu mouuoir  
Les cieux à didertir ceste fascheuse absence,  
Las! croiray-ie qu'amour dans le Ciel ait pouuoir,  
Et qu'il range les Dieux sous son obeissance?  
En vain ie dresse en l'air la prunelle des yeux,  
S'il n'y a point d'obiet qui me soit agreable:  
Le plaisir me desplait, le iour m'est ennuyeux:  
Et plus ie vais auant plus ie suis miserable.  
Comme celuy qui voit au Printemps émaillé  
Vn iardin bigarré de diuerse peinture,  
Ne le recognoist plus quand il est despouillé  
Par l'Hyuer mal-plaisant, de grace & de verdure.  
De mesme, en ne voyant ainsi que ie soulois,  
Tant de douces beautez de ma chere Maistresse,  
Ie ne recognoy plus tous ces lieux où ie vois,  
Et m'égare en resuant sans voye & sans adresse.  
I'erre tout seul, peaffif, ignorans qui ie suis,  
Ma face horrible à voir d'eaux est tousiours couverte:  
Tous ces plaisirs de Court me sont autant d'ennuis,

Seruans



Seruans de rafraischir ma douleur & ma perte.

Regardant ces combats de plaisir seulement,  
A l'espee, à la hache, à la picque, à la lance,  
Las (ce di-ie) qu'Amour me bat bien autrement.  
Et si ie ne scauroy luy faire resistancel

Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenser,  
Et redoubler l'ennuy dont mon ame est l'attaince,  
Seulement ie me plais me mettant à penser  
Que des lieux où tu es tu entens ma complainte.

O Dieu s'il est ainsi, comme ie croy qu'il est,  
Que l'estime ma peine vn repos agreable f'  
Que mon souci m'est d'eux, que mon trespas me plaist!  
La mort en bien aimant est toujours honorable.

Chançon, cesse ta plainte, & fors d'avec iues moy,  
Pour trouuer la beaué dont ie pleure l'absence,  
Dy luy que le malheur n' peut rien sur ma foy,  
Et que mon amour croist quand i'ay moins d'esperance

## DIALOGVE.

D.



H Dieu que c'est vn estrange martyre,  
Que d'endurer vn ennuy sans le dire!  
Et quand il faut tellement se contraindre  
Qu'il n'est pmis en mourât de se plaindre!

L.

Le feu couuert ha plus de violence,  
Que n'ha celuy qui ses flammes élance:  
L'eau qu'on arreste en est plus irritée,  
Et bruit plus fort plus elle est arrestée,

D.

Vous qui scauez la fureur qui me donte,  
S'il n'est permis que mon mal ie vous conte,  
Helas iugez si ie suis en mal-aïsse,  
Quand vous voyant il faut que ie me taisel

VOUS.

AMOURS DE

L.

Vous qui sçavez l'Amour que ie vous porte,  
N'estimez point ma peine estre moins forte:  
Mais puis qu'Amour nos deux ames assemble,  
C'est bien raison que nous souffrions enſemble.

D.

O vain penſer! ô folle ouureuidance?  
D'auoir eſpoir qu'une humaine deſenſe  
Change deux cœurs, &, forte, deracine  
Vne amitié dont l'eſſence eſt diuine.

L.

Ceſte rigueur nous peut bien interdire  
Les doux propos que nous-nous ſoalions dire,  
Et retenir notre amour en ſilence:  
Mais ſur nos cœurs ne s'eſtend la puſſance.

D.

Aumoins, Mignonne, au lieu de la parole,  
Conſolez moy par vn regard qui volle,  
Et d'une œillade en ſecret lancee  
Donnez confort à ma triſte penſee.

L.

Et vous mon Cœur, vſez-en de la forte,  
Reſuſcitant mon eſperance morte,  
Chაſſez ma peine, & par la douce flamme  
De vos regards donnez vie à mon ame.

COMPLAINTE.



R' que ie ſuis absent des beaux yeux de ma  
DAME.

Or' que ie vy ſans cœur, ſans eſprit & ſans  
ame,

Et que les plus clairs iours me ſont obſcures nuits,  
A ſin que tout le monde eſtonné la reuere  
Juſqu'au moindre arbriffeau de ce bois ſolitaire,

16

Je veux chanter sa gloire & pleurer mes ennuis,  
 O fommez orgueilleux des montaignes cornuës,  
 Portez portez son nom iusqu'au plus haut des nuës,  
 Mais il est toutesfois assez cogneu aux cieuz;  
 Car dès l'eternité les troupes immortelles  
 La firent au patron des Graces les plus belles,  
 A fin qu'elle embellist ce monde vicieux.  
**Le Dieu qui dans le Ciel a fondé son empire,**  
 Ne voit par tout là haut, lors que Phebus retire  
 Ses cheu-ux du labour, vn astre si diuin:  
 Hardy iel'en deffie, & ne crains qu'il y mette  
 Celle qu'il changea d'Ourse en luyfante planette,  
 Et sert aux mariniers de guide en leur chemin,  
**Qu'on vante du Soleil la cheueleure blonde,**  
 De ce qu'elle esouit tout l'enclos de ce monde,  
 Et l'enflamme au dedans de desir & d'amour:  
 Le dy que ce n'est rien, si la nuit & coustumiere  
 Empeiche les effets de sa belle lumiere,  
 Et la moitié du temps luy derobe le iour.  
**Où ma Dame tousiours, tousiours dure en sa gloire,**  
 Soit que le iour se monstre ou la nuit la plus noire,  
 Le feu de ses beaux yeux heuresement reluit:  
 Elle ne dispaeroist pour vne obscurité nuë.  
 Au contraire elle peut d'vn seul clin de sa veuë  
 Allumer vn beau iour au plus fort de la nuit.  
**Quelque part qu'elle marche il y croist des fleuretes,**  
 Et de ses doux regards naissent les amouretes,  
 Qui de leurs aiguillons peuuent tout émouuoir:  
 La terre sous ses pieds s'émaille de verdure  
 Le ciel se plaist en elle, & louans la nature,  
 Les mortels bien-heureux s'égayent de l'auoir.  
**Si tost que ie la vey si diuine & si belle,**  
 Mon ame incontinent recogneut bien en elle  
 Le parfait qu'autrefois elle auoit veu aux cieuz:  
**C'est pourquoy du depuis saintement ie l'adore**

Pour la divinité qui la suit & l'honneur,  
 Et croy qu'en l'adorant ie fais honneur aux dieux  
 Quidit que nous avons vne estoile pour guide,  
 Qui, forte, nous arreste, ou nous lasche la bride,  
 Et qui tient de nos iours le terme limité:  
 Mais ma deesse seule est mon astre prospere,  
 C'est ma mort, c'est ma vie, & ne pourroy rien faire  
 Ny ne voudrois aussi, contre sa volonté.  
 Tous les astres diuins qui dans le ciel ont place,  
 Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,  
 Et de là puit apres ils scauent nos humeurs.  
 C'est tout ainsi de moy. Car ma belle planete  
 Se repaist des soupirs & des pleurs que ie iette,  
 Puis elle me remplit de ses vives chaleurs.  
 Et quand aucun fois sa clairté se retire  
 De dessus moy, Cherifs, rien plus ie ne voy luire:  
 Vne ombre espeüe & noire obstinément me suit,  
 Mes yeux tous auenglez demeurent sans conduite  
 Ie n'ay rien que tristesse & malheur à ma suite,  
 Et si ie fais vn pas toute chose me nuit.  
 Je me pers bien souuent, pensant perdre ma peine,  
 De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,  
 Comme il plaist au destin qui me rend malheureux.  
 Mais ie pers seulement mes pas & mon estude  
 Car parmi le silence & par la solitude  
 I'ay tousiours à l'oreille vn chaos amoureux.  
 Si ie suis par les champs ie reçoÿ facheurie,  
 Si ie suis par les prez ie hay l'herbe fleurie,  
 Si ie suis dans vn bois ie n'y puis demeurer  
 Car sa belle verdure accroist ma doleance,  
 Et vay disant, le verd est couleur d'Esperance,  
 Mais loin de mon espoir puis ie rien esperer?  
 En hyuer que ie voy les montagnes desertes,  
 Blanchissantes par tout & de neiges couuertes,  
 Ie dy lors que Madame ha le teint tout pareil.

Mais



Mais helas que mon sort à la neige est contraire?  
 Car la neige se fond quand le soleil éclaïre,  
 Et ie me fonds si tost que ie perds mon Soleil.  
 Quand ie voy les torrens qui des roches descendent,  
 Et d'un cours furieux en bruyant se repandent,  
 Ils me font souuenir de mes pleurs abondans,  
 Et dis en soupirant: Toutes ces eaux ensemble,  
 Ny tout ce que la mer de riuere assemble,  
 N'éteindroyent pas le feu qui m'embraze au dedans  
 J'ay mille autres penfers, & mille & mille & mille,  
 Qui font qu'incessamment mon esprit se distile.  
 Mais cessé, O ma chanson, vainement tu pretens:  
 Compte plustost la nuit les troupes estoilées,  
 Le grauiet & les flots des campagnes salées,  
 Les fruitages d'Automne, & les fleurs du Printemps.

## CHANT D'AMOVR.

**P**uis que ie suis épris d'une beauté diuine,  
 Puis qu'un Amour celeste est roy de ma poë-  
 trine,  
 Puis que rié de mortel ie ne veux plus sonner,  
 Il faut à ma Diane eriger ce trofée,  
 Et faut qu'à ce grand Dieu, qui m'al'ame échauffée,  
 Je consacre les vers que ie veux entonner.  
 Escriuant del'Amour, Amour guide la plume:  
 En parlant de Beauté, la beauté qui m'allume  
 Viensse seule à coup mon courage émuouoir:  
 De deux grandes deitez la faueur ie desire,  
 Aussi les deitez qu'en ces vers ie veux dire,  
 Nonr rien qui soit égal à leur diuin pouuoir.  
 C'est vn grâ à Dieu qu'Amour, il n'a point de s'éblable,  
 De luy mesme parfait, à luy mesme admirable,  
 Sage, bon cognoissant, & le premier des dieux:  
 Sa puissance inuincible en tous lieux est cogneue.

AMOURS DE

Son feu prompt & subtil, qui transperce la nue,  
 Brulle enfer, la marine, & la terre, & les cieuz.  
 Si c'est vn dieu puissant, la Beauté n'est moins grande,  
 La beauté comme Amour: en la terre commande,  
 Son pouuoir regne au ciel sur la diuinité.  
 L'homme s'en émerueille, & l'angelique essence  
 Se rault bien-heureuse en voyant sa presence:  
 Aussi l'Amour n'est rien qu'un desir de Beauté.  
 Durant le grand debat de la masse premiere,  
 Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere  
 Méslez confusément faifoient vn pesant corps,  
 Amour qui fut marry de leur longue querelle,  
 De la matiere lourde en bastit vne belle,  
 Rangeant les elemens en paisibles accords,  
 D'une chose sans forme il en fit vne ronde,  
 Que pour son ornement on appelle le Monde,  
 Entretenu d'Amour dont il est tout rempli,  
 Car cest Amour tousiours par la beauté l'attire,  
 Et s'uyuant la beauté belle forme il desiré,  
 Voila comme l'Amour rend le monde accompli.  
 S'il a formé le Monde il luy donne duree,  
 Et rend par bonne paix sa matiere assuree,  
 En discordant accords toute chose vnissant,  
 Tout ce qui vit icy recognoist sa puissance,  
 Et en entretenant ce qui est en essence,  
 Fait que ce qui ha fin n'est iamais finissant.  
 En la grandeur des cieuz, en l'air & en la terre,  
 Et en toutes les eaux que l'Ocean enferre,  
 Il ne se trouue rien qui n'en soit agité.  
 Le poisson au printemps le sent dessous les ondes,  
 Les Ours & les Lyons aux cauernes profondes,  
 Et l'oiseau pour voller n'a son trait euité.  
 Les plus lourds animaux parmy les gras herbages,  
 Sentans cest aiguillon qui leur poind les courages,  
 Bondissent, furieux, pleins d'amoureux desir,



DIANE, LIVRE I.

Le Taureau suit la Vache à trauers les montaignes,  
Le Cheual la lument par bois & par campagne,  
Conseruans leur espece avec heureux plaisir.

Iupiter par luy-mesme ayant l'ame enflammee  
Coule dedans le sein de son espouse ainee,

Toyeusse de sentir vn tel embrassement,  
Dont grosse puis apres sans trauail elle enfante  
Cent mille & mille fleurs qu'elle nous represente,  
Resiouissant nos yeux de son riche ornement.

C'est donc, Amour, par toy que les bois reuerdissent,  
C'est par toy que les blés es campagnes iauuissent,  
C'est par toy que les prez se bigarrent de fleurs,  
Par toy le doux Printemps suyui de la ieuuesse,  
De Flore & de Zephyre, estalle sa richesse,  
Peinte diuersenent de cent mille couleurs.

Nos ancestres grossiers qui viuoyent aux bocages,  
Hideux, velus & nus comme bestes sauvages,  
Errans deçà delà sans police & sans loix,  
Se font par ton moyen assemblez dans les villes,  
Ont policé leurs mœurs par coustumes ciuiles,  
Ont fait les déitez, & ont élu des Rois.

Les lettres & les arts te doiuent leur naissance,  
Tu nous as fait aimer la coulante Eloquence,  
La haute Astrologie, & la Iustice aussi:  
Et encor à present l'accord de la Musique,  
En te recognoissant, est tout melancholique,  
S'il ne plaint la rigueur de ton poignant souci.

Tout rit par où tu passe, & ta veuë amoureuse  
Qui bruste doucement, rend toute chose heureuse:  
La Grace quand tu marche est tousiours au deuant,  
La volupté mignarde en chantant t'environne,  
Et le Soing deuorant qui les hommes tallonne,  
Quand il te sent venir s'enfuit comme le vent.

Par toy le Laboureur en sa loge champestre,  
Par toy le gay Berger menant ses brebis paitre,



AMOURS DE

Se plaist en sa fortune & benir ton pouuoir,  
 Et d'vn ode rustique en plaignant il essaye  
 D'amollir Gallatee, & de guarir sa playe,  
 Escaignant la chaleur qui le fait émouuoir,  
 Les Rois par ta douceur tout remplis d'allegresse  
 Donnent quelquefois trefue au souci qui les presse,  
 Des graues magistrats les penfers tu des fais  
 Tu te prens courageux aux plus rudes gendarmes,  
 Et souuent au milieu des combats & des armes  
 Tu chasses la querelle & nous donnes la paix.  
 Bien que tu sois premier de la bande celeste  
 En age & en pouuoir, tu as pourtant le geste  
 D'vn enfant delicat, gracieux & seant,  
 Tu es plaisant & beau, tu as le corps agile,  
 Prompt, allegre & disposé, à se courber facile,  
 Subtil, gaillard, volage, & tousiours remuant.  
 Tu delectes les bons, tu comentes les sages,  
 Tu bannis, courageux, les frayeurs des courages,  
 Tu rens l'homme crainctif, hautain & genereux,  
 Tu es le seul auteur de toute courtoisie,  
 Et sans toy ne peut rien la douce poésie:  
 Car vn parfait Poète est tousiours amoureux.  
 O Dieu puissant & bon, seul suiet de ma Lyre,  
 Si iamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,  
 Et si ton feu diuin m'a tousiours allumé,  
 Donne moy pour loyer qu'vn iour ie puisse faire,  
 Vn œuure à ta louange esloigné du vulgaire,  
 Et qui ne suiuie point le trac accoustumé.  
 Purge moy tout par tout, le cœur, l'esprit & l'ame,  
 Et m'échauffe si bien de ta diuine flame  
 Que ie puisse montrer ce que ie vay suyuant:  
 Et que l'Amour ailé qui iusqu'au ciel me porte  
 Apres la Beauté sainte, est bien d'vne autre sorte  
 Que le vouloir lascif qui nous va deceuant.

PRO

## PROCES CONTRE AMOVR AV

siege de la raison.

**C**hargé du despoir qui trouble ma pensée,  
Entre mille douleurs, dont mon ame est  
pressée

Par la rigueur d'Amour dans sa dure prison.  
Vn iour ne pouuant plus supporter ses allarmes,  
Ayant l'œil & le cœur gros d'enuis & de larmes,  
Ie le fey conuenir au siege de Raison.

Là ie me presentay si desiait de vilage,  
Qu'es'il eust eu le cœur d'vne beste sauuaige,  
Ie pouuoÿ l'émouuoir & le rendre adouci:

Lors tout passe & se remblant avec la contenance,  
D'vn pauvre criminel qui attend sa sentence,  
Parlant à la Raison ie me suis plaint ainsi.

Roÿne qui tiens en nous la diuine partie,  
Qui nous ramene au Ciel, lieu dont tu es sortie,

Contre cest inhumain ie me vien lamenter:  
Las! si tu peux, Raison, donne moy la puissance  
D'échapper librement de son obéissance,  
Puis qu'il ne prend plaisir qu'à me voir tourmenter.

Sur l'Aur l'gracieux de ma tendre jeunesse,  
Que l'ignorance encor que c'estoit de tristesse,  
Et que mon pié volloit quand se ma volonté,

Ce tyran que tu vois, jaloux de ma franchise,  
Masquand de deux beaux yeux sa cruelle entreprise,  
Avec vn doux accueil deceut ma liberté,

Mais qui se fust gardé de se laisser surprendre,  
Et qui de son bon gré ne se fust venu rendre

Voyant avecques luy tant de douces beautés,  
Qui ne se fust promis vn bien-heureux voyage,  
Ayant la mer paisible, estant pres du riuage,  
Et les petits Zephyrs soufflans de tous costez.

AMOURS DE

Il se monstroit à moy sur tout autre amiable,  
 Il ne me faisoit voir qu'un Printemps desirable,  
 Son visage estoit doux, doux estoient les propos,  
 Et l'œil qui receloit tous les traits de sa trouffé  
 Me perça l'estomach d'une façon si douce  
 Que j'estimois ma peine un desiré repos.

Mais il ne dura guiere en ceste douce sorte,  
 Car si tost que mon cœur luy eut ouvert la porte,  
 Et que mes sens craintifs eurent reçu sa loy,  
 Il desponilla soudain sa feinte couverture,  
 M'enseignant mon erreur d'avoir fait ouverture  
 Ainſi legierement à un plus grand que moy.

Il troubla mon esprit d'une guerre immortelle,  
 Il émeut mes penſers, il les mit en querelle,  
 Et fist pour me laisser en éternel tourment  
 De mon cœur son fourneau, ses charbons de mes veines,  
 Mes poulmons ses soufflets de mes yeux ses fontaines,  
 Qui sans jamais tarir coulent incessamment.

Il bannit mes plaisirs & leurs donna la fuitte,  
 Dont le libre repos que j'avois à ma fuitte  
 M'abandonna soudain de frayeur tout surpris,  
 Le travail print sa place, & la tristesse extreme,  
 Les veilles, les soucis, le mespris de soy même,  
 Qui ne m'ont poine laissé depuis que je sus pris.

Le quitay tout soudain ce qui me souloit plaire,  
 Ma façon se changea, je deuis solit aïre,  
 Je portay bas les yeux, le visage & le front,  
 L'entretins mon amour d'une esperance vaine,  
 Je discouru tout seul, & moy même pris peine  
 De nourrir les douleurs que deux beaux yeux me font.

Je mouru dedans moy, pensant trouver ma vie  
 Au cœur de la Beauté qui me l'avoit ravie,  
 Mais depuis ie n'ay peu, dont j'ay souffert la mort,  
 Et si ie semble vif, las! ne t'en esmerveille,  
 Ce tyran fait en moy ceste estrange merucille,

Pour



Pour monstrier clairement qu'il est puissant & fort.

Il me fait voir auz d'autres faits admirables,  
Rentamant sans cesser mes playes incurables,  
Bruslant mon tritte cœu fins qu'il soit consummé,  
Me donnant pour repas le venin qui me tue,  
Et faisant que mon feu dedans l'eau continue  
Sans qu' pour tant de pleurs il soit moins allumé.

Il croist de iour en iour sans espoir mon martyre,  
Il me fait voller haut sur des ailes de oirc.

Il me fait rebuclier quand ie vay m'eleuant,

Il me rend si pensif que ie me trouue estrange,

Et fait que ma couleu en plus palle se change,

Seiche comme la fleur qui a senty le vent.

Heias ie change assez de teint & de visage,

Mais ie ne puis changer cest obstiné courage

Qui me rend pour aimer tristement esperdu!

L'amoureuxse poison tous mes sens enforcelle,

Et ce que j'ay du ciel que mon esprit recelle,

Est en pleurs & en cris pauvrement dépendu.

Soit de iour soit de nuit iamais ie ne repose,

Ie ronge mon esprit, ie refuse, ie compose,

L'enfante des penfers, qui me vont deuorant,

Quand le iour se depart la clairté ie desire,

Ie souhaite la nuit & lors qu'elle se retire,

Puis attendant le iour ie languis en mourant.

Dés que l'Aube apparoist ie me pers aux valées,

Et aux lieux plus secrets des forests recelées,

Pour sans estre entendu plaindre ma passion,

L'émeu l'air & le ciel de ma douleur profonde:

Et bresen me lassant ie lasse tout le monde,

Sans que cest inhumain en ait compassion:

En ce lieu ie mey fin à mon triste langage.

Car mille gros soupirs qui gardoient le passage

Par où couloit ma voix, l'empescholent de sortir

Puis ie fremissoy tout de voir mon aduerfaire.

A MOUERSI DEVAID

Qui trepignoit des piés, qui bouilloit de colere, en un mot  
Me menaçant tout bas d'un tardif repenir.

Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,  
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertie  
Il faut bien peser tout pour iuger droittement,  
Or donc sans t'émouuoir de ces cris pitoyables,  
Escoute entierement mes discours veritables,  
Et voy que cest ingrât m'accuse iniustement,

Ingrât est-il vrayement, & sans recognoissance  
De me rendre à present si pauvre recompense,  
Pour cent mille biens-faits qu'il à receus de moy,  
L'ay purgé son esprit par ma diuine flamme,  
L'enleuant iusqu'au ciel, & remplissant son ame  
D'amour, de beaux discours, de constance & de foy.

L'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,  
Qui suit le plus souuent ce qui luy est contraire,  
Et contre son uoloir ie l'ay fauorisé,  
D'un de mes beaux traits j'ay son ame entamée,  
L'ay fait luire en cent lieux sa viue renommée,  
Et des meilleurs esprits ie l'ay rendu prisé.

Je luy ay fait quitter le tumulte des villes,  
Je l'ay rendu priué de passions seruiles,  
Compagnon de ces Dieux qui sont parmy les bois,  
L'ay chassé loing de luy, l'ardente Conuoitise,  
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintise,  
Cruels-bourreaux de ceux qui font la court aux Roys.

L'ay fait par ses escrits admirer sa ieunesse,  
L'ay reuillé ses sens engourdis de paresse,  
Hautain & genereux ie l'ay fait deuenir,  
Je l'ay separé loing des sentiers du vulgaire,  
Et luy ay enscigné ce qu'il luy falloit faire,  
Pour au mont de Vertu seurement paruenir.

Je luy ay fait dresser & la veüe & les ailes  
Au bienheureux séjour des choses immortelles,  
Je l'ay tenu captif pour le rendre plus franc,

Or

*De l'im*



Or si quelque douleur luy a liuré la guerre,  
 Hé qui sans passion pourroit viure sur terre  
 Ayant des os, des neufs, des poulmons & du sang

L'inuincible Thebain n'ompareil en prouïffe,  
 Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,  
 Aïax, Agamemnon peuuent mieux se douloir:  
 Car ie les ay rendus serfs de leurs prisonnieres,  
 Et leur ay fait aimer de simples chambrières,  
 Rabaisant leur orgueil par mon diuin pouuoir,

Ou cestuy qui se plaint de sa peine cruelle  
 Ie le tiens sous le ioug d'une deité telle,  
 Qu'il se doit estimer entre tous bien-heureux.  
 Car de si grand' beauté son amour l'ay fait naistre,  
 Que moy qui suis des dieux & des hommes le maistre,  
 L'atteste mon pouuoir que j'en suis amoureux.

Pense vn petit, Raison, aux thresors desirables:  
 Graces, beautez, douceurs, & clartez admirables  
 Que tu as veu là haut au cabinet des Cieux,  
 Ie ne seay quoy de plus qui ne se peut bien dire,  
 Reluit dedans ses yeux où ie tiens mon empire:  
 Car ie n'ay peu choisir siege plus precieux.

Or de ses yeux diuins n'aïst sa peine oblinée,  
 Dans eux sa liberté demeure emprisonnée,  
 D'eux viennent les tourmens si fascheux à sentir,  
 Si c'est vne prison, prisonniere est mon ame:  
 Car ie fay ma demeure aux beaux yeux de sa Dame,  
 Et si n'ay pas vouloir de la jamais en sortir.

Voilà de ses penfers la grand' troupe mutine,  
 Voilà les chauds soupirs qui bruslent sa poitrine,  
 Voilà l'ardant fourneau dont il est consommé,  
 C'est de son triste cœur le sanglant sacrifice.  
 „ Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice  
 „ Recueille mauvais fruit de ce qu'il a semé.

Ainsi parloit Amour avec grand' violence:  
 Puis nous teufmes tous deux, attendans la sentence.

De

A M O U R S I D E M A I C

Qui trespaignoit des piés, qui bouilloit de colere, & qui  
Me menaçant tout bas d'un tardif repentir.

Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,  
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertie:  
Il faut bien peser tout pour iuger droitement,  
Or donc sans t'émouuoir de ces cris pitoyables,  
Escoute entièrement mes discours véritables,  
Et voy que cest ingrât m'accuse iniustement.

Ingrât est-il vrayement, & sans recognoissance  
De me rendre à présent si pauvre recompense,  
Pour cent mille biens-faits qu'il à receus de moy,  
L'ay purgé son esprit par ma diuine flame,  
L'enleuant iusqu'au ciel, & remplissant son ame  
D'amour, de beaux desirs, de constance & de foy.

L'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,  
Qui suit le plus souuent ce qui luy est contraire,  
Et contre son vouldoir ie l'ay fauorisé:  
*De l'in* D'un de mes beaux traits j'ay son ame entamée,  
L'ay fait luire en cent lieux sa viuë renommée,  
Et des meilleurs esprits ie l'ay rendu prié.

Je luy ay fait quitter le tumulte des villes,  
Je l'ay rendu prié de passions seruiles,  
Compagnon de ces Dieux qui sont parmi les bois,  
I'ay chassé loing de luy, l'ardente Conuoitise,  
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintise,  
Cruels boyrreaux de ceux qui sont la court aux Rois.

I'ay fait par ses escrits admirer sa ieunesse,  
I'ay reueillé ses sens engourdis de paresse,  
Hautain & genereux ie l'ay fait deuenir:  
Je l'ay separé loing des sentiers du vulgaire,  
Et luy ay enseigné ce qu'il luy falloit faire,  
Pour au mont de Vertu seurement paruenir.

Je luy ay fait dresser & la veuë & les ailes  
Au bienheureux seiour des choses immortelles,  
Je l'ay tenu captif pour le rendre plus franc:

Or

Après du feu couuert qui me va consumant.  
 Car ce faux enchanteur pour nous donner courage  
 Et nous rendre des fiens, se monstre gracieux:  
 Puis si tost qu'il nous tient il change de visage,  
 Et s'il faisoit le doux il fait l'audacieux.

Comme le simple oyseau qui ne se peut defendre  
 De la douceur du chant dont il est abusé:  
 Et comme le poisson trop goulü se va prendre,  
 Voulant prendre l'appast du Pescheur plus rusé.  
 Ainsi ie me suis pris dans l'embusche traistresse  
 Qu'Amour auoit tendü à fin de m'attrapper,  
 L'amorçant des regards d'vne belle Deesse,  
 Dont le plus grand des dieux n'eust seu libre eschaper.

Si tost que le la vey mon ame en fut esmeüé,  
 Et ma pauvre Raïson soudain m'abandonna:  
 Mille petits esprits qui sortoyent de sa veüé,  
 Passèrent par mes yeux dont mon cœur s'estonna:  
 Et vey tant de beautez que sans faire defense  
 Vaincu ie me rendy, ne pouuant mesurer  
 Comme ie me perdois, & que pour ma souffrance  
 Le ne trouueroy rien qui m'eust fist esperer.

Las que depuis ce temps i'ay supporté de peinet  
 Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,  
 Incestamment troublé d'vne rage inhumaine,  
 Qui ne fait point de trefue à mes tristes annuït  
 Ce tourment toutesfois me seroit agreable  
 Si auoy quelque espoir d'alléger ma douleur:  
 „ Mais c'est vn trop grand mal de languir miserable,  
 „ Et n'esperer iamais la fin de son malheur.

Si la fleche d'Amour dont mon ame est blessée,  
 Ne m'eust touché qu'vn bras, ie l'eusse separé,  
 L'eusse coupé d'vn coup la partie offensée,  
 Pour finir le tourment trop long temps en duré:  
 Mais las! ceste poison tout par tout éparüé  
 M'enuenime le sang, l'ame & l'entendement:

AMOVR S DE

Mon cœur en est saisi. C'est donc peine perdue  
D'esperer que jamais i'y trouue allègement.

Ce qui plus me tourmente, & qui croist mō mal-aise,  
C'est qu'en cor en souffrant tant d'aspres pāsions,  
(O cruauté da ciel!) Il faut que ie me taife,  
Et feigne vne liesse en mes afflictions.  
Car durant mes trauaux ie prendroy patience,  
Et me tiendrois heureux de beaucoup endurer,  
Si celle que ie sers en auoit cognoissance,  
Et si ie luy pouuoy librement declarer.

Ma Diane mon cœur, ma lumiere, & mon ame,  
Clef de tous mes pensers, source de tout mon souci,  
Helas! sentez-vous point que ma cuisante flamme  
S'allume de vos yeux & s'en nourrist ausi?  
Ils font que mon ardeur tousiours vne demeure:  
Ils font que mes desirs ne sont jamais lassez,  
Et f'ront que bien tost il faudra que ie meure,  
Bien-heureux toutesois si vous le cognoissiez.

COMPLAINTE.

**L**as si ie me meurs en presence de celle  
Qui en est cause, & si ne le sçay pas!  
Et ce qui m'est plus grief que le trespas,  
Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele:  
Elle s'enquiert de mon cruel martyre,  
En me voyant si prochain de la mort:  
Mais i'aime mieux mourir sans reconfort.  
Qu'ouurir la bouche & ma douleur luy dire.  
Las si ie pensoy pource qu'elle est diuine,  
Que mes ennus luy seroient euidens,  
Et que son œil penetrant au dedans,  
En peust soudain decouurir l'origine.  
Vn feu couuert me de more & de sçage,  
Il cuit mon sang, il decheisse mes os:

*Delerche*

Las ie le cache & le veux tenir clos,  
 Mais la fureur me paroist au visage  
 n'y a point de gestes si cruelles,  
 De feux si chauds, ny de si durs tourmens  
 Dans les Enfers pleins de gemissemens,  
 Pour tourmenter les ames criminelles.  
 S'il est permis aux Enfers de se plaindre,  
 En endureant les tourmens rigoureux,  
 Esprits d'amez vous estes bien-heureux,  
 Vous ne sçauriez à ma douleur atteindre:  
 O cieus cruels si i'auoy fait offense,  
 Osant aimer vne diuinité,  
 Auois-je bien tant de mal mérité?  
 Las i'en recoy trop dure penitence!  
 O durs rochers, ô deserts solitaires,  
 Qu'on me pardonne, & vous riués & bois,  
 De ce qu'encor' ainsi que ie foulois,  
 De mes ennuis ne vous rens secretaires?  
 Ma passion est d'vne telle sorte,  
 Qu'en la souffrant ie crains de soupirer:  
 Sans me deuoloir il me faut endurer,  
 Ma peine est viue & ma parole est morte.  
 Aussi l'espoir ou ie me veux attendre,  
 C'est que le feu dans mon sang allumé  
 En peu de iours me rendra consumé,  
 Et que mon corps sera reduit en cendre.  
 Mais il est temps de finir ma complainte:  
 Car l'auroy peur qu'en faisant ces regrets,  
 Mon Lit plaintif entendist mes secrets,  
 Où en ce fait de moy mesme i'ay crainte.

COM

AMOVRS DE  
COMPLAINTE.

**J**E veux blafmer Amour, Dieu de fang & de  
flame,  
M'efforçant cõtre luy le ciel iufte emouuoir,  
Pour les grieues douleurs qui tourmentent  
mon ame.

Depuis qu'il la retient fouz fon cruel pouuoir:  
Son pouuoir! qu'ay-ie diã: helas i'ay faitõ offentẽ!  
C'eft le vofre, Madame, auqu l ie fuis fõumis,  
Et nẽ recognoy plus Amour ny fa puiffance,  
Puis que ie voy qu'Amour eft de vos ennemis.

Ie fuis à vous, ma Dame, & ne fũt que i'efpere  
Qu'vn iour vofre rigueur m'en face retirer:  
Car ie n'ay ny pouuoir ny vouloir de ce faire,  
Mais ie puis & veux bien vofre fẽrf demeurer,  
Pour tant d'aigres tourmens dont mon ame oppreffẽe  
S'eft vñẽ en vous fẽruant durement outrager,  
Iamais ie ne changẽ cefte fẽrme penfẽe,  
La mort mefme & le temps ne la pourroient changer.

Ie ne dẽguife point, mon cõeur n'eft point volage,  
Vous fẽauẽz la grandeur de ma fidelitẽ,  
Voz yeux font afsez clairs pour lire en mon couraẽge:  
Puis on ne peut tromper vne diuinitẽ,  
Si donc vous le fẽauẽz & qu'ayez cognoiffance,  
Que ie n'efpere rien pour ma fẽrme amitiẽ,  
Au moins faites fẽmbiant pour toute recompẽfe,  
Que vous plaignez ma peine & qu'en auez pititẽ,

Las ie cognoys afsez que mon malheur procede  
De ce que i'entrepny de voir vofre beautẽ!  
Ie fẽay bien qu'il ne faut que i'efpere remede,  
Et que ce ne fẽroit qu'vne temeritẽ:  
Toutesfois ie ne puis ny ne veux me diftraire  
De regarder vos yeux fõources de mon tourment:  
Et me plais de languir en fi belle mifere.

Trou-



Trouvant en mon malheur vn vray contentement.  
 Vous pouuez bien iuger mon amour estre extrême,  
 Puis que le d. espoir ne la peut offenser,  
 Et que pour vous aimer ie fay guerre à moy même,  
 Tousiours accompagné de mon triste penser.  
 Celuy qui bien aimant d'espoir se reconforte,  
 Ne se peut dire aimer s'il m'est comparé:  
 Veu que sans reconfort ma douleur ie supporte,  
 Et que ie suis constant estant desespéré.

Les herbes que lon voit au Printemps desirable,  
 Ont leurs effets diuers & leur propriété:  
 Et de tant d'animaux l'vn est doux & traitable,  
 L'autre se baigne au sang & à la cruauté.  
 Or la propriété que le Ciel m'a donnée,  
 C'est de vous adorer & seruir constamment:  
 Et là vostre au contraire est de m'estre obéissant  
 Et me faire en langueur mourir cruellement.

De vous donc ie ne puis iustement me plaindre:  
 Mais du Ciel inhumain & du malheureux sort,  
 Qui iusqu'à vn tel point m'ont bien voulu cōtraindre,  
 Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort.  
 Vrayment ie l'aime aussi: & pour expérience  
 Je meurs en vous aimant eschacun iour mille fois,  
 Et si ie ne voudroy quand i'auroy la puissance,  
 Me retirer du ioug de vos pesantes loix.

Aucunefois ie croy qu'il est bon que l'enite,  
 Pour adoucir mon mal le feu de vos beaux yeux:  
 Je le fay, mais en vain: Car rien ne me profite,  
 Et pour vous esloigner ie ne m'en trouue mieux.  
 Le Cerf qui sent d'vn trait sa poitrine entamee,  
 Esloignant le Chasseur n'amointrit sa douleur:  
 Aussi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee  
 Qui fait bouillir mon sang, n'a pas moins de chaleur.  
 Si donc ie ne voy rien qui me soit secourable,  
 Que ne fais-ie dessein de mourir malheureux,



AMOUR'S DE AIO

Sans espoir que le Ciel quelquel fois favorable,  
 Change en benin aspect mon astre rigoureux  
 Voyla tout le loyer où il faut que l'aspire,  
 Pour auoir si long temps serui fidèlement,  
 Toutesfois c'est loyer, quoy que lon vueille dire,  
 Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien aimant.

CHANSON.

**L'**AMOUR qui loge en ma poitrine,  
 Qui mes sens diuise & mutine,  
 Et bande mon cœur contre moy,  
 Le traistre est de l'intelligence  
 De ceux qui reuolent la France,  
 Ennemis de leur ieune Roy.  
 Comme eux il est grand en cautelle,  
 Il dresse vne guerre immortelle  
 A moy qui l'ay si bien receu,  
 Et d'vne conuente feintise,  
 Toutes ses façons il déguise:  
 C'est ainsi comme il m'a deceu.  
 Il m'a fait changer de pensee,  
 J'ay ma foy premiere laissée.  
 Et la loy des bons peres vieux  
 Or' pour toute deité sainte  
 L'adore en honneur & en crainte  
 La belle clainé de vos yeux.  
 Les mutins sacagent les villes,  
 Et par leurs discordes euilles  
 Comblent tout de sang & de feu:  
 Et ce Dieu de mauuais courage  
 Ma riche liberté sacage,  
 Est bruslé mon cœur peu à peu.  
 Comme il luy plaist il me transporte,  
 Et me rend émeu de la sorte

De

De ces gens, qui trop follement  
 Enyurez d'une erreur nouvelle,  
 Ne craignent point la mort cruelle  
 Ny les plus rigoureux tourments  
 Comme eux ie suis troublé de rage,  
 Comme eux ie cause mon dommage,  
 Pour plaire à mon opinion:  
 Comme eux mon mal mesme l'ordonne:  
 Et pour vous ie me passionne,  
 Comme eux pour leur religion.  
 L'un d'eux des honneurs se propose,  
 L'un des biens, l'autre plus grand' chose,  
 L'autre vn paradis bien-heureux:  
 Les biens, les honneurs, & l'empire,  
 Et le paradis où l'aspire,  
 C'est d'estre toujours amoureux.

## CHANSON.

**H**ELAS que me fait-il faire,  
 Pour adoucir la rigueur  
 D'un tyran, d'un aduersaire,  
 Qui tient fort dedans mon cœur

Il me brulle, il me facage,  
 Il me perce en mille pars,  
 Et puis me donne au pillage  
 De mille inhumains soldars.  
 L'un se loge en ma poitrine,  
 L'autre me suce le sang:  
 Et l'autre qui se mutine,  
 De traits me pique le flanc.  
 L'un a ma raison troublee,  
 L'autre a volé mes esprits  
 Laisant mon ame comblee  
 De feux d'honneur, & de cris.

AMOURS DE AIG

Tous les moyens que i'essaye  
 Au lieu de me profiter  
 Ne font qu'enaigrir ma playe,  
 Et ces cruels irriter.  
 En vain ie respas des larmes  
 Pour les penser émouuoir,  
 Et n'y puis venir par armes  
 Car ils ont trop de pouuoir.  
 Puis ils ont intellgence:  
 A mon cœar qui s'est rendu  
 Cil où i'auoy ma fiance  
 M'a vilainement vendu.  
 Mais ce qui me reconforte  
 En ce douloureux é moy,  
 C'est que le mal que ie porte,  
 Luy est commun comme à moy.

CHANSON



VAND ie pense aux plaisirs qu'on reçoit en  
 aimant,  
 Et que le feu d'Amour est vne viuë flamme,  
 Qui fait mouuoir l'esprit, & qui resueille  
 l'ame,

Rien ne me plaist si fort que l'estat d'un amant:  
 Mais quand ie voy qu'Amour les suiets tyrannise,  
 Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paist de douleurs,  
 Quand i'oy tant de regrets, quand ie voy tant de pleurs,  
 L'estime bien-heureux qui garde sa franchise,  
 O Dieu! que de douceur de croire assurément  
 Que l'unique beauté qui nostre ame a ravie,  
 Apres de nostre amour n'estime rien sa vie,  
 Lors il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.  
 Mais si lon trouue apres que c'est toute seinteise,  
 Et que son cœar vಲ್ಲage ailleurs est departi,

Tout.

Tout ce premier plaisir en rage est converti,  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise,  
 C'est pourtant vn grand heur que d'aimer hautement  
 Car vn esprit diuin tend aux choses hautaines,  
 Puis mille beaux penfers adoucissent les peines:  
 Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant,  
 Ouy, mais le grand peril suit la grand' entreprised  
 Et qui monte bien haut, pour bien bas tresbucher:  
 Et puis en se bruslant il faut son feu eacher.  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.  
 C'estuy qui tout rauit contemple incessamment  
 La royne de son cœur, que le Ciel a faict telle,  
 Qu'il y trouue tousiours quelque beauté nouvelle,  
 N'estime rien plus doux que l'estat d'un amant,  
 Mais quand il voit apres que la belle se prise,  
 Où qu'elle est fantastique, & se plaist à changer,  
 Il maudit la fureur qui le fait enrager,  
 Et nomme bien-heureux qui garde sa franchise.  
 Si est-ce vn grand plaisir apres vn long tourment  
 D'adoucir à la fin la rigueur de sa Dame,  
 Baïser son frôr, sa bouche & ses yeux pleins de flammes:  
 Non, il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.  
 Mais si durant le temps qu'elle nous favorise  
 Vn rigoureux depart nous force à la laisser,  
 Quelle extreme douleur peut la nostre passer?  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.  
 Encor' on se contente en cest esloignement:  
 Car l'esprit s'entretient de douces souuenances,  
 On pense à la reuoir, on se paist d'esperances:  
 Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant,  
 Mais apres le retour trouuer sa place prise,  
 Luy voir le cœur changé, n'estre plus recogneu,  
 Et se voir delaisser pour vn nouueau venu,  
 Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?  
 Vous qui goustez d'Amour, le doux contentement,

I A M O U R S. D E I D

Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'un Amant:  
 Vous qui la Liberté pour Decesse auez prise,  
 Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

C O N T R' A M O U R.

**C** E malheureux Amour, ce tyran plein de rage,  
 Qui s'est fait si long temps seigneur de mon  
 courage.

Qui m'a troublé les sens, qui m'a fait égarer,  
 Qui a baigné sa plume aux ruisseaux de mes larmes,  
 Est contraint, tout confus, de me quitter les armes,  
 Et cherche en autre lieu propre à se retirer.

Mais Raison s'est renduë à la fin la Maîtresse,  
 Et pour me faire voir m'a fait, & la finisse  
 De ce traistre enchanteur, m'a débandé les yeux:  
 Ce qui fait qu'à present ie rougisse de honte,  
 Voyant un petit nain, dont j'ay tant fait de conte,  
 Et que j'ay reueré comme un des plus grands Dieux.

Je cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,  
 Qui long temps a tenu mon ame enueselie,  
 Je cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,  
 Je cognoy le venim qui troubla ma pensee,  
 Et regrette en pleur au ma ieunesse passée,  
 Maudissant le péteur qui m'a tant abusé.

Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se chage,  
 Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa louange,  
 Ce pendant qu'un chaud mal me rendoit insensé:  
 Que mon vers desormais deteste sa puissance,  
 A fin que pour le moins chacun ait cognoissance  
 Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.  
 Amour tyran cruel, monarque de martyre,  
 La seule occasion qui fait que lon soupire,  
 Oracle de mensonge, ennemy de pitie.

Large

Large chemin d'erreur, barque mal-assée,  
 Temple de trahison, foy de nulle durée,  
 Bref en tous tes effets contraire à l'amitié.  
**Amour**, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,  
 Meurtrier de tout repos, monstre de la Nature,  
 Breuvage empoisonné, serpent couvert de fleurs,  
 Affronteur, courtisan, baïlard, songe-malice,  
 Bestiale fureur, exemple de tout vice,  
 Capitaine des cris, des regrets, & des pleurs.  
**Amour**, que di-je Amour ? mais inimicé forte,  
 Appetit de règle, qui les hommes transporte,  
 Racine de malheur, source de desespoir,  
 Labyrinthe subtil, passion furieuse,  
 Nid de deception, peste contagieuse,  
 Entretenu d'espoir, de crainte & de desir.  
**Si** tost que nostre esprit s'abandonne à te suivre,  
 Helas ! presqu'aussi tost nous delaissons de vivre,  
 Nous mourons sans mouir, nous perdons la raison,  
 Nous changeons à l'instant nostre forme première,  
 Nos yeux tout aveuglez sont privez de lumière,  
 Et n'avons pour logis qu'une obscure prison.  
**Tu** nous fais égarer en cent mille traverses,  
 Changez à tout propos en cent sortes diverses,  
 Bouillans & refroidis, craintifs & genereux,  
 Or' nous vollous au Ciel sans partir de la terre,  
 Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,  
 Et n'avons rien de seur que d'estre malheureux.  
**S'il** aduent quel quefois que parmi nos desressés,  
 Tu nous faces sentir quelques fausses lieses,  
 Ce n'est pas que tu vueille alors nous contenter,  
 Ce n'est pas q' nos pleurs plus doux t'ayent peu redrés  
 Mais à fin que la peine en nous venant reprendre  
 Nous soit plus difficile & forte à supporter.  
**Tout** ce qu'on peut apprendre en tes vaines escholés,  
 Ce sont de trahisons, des feintes, des paroles,

AMOURS DE

Ecrire dessus l'onde, errer sans iugement,  
 Suiure celle qui fuit d'vne course hastiue,  
 Faire guerre à son ame & la rendre captiue,  
 Et pour se retrouver se perdre follement.  
 Les fructs qu'on en reçoit pour toute recompense  
 C'est d'un long temps perdu la vaine repentance,  
 Un regret deuant, un ennuyeux mespris:  
 Helas ! i'en puis parler, ie sçay cōme on s'en treuve,  
 I'en ay fait à ma honte vne trop longue épreuve,  
 Honte, le seul loyer des travaux que i'ay pris.  
 Ie ne me puist tenir de remettre en memoire  
 Le temps, que cest aueugle, ennemy de ma gloire,  
 Possedoit mon esprit yure de son erreur:  
 Et pensant à mes faicts & à ma frenaisie  
 Presqu'il ne peut enurer dedans ma fantasie  
 Que i'aye esté poussé d'vne telle sureur.  
 Ores i'estoy crainctif, ores plein d'assurance:  
 Ores i'estoy constant, ores plein d'inconstance:  
 Ores i'estoy contant, or' plein de passions:  
 Or' ie desesperoy d'vne chose assuree,  
 Et or' ie m'asseuroy d'vne desesperee,  
 Peignant en mon cerueau mille conceptions.  
 Quantesfois par les prez, les bois & les riuages  
 Ay-ie compté ma peine aux animaux sauuages,  
 Comme s'ils eussent peu mes douleurs secourir?  
 Les autres pleins d'effroy, les ro. hers solitaires,  
 Les deserts separez estoient mes secretaires,  
 Et leur comptant mon mal ie pensoy me guarir.  
 Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,  
 Me laissant deceuoir d'vne esperance vaine,  
 Qui s'enuollant en songe augmentoit mon tourment  
 Combien de mes deux yeux ay-ie versé de pluye?  
 Et combien de despit ay-ie maudit ma vie  
 Me forgeant sans raison vn mécontentement?  
 Celuy qui veut compter les douloureuses peines,

Les



Les regrets, les soucis, les fureurs inhumaines,  
 Les remors, les frayeurs, qu'on supporte en aimant,  
 Qu'il compte du Printemps la richesse amassée,  
 Les vagues de la mer quand elle est courroucée,  
 Et les flambeaux qu'on voit la nuit au firmament.

Le Forçat enchaîné quelquefois se repose,  
 Le pauvre prisonnier dedans sa prison clost  
 Clost quelquefois les yeux & soulage ses maux:  
 Au soir le laboureur met ses bœufs en l'estable,  
 Puis ayant l'œil touché d'un sommeil agreable  
 Remet iusques au iour sa peine & ses travaux.

Seulement le chetif, qui porte en la pensée  
 Le poignant aiguillon d'une rage insensée:  
 Ne sent point de relasche entre tant de malheurs:  
 Si le iour le fauchoit, la frayeur solitaire  
 Et le silence coy rentament sa misere,

R'enueniment sa playe & croissent ses douleurs,  
 S'il est dedans le liét, les penfers qui l'assailent,  
 Mutins & furieux, sans repos le travaillent,  
 L'un çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux.  
 De ses cuisans regrets le Ciel il importune,  
 Il refuse, il se despitte, il maudit sa fortune,  
 Noyant toute esperance au torrent de ses yeux.

S'il s'endort quelque fois, aggravé de tristesse,  
 Helas! par le dormir sa douleur ne prend cesse,  
 Mais plus fort que deuant il se sent travailler.  
 Car au premier sommeil les songes l'espouuantent,  
 Et mille visions à ses yeux se presentent  
 Qui le font en sursaut rudement esueille.

Où si le corps vaincu du travail & du somme  
 Ne se refuseille point, & qu'un dormir l'assomme,  
 Le cœur qui n'a repos ne fait que soupirer,  
 L'esprit tremble & fremit de la frayeur horrible,  
 L'ame erie & se plaint pour sa douleur terrible,  
 Et ses yeux tous baignez ne cessent de pleurer,

A M O U R S D E I O

Le iour est-il veau? sa douleur recommence,  
 Il deteste le bruit, il cherche le silence,  
 La clarté luy déplaist, & la voûte des cieux,  
 Le murmure des eaux, la fraîcheur des ombrages,  
 Herbes, riuës, & fleurs, forests, prez, & bocages,  
 Et ne sç auroit rien voir qui contente ses yeux.  
 Amour, quiconque fut qui te mit de la race  
 De ce debat confus, lourde & pesante masse,  
 Il parloit sagement & disoit verité:  
 Car las! qui veit iamais confusion si grande  
 Qu'aux miserables lieux ou ton pouuoir commande,  
 Pouuoir que tu maintiens par toute crauté?  
 C'est pitié que d'ouir les estranges merueilles.  
 Les miracles confus, les douleurs n'ompareilles,  
 Et les cris differens des malheureux amans.  
 L'un par vn doux propos aura l'ame blessée,  
 L'autre gemist d'auoir la poitrine percée  
 Par le trait d'un bel œil cause de ses tourmens.  
 L'un sera captiué par vne larme feinte,  
 Et à l'autre vn beau reïne donne mortelle atteinte  
 L'un transira de froid, l'autre mourra de chaud:  
 L'un se plaint d'adorer vne qui le tourmente,  
 Et l'autre d'en seruir vne trop inconstante:  
 L'autre d'aimer trop bas, l'autre d'aimer trop haïr.  
 Ainsi dans les Enfers les Ombres crimineilles  
 Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,  
 Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:  
 Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmens assésble  
 Dans vn cœur amoureux qu'on n'ë voit tout enséble,  
 Au plus creux des Enfers les esprits tourmenter,  
 Je n'auray iamais fait si ie veux entreprendre  
 De ce boutreau cruel les rigueurs faire entendre,  
 Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:  
 Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,  
 Mais helas! c'est le pis qu'un chacun le deteste,

Et



Et ne peut, on ne veut, de luy se garantir,  
 Or de moy qui le puis, & qui me delibere  
 D'estre franc pour iamais d'une telle misere,  
 Je pren congé d'Amour, & de ses feux cu sans,  
 Adieu Amour, adieu enfant plein de malice,  
 Adieu Oysiveté, ta mere & ta nourrice,  
 Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans,  
 Je pren congé de vous, amoureuses pensees,  
 Je pren congé de vous, nuicts vainement passees,  
 Discours, propos, sermens l'un sur l'autre amassez:  
 Et vous tristes sanglots de ma poitrine quite,  
 Plaintes, pleurs & regrets ie vous donne la fuite,  
 Bien marié que plustost ie ne vous ay laissé.  
 Bien-heureuse Raison, guide de mon courage,  
 Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,  
 Lors que i'estoy priué de tout humain secours,  
 Je t'appens en ce lieu ma robe depouillee,  
 Des flots de la tempeste encor' toute mouillée,  
 Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

## R Y M E S T I E R C E S.



I iamais plus ma liberté i'engage  
 Au faux amour iadis Roy de mon cœur  
 Que ie languisse en eternal seruage.  
 Si iamais plus son feu brusle mon ame,  
 Que ie n'esproue en aimant que rigueur,  
 Et que mes pleurs fassent croistre ma flame.  
 Si iamais plus vne beauté mortelle  
 Tient mon esprit en la terre arresté,  
 Que mon mal serue à la rendre plus belle.  
 Si iamais plus pour ses yeux ie soupire,  
 Que mes soupirs croissent sa cruauté,  
 Et de mes cris ne se face que rire.  
 Qu'elle soit folle, inconstante & volage.

Que

Que i'en enrage, & qu'en me dépitant  
 De la laisser ie perde le courage.  
 Que de l'aimer ie rougisse de honte,  
 Et toutesfois que ie luy sois constant  
 En luy voyant d'un vallet faire conte.  
 Que toute nuict à son huis ie lamente,  
 Et qu'elle soit à se mocquer de moy,  
 Aux bras d'un autre heureusement contente.  
 Qu'un chaud martel, qu'une aspre ialousie  
 De cent fureurs recompensent ma foy,  
 Et que tousiours mon ame en soit faisie.  
 Que monteint palle & mon visage blesme,  
 De tant d'ennuis maigre & defiguré,  
 Me soit horrible & m'estonne moy-mesme.  
 Que le Soleil à regret me regarde:  
 Bref, que le Ciel contre moy coniuéré  
 Pour mon salut ma mort mesme retarde.  
 Ma's si d'Amour la sagette meurtriere  
 Ne me peut plus deormais entamer,  
 O iustes Dieux accordez ma priere.  
 Qu'en peu de iours cest ceil mon aduersaire,  
 Flambeau d'Amour qui m'a fait consumer,  
 Perde sa flamme & sa lumiere claire.  
 Que ses cheveux, dont mon ame fut prise,  
 Laisent son chef, apres auoir changé  
 Leur couleur d'or en vne couleur grise.  
 Qu' de ses mains son miroir elle rompe  
 Voyant sa face, & que ie sois vangé  
 De ce crystal, qui maintenant la trompe.  
 Qu'elle ait regret à sa ieunesse folle,  
 Et qu'elle apprenne, hélas ! trop chèrement,  
 Que la beauté comme le vent s'enuolle.  
 Lors sans danger, sans douleur & sans crainte,  
 Ie me miray d'auoir si longuement  
 A la seruir ma liberté contrainte,

Puis

Puis ie prendray sa vaine repentance,  
Et ses soupirs pour heureux payement  
De mes douleurs, & de son arrogance.

**VOEV AV DEDAIN.**

LIX.

**P** Vis que par ton secours mon brasier est esteint,  
Et qu' avec la raison ma volonré ie domte,  
Dedain, maistre d'Amour le Dieu qui tout surmôte,  
L'appen ces hameçons deuant ton temple saint:  
L'appen ces traits brifez dont mon cœur fut attain:  
L'appen ces nœuds dorez, dôt l'ay tant fait & de cōpte,  
L'appen ces tristes vers messagers de ma honte:  
L'appen ces pesans fers, qui long temps m'ont estreint.  
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moy-mesme,  
Ie n'auray l'œil piteux, ny le visage blefme,  
Semant tout mon seruice & mes soupirs au vent.  
La voloné d'autruy ne regira ma vie,  
Ie ne brusleray plus d'vne ialouse enuie,  
Et ne changeray plus de penfers si souuent.

**FIN DV PREMIER.**

*Liure des amours de Diane.*



LE SECOND LIVRE  
DES AMOVRS DE  
DIANE.

PAR  
PHILIPPES DES PORTES:  
SONNETS.



LE IOUR que ie su ne l'impitoyable  
ble archer  
Amour, à qui le Ciel rend humble  
obeïssance,  
Arriua sur le poin& de ma triste nais-  
sance,

Tout auant son arc bandé tout prest à décocher.  
Aussi tost qu'il me veit, il se mit à l'ascher  
Vn trait emmeu me de toute sa puissance,  
Et m'araignit au cœur de telle violence,  
Qu'il eust peu de ce coup percer tout vn rocher.  
M'ayant ainsi blessé tout ioyeux ils s'adresse  
A la Crainte, aux Regrets, au Ducil, à la Tristesse,  
Qui m'assistèrent tous à ce malheurux poin&.  
Vcy la (dit-il) pour vous, ie vous le recommande,  
Suyuez-le tout par tout, n'en abandonnez point,  
Et faites que tousiours il soit de vostre bande.

Et pour

**S**E peut-il trouver peine en amour si diuerse  
 Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?  
 A-t-il en son royaume vne seule trauerse,  
 Où ie ne me sois veu mille fois égarer?  
 En mon cœur chacun iour sa rigueur il exerce,  
 Ayant tousiours dequoy mon esprit martirer,  
 Et croy que sur moy seul pour me desesperer,  
 De tous les amoureux tous les tourmens il verse.  
 J'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,  
 Sans ioye & sans douleur aupres d'vne beauté,  
 De tous les dons du ciel heureusement pourueü.  
 Apres vn si long temps il m'en vient enflammer,  
 Et comme si j'auois vne nouvelle veüe  
 Ie la fers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

**O**Lict s'il est ainsi que tu sois inuenté  
 Pour prendre vn doux repos quád la nuit est venue  
 D'où vient que dedans toy ma douleur continue,  
 Et que ie sens par toy mon tourment augmenté?  
 Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre costé,  
 Ie choisis tous tes coings, ie cherche & me remüe,  
 Et mon cœur qui ressemble à la marine émeüe,  
 D'ennuis & de pensers est tousiours agité.  
 J'assemble bien souuent mes paupieres lassées,  
 L'innocence le Sommeil pour guarir mes pensees,  
 Mais onc dedans mes yeux ie ne le sens couler,  
 D'vn seul bien, ô mon Lict, en toy ie me contente,  
 Ie te dy librement le mal qui me tourmente,  
 Et ie ne l'ose ailleurs librement reueler.

**H**Elas ! iniuste Amour veux tu jamais cesser?  
 Puniras-tu tousiours cil qui ne fait offense?  
 le recognois assez ta diuine puissance,  
 Et suis tousiours tremblant craignant det'offenser.  
**A**y-ie vn seul lieu sur moy qui te reste à percer?  
 Suis-ie pas tout couuert des traits que tu m'elance?  
 Et toutesfois, Tyr an , tousiours tu recommence,  
 Et veux dessus moy seul ta colere passer.  
 Ie fors d'vne prison tu renchaînes mon ame,  
 Ie suis guarý d'vn trait vn autre me rentame,  
 Echappé du peril t'entre en plus grand danger.  
**Q**uand ie pense estre seur des flots & de l'orage,  
 Que ie suis pres du port, que ie voy le riuage,  
 Tu re;ouffes ma nef & la fais submerger.

DIALOGVE.

V.

**A**Rreste vn peu, mon Cœur , où vas-tu si courant?  
 Ie vay trouuer les yeux qui sain me peuuent rendre,  
 Ie te prie attens moy, le ne te puis attendre,  
 Ie suis pressé du feu qui me va deuorant.  
**H**elas mon pauvre Cœur que tu es ignorant,  
 Tu ne scaurois encor ta misere comprendre?  
 Ces yeux d'vn seul regard te reduiront en cendre:  
 Ce sont tes ennemis t'iront ils secourant?  
**E**nuers ses ennemis sidoucement on n'vse,  
 Ces yeux ne sont point tels, Ah c'est ce qui t'abuse!  
 Le fin Berger surprend l'oyseau par des appas.  
**T**u t'abuses toy mesme , ou tu me porte enuie:  
 Car l'oyseau malheureux s'enuole à son trespas,  
 Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

Site

## VI.

**S**i ie me fiés à l'ombre, aussi soudainement  
 Amour laissant son arc, s'assiet & se repose:  
 Si ie pense à des vers ie le voy qu'il compose,  
 Si ie plains mes douleurs il se plaint hautement:  
 Si ie me plains au mal il accroist mon tourment,  
 Si ie respns des pleurs son visage il arrose:  
 Si ie montre ma playe en ma poitrine enclose,  
 Il deffait son bandeau l'essuyant doucement.  
 Si ie vay par les bois aux bois il m'accompagne:  
 Si ie me suis cruel dans mon sang il se baigne,  
 Si ie vais à la guerre il devient mon soldart:  
 Si ie passe la mer, il conduit ma nacelle:  
 Bref iamais l'inhumain de moy ne se départ,  
 Pour rendre mon amour & ma peine eternelle.

## VII.

**O** Mon petit Liuret, que ie t'estime heureux!  
 Seul tu cueilles le fruit de mon cruel martyre:  
 Ton contentement croist quand mô tourmêt empire  
 Tu demeure en plaisir quand ie suis douloureux,  
 Tu vois comme il te plaist ces beaux yeux amoureux,  
 Dont il faut qu'à regret sans cœur ie me retire:  
 Tu vois tous les thesors de l'amoureux empire,  
 Et reçois tous les biens dont ie suis desireux,  
 Tu couches tous les soirs aupres de ma Deesse,  
 Mais las! en y pen'ant ce fouvenir me blesse:  
 Je suis de jalousie ardemment ahumé.  
 Car hé! que scay-je moy si l'Amour par cautelle,  
 S'est point ainsi luy-même en Liure transformé  
 Pour luy baiser le sein, & coucher avec elle!

**V**N iour l'aveugle Amour, Diane; & ma Maistresse,  
 Pouesq' auoir qui auoit plus de dextérité,  
 S'essayeroit de l'arc à vn but limité,  
 Et misent pour le pris leur plus belle richesse.  
 Amour gaigea son arc, & la chaste Deesse  
 Qui comm'vn dieu aux forests, sa divine beauté  
 Ma Maistresse gaigea sa fiere cruauté,  
 Qui me fait conformer en mortelle tristesse.  
 Las! ma Dame gagna remportant pour guerdon  
 La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,  
 Et la fiere rigueur dont son ame est conuerte.  
 Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,  
 Sa beauté me rauit, le mien sans parfa rigueur,  
 Ainsi sur moy cherif tombe toute la perte.

III X.

**P**Risé des doux regards qui mon ame ont rauie,  
 Et la vont nourrissant de mille & mille appas,  
 Je vy trop malheureux, Mais non ie ne vy pas,  
 Ouir vy d'vne vie à cent morts asservie.  
 Las! ie vy voirement, mais ie meurs d'vne enuie  
 De voir mourir mes maux qui iamais ne sont las!  
 Aussi bien puis-je viure entre tant de trespas,  
 Sans cœur, sans mouvement, sans lumiere & sans vie?  
 Je ne vy point: si fay. Car s'il n'estoit ainsi,  
 Sentirois-je estant mort tant d'amoureux ioucy,  
 Tant de feux, tant de traits, qui tourmentent mon ame?  
 Quoy donc ie vy sans cœur contre l'humaine loy,  
 Non non ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:  
 Helas! si fais, ie vy, mais c'est en vous ma Dame.

CHAN



## CHANSON.

**E**N quel desert, en quel bois plus sauvage  
 Cruel Amour, me pourray-je fauver,  
 Pour t'empescher de me venir trouuer,  
 Et m'affranchir de ton cruel seruage?

Las! le pensois en m'éloignant de celle  
 Qui tient mon cœur en ses yeux arresté,  
 Me retirer franc de captiuité,  
 Et voir la fin de ma douleur cruelle.

Mais c'est en vain, car lors que ie m'absente,  
 Ie laisse hélas! mon cœur emprisonné,  
 Et mon esprit durement enchaîné,  
 N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus ie suis loin, plus mon desir s'allume,  
 Ie ne puis plus ses efforts endurer.  
 Hélas voyez si ie dois esperer!  
 Plus loin du feu plus fort ie me consume.

Ie ne voy rien que des nuitz éternelles  
 Pleines d'horreur, de silence, & d'affroy,  
 Et la frayeur qui me rend hors de moy,  
 Me fait souffrir des angouisses mortelles:

On ne meurt point d'une extreme triste sse  
 Bien que l'esprit soit du corps séparé:  
 S'il estoit vray ie n'eusse tant duré,  
 Et par ma mort ma douleur eust pris esse.

Tu as beau faire, ô Soleil ta reueüe,  
 Enflamment l'air d'une belle clarté,  
 Tu ne scaurois chasser l'obscurité  
 Qui m'accompagne & qui couure ma venüe.

Tu luis par tout, fors que dedens mon ame,  
 Mais dedans moy tu n'as point de pouoir:  
 Nulle clarté ie ne puis recevoir,  
 S'elle ne vient des beaux yeux de ma Dame,

Comme la nuit & les vmbres se leuent  
 Quand le soleil cache son poil doré:

AMOURS DE

Lors que ie voy mon Soleil retiré  
 Je sens leuer les canuis qui me greuent,  
 Le Desespoir de mon cœur se rend maître,  
 Rien ne se ueroit contre luy m'asseur,  
 Et les soucis qui me font soupirer,  
 De mes pensers d'autres pensers font naistre.  
 Helas! chasséz ceste rage importune  
 Tristes pensers pleins de seuerité  
 Ne suffit-il que ie sois tourmenté  
 De desespoir d'Amour & de Fortune?  
 Le Desespoir jamais ne me delaisse,  
 L'amour cruel se plaist en mon tourment,  
 Et du malheur vient cest esloignement,  
 Chargeant mon cœur d'une angouisseuse presse.  
 Et vous encor importunes pensées,  
 Comme ennemis par tout vous me suyuez:  
 Mon mal vous plaist de ma mort vous viuez,  
 Et me lassant vous n'estes point lassées.  
 Soit que Phæbus enuironne la terre,  
 Soit que la nuit mette fin à son cours,  
 Obstinement vous me presséz tousiours,  
 Troublans mon cœur d'une immortelle guerre.  
 Et pour bannir ma debile esperance,  
 Vous m'apportez ce loyer de ma foy,  
 Qu' ma Diane à chassé loin de foy  
 De nostre amour toute la souuenance.  
 Je n'en croy rien, il ne se sçauroit faire,  
 Je suis trop seur de son ferme vouloir,  
 Et que le temps ne l'en peur demouoir,  
 Ny ce qui est à l'Amour plus contraire:  
 Mais toutes fois quand pleine d'inconstance,  
 De moy chetif son cœur s'estrangeroit,  
 Jamais pourtant le mien ne changeroit,  
 Je veux mourir sous son obéissance.



X.

**I**E me veux rendre Hermite & faire penitence  
 De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,  
 Dressant mon hermitage en vn lieu deserté,  
 Pour nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.  
**D'**en uis & de douleurs ie feray ma pitance,  
 Mon breuuge de pleurs, & par l'obscurité  
 Le feu, qui m'ard le cœur, se ruira de clairté,  
 Et me consommera pour punir mon offense.  
**Vn** long habit de gris le corps me couurira,  
 Mon tardif repentir sur mon front se lira,  
 Et le poignant regret, qui tenaille mon ame,  
**D'**vn espoir languissant mon baston ie feray,  
 Et tousiours pour prier deuant mes yeux i'auray  
 La peinture d'Amour & celle de ma Dame.

*Responſe par Passerat.*

X I.

**V**ous voulez estre Hermite, Hermite allez vo<sup>s</sup> redre,  
 Cachez vous dans les bois pour fuir Cupidon:  
 Et pour monſtrer qu'en vous est esteint son B. adon,  
 Habillez vous de gris, c'est la couleur de cendre.  
**V**ivez de patience, il le vous faut apprendre:  
 Voſtre espoir mensonger ſoit changé en bourdon,  
 Le dédain du refus à requérir pardon  
 D'auoir plus demandé que ne deuez attendre.  
 Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne ſoit peint,  
 Pour guarir du chaud mal c'est vn dangereux ſain  
 S'il rallume vne fois vos flammes amorties,  
**N**e pouuant supporter ceſte tentation,  
 Vous ſortirez des bois & de deuotion,  
 Et ietterez bien toſt voſtre froc aux orties.

F 3

**I**E te l'auoy bien dit, pauvre Cœur desolé,  
 Que tu ne deuois pas si lâchement te rendre:  
 Mais oncq à mes propos tu ne voulds entendre:  
 Car vn espoir pipeur t'auoit enforcélé,  
 Tu vois comme il t'en prend ton heur s'estenuolé,  
 Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre:  
 Contre tes ennemis tu ne te peux defendre.  
 Car amour te retient & te rend tout brûlé.  
 Et vous mes pauures Yeux conuertis en fontaines,  
 Las! que vous faites bien d'ainsi pleurer vos peines,  
 Et la dure prison où ie suis retenu,  
 Vous ne verrez plus rien désormais qui me plaise:  
 Mais ce m'est grand confort de vous voir en mal-aise,  
 Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

**H**E ne suffit-il pas qu'Amour trop animé, (heure,  
 Tienne mon cœur en feu, qui s'accroist d'heure en  
 Sâs que mes chauds soupirs sortâs de leur demeure,  
 Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé?  
 O vent impetuëux, excessif, enflammé  
 Tu gardes en soufflant que ma flamme ne meure,  
 Laisse faire à mes yeux ces ruisseaux que ie pleure  
 Etteindront le fourneau dans mon cœur allumé.  
 Mais c'est trop vainement qu'en espoir ie me fonde,  
 L'eau n'esteint pas l'Amour: Ne pîne au creux de l'ô.  
 S'est trouué mille fois amoureux & brûlant. (de  
 Sus donc ardans soupirs, montrez vostre puissance  
 Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemence,  
 Il en durera moins s'il est plus violent,

**S**il le mary jaloux de la belle Cypris,  
 Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,  
 Forgeoit les traits d'Amour, il eust maudit l'ouillage,  
 Et quitte, tout lassé, son labeur entrepris.

Car

Car ce cruel voleur des cœurs & des esprits,  
 Nourry d'une Tigresse en quelque lieu sauvage,  
 De mille coups mortels ne contenté sa rage,  
 Et fait tousiours des cœurs sa victoire & son pris.  
 On pert temps contre luy de se mettre en desense:  
 Vn homme n'est pour faire à vn Dieu resistance.  
 Mesme vn Dieu si puissant qu'il surmonte les Dieux.  
 Maudits soyent tous ses traits & leur puissance forte.  
 Helas! en suis couuert en tant de tant de lieux,  
 Qu'ores ce Dieu cruel pour sa trouffe me porte.

XV.

**M**ADame, Amour, Fortune, & tous les Elemens,  
 Animez contre moy, soyez bandez peur me nuire:  
 Sans plus le doux Sommeil de leurs mains me retire,  
 Et fait peur à mes maux par ses enchantemens.  
 O Songe, ange diuin, forcier de mes tourmens,  
 Le voy par ta faueur ce que plus ie desire:  
 Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie soupire,  
 Et fait naistre en mon cœur mille contentemens.  
 Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,  
 Avec tous ses efforts empesche ta venue,  
 Et ne sens pas souuent ton doux allegement.  
 Donc puis qu'il est ainsi, lors que tu me visites,  
 Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,  
 A fin que tes faueurs ne soyent pas si petites.

XVI.

**A**Mour de sa main propre a pourtrait cest image,  
 Afin qu'un pays froid, lourd, barbare, indompté,  
 Qui demeroit rebelle à sa diuinité,  
 Fust contraint de se rendre, & de luy faire hommage.  
 Il choisit le parfait d'un si diuin ouurage  
 Dans le ciel, sur le vray de la mesme beauté,  
 Vaquant à son labeur d'esprit tant arresté.  
 Que sur la beauté mesme on voit quelque auantage.  
 Les Amours luy seruoient: l'un brasloit les couleurs,

F 4

AMOURS DE

L'autre les destrempoit en l'argent de mes pleurs,  
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.  
Quand il eut acheué, luy-mesme en fut épris,  
En deuint idolatre, & soudain ie fus pris,  
Afin que de mon cœur il luy fist sacrifice.

XVII.

**I**E sçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiselles,  
Pour rédre en regardant maint & maint amoureux  
Mais non pas des soleils ardens & vigoureux,  
Qui remplissent les cœurs de flammes immortelles.  
Pauoüe & veux penser qu'il y en a de belles,  
Assez pour travailler vn esprit desireux,  
Mais quelle autre a ces traits si doux & rigoureux,  
Qui font gouter la vie entre cent morts cruelles?  
Quelle autre a cest esprit qui le mien a charmé?  
Ces propos, ces discours, dont ie su transformé,  
Où sont tant d'ameçons, d'amours, de feux, de glaces?  
Souffron donc sans blasphème vn extreme tourment,  
Croyant qu'on ne sçauroit aimer qu'extremement  
Celle qui est extreme en beautez & en graces.

XVIII.

**M**Alheureux que ie suis ie vous soulois descrire  
Mon naturel leger, iamais ne s'arrestant,  
Prenant à grand honneur que ie fusse inconstant,  
Et tel commé i'estois me plaissant à le dire.  
Maintenant que vostre œil sans pitié me martyre,  
Ma nouvelle douleur d'heure en heure augmentant,  
Ie maudy mon offense, honreux & repentant:  
Et trop tard pour mô bien ie cherche à m'en dédire,  
Quel confort? quel remede? Amour conseille moy:  
Pourra-elle iamais s'asseurer de ma foy,  
M'ayant conneu deuant si leger de courage?  
Helas mon inconstance à sa gloire a esté!  
Car quel plus grand honneur, que d'auoir arresté  
Ce cluy qui s'asseuroit d'estre tousiours volage?

ptie

**S**OMME, doux repos de nos yeux,  
Aimé des hommes & des Dieux,  
Fils de la nuit & du Silence,  
Qui peux les esprits délier,

Qui fais les soucis oublier,  
Et le mal plein de violence!  
Approche, ô Sommeil désiré,  
Las! c'est trop long temps demeuré,  
La nuit est à demy passée,  
Et ie suis encor attendant  
Que tu chasses le Soing mordant,  
Hoste importun de ma pensée.  
Clos mes yeux, fay moy sommeiller,  
Ie t'attien sur mon oreiller,  
Où ie tiens la teste appuyée:  
Ie suis dans mon lit sans mouvoir,  
Pour mieux ta douceur recevoir,  
Douceur dont la peine est noyée.  
Haste toy, sommeil de venir:  
Mais qui te peut tant retenir?  
Rien en ce lieu ne te retarde.  
Le Chien n'abaye ici autour,  
Le Coq n'annonce point le iour,  
On n'entend point l'Oye criarde.  
Vn petit ruisseau doux coulant  
A dos-rompu se va roulant,  
Qui t'inuite de son murmure:  
Et l'obscurité de la nuit  
Douce, sans chaleur, & sans bruit,  
Propre au repos de la nature.  
Chacun, fors que moy seulement,  
Sent ores quelque allegement  
Par le doux effort de tes charmes.

AMOURS DE

Tous les animaux trauaillez  
 Ont les yeux fermez & fillez,  
 Les miens seuls sont ouuerts aux larmes,  
**Si tu peux, selon ton desir:**  
 Combler vn homme de plaisir  
 Au fort d'vne extreme tristesse,  
 Pour monstrier quel est ton pouuoir,  
 Fay moy quelque plaisir auoir  
 Durant la douleur qui m'opresse,  
**Si tu peux nous représenter**  
 Le bien qui nous peut contenter,  
 Separé de longue distance,  
 O Somme doux & gracieux,  
 Represente encor à mes yeux  
 Celle, dont ie pleüre l'absence.  
**Que ie voye encor ces soleils,**  
 Ces lys, & ces boutons vermeils,  
 Ce port plein de maiesté sainte:  
**Que i'entr'oye encor ces propos,**  
 Qui tenoyent mon cœur en repos,  
 Ravi de merueille & de crainte.  
**Le bien de la voir tous les iours,**  
 Autrefois estoit le discours  
 De mes nuits alors trop heureuses,  
 Maintenant que i'en suis absent,  
 Rens moy par vn songe plaisant,  
 Tant de delices amoureuses.  
**Si tous les songes ne sont rien,**  
 C'est tout vn, ils me plaisent bien:  
 I'ayme vne telle tromperie.  
 Hastte toy donc pour mon confort:  
 On te dit frere de la Mort,  
 Tu seras pere de ma vie.  
**Mais las ! ie te vais appellant,**  
 Tendis la Nuit & en s'enuoiant

Fait



Fait place à l'Aurore vermeille:  
O Amour tyrân de mon cœur,  
C'est toy seul qui par ta rigueur  
Empeschés que ie ne sommeille.

Hé quelle estrange cruauté!

Iet'ay donné maliberté,  
Mon cœur, ma vie, & ma lumière,  
Et tu ne veux pas seulement  
Me donner pour alлегement  
Vne paur. nuict toute entière.

## XIX.

**V**Oicy du gay Printemps l'heureux aduènement,  
Quif'it que l'Hyuer mörne à regret se retire:

De fia la petite herbe au gré du doux Ze phyre  
Nauré de son amour, branle tout doucement.

Les forests ont repris leur verd accoustrement,  
Le Ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet soupire,  
Le Rossignol se plaint, & des accords qu'il tire  
Fait languir les esprits d'un doux rauissement.

Le Dieu Mars & l'Amour sont parmi la campagne:  
L'un au sang des humains, l'autre en leurs pleurs se  
L'un tient le coutelas, l'autre porté les dars. (baigne  
Suyue Mars qui voudra mourant entre les armes,  
le veux fuyure l'Amour, & seront mes allarmes  
Les courroux, les soupirs, les pleurs, & les regars.

## XX.

**L**Es premiers iours qu'Amour range sous sa puissance

Vn cœur qui chèrement garde sa liberté,  
Dans des filets de soye il le tient arresté,  
Et l'émour doucement d'un feu sans violence:

Mille petits Amours luy font la reuertence,  
Il se baigne en liesse & en félicité,  
Les Jeux la Mignardise, & la douce Beauté  
Vollent tousiours deuant, quelque part qu'il s'avance:  
Mais, las! presqu'à l'instant cest heur se va perdant,

A M O U R S . D E

La prison s'estrecist, le feu deuiet ardent,  
 Les filets sont changez en rigoureux cordage,  
 Venus est vne rose espanie au Soleil.  
 Qui contente les yeux de son beau teint vermeil,  
 Et qui ca. h. vn Aspic sous vn plaifant facillage.

X X I.

**Y**eux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,  
 Mes celestes flambeaux, benins & gracieux,  
 C'est vous qui fourniss'z de traits victorieux  
 Amour le iuste archer seul Dieu de mon courage.  
 C'est vous qui me rendez contant en mon seruage,  
 C'est vous qui m'enseignes le beau chemin des cieux:  
 Vous purgez mon esprit de pensers vicieux,  
 Et retenez mon cœur autrefois si volage.  
 Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,  
 Faire au mois de Ianuier vn doux Printemps fleurir,  
 Et au fort de la nuit la lumiere nous rendre.  
 Vous estes le soleil qui me donnez le iour,  
 Et ie suis le Phenix qui se brusle à l'entour.  
 Puis quand ie suis bruslé ie renais de ma cendre.

X X I I.

**A**v saint siege d'Amour, des grâs dieux le vainqr, *queru*  
 l'ay fait venir plaider ceste beauté rebelle,  
 Et l'accuse en pleurant, comme vne criminelle,  
 De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.  
 Helas! Amour (ce dy-je) elle a vollé mon cœur,  
 Elle ne paye point mon seruice fidelle,  
 Elle m'a transpercé d'vne flèche mortelle,  
 Et me fait consommer en crue le languueur.  
 Je ne te puis prouuer comme elle me tourmente,  
 Mon cœur en est tesmoin, qu'elle le represente,  
 Tu verras, le voyant, sa rigueur & son tort.  
 Et si tu crains trop fort les traits de son visage,  
 Ne donne pas sentence à son desauantage:  
 Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurions d'ac-  
 (cord.



**Q**u'ad du doux fruit d'Amour ie me rés poursuiuât,  
 Pour iouir du loyer de ma perseuerance,  
 Vous penlez m'arrester, oppofant pour deferfe  
 Le ne feay quel honneur qui est moins que le vent.  
 Moy ie mets comme humain le plaisir en auant,  
 Et l'heureux paradis de ceste iouissance,  
 Qui vous deust degoufter de la vaine apparence  
 De ce songe d'honneur, qui vous va deceuant.  
 Mais parlons librement, & me dites ma Dame,  
 Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,  
 Qui plaife au goust, au cœur, à l'esprit, ou à l'ame?  
**C'**est vne vieille erreur, qui aux femmes se treuve:  
 Car leur honneur ne gist qu'en vne opinion,  
 Et le plaisir consiste en chose qui s'espreuue.

## CHANSON.

**E** ne veux iamais plus penser  
 De voir vn iour recompenser  
 Le mal qu'en aimant ie supporte,  
 Puis que celle qui tient mon cœur  
 Me monstre vne extreme rigueur  
 Parmi l'amour qu'elle me porte.  
 Mais pourroi-je esperer aussi  
 Qu'elle eust iamais de moy merc',  
 Veü qu'à soy mesme elle est cruelle,  
 Gesnant sa douce volonte,  
 N'vsant de sa felicite,  
 Et perdant sa saison nouvelle?  
 Cruelle, où auez-vous les yeux?  
 Voyez ce Printemps gracieux,  
 Voyez ceste belle verdure,  
 Vn iour des prochânes chaleurs  
 Fera languir toute ces fleurs,

Ores

A M O U R S D E

Ores beautez de la nature.  
 Si le temps leger & éoulant  
 Denore tout en s'enuolant,  
 S'il rend tout e chose efface,  
 Est-ce pastrop de cruauté  
 De laisser perdre vne beauté  
 Si chiere, & si soudain passée  
 Si c'est la peur qui vous retient,  
 Pensez que la crainte ne vient  
 Qu'à faute d'amitié parfaite:  
 Amour est vne viue ardeur,  
 Et la crainte est vne froideur,  
 Qui est par vraye amour defaite.  
 Si vous m'aimez faites le voir,  
 Payant mon fidelle deuoir  
 De la plus seure recompense.  
 Ou bien si vous ne m'aimez pas,  
 Faites moy sentir le trespas,  
 Finissant ma longue souffrance.

X X I I I I .

**C**Hassez de vostre cœur la dure cruauté,  
 Qui vous rend contre Amour fierement obstinee,  
 Et n'estimez iamais qu'une Dame bien nee  
 Puisse auoir sans aimer quel que felicité,  
 Mais que vous seruira ceste fleur de beauté,  
 Beauté qui a rendu mon ame emprisonnee,  
 Si sans estre cueillie elle deuiet fennee,  
 Et vous ne iouissez de sa commodité?  
 Il ne suffit d'auoir vn champ gras & fertile,  
 Car s'il n'est labouré il demeure inutile,  
 La terre deuiet dure & ne rapporte rien.  
 Celle qui ne se sert de sa belle ieunesse,  
 Fait comme vn vsurier qui cache sa richesse,  
 Et se laisse mourir sans vser de son bien.

## XXV.

**S**i la pitié trouue en vous quelque place,  
 Si vostre cœur n'est en roche endurci,  
 Faites-en preuve, ayez de moy merci,  
 Et m'octroyez le bien que ie pourchasse.

Ma fermeté, qui tout autre surpasse,  
 Ne desiert pas que ie languisse ainsi  
 Sous le pouuoir d'un rigoureux souci,  
 Qui me tourmente, & iamais ne se lasse.

Si vous trouuez quel que contentement  
 En ma douleur, dites-le librement,  
 A l'aduenir ie prendray patience.

Car si mon mal sert à vous contenter,  
 Ce m'est plus d'honneur de me voir tourmenter,  
 Que vous déplaire, & auoir allegeance.

## XXVI.

**S**i vous m'aimez ma Dame, hélas! si vous m'aimez,  
 Et si le trait d'Amour comme moy vous est aime,  
 Dont ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame  
 Et par tout dans le cœur cent fourneaux allumez.

Làs! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez,  
 Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?  
 C'est vne grand' rigueur, si vous pouuez, ma Dame,  
 Moderer la chaleur qui nous tient enflammez.

Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,  
 Mais de nous en sortir seule auez la puissance,  
 Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.

Celuy doit à iamais demeurer miserable,  
 Qui languit en vn mal dont il se peut guarir,  
 Et veut plustost souffrir que s'estre secourable.

## XXVII.

**A**h mon Dieu ie me meurs! il ne faut plus attendre  
 De remede à ma mort, si tout soudainement.

MOA

AMOURS DE

Mon cœur, ie ne te volle vn baiser seulement,  
 Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.  
 Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre.  
 Non feray: car ie crains ton courroux vehement.  
 Quoy? me faudra til donc mourir cruellement,  
 Pres de ma guarison qu'un baiser me peut rendre?  
 Mais las! ie crains mon mal en pourchassant mon bien:  
 Le doy ie prendre ou ÷? pour vray ie n'en scay rien,  
 Milie debats confus agitent ma pensee.  
 Si ie tarde plus i'auance mon trespas.  
 Ie le prendray: mais non ie ne le prendray pas?  
 Car i'aime mieux mouir que vous voir courroucée.

S O N G E.

**C**elle que j'aime tant, lasse d'estre cruelle,  
 Est venue en songeant la nuit me consoler:  
 Ses yeux estoient rians, doux estoit son parler.  
 Et mille & mille ansours voloyent alentour d'elle.  
 Pressé de ma douleur i'ay pris la hardiesse  
 De me plaindre à hauts cris de son cœur endurci,  
 Et d'un œil larmoyant luy demander merci.  
 Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.  
**O**urant ce beau Coral qui les baisers attire,  
 Me dist ce doux propos: Cesse de soupirer,  
 Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,  
 Celle qui t'a blessé peut guarir ton martyre.  
**O** douce illusion! ô plaisance merueille!  
 Mais combien peu durable est l'heur d'un amoureux!  
 Voulant baiser ses yeux, hélas moy malheureux!  
 Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille,  
 Encor long temps depuis d'une ruse agreable,  
 Ie tins les yeux fermez, & feignois sommeiller:  
 Mais le songe passé, ie trouue au resueille  
 Que ma ioye estoit faulse & mon mal veritable.

R Y M E S

**L**EVRS & soupirs ie vous ouvre la porte,  
 Allez trouver la Beauté que i'admire,  
 Pleignez sa peine & ma douleur trop forte:  
 Faites luy voir ce que ie n'ose dire,

Puis que le Ciel enuieux & contraire  
 Ne me permet ce que plus ie desire:

Pleignez l'ennuy, qui fait que ie n'espere,  
 Pour tout salut qu'une mort souhaitée,  
 Heureux repos de ma longue misere.

Las! quand mon ame est plus fort tourmentee,  
 C'est quand ie suis ioyeux en apparence,  
 Courant mon duel d'une ioye empruntee;

Et toutesfois avec sa violence,  
 Bien que ma peine en ma face soit peinte,  
 Aucun pourtant n'en a la cognoissance.

Helas! ie n'ose alleguer d'une plainte  
 Ny d'un soupir mes malheurs deplorables.  
 Que ie retiens d'une force contrainte,

Cessez vos cris, Amoureux miserables,  
 Tous les tourmens de l'amoureux le flame  
 A mes tourmens ne sont point comparables,

C'est vn grand mal de porter dedans l'ame  
 Le chaud desir & la viue estincelle,  
 Qui se nourrit des beaux yeux d'une Dame.

C'est vn grand mal de la servir cruelle,  
 Et toutesfois pour le mal qu'on supporte,  
 On a plaisir quand on la voit si belle.

C'est vn grand mal d'aimer de telle sorte  
 Qu'on n'ose pas decouvrir son martyr,  
 Pour vn respect que la grandeur apporte.

C'est vn grand mal & qui ne se peut dire,  
 Que d'estre serf d'une Dame volage,  
 Qui sans repos la nouveauté desire.



AMOURSIDEMAI

C'est vn grand mal, voire vne extreme rage,  
 Quand ialousie avec Amour s'assemble,  
 Troublant les cœurs d'vn violent orage.  
 Et toutesfois tous ces maux mis ensemble,  
 N'approchent point de ma griesue tristesse,  
 Qui seulement à soy seule ressemble.  
 Las ! ma douleur seulement ne me blesse,  
 L'ire du Ciel n'en seroit assouuie,  
 Mais la douleur de ma belle Maistresse,  
 Celle qui m'est plus chere que la vie,  
 Est (ô regret !) durement affligée  
 D'vn inhumain qui la tient asservie.  
 Et ce qui rend mon ame plus chargée,  
 C'est que son mal de mon malheur procede,  
 Sans que ie puisse en la rendant vengée,  
 Venger ma mort, & luy donner remede.

CHANSON.

**L**A terre naguere glaccée  
 Est ores de verd tapissée,  
 Son sein est embell de fleurs,  
 L'air est encore amoureux d'elle,  
 Le ciel rit de la voir si belle,  
 Et moy i'en augmente mes pleurs.  
 Les bois sont couuerts de feuillage,  
 De verd se pare le bocage,  
 Ses rameaux sont tous verdifians,  
 Et moy, las ! priué de ma gloire,  
 Te m'habille de couleur noire,  
 Signe des ennuis que ie sens.  
 Des oiseaux la troupe legere,  
 Chantant d'vné voix ramagere,  
 S'esgaye au bois à qui mieux mieux  
 Et moy tout rempli de furie,

Je sanglote, soupire & crie  
 Par les plus solitaires lieux,  
 Les oiseaux cherchent la verdure,  
 Moy ie cherche vne sepulture,  
 Pour voir mon malheur limité.  
 Vers le Ciel ils ont leur vollee:  
 Et mon ame trop desolee  
 N'aime rien que l'obscurité.  
 Ores l'Amant sent dedans l'ame  
 L'effort des beaux yeux de sa Dame,  
 Qui rempli son cœur de desirs:  
 Il soupire, & moy ie soupire,  
 Mais la mort sans plus ie desire,  
 Seule fin de mes desplaisirs.  
 Ores les animaux sauvages  
 Courent les champs, bois & riuages,  
 Rendus par Amour furieux  
 Moy ie suis pressé de la sorte,  
 Du chaud regret qui me transporte,  
 Et me fait maudire les Cieux.  
 Or' on voit la rose nouvelle,  
 Qui se découure & se fait belle,  
 Monstrant au iour son teint vermeil:  
 Où las ! mon pallissant visage  
 Se seiche en l'auril de mon âge,  
 Priué des rais de mon Soleil.  
 Or' on voit d'vne tiede haleine  
 Zephyre émouuoir par la plaine  
 Doucement les bleds verdoyans:  
 Et moy i' amasse en mon courage  
 Des soupirs qui font vn orage  
 De cent mille flots ondoyans.  
 Du Soleil la face cachée,  
 En Hyuer, or' est approchée  
 Et monstre vn regard gracieux.

AMOVRS DE LAIS

Mais ie fuy la clarté diuine,  
 Puis que l'astre qui m'illumine  
 Eit or' esloigné de mes yeux.  
**Que** me sert ceste saison gaye,  
 Si on de refr. Eschir ma playe,  
 Quand ie voy les autres contens:  
 Puis que le Ciel m'est si seuer,  
**Qu'** aucun milieu de la primo-vere  
 Ie suis priué de mon Printemps  
**Quand** ie voy tout le monde rire,  
 C'est lors que seul ie me retire  
 A part en quelque lieu caché:  
 Comme la chaste Tourterelle  
 Perdant sa compagne fidelle  
 Se branche sur vn tronc seché.  
**Le** beau iour iamais ne méclair:  
 Toufours vne nuit solitaire  
 Couure mes yeux de son bandeau,  
 Ie ne voy rien que des tenebres:  
 Ie n'entens que des chants funebres,  
 Seurs augures de mon tombeau.  
**La** France en deux parts diuisee  
 De guerres n'aguere embrasée,  
 Sent or' le doux fruit d'vne paix,  
 Mais las! nul fruit ie n'en rapporte:  
 Car la guerre est toufours plus forte  
 Entre mes penfers que iamais.  
**Penfers** qui font dedans ma teste  
 Vn bruit estrange, vne tempeste,  
 Et dressent cent mille combats,  
 Mais tout à mon desauantage:  
 Car seul ie porte le dommage  
 Et la perte de leurs debars.  
**Las** qu'A mour me rend miserable  
 Las que le bien est peu durable

128



Las que le sort m'est rigoureux!  
 Las que les Dieux me sont contraires:  
 De m'accabler sous les misères,  
 Quand ie pense estre bien-heureux!  
**Ah** Ciel cause de ma souffrance,  
 Hé! que n'ay-ie au moins la puissance  
 De me changer diuersement,  
 En Cygne, ou en pluye doree.  
 Pour voir ma belle Cytheree,  
 Qu'un Vulcan garde estroitement  
**Mais** le Ciel en vain i'importune,  
 Le Ciel chef de mon infortune,  
 Qui par vne trop dure loy  
 Me priue en viuant de mon ame:  
 Car quand ie suis loin de ma Dame.  
 Mon ame est absente de moy.

## X X V I I .

**P** Vis que pour mon malheur ceste vniue beauté  
 Tige de mon amour, fait aimer tout le monde,  
 Il ne faut pas penser que la douleur profonde,  
 Qui trouble mon esprit, perde sa cruauté.  
**Ie** suis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté.  
 Tant la crainte en mō cœur d'un pié ferme se fonde.  
 Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,  
 Les vens, les fleurs, les bois, l'ombrage, & la clairté.  
**Las!** si pour là voir telle, vne aspre ialousie  
 Doit posséder mon cœur comblé de frenaisse,  
 Faites pour mon salut (ô pitoyables Dieux)  
**A** fin que la fureur de ce mal diminuë,  
 Que tout ce qui la voit soit priué de la veuë.  
 Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

AMOURS DE MAIT  
DE LA IALOUSIE.



AMOUR à petit feu fait consumer mon  
ame,  
Et m'atteint si souvent des regards de ma  
Dame,

Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en soit tout'percé.  
H-las ! ce n'est pas tout: la froide Ialousie  
M'enuenime l'esprit, trouble ma fantaisie,  
Et me pourfuit si fort que i'en suis insensé.

Amour est bien cruel, sa pointure est mortelle,  
Mais l'aspre Ialousie est beaucoup plus cruelle,  
Tout autre mal n'est rien aupres de ce tourment,  
Amour aucunefois se lasse de nos peines,  
Et soulage nos maux par des liessees vaines,  
Mais ceste autre fureur nous presse incessamment.

Las ! quand quelque faueur en aimant me contente,  
C'est quand la Ialousie en mon esprit s'augmente,  
Tous les plaisirs d'Amour viennent pour ma douleur,  
Quand ie doy m'esgayer ie renforce ma plainte:  
Quand ie doy m'esseuer ie soupire de crainte,  
Et fay lire mon mal en ma pale couleur.

En vain ie veux flechir par pleurs ceste furie,  
En vain i'assaye aussi, quelque part que ie fuye,  
A me garantir d'elle, elle compte mes pas.  
En vain i'ay mon recours aux fortes medecines:  
Ce mal ne se guarist par ius ny par racine,  
Ains nous fait sans mourir souffrir mille trespasses.

Amour tu es aueugle & d'esprit & de veue,  
De ne voir pas comment ta force diminue,  
Ton empire se perd, tu reuoltes les tiens,  
Faute que tu ne chasse vne infernale peste,  
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteste.  
Pour ne pouuoir iouir seurement de tes biens.

C'est de ton doux repos la mortelle ennemie.

C'est

C'est vne mort cruelle au milieu de la vie,  
 C'est vn Hyuer qui dure en la verte saison,  
 C'est durant son Printemps vne bize bien forte,  
 Qui fait seicher tes fleurs, qui tes faucilles emporte,  
 Et parmi ces douceurs vne amere poison.

Car bien que quelque peine en aimant nous tourmente,  
 Si n'est il rien si doux ne qui plus nous contente,  
 Que de boire à longs traits le breuillage amoureux:  
 Les refus, les travaux, & tout autre amertume  
 D'absence ou de courroux, font que son feu s'allume,  
 Et que le fruit d'Amour en est plus faououreux.

Mais quand la jaloufie enuieuse & despire  
 Entre au cœur d'un Amant rien plus ne luy profite,  
 Son heur s'euanoit, son plaisir luy desplaist,  
 Sa clairté la plus belle en tenebres se change:  
 Amour dont il changeoit si souvent la sonange,  
 Est vn monstre affamé qui de sang se repaist.

Helas ! ie suis seidoit par ceste auengle rage,  
 Mon cœur en est laisi, mon ame & mon courage:  
 Elle donne les loix à mon entendement,  
 Elle trouble mes sens d'une guerre eternelle,  
 Mes penfers, mes propos, mes regrets viennent d'elle,  
 Et tous mes desespoirs sont d'elle seulement.

Elle fait que ie hay les graces de ma Dame,  
 Ie yeux mal à son œil qui les astres enflame,  
 De ce qu'il est trop plein d'artraits & de clairté:  
 Ie voudrois que son front fust ridé de vieillesse,  
 La blancheur de son teint me noircist de tristesse,  
 Et despire le Ciel voyant tant de beauré.

Ie vœux vn mal de mort à ceux qui s'en approchent,  
 Pour regarder les yeux qui mille amours decochent,  
 A ce qui parle à elle, & à ce qui la suit:  
 Le Soleil me desplaist, sa lumiere est trop grande,  
 Ie crains que pour la voir tant de rais il espande,  
 Mais si n'aimé-je point les ombres de la nuict.

AMOURS DE MAIC

Je ne scaurois aimer la terre où elle touche,  
 Je hay l'air qu'elle tire & qui sort de sa bouche,  
 Je tiuis jaloux de l'eau qui luy laue les mains,  
 Je n'aime point sa chambre, & i'aime moins encore  
 L'heureux miroir qui voit les beautez que i'adore,  
 Et si n'endure pas mes tourmens inhumains.

Je hay le doux Sommeil qui luy clost la paupiere  
 Car il est ( s'ay-ie peur ) jaloux de la lumiere  
 Des beaux yeux que je voy, dont il est amoureux.  
 Las! il en est jaloux & retient sa pensee,  
 Et sa memoire aussi de ses charmes pressee,  
 Pour luy faire oublier mon soucy rigoureux.

Je n'aime point ce vent qui folastre se iouë:  
 Parmy ses beaux cheveux, & luy baise la iouë:  
 Si grande priuauté ne me peut contenter.  
 Je couu: au fond du cœur vne ardeur ennemie  
 Contre ce fascheux Liët, qui la tient endormie,  
 Pour la voir toute nuë, & pour la supporter.

Je voudrois que le Ciel l'eust fait deuenir telle,  
 Que nul autre que moy ne la peust trouuer belle:  
 Mais ce seroit en vain que l'en prierois les Dieux.  
 Ils en sont amoureux: & le Ciel qui l'a faite,  
 Se plaisir en la voyant si belle & si parfaite,  
 Et prend rant de clarté pour mieux voir ses beaux yeux.

Tous ceux que je rencontre en quelque part que i'erre  
 Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre:  
 S'ils sont vestus de noir, ie croy soudainement  
 Que c'est pour faire voir à la beauré que i'aime,  
 Qu'ils sont pleins de constance, ou de tristesse extreme,  
 Et deuiens ennemy de leur accoustrement.

L'incarnac me fait foy de leur dure souffrance,  
 Le verd me fait trembler avec sou esperance,  
 Je cognois par le bleu les jaloux comme moy,  
 Le bleu c'est ialousie, & la mer en est peinte.

„ Mariniers cômme Amans viuent tousiours en craintes

„ Car

Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.  
 Si quelqu'un est pensif, soudain ie croy qu'il pense  
 En ce bel oeil guerrier, qui comme moy l'offense:  
 Si ie le voy ioyeux, ie crains qu'il soit content,  
 Et souhaitte en pleurant que mes yeux me deçoquent  
 Bref tous ceuz que ie voy, l'estime qu'ils reçoquent  
 Plus de faueurs que moy, bien qu'ils n'aiment pas tant.

Suis-je pas malheureux de viure en telle sorte?  
 Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,  
 Mille loups affamez me deuorent le cœur:

Or' i'ay la face blesme, or' elle est enflammee,  
 Or' ie voudrois donner au trauers d'une armee,  
 Or' ie n'ose paroistre & meurs presque de peur.

Viu: source d'ennuis, Harpye insatiable,  
 Ennemie à toy-mesme, enragee, incurable,  
 Portant au chef cent yeux incessamment ouuers,  
 Ouuers pour nostre mal, clos pour nostre liesse,  
 Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma tristesse,  
 Et remplis mon esprit de serpens & de vers.

Tu rens mes yeux si clairs, qu'une longue distance  
 Ne les peut empescher de voir en leur pr. sence  
 La beauté que i'adore entre dix mille amans.  
 Je voy sa blanche main, qui de l'un est touchée,  
 A l'autre elle sous-rit, sur l'autre elle est couchée,  
 Et voy qu'elle se plaist en ces contentemens.

Tu fais que mon esprit en cent lieux se transporte,  
 Mon penser ennemy sur tes ailes se porte,  
 Pressé d'un aiguillon qui viuement le poind:  
 Tu fais trouuer mon corps où il ne scauroit estre,  
 Et reuicilles mes sens pour leur faire cognoistre  
 Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneussent point.

Vous, que comme Deesse ici bas ie reuere,  
 Si vous auez pitié de ma longue misere,  
 Et si vous desirez de me voir secourir,  
 Tuez ceste foreiere acharnee à ma porte,

A M O U R S D E M A I G

Et de son sang tout chaud oignez ma playe ouuerte,  
Ce remede tout seul est propre à me guarir.

XXIX.

**A**Mour à mis mon cœur comme vn rocher à l'onde,  
Côme enclume au marteau, côme vne tour au vét,  
Et comme l'or au feu, dont ie plure fouuent,  
Et crie à hui'e voix sans qu'aucun me responde,  
Las ! tes yeux sont luisans, & la tresse m'est blonde  
Seulement pour mon mal : car ie vay receuant  
Les colps, les flots, l'effort, & le feu s'esleuant,  
Sans varier ma foy qui plus ferme ie fonde.  
L'onde c'est ton orgueil, le marteau mon fouci,  
Le vent ton inconstance, & avec tout ceci,  
Amour ne m'émeur point, ne me rôpr, ne m'encline,  
Puis ton ardent courroux plein d'ex'reme rigueur,  
Cômé vn feu deuorant veut consumer mon cœur.  
Mais tout ainsi que l'or par la flamme il s'affine.

XXX.

**N**E dites plus Amans, que l'Absence inhumaine  
Tourmente vostre esprit d'un mal demesuré:  
Car qui laisse sa Dame & s'en voit separé,  
N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.  
Ce n'est plus rien de luy qu'une semblance vaine,  
Qu'un corps qui ne sent rien, palle & defiguré,  
Son ame est aurre part, son esprit égaré  
Erre de place en place où son desirle meine.  
Celuy qui sent son mal & qui le cognoist bien  
Est encores viuant: mais on ne sent plus rien  
Aussi tost que le corps est laissé de son ame.  
Donc si c'est vne mort, on peut voir clairement,  
Qu'celuy ne fut oncq esloigné de sa Dame,  
Qui surnomma douleur vn tel estoignement.



**I**E ne veux plus penser que la fureur de Mars  
 Ardemment allumee au milieu de la France,  
 Ait pouuoir deormais de me faire nuifance,  
 Bien que ie m'auenture au plus fort des hazars,  
 Car si i'ay soustenu l'effort de vos regards,  
 Pleins de feux, pleins de traits poussez de violence,  
 Je n'auray plus de peur qu'autre chose m'offense,  
 Et ne douteray point les plus braues soldars,  
 Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,  
 Ont remply mon esprit de tourmens & de flammes,  
 Mais vous m'avez blefsé par vn si doux effort,  
**Q**ue s'ils font detels coups en l'armee ennemie,  
 Huguenots tuez moy, ie vous donne ma vie,  
 Je ne scaurois mourir d'vne plus belle mort.

## XXXII.

**L**As? ie ne verray plus ces Soleils gracieux,  
 Qui seruoient de lumiere à mon ame égarée,  
 Leur diuine clairté s'est de moy retirée,  
 Et me laisse esperdu, dolent & soucieux.  
**C**'est en vain deormais, ô grand flambeau des cieux,  
 Que tu fors au matin de la mer azurée,  
 Ma nuit dure tousiours: & ta tresse doree  
 Qui sert de iour au monde, est obscure à mes yeux.  
**M**es Yeux helas! mes Yeux, sources de mon dommage,  
 Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,  
 Perdant l'astre luisant, qui souloit m'esclairer.  
 Mais si ie ne voy plus sa clairté coustumiere,  
 Je ne veux pas pourtant en chemin demeurer  
 Car de feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHA N

AMOURS DE  
CHANSON.

**L**as! en vous esloignant, ma Dame,  
Aumoins n'emportez point mon ame,  
Et mon cœur que vous m'avez pris:  
Il s'ed mal à vne Deesse,

Jeune & belle comme Cypris,  
D'estre cruelle & larronneſſe.  
Huguenots qui courez la France,  
De grace faites moy vengeance  
D'une auſſi mauuiſe que vous:  
Sa main est appriſe au pillage,  
Et ſes yeux qui feignent les doux,  
N'ont plaisir qu'à faire dommage.

Guettez ceſte belle meurtriere,  
Qu'elle ſoit voſtre priſonnere,  
Elle qui met tout en piſon:  
Llez ſes mains de chaînes fortes,  
Las! qui m'ont volé ma raiſon,  
L'ayant bleſſée en mille ſortes.

Ainſi donc, Ma fiere ennemie,  
De ma mort vous ſerez punie,  
Et des torts que vous m'avez faits:  
Mais i'ay peur que l'ennemi bleſme,  
Voyant vos yeux armez de traits,  
Se rende priſonnier luy-meſme.

E L E G I E.

**P**ls i' esloigne les yeux qui nourriſſent ma  
flame,  
Plus ie ſens leur effort au plus viſ de mon  
ame:

Et cognoy deſormais que c'eſt trop vainement  
Que ie veux m'allegger par vn esloignement.  
Ma ſiſtère en eſt plus forte, & l'abſence inhumaine,

Loge

Loge en moy chacun iour quel que nouvelle peine,  
 Quelque nouveau souci, quelque nouveau penser,  
 Qui s'obstine à me nuire & ne veut point cesser,  
 Dieux que le Souuenir est vne estrange chose!  
 Il m'importune tant que plus ie ne repose:  
 Il me suit, il me presse, au leuer, au coucher,  
 Par tout se ie rencontre, & ne m'en puis cacher:  
 Il rend ma passion, & ma playe incurable,  
 Encor' (ô Souuenir) tu m'es fort agreable,  
 Te t'aime infiniment: car tu me fais reuoir  
 Ce qu'belas ie desire, & n'espere l'auoir!  
 Or' que ie suis absent du bel œil qui me tuë,  
 C'est heureux Souuenir le presente à ma veuë.  
 Il me fait repenser au bien que i'ay passé,  
 Te le sens en mon cœur de nouveau ramassé,  
 Te m'entretiens ainsi, c'est tout ce que ie pense:  
 Mais d'un plaisir perdu triste est la souuenance.  
 Souuent vn vain Espoir qui m'abuse tousiours,  
 Fait semblant en mon mal de me donner secours:  
 Il me suit importun, encor' que ie le chasse,  
 Et fait tant qu'en mon cœur il gagne quelque place:  
 Mais las! s'il fait le doux, & me vient consoler,  
 C'est pour croistre ma peine, & la renouveler.  
 Nagueres cest Espoir par sa belle apparence  
 M'abusa tellement que ie pris assurance  
 De reuoir dans trois iours le Soleil de mes yeux,  
 Dont la vive clairté sert de lumiere aux Cieux.  
 Dieu que i'en de pensers durant ces trois iournees!  
 Cen'estoyét pas trois iours, c'estoyét trois mille années,  
 Qui remplissoyent mon cœur de crainte, & de desir:  
 Mon cœur se consommoit esperant ce plaisir.  
 Durant le premier iour ie ne cessoy de dire,  
 Hé! si dedans trois iours vn plus beau iour doit luire,  
 O iours, qui n'auz point pour mes yeux de clairté,  
 Hâtez-vous de passer, c'est trop tard arresté.

AMOVRS DE ALD

Je verray dans trois iours la beauté que j'adore,  
 Mais las ! qu'en sçay-je rien ? le feu qui me deuore,  
 Qu'Amour tient en mon cœur nuict & iour allumé,  
 Peut estre auant trois iours m'aura tout consumé.  
 Et puis pourrois ie bien esloigné de ma Dame,  
 Viure trois iours entiers, sans esprit & sans ame ?  
 Non, je mourray deuant, & ne faut esperer  
 Que pour la voir encor' ie puisse assez durer.

Ainsi ce iour passoit, & la nuict auancee  
 Ains que le iour suiuant sa course eust commencee,  
 Je tournoy mon esprit au nombre qui restoit,  
 Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:  
 Je ne pouuoy durer d'extreme impatience,  
 Et tousiours mon desir croissoit en violence,  
 Et disois en pleurant: O iour auancez-vous,  
 Soyez moy s'il vous plaist, plus gracieux & doux:  
 Hastez vostre voyage. Et toy mort qui me presse,  
 Puis que dedans deux iours ie doy voir ma Maistresse,  
 Ne me fait point mourir, arreste vn peu ton bras,  
 Puis ce terme accompli fay ce que tu voudras,  
 Ne me clos point les yeux (ô Mort) ie te supplie,  
 Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.

Voyla comme ce iour passoit tout lentement,  
 Faisant place à la nuict au noir accoustrement,  
 Pleine de visions, ennuyeuse, effroyable,  
 Qui trop plus que le iour me rendoit miserable,  
 Car mes sens, qui n'estoyent autre part diuertis,  
 Se trouuoient en ma peine eux mesmes conuertis,  
 Esperant & douteux ie ne sçauoy que faire,  
 L'accusoy la longueur de la nuict solitaire,  
 Qui contraire à mon bien lamais ne s'auancoit,  
 De chardons espineux mon lit se herissoit,  
 Qui me poignoyent par tout quand i'y faisoys demeure,  
 Je m'en iettoy dehors mille fois en vne heure  
 Pour regarder le Ciel, & si l'aube du iour,

Courriere

Courriere du Soleil, auançoit son retour-

O trop cruelle Aurore, enuieuse, ennemie,  
Que te retient (disoy-je) ainsi tard endormie?

Te plais-tu maintenant si fort à caresser

Ton vieux mary facheux, qui ne fait que tousser,

Immobile, impotent, qui foiblement t'embrasse,

Et qui te refroidit de ses membres de glace?

Tu ne dois si long temps en paresse couuer:

„ La femme d'un vieillard matin se doit leuer.

Mais las ! l'ay belle peur que tu sois arrestee

De quelque autre plaisir, qui te rend moins hastee:

Tu te poses, contente, au sein de ton amy,

Et laisses ton vieillard en son lit endorimi.

Si ne dois-tu pourtant, amoureuse Courriere,

Laisser tout l'univers prié de ta lumiere.

Or sus leue toy donc, rens le iour esclairci:

Si tu vois tes amours ie n'en suis pas ainsi.

Tels ou semblables mots d'une voix cour-oucee,

Ie disoy toute nuict, furieux de pensce:

Puis le iou: se monstroit, iour qu'il falloit passer

Ains que voir la beauré qui me fait trespasser.

„ Tant plus on se voit prest d'une chose esperée,

„ Et plus l'affection s'en fait demesurée.

Depuis le point du iour iusqu'au Soleil couché

Ie fu plus que deuant de pensers empesché,

De plus poignans desirs mon ame estoit attainte,

Mon cœur doux ux flotoit entre l'aïe & la crainte,

Et n'estimoy i ama's que le iour deust finir,

Pour iouïr du bon heur que l'attendois venir:

Las! le iour finit bien, & la nuict nourriciere

De soucis espineux esteingnit sa lumiere:

La nuict aussi passa, puis le iour ensuiuant,

Mais mon espoir trompeteur n'enfanta que du vent,

Ce ne fut qu'un faux songe, & sa promesse vaine.

Se perdit dedans l'air, se mocquant de ma peine.

Ie ne

Je ne veux iamais plus en aimant esperer:  
 Car l'Espoir ne me sert que de me martyrer,  
 Sois de moy donc Es, oir rempli de flaterie,  
 Pere de Vanité, d'Erreur, de Tromperie,  
 Nourricier de nos maux, concen d'ardans desirs  
 Je ne me fonde plus sur tes fraistes plaisirs,  
 Tu m'as assez pipé, cherche qui te retire,  
 Et me laisse pleurer sans confort mon martyre.  
 Voila comment, ma Dame, esloigné de vos yeux,  
 Sans plaisir, sans repos, malade & furieux  
 Je crie & me despire, accusant vostre absence,  
 Et ne veux que l'esperoir me promette allegence:  
 Car puis que l'esperoir faux tasche à me decevoir,  
 Je ne veux deormais pour tout bien recevoir  
 Que l'heureux Souvenir des liesés passées,  
 Qui rendent mes douleurs assez recompenses,  
 Et qui me font constant mes trauaux endurer,  
 Voulant iusqu'à la mort vostre serf demeurer.

XXIII.

**E**N pire estat ma fortune est venuë,  
 O tristes yeux, hélas ! qu'elle n'estoit  
 Lorque le Ciel, benin, vous permettoit  
 Voir la beauté de moy tant recogneuë,  
 Car si l'ardeur où mon ame est tenuë,  
 S'en approchant d'heure en heure augmentoit  
 Son oeil piteux mon mal reconfortoit,  
 Rendant ma vie en espoir maintenueë,  
 O temps heureux quand ie peu la seruant  
 Luy decouuir mes ennuis si souuent,  
 Pleurer, crier, blasmer sa rigueur forte !  
 Las maintenant ie languy sans confort,  
 Et de la mort qu'absent d'elle ie porte,  
 Rien ne me peut deliurer que la mort.

D'ou

**D'**Où viét qu'une beauté qui m'est toujours présente  
 Au cœur & en l'esprit n'est présente à mes yeux?  
 Et comment fait le ciel, de mon affe enuieux,  
 Que sans vous, ma douleur, tant d'angoisses ie sente?  
 Plus ie suis loing du fen plus ma flamme est cuisante,  
 Et mes bouillans desirs plus chauds & furieux,  
 Et n'y a bois, rocher, ny distance de lieux  
 Qui serue à me sauuer d'ardeur si violente.  
 Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,  
 Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,  
 Ma nuit dure toujours loing de l'œil que i'adore.  
 Ie voudroy que le Ciel me permist sommeiller  
 Durant si longues nuits qui ca: hent mon aurore,  
 Et puis qu'à son retour il me fist récueiller.

## XXX V.

**C**Heueux, present fatal de ma douce contraire,  
 Mō cœur plus que mō bras est par vous enchainné  
 Par vous ie suis captif en triomphe mené,  
 Sans que d'vn si beau ret ie cherche à me deffaire.  
 Ie sçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduersaire,  
 Toutesfois ie vous aime, & me tiens for uné,  
 Qu'avec tant de cordons ie sois emprisonné:  
 Car toute liberté: omme nce à me desplaire.  
 O Cheueux mes vainqueurs, vantez-vous hardiment  
 D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant,  
 Et le cœur plus deuô: qui fut oncq en seruage.  
 Mais voyez si d'Amour ie suis bien transporté,  
 Qu'au lieu de m'essayer à viure en liberté  
 Ie porte en tous endroits mes ceys & mon cordage.

H

**S**I vous voulez que ma douleur finisse,  
 Et que mon cœur qui vous est destiné,  
 Soit de son mal doucement guerdonné,  
 Mal qu'il endure en vous faisant seruire.  
 Si vous voulez qu'à iamais ie benisse  
 L'heure & le iour qu'à vous ie me donné,  
 Et que l'ennuy, qui me fait obstiné,  
 Comme vn ombrage en l'air s'éuanouisse:  
 Sans grand trau il sou ladin vous le pouuez:  
 La guarison en vos mains vous auez  
 Du mal d'amour qui iusqu'au cœur me touche.  
 Car s'il vous plaist de le faire cesser,  
 Il ne vous faut seulement prononcer  
 Qu'vn doux Ouy du cœur & de la bouche.

**A**imon-nous, ma Desse, & montrons à l'espretue  
 Qu'vne si belle ardeur ne se peut allumer:  
 Nostre amour s'en fera d'autant plus estimer  
 Qu'en ce temps la constance en peu d'amās se treuve.  
 Bien que le ciel, l'enuie & la fortune pleue  
 Sur-nous tout: ce qu'ils ont d'angoisseux & d'amer,  
 Iamais il ne pourront nos cœurs desinflammer,  
 Letéps mesme en passant rétra nostre amour neuue.  
 Lisant en vostre cœur i'y verray mon vouloir,  
 Ce sera mesme ennuy qui nous fera doulouir,  
 Et ne garderou rien que nous voulion taire.  
 Nous n'aurons en deux corps qu'vn esprit seulement  
 Car l'amour si commune est comme vn diamant,  
 Qui demeure sans pris és mains du populaire.

Mari

## XXXVIII.

**M**ari jaloux, qui me defens la venue  
 De la beauté si bien peinte, en mon cœur,  
 De tes fureurs mon desir prend vigueur,  
 Et mon amour plus forte continué.  
 Plus vne place est chèrement tenue,  
 Plus elle acquiert de louange au vainqueur:  
 Plus tu seras vers moy plein de rigueur,  
 Plus ie rendray ma constance cogneüe,  
 Quand on ne peut vn cœur froid allumer,  
 Il faut sans plus lay defendre d'aimer,  
 Tout aussi tost le voila plein de flamme.  
 Donc si tu veux viure bien assentié,  
 Ferme les yeux, ne garde point ta femme,  
 Le bien permis est le moins desiré.

## XXXIX.

**L'**Excuse le mari de celle qui m'a pris,  
 D'estre si deffiant, de n'aller point sans elle:  
 Je voudroy deux cens yeux de peur d'estre surpris,  
 Si i'estoy possesseur d'vne chose si belle.  
 Le Gouverneur d'un fort, vigilant & fidelle,  
 Iamais d'un long sommeil n'assoupit ses esprits,  
 Il s'éveille en suruant, court voir sa sentinelle,  
 Et craint tousiours qu'on ait sur sa place entrepris.  
 Le maudit vsurier qui sa richesse adore,  
 Sent dès qu'il en est loing qu'un foucricle de more,  
 Et que mille glaçons le transissent de peur,  
 Hel qu'est-ce qu'un tresor, ou qu'une sorteresse,  
 Aupres de la beauté qui fait viure mon coëur  
 Son mari fait donc bien gardant telle richesse.

H

**I** Ay fait de mes deux yeux vne large riuere,  
 Que de vos siers regards les feux estincelans,  
 Et de mon estomach les brasiers violans,  
 Au lieu de la tarir font deuenir plus fiere.  
 Contre vostre rigueur ie veux (belle Meurtriere)  
 Mettre avec mes soupirs ces pleurs tousiours coulās,  
 Puis les ietter aux vens; les vens, courriers volans,  
 Les porteront en l'air d'vne course legere,  
 Puis l'element du feu de l'air les tirera,  
 Mais leur humidité, iourtant ne tarrira.  
 Car des eaux de mes pleurs la source est eternelle,  
 Ils viendront iusqu'au Ciel, lors les Dieux, de pitié,  
 Puniront vos rigueurs, & geans mon amitié,  
 Car ils me feront sage, & vous feront moins belle.

## TOMBEAUX D'AMOUR.



Y gist l'aveugle Amour, sa puissance est esteinte,

Celle qui m'a tué l'a fait mourir aussi:  
 Son arc vainqueur des dieux, & ses traits,

font si,  
 Mais ce n'est rié que cédre, ils ne font plus de crainte.  
 En fin le pauvre enfant s'est aillé decevoir,  
 A pres auoir cent fois rasché brusler ma Dame.  
 Car ne l'ayant peu faire, il pensé que sa flame  
 Iadis tant crâte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.  
 Douteux, pour l'essayer il la porte à ses ailes,  
 Le feu leger s'y mer, dont il est tout épris:  
 Il pleure, il voit sa faute, il remplit l'air de cris,  
 Mais c'est donner vigeur à ses flammes cruelles.  
 Amans, pardonnez moy (disoit-il en mourant)  
 Je n'eussé iamais créu ma flamme estre si forte:  
 Auin pins que mon treipas vos ennuis reconforte,  
 Je meurs de mesme feu qui vous va deuorant.

CHAN

## CHANSON.

**C**eluy que le Ciel tour puissant  
 Fait d'un cœur ardent en naissant,  
 Veut que chacun luy obeisse;  
 Et moy que son œil vigoureux  
 A rendu chaud & genereux,  
 Le n'aime qu'à faire seruire,  
 Guerriers qui d'un bras glorieux  
 Graucz vos faits victorieux  
 Aux durs tableaux de la Memoire,  
 Vantez vostre commandement,  
 De moy ie sers humblement,  
 Que ie ne chante autre victoire,  
 Le forçataine du danger  
 Monstre sa chaine à l'estrangier,  
 Triste enseigne de son supplice:  
 Et moy ie monstre mon lien,  
 Heureuse marque de mon bien:  
 Car mon bien vient de mon seruire.  
**A**lcide hors de soy transporté,  
 Ayant mille monstres domité,  
 Seruant effica ceste gloire,  
 Mon seruire n'est pas a honte,  
 Car il rend mon nom esclairei  
 Trop plus qu'une belle victoire,  
**O** vous furieux d'oucis,  
 Sans repos troublez & transis  
 Pour renuerser vne police,  
 Ayans un cha: un tourmenté,  
 Le pris qu'en aurez rapporté,  
 N'est rien auprès de mon seruire.  
**C**el bel œil qui donne le iour  
 Alors qu'il chasse à son retour  
 La nuit marchant en robe noire,  
 Ne voir rien par tout l'vniuers,

A M O U R S, D I E U

Deuant, derriere, & de trauers,  
 Egal au Dieu de ma victoire,  
 Heureux qui sert comme ie fais  
 Et qui consacre tous les faits  
 A chose si sainte & propice:  
 Aussi pour m'en recompenser  
 Rien mieux ie ne scaurois penser  
 Que de mourir en son seruice.

X L I

**Q**uand ie pense aux douleurs, dont i'estoy tourmenté  
 Durant que ie viuoys sous l'amoureux empire,  
 Ce penser me transporte, & fait que ie souspire,  
 Touché du souuenir de ma captiuité,  
 C'est en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté  
 Entrepren deormais de me penser reduire,  
 Car en me souuenant de mon passé martyre,  
 Ie scauray mieux garder ma chere liberté  
 Voyla ce que i'assure, & que ie pense faire,  
 Mais voyant vos beautés ie croy tout le contraire,  
 Et cours au englement au malheur préparé.  
 Adieu donc liberté, tu m'as allez suiue:  
 Ie ne redoute plus le travail enduré,  
 En si belle prison ie y cux perdre la vie.

X L I I

**I**B m'estoy dans le Temple vn Dimanche rendu,  
 Que de la mort de Christ on faisoit souuenance,  
 Et touché iusqu'au cœur de viue repentance,  
 Ie souspiroy le temps que i'ay mal despendu.  
 O Seigneur, qui des cieus en terre es descendu  
 Pour guarir les pecheurs & lauer leur offense,  
 Que ton sang ruisseilant en si grand'abondance  
 N'ait

N'aie point esté pour moy vainement respendu  
 Seul sauueur des humains sauue ta creature.  
 L'acheuoy de prier, quand ie vey d'auenture  
 Celle dont les beaux yeux sans pitié m'ont deffaiçt,  
 Ah Dicu ce dy-ie alors la voyant en priere  
 Triste & l'œil abaissé ceste belle meurtriere  
 Se repent-elle point du mal qu'elle m'a faiçt

## X L I I I.

**Q**ue maudits soient mes yeux si prêts à m'ô domage,  
 Qui pour le seul plaisir de voir vostre beauté  
 Ont lâchement trahy ma libre volonté,  
 Mis mes penfers en trouble, & mon ame en seruage.  
 Mon mortel ennemi par eux a eu passage  
 Dans mon cœur desarmé qu'or' il tient arresté:  
 Et luy qui contre Amour s'estoit si bien porté,  
 Sent pour sa reconpense vn feu qui le sacage,  
 Car ce Dieu sans pitié comme vn cruel vainqueur,  
 Met en feu ma depouille, & se campe en mon cœur.  
 Dont il ne partira iusqu'à tant que ie meure:  
 Mais ô maudit Amour tu n'as point de raison.  
 Car si tu prens mon cœur pour y faire demeure,  
 Es-tu pas bien enfant de brusler ta maison?

## X L I I I I.

**O**Mort tu pers ton temps de me poursulure aiuis  
 Me tenant miserable en si cure continué,  
 Qui trouble mon cerueau, comme la mer esmeué  
 Battant de cent bouillons vn rocher endurci.  
 Je n'ay plus de couleur, mon œil est tout noirci,  
 Ma langue ardant sans cesse est seiche d'uenué,  
 Mon acez violant iamais ne dimirué,  
 Et tu ne peux finir ma vie & mon souci.

AMOURS DE

C'est que tes coups sont vains contre vne froide lame,  
 Sans cœur, sans mouuement, sans esprit, & sans ame,  
 Qui rebouche les traits de ta cruell: main.  
 Si tu veux donc (ô Mort) triompher de ma vie,  
 Il faut contre ma Dame adresser ta furie,  
 Blesse mon cœur qu'ell' a ie mourray tout soudain.

X L V.

I'Estoy sans cognoissance estendu dans ma couche,  
 Sans pouls, tousiours restant, mortellement atteint:  
 Mes yeux estoient cauez, de mort estoit mon teint,  
 Et mon corps tout courbé comme vne vicille souche.  
 La fleur auoit cucilli les roses de ma bouche,  
 Et palli le vermeil sur mon visage peint:  
 Mes amis desolez hautement m'auoient pleint,  
 Me voyant si debile, & mon œil si farouche.  
 Durant que ie mourois le rigoureux Amour  
 Collé sur mon cheuet, sans repos nuit & iour  
 Me souffloit à l'oreille, & redoubloit ma flame:  
 Las! Amour laisse moy mourir plus doucement.  
 Ie le veux bier (dit-il) mais fay ton testament,  
 Et dy qu'apres ta mort tu me laisses ton ame.

X L V I.

C'Est humeur qui m'aveugle & me bande les yeux,  
 Coulant incessamment, pour mon bien est venuë,  
 Car ie cesse de voir le bel œil qui me tuë,  
 Et qui rend de ma prise vn enfant glorieux.  
 Non ce n'est pour mon bien: Car c'est quelqu'vn des  
 Jaloux du paradis, qui bien heuroit ma veuë.  
 En l'obiet des beautez dont vous estes pourueüë,  
 Qui m'a donné ce mal de mon aisé enuieux,  
 Quiconque fois des dieux, cesse d'auoir enuie

Que



Que deux si beaux soleils facent luire ma vie,  
 Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs:  
 Helas, i'achepte assez les regards de ma Dame,  
 Qui sens pour vn trait d'œil mille pointes en l'ame,  
 Et pour vn court plaisir tant de longues douleurs.

## XLVII.

**I**E me laisse brusler d'vne flamme couuerte,  
 Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant:  
 Quand ie suis tout en feu, ie feins d'estre tremblant,  
 Et de peur du peril ie consens à ma perte.  
 Ma bouch: incessamment aux cris d'Amour ouuerte,  
 N'ose plaindre le mal qui m'es sens va troublant,  
 Bien que ma passion sans cesser redoublant  
 Passe toute douleur qu'autrefois i'ay soufferte.  
 Amans qui vous plaignez de vostre ardant vouloir  
 D'aimer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir  
 N'egalez vostre cendre à ma flamme incogneue,  
 Car ie suis tant, par force, ennemi de mon bien,  
 Que ie cache ma peine à celle qui me iure,  
 Et quand elle me plaint ie dy que ce n'est rien.

## XLVIII.

**Q**Uel supplice infernal, quelle extreme souffrance  
 Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté  
 Origoureux Amour, si ie t'ay despité  
 Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.  
 Y auois esté six mois pleurant pour vne absence,  
 Languissant, desolé, couuert d'obscurité,  
 Vivant du seul espoir de reuoir la clarté.  
 Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence,  
 Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour  
 Il faut pres deses yeux pour courir mon amour.

Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veüe.  
 Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux point,  
 Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,  
 le seintant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

## X L I X.

**V**eu que de vostre Amour ie n'atens que martyre  
 Et me voir sans prouffit peu à peu consumer,  
 Ie m'esbahy comment ie vous puis tant aimer,  
 Et que de vos prisons mon cœur ie ne retire.  
 Helas! depuis trois ans que pour vous ie sousspire.  
 Et sens de mille traits ma poitrine entamer,  
 Ie n'ose seulement vostre serf me nommer,  
 Et mourant par vos mains ie crains de vous le dire.  
 Que faut-il que l'espere en l'estat ou ie suis?  
 Pour ne vous aimer point ie fay ce que ie puis,  
 Ie cache mon amour & ma douleur extreme:  
 Ie me tien loing de vous forçant ma volonté,  
 Ie fein d'aimer ailleurs, ie fuy l'oisuete:  
 Mais ma'gré que l'en aye il faut que ie vous aime.

## L.

**P**vis qu'il vous plaist, Madame, & qu'avez tât d'éuie  
 Que ie cesse d'aimer, d'adorer & d'auoir  
 Au cœur vostre pourtraict, ie vous veux faire voir  
 Que ie puis l'impossible en vous rendant serui.  
 Vos rigneurs vos desdains, les douleurs de ma vie,  
 En vain eussent pensé ma constance esmouuoir:  
 Car aux plus grans malheurs s'augmentoit son pou-  
 Côme vn roc, s'endureist aux vêts & à la pluie,  
 Mais puis que ie vous fasche, & qu'il ne vous plaist pas  
 D'vn regard seulement honorer mon trespas,  
 Puis que ma seruitude & ma foy vous offense,

L'ame

L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,  
 Pour ne vous ennuier par trop de patience,  
 Et pour vous obeir i'accepte mon congé.

## L I.

**B**elle & cruelle main, qui m'avez enchaîné  
 Dans la prison d'Amour mon antique adversaire  
 Estant si delicate, hé! comment se peut faire  
 Qu'un coup si dangereux par vous me soit donné  
 Mon cœur nouveau captif en est tout estonné,  
 Mes sens tous esperdus, & mon œil temeraire  
 De vous voir pour son mal ne se scauroit distraire,  
 Tant la beauté l'attire, & le rend obstiné,  
 Par vn nouuel effort mon ame est surmontée,  
 Je scauois bien que Mars par sa main redouée,  
 Faict ses aëtes guerriers & se rend plus cogneu:  
 Mais que ma liberté deust estre retenüe  
 Par vne main si tendre, encore toute nuë,  
 Ce miracle est à moy seulement aduenü.

## L I I.

**I**e voyois foudroyer d'un effort incroyable  
 Les murs d'une cité que l'ennemi renoit:  
 La place estoit en feu, l'air autour resonnoit  
 Horrible de fumée & de bruit effroyable.  
 Le rebelle ennemi d'un courage indomtable,  
 Canonant sans cesser nostre choc soustenoit:  
 L'un couroit à l'assaut, l'autre s'en reuenoit  
 Rempportant pour loyer vne playe honorable.  
 Or comme je pensois estre hors du danger, (ger.  
 Deux yeux qu'Amour luy-mesme auoit voulu char.  
 Me vindrent dans le cœur mortellement ataindre.  
 Las! les plombs ennemis ne m'auoient point blessé,

Les

AMOURS DE

Les balles de vos yeux sont beaucoup plus à craindre  
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

L I I I.

**I**'Accompare ma Dame au serpent furieux,  
Que le diuin Thebain surmonta par la flame.  
Ce serpent eut sept chefs, & ma cruelle Dame  
Ha sept moyens vainqueurs des humains & des dieux  
Le teint, le front, la main, la parole, & les yeux,  
Le sein, & les cheveux, qui retiennent mon ame.  
Avec ces sept beautez les rochers elle entame,  
Et tousiours son pouuoir reuiet victorieux.  
De chacun de ces hefs sept autres nouueaux sortent,  
La mort, les traits, le feu, les desirs qui transportent,  
L'espoir, la deffiance, & l'aspre de confort.  
Ils sont de ce seul point differens de nature,  
C'est qu'avec du feu l'Hydre fut mis à mort,  
Et l'autre prend sans plus de mon feu nourriture.

L I I I I.

**C**Hacun iour mon esprit de son corps se retire,  
Ie tombe en pasmoison, ie perds le mouuement,  
Ma couleur deuiet palle, & tout en vn moment  
Ie n'entens, ie ne voy, ie ne sens, ny respire,  
Reuenant puis apres vers le ciel ie souspire,  
L'ouure les yeux ternis, ie m'esmeus doucement  
Comme vn qui a dormi puis sans estoonnement  
L'attens le prompt retour d'vn si lasche martyre,  
Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,  
Côme il reuiet soudain, n'attendent qu'vn trespas,  
Qui ces petites morts d'heure à autre finisse.  
Il ne m'en chaut pour moy, c'est tout mon reconfort  
Mais pour vous ie m'e plains, qui perdrez à ma mort  
Vn cœur qui n'estoit nay que pour vostre seruice.

Beaux

**B**Eaux nœuds crespes & blêds nonchalammēt espars.  
 Dôt le vainqueur des Dieux s'emprisonne & se lie:  
 Front de marbre viuant, table claire & polie,  
 Où les petits Amours vont aguisans leurs dards,  
 Espais monceau de nege au uilant les regars,  
 Pour qui de tout obiet mon œil se de-fallie:  
 Et toy gu. rriere main de ma prise embellie,  
 Qui peux neuë acquerir la v. & oire de Mars.  
 Yeux pleuans à la fois tant d'ise & de martyre,  
 Sou-ris par qui l'Amour entretient son empire:  
 Voix, dont le ton demeure au cœur si longuement,  
 Esprit par qui le fer de nostre age se dore,  
 Beautz graces, discours, qui m'al. ez transformant,  
 Hé cognoissiez-vous point comme ie vous adore.

## DIALOGVE.

**Q**ui vous rend, ô mes Yeux, vostre ioye premiere,  
 Veux q̄ vous n'estiez plus qu'aux pleurs accoustu.  
 L'esperance de voir nostre aimable lumiere, (mez,  
 Et d'adorer bien tost ses rayons tant animez  
 D'où vient que mō oreille est si prompte & soudaine,  
 Et qu'elle est attentiuë à tout bruit qui se fait  
 Il luy semble d'ouir ceste voix tant humaine,  
 Qui peut rendre mon cœur content & satisfait.  
 Est-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preste ses ailes,  
 Veux que les jours passez vous ne pouuiez marcher  
 C'est que nous courôs voir des beautz immortelles,  
 Dont l'effort suffiroit pour mouoir va rocher.  
 Pourquoi dôc ô mon Cœur, quãd cest heur nous arriue,  
 Languis-tu de foiblesse, & te vas effroyant  
 C'est l'extreme desir qui de force me priue,  
 Puis ie crain de mourir de ioye en la voyant.

La

**L**A Foy, qui pour son temple a choisi ma poitrine,  
 Jamais n'en partira, quoy qu'il puisse arriver:  
 L'effort du temps vainqueur ne l'en scauroit primer,  
 Contre tous ses assaux plus ferme elle s'obstine.  
 Que le ciel courroucé contre moy se mutine,  
 Il ne scauroit pourtaut vne escaille en lever,  
 Les tourmens plus cruels ne font que l'esprouter,  
 Comme l'Orea la flamme aux maux elle s'affine.  
 Elle atteste mon cœur à clous de diamant,  
 Et pour tout artifice elle fait qu'en aimant  
 Je me ferus d'amour & de perseurance.  
**M**on feu brule tousiours & n'est point evident,  
 Aussi l'amour en moy n'est point par accident,  
 Il est de ma nature & ma propre substance.

**I**Amas au grand jamais on ne verra changer  
 La foy que ie vous ay nouvellement iurée:  
 Plustost faudront les eaux en la plaine azurée,  
 Et l'element du feu ne sera plus léger.  
**L**e Ciel & mon vouloir à vous m'ont fait ranger,  
 Seule vous me semblez digne d'estre adorée:  
 Et cognois que ma veue estoit fort esgarée,  
 Quand le moindre claré ne pouvoit s'estranger.  
**C**elle que j'ay long temps fidellement aimée,  
 Pour reciter sa flamme en cent lieux e allumée,  
 Autre cœur que le mien choisira desormais,  
**H**é qui seroit constant parmi tant d'inconstance?  
 Trop souuent irrité j'ay perdu patience,  
 Et ne l'aymeray plus jamais au grand jamais.

## LIX.

**C**omme vn pauvre malade en la couche arresté,  
 Qui pour sa guarison préd maint & maint breuua  
 Herbes, charmes, billets, mais tout à sô donage: (ge,  
 Car son mal incurable en est plus irrité.  
 En fin perdu d'espoir, quand il a tout tenté,  
 Remet à Dieu sa vie, & n'a plus de courage  
 D'attendre aucun secours, ny que rien le soulage  
 Que celle qui des maux est le but limité.  
 De mesme en mes douleurs j'auois pris esperance  
 Que l'oubly, la raison, le dedain, ou l'absence  
 Me pourroyent alleger ou du tout me guarir:  
 Mais voyant que sans fruit mon attente se treuve,  
 L'obeis au Destin, & sans faire autre preuue,  
 Des beaux traits de voz yeux ie consens de mourir.

## LX.

**Q**uand i'admire, estonné, vostre beauté parfaite,  
 Que l'esprit seulement ne sçauroit concevoir,  
 Mon cœur mauuais deuin du mal qu'il doit auoir.  
 Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte  
 Sur la plus belle Idée au ciel vous fustes faite,  
 Voulant Nature vn iour monstrier tout son pouuoir  
 Depuis vous luy seruez de forme & de miroir.  
 Et toute autre beauté sur la vostre est portraicte.  
 Beaux yeux qui rendez serfs tous ceux que vous voyez,  
 Yeux qui doucement mon espoir fendroyez,  
 Sans qui du faux Amour la trouffe est depourueue:  
 Non, i'atteste en jurant vostre effort nonpareil,  
 Et vos douces fiertez que ie prise ma veue  
 Plus pour vous regarder que pour voir le Soleil.

## LXI.

AMOURS DE

LVI.

**S**i j'aime autre que vous, que l'honneste pense,  
 Qu'Amour loge en mon cœur, s'en puisse departir:  
 Et que vostre beauté qui m'a rendu martyr,  
 Ne me soit jamais plus que fiere & courroucée.  
**S**i ce n'est de vostre œil que mon ame est blessée,  
 Jamais d'allegement ie n'y puisse sentir,  
 Qu'à regret ie vous serue, & tasehant de sortir,  
 Que de plus pesans fers ma raison soit forcée.  
**S**i j'aime autre que vous, Amour tyran des dieux,  
 Les feux croiss: en mō ame, & les pleurs en mes yeux,  
 Et que vostre rigueur mon seruice reiet,  
 Las ! ie n'aime que vous, ny ne sçauois aimer,  
 Ie despire autre Amour qui me sçeuist enflammer:  
 Mon cœur est vne roche à toute autre saget e.

LXII.

**P**endant que mon esprit mille douceurs conçoit,  
 Et qu'en vous adorant, tout rauy, ie soupire,  
 Amour par vos regards mille flehes me tire,  
 Et captiue mon cœur qui ne s'en apperçoit:  
**C**œ voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit,  
 Fait qu'il est insensible au plus cruel martyr,  
 Et croit que tout le ciel n'a pouuoir de luy nuire:  
 Tant l'excez du plaisir quelquesfois nous deçoit.  
**M**ais quand ie suis forcé d'esloigner vostre veüe,  
 Trop tard ie m'apperçoy de ma perte aduenüe,  
 Mon œil se change en source, & mon ame en flabeau:  
**L**a mort mesme à l'instant m'oste toute puissance,  
 Et ie mourrois heureux si j'auois assurance  
 Que mon cœur si fidelle eust vos yeux pour ton beau.  
 s'il



## LXIII.

**S** Il'amour de ma foy rend vostre ame craintiue,  
 Doubtant que ce vouloir qui iadis m'a bruslé,  
 Par le temps à la fin soit esteint ou gelé,  
 Que de si vaine erreur la verité vous priue.  
 Iamais en mon esprit flamme ne fut si viue,  
 Je suis tel que i'estois quand mon cœur fut volé  
 Le iour qu'un chaste amour dans vos yeux recelé  
 Rendit heureusement ma liberté & priue.  
 Je gousté, en vous oyant, mesme rauissement,  
 Je tremble, en vous voyant, d'aise, & d'estonnement,  
 De vostre seul regard ma blessüre s'allege.  
 Iamais autre que vous const'nt ne me rendra,  
 Je suis serf de Diane, & qui me retiendra  
 Doit estre chastice ainsi que sacrilege.

## LXIIII.

**O** Vers que i'ay chantez en l'ardeur qui m'enflame,  
 Je deuieus à bon droit & de vostre aise enuieux!  
 Vous viendrez en la main, & retiendrez les yeux  
 Qui retiennent mon cœur en l'amoureuse flame.  
 Gardez-vous seulement des regards de ma Dame,  
 Ardans flambeaux d'Amour benigns & gracieux:  
 Car s'elle peut brusler les mortels & les Dieux,  
 Elle vous bruslera, comme elle à fait mon ame.  
 Je sçay qu'il eust fallu pour monst'rer son pouuoir  
 Un esprit plus diuin, plus d'art, plus de sçauoir,  
 Mais estant plein d'amour ie fuy tout artifice:  
 L'escry ce que ie sens, mon mal me fait chanter,  
 Et le plus beau laurier que i'en veux meriter,  
 C'est d'alleger ma peine, & la rendre propice.

**I**'Ay couru, l'ay tourné volage & variable  
 Selon que la jeunesse & l'erreur m'ont poussé,  
 Et mon vol trop hardy iusqu'au Ciel l'ay haussé,  
 Dressant à mes desirs maint trophée honorable.  
 S'il y eut oncq Amant heureux & miserable,  
 Fâché, content, jaloux, bien & mal caressé,  
 Qui par tous les destours hazardeux ai passé,  
 C'est moy, dont le renom doit estre memorable.  
 Rendusage à la fin ie me suis retiré  
 A vostre œil, qui de moy fut premier adoré,  
 Ne trouuant autre part nulle flamme assez claire.  
 Vous seule à l'aduenir ayez sur moy pouuoir,  
 Les amours de ce temps vostre foy m'ont fait voir,  
 ,, Vn cōtraire est tousiours mieux veu par son cōtraire.

FIN DV SECOND LI-  
 ure des amours de Diane.



L E S



# LES AMOURS

D'HIPPOLYTE.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.



CARE est cheut icy le ieune auda-  
cieux.

Qui pour voler au Ciel eut ass. z de  
courage;

Icy tomba son corps dégarni de plu-  
mage,

Laisant tous braves cœurs de sa cheute er uieux.

O bien-heureux travail d'un esprit glorieux,

Qui tire vn si grand gain d'un si petit dommage

O bien-heureux malheur ! en de tant d'avantage,

Qu'il ren le le vaincu de ans victorieux!

Vn chemin si nouueu n'estonna sa ieunesse,

Le pouuoir luy faillit & non la hardiesse,

Il eut pour le brusler des astres le plus beau:

Il mourut pou: suiuant vne haute aduventure,

Le Ciel fut son desir, la Mer sa sepulture

Est-il plus beau deffein, ou plus riche tombeau?

I 2

A M O U R S

I I.

Q V and ie pouuois me plaindre en l' amoureux tourment,

Donnant air à la flamme en ma poitrine enclose,  
Le viuois trop brureux: las! maintenant ie n'ose  
Alleger ma douleur d'vn soupir seulement.

Tu me chastie, Amour, trop rigoureusement:

I'aime, & ie suis cōtraint de feindre vne autre chose.  
Au fort de mes traux ie dy que ie repose,  
Et montre en mes ennuis vn vray contentement.

O dure cruauté de ma passion forte!

Mais ie me plains à tort du mal que ie supporte,  
Veu qu'vn si beau desir fait naistre mes douleurs  
Puis i'ay ce reconfort en mon cruel martyre

Que i'escry toute nuit & ce que ie n'ose dire,  
Et quand l'ancre me faur ie me fers de mes pleurs.

I I I.

V Enus cherche son fils, Venus toute en colere  
Cherche l'aucugle Amour par le monde égaré,

Mais tu le cherche en vain, ô diuine Cythere:

Car il s'est à la fin dans mon cœur retiré,  
Que sera-ce de moy? Que me faudra-il faire?

Ie me voy d'vn des deux le courroux préparé,

Egalle obeissance à tous deux i'ay iuré:

Le fils est dangereux, dangereuse est la mere,  
Si ie recele Amour, son feu brusse mon cœur:

Si ie decele A mour, il est plein de rigueur,

Et trouuera pour moy quel que peine nouvelle:

Amour, demeure donc en mon cœur seurement,

Mais fay que ton ardeur ne soit pas si cruelle.

Et ie te cacheray beaucoup plus aisément.

I I I I.

Q V and ie suis tout le iour de douleurs agité,  
Que i'eusse au moins la nuit qlq̄ douce allegée.  
Certes



Certes la passion ha trop de violence,  
 Qui tousiours continue en son extremité.  
 Pensez, desirs, soucis, pleins d'importunité,  
 Hé donnez moy, de grace, yn peu de patience!  
 Mais vous me trauallez pour punir mon offense,  
 De ce que i'ose aimer vne diuinité.  
 Encor' en endurent ma douleur vehemente,  
 ( O trop cruel destin!) celle qui me tourmente  
 Ignore que ie meurs par l'effort de ses yeux.  
 Ma Dame, hélas! montrez que vous estes diuine,  
 Lisez dedans les cœurs ainsi que font les Dieux,  
 Et voyez que mon mal a de vous origine.

## V.

**P** Vis que vous le voulez demeurez inhumaine,  
 Et me faisant mourir feignez de n'en rien voir,  
 Vous ne pourrez pourtant ma constance esmouuoir,  
 Car du feu de vos yeux mon ame est toute pleine.  
 Mon cœur est immuable & mon amour certain,  
 Les plus cruels tourmens y perdent leur pouuoir:  
 S'il aduient que ie meure en faisant mon deuoir,  
 Vous en aurez l'offense, & i'en auray la peine,  
 Las! mon mal me plaist tant, pource qu'il vient de vous,  
 Que ie trouue en souffrant le martyre bien doux,  
 Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enuie.  
 C'est pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,  
 Non pour fuir la mort, mais de peur seulement  
 De perdre mes douleurs si ie perdoy la vie.

## V I.

**I** E ne puis pour mon mal perdre la souuenance  
 Du soir, soir de ma mort, que mon œil curieux  
 Osa voir, trop hardi, le plus parfait des cieux  
 Et le Soleil luisant qui esclaire à la France.

A M O U R S

Men Dieu que de beautez honroyent sa presence,  
 Que d'amours, de desirs, & d'attraits gracieux  
 Mais plustost que de morts, de soucis furieux.  
 De peurs, d'austglemens, pour punir mon offense!  
 Je voyoy bien mon mal: mais mon œil desireux,  
 Rau deses beautez, s'y trouuoit bien-heureux,  
 Lors qu'en flambeau cruel trop tost l'en fit distraire.  
 Helas! flambeau ialoux de ma felicité,  
 N'approche point d'icy, porte ailleurs ta clairté,  
 Sans toy cest œil diuin rend la salle assez claire.

V I I.

**A** Mour sceut vne fois si viuement m'attaindre,  
 Qu'il me tint trois Hyuers en lagueurs & en cris:  
 A la fin la Raison regaignant mes esprits.  
 Chassa l'aigre douleur qui tant me faisoit plaindre,  
 Mais ainsi qu'un flambeau qu'on ne fait que d'esteindre,  
 Si le feu s'en approche est aussi tost repris:  
 Dans mon cœur chaud en core un brasier s'est épris,  
 Voyant vostre bel œil qui les dieux peut contraindre.  
 O que ce feu nouueau, doat ie suis consumé,  
 Est plus ardent que l'autre en mon cœur allumé!  
 Bien qu'il ne luise point que sa flamme est cruelle!  
 De ma premiere amour ie me suis peu guarir,  
 Mais ie n'espere plus cest autre secourir:  
 „ Car, las! presque tousiours la rencheute est mortelle.

V I I I.

**A** Mour peut à son gré me tenir oppressé,  
 Et m'estre (helas à tort!) rigoureux & contraire:  
 Je veux demeurer ferme, & ne faut qu'il espere  
 Qu'en adorant vos yeux ie sois jamais lasé,  
 Je voy bien mon erreur, & que l'ay commencé.  
 (Nouueau frere d'Icare) un vol trop temeraire:

Mais

Mais ie le voy trop tard & ne m'en puis distraire,  
 Par la mort seulement il peut estre laissé.  
 Raison, arriere donc: Ta remonstrence est vaine.  
 Si ie meurs en chemin ie feray hors de peine,  
 Et par mon haut desir i'honoré mon trespas.  
 Il faut continuer, quoy que i'en doye attendre:  
 Ce fut temerité de l'oser entreprendre,  
 Ce seroit lascheté de ne poursuivre pas.

## I X.

**A**mour qui voit mon cœur à tes piés abbatu,  
 Tu le vois tout couuert de sangtes mortelles,  
 Pourquoi donc sans profit en pers tu de nouvelles?  
 Puis que ie suis à toy pourquoi me poursuis-tu?  
 Si tu veux, courageux, esprouuer ta vertu,  
 Decoché tous ces traits sur les ames rebelles,  
 Sans blessés, trop cruels, ceux qui te sont fidelles,  
 Et qui sous ton enseigne ont si bien combatu.  
 Quand tu tires sur moy tu fais breches sur breches:  
 Donc sans les perdre ainsi garde ces belles fi ches:  
 Pour guerroyer les Dieux & m'a corde la paix.  
 Ah! peniens (L A F A L L A T Z E) Amour veut q' ie meure:  
 Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,  
 Que la mort de moy seul luy couste mille traits.

## X.

**C**esse, ô trop foible Espris, de plus faire defense,  
 Et quittons le rempart gardé si longuement,  
 Aussi bien sans profit ferions-nous autrement:  
 Contre vn si grand effort peu sert la resistance,  
 Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoissance  
 Du pouuoir de vos yeux qui me vont consumant  
 Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:  
 Telle est de mon destin la fatale ordonnance.

## I 4

A M O U R S

En vain contre le Ciel l'homme se veut bander:  
 Car que n'ay-ie essayé pour de vous me garder?  
 Depuis tant de faisons con:re moy ie m'obstine,  
 Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:  
 Car ie crains à bon droit, vous voyant si diuine.  
 Que plus, comme i'ay fait, ie ne puisse changer.

X I.

**C**Eluy qui n'a point veu le Printemps gracieux  
 Quand il descouure au Ciel sa richesse prisee,  
 Remplissant l'air d'odeurs, les herbes de rosee,  
 Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux:  
 Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux  
 La tourmente cesser & la mer appaisée,  
 Et qui ne sçait quand l'ame est du corps diuisee  
 Comme on peut reioüir de la clairté des cieux:  
 Qu'il s'arreste pour voir la celeste lumiere  
 Des yeux de ma Deesse, vne Venus premiere,  
 Mais que dy-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreste pas?  
 S'il s'arreste à la voir pour vne saison neuue,  
 Vn temps calme, vne vie il pourroit faire espreuue  
 De glaçons, de t:mpeste, & de mille trespas.

X I I.

**P**ourquoy si plein d'orgueil marches-tu sur ma teste,  
 Triomphant de l'honneur qu'vn autre à merité?  
 Tes dards tant crain: au ciel ne m'ont pas surmonté  
 Amour, c'est vne Dame, & non toy qui m'arreste.  
 Si tu veux t'honorer du pris de ma conqueste,  
 Fay qu'elle me remette en pleine liberté,  
 Puis pren pour m'asseruir cest arc tant redouté,  
 Qui de Iupiter mesme arreste la tempeste.  
 Je n'ay point peur de toy, celle qui me retient  
 Par l'effort de ses yeux ton empire maintient:  
 C'est elle qui te fait comme vn Dieu reconnoistre.

Si ie



Si ie t'obeissois, & t'ay craint parauant,  
 ,, C'estoit pour l'amour d'elle. On endure souuent  
 ,, D'vn mauuais seruiteur pour l'honneur de son maistre.

## X I I I.

**I**E sens fleurir les plaisirs en mon ame,  
 Et mon esprit tout joyeux deuenir,  
 Pensant au bien qui me doit aduenir  
 Ce iour heureux que ie verray ma Dame.  
 Plus i'en suis pres, plus mon desir s'enflame,  
 Ie ne puis plus ses efforts retenir:  
 Mais, ô mes Yeux, pourrez vous soustenir  
 Ses chauds regards pleins d'amoureuse flamme  
 Que me sert-il si fort la desirer,  
 Fol que ie suis? Veux-je donc esperer  
 Qu'estant pres d'elle en repos ie demeure?  
 Et pres & loin ie languis en tous lieux:  
 Mais puis qu'il faut qu'en la seruant ie meure,  
 Pour nostre honneur mourons deuant ses yeux.

## X I I I I.

**C**E n'est assez que soyez si bien nee,  
 Riche d'esprit, de race & de beauté,  
 Que l'honneur saint & marche à vostre costé,  
 Grande, admirable, aux vertus addonnee:  
 En peu de iours la forte destinee  
 Peut rendre (helas!) vostre honneur surmonté:  
 On ne sçaura que vous ayez esté,  
 Ny que le Ciel vous ait tant fortunée.  
 Si vous voutiez immortelle durer,  
 Nul mieux que moy ne vous peut honorer,  
 Et vos vertus à iamais faire bruire.  
 Ie l'entreprends, mais pour plus m'animer

A M O U R S .

Permettez moy que l'ose vous aimer:  
L'affiction me fera mieux escrire.

X V.

**M** On Dieu que de beautez sur le front de ma Dame?  
Mô Dieu que de thresors qui rauissent les dieux?  
La clairté de son œil passe celle des cieus,  
Quand au plus chaud du iour le Soleil nous enflame:  
Mais last de mille traits sa beauté nous enrame,  
Trop sont pour les mortels ces thresors precieux:  
Et le Soleil luisant qui sort de ses beaux yeux,  
Respand tant de clairté qu'il auugle nostre ame.  
Estrange effet d'Amour l'un obier à l'instant  
Me rend triste & ioveux, malheureux & contant.  
M'esclaire & m'esblouit, me fait viure & me tui:  
Et voyla ce qui fait qu'en forçant mon vouloir  
Je me b'innis, helast du plaisir de vous voir,  
Pour ne sentir le mal qui vient de vostre veuë,

X V I.

**Q** V'ne secrette ardeur me deuore & faceage,  
Et que priué d'espoir j'ai me, helast vainement,  
Je ne m'en fâche point: ie me plains seulement,  
Qu' mon œil n'est plus clair pour voir vostre visage,  
Que ne suis-ie l'oiseau mi'astre de l'orage  
Qui tient l'œil au Soleil sans flechir nullement?  
Je serois bien heureux voyant incessamment  
La diuine beauté qui me tient en seruage.  
Le malheur qui me guide est plein de grande rigueur:  
Vn monstre horrible à voir ne me fait point de peur,  
Et ie crains les regards d'vne ieune Deesse.  
C'est Amour qui le fait, qui ne s'assouuit pas,  
Le cruel, de ma mort, mais veut que montrespas  
Soit priué de tout point d'honneur & de liesse.  
Pourquoy

## XVII.

**P**ourquoy si folement croyez-vous à vn verre  
 Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?  
 Mirez-vous dessus moy pour les cognoistre mi-ux,  
 Et voyez de quels traits vostre bel oeil m'enferre.  
 Vn vieu Chefne ou vn Pin renuersé contre terre,  
 Monstrent combien le vent est grand & furieux:  
 Aussi vous cognoistrez le pouuoir de vos yeux,  
 Voyant de quels efforts vous me faites la guerre.  
 Ma mort de vos beautez vous doit bien aßeurer,  
 Iosin que vous ne pouuez sans peril vous mirer:  
 Narcisse d'vnint fleur d'auoir veu sa figure.  
 Craignez doncques, ma Dame, vn semblable danger.  
 Non de d'uenir fleur, mais de vous voir changer  
 par vostre oeil de Meduse en quelque roche dure.

## XVIII.

**L'**Arc de vos bruns sourcils mon cœur tyrannisans,  
 C'est l'arc mesme d'Amour, dont traistre il nous  
 martyre:  
 Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire  
 Que les traits de vos yeux si prompts & si luisans.  
 De leur viue splendeur sortent les feux cuifans,  
 Qui font que tout le monde à peur de son empire:  
 Ses reys font vos cheueux où toute ame il attire,  
 Rauie en si beaux noeuds, si blonds & si plaisans.  
 C'est pourquoy ce vainqueur, q par vous se fait craindre,  
 Ne scauroit vous blesser, vous brusler, vous estreindre,  
 Prenant de vous son feu, son cordage & ses traits.  
 Craignez donc seulement qu'en voyant vostre image  
 Vous ne puissiez souffrir tant d'amours & d'atraits,  
 Et faciez à la fin à vous-mesmes hommage.

STAN

A M O U R S  
S T A N S E S.

**L**ors que i'escry ces vers il ne faut q̄ lon pense  
Que trop audacieux le n'aye cognoissance  
Et de vostre grandeur & de ma qualité:  
Car ie iure vos yeux & leur puissance sainte,  
Que ie garde en cecy le respect & la crainte,  
Dont il faut reuerer vne diuinité.

Aussi tant de vertus vous font toute diuine,  
Et vos douces beautez monstrent bien l'origine  
Que vous auez du Ciel tout parfait & tout beau:  
Vous n'auetz rien d'humain, vostre grace est celeste,  
Vos d'ours, vostre teint, vostre ris, vostre geste,  
Et l'Amour de vos yeux allume son flambeau.

I'en parle assurement: car ie cognoy sa flame,  
Qui souloit prendre vie aux beaux yeux d'une Dame,  
Et qu'il me feist sentir lors que i'en fu surpris:  
Las! or à mon malheur ie l'ay bien recogneue,  
Regardant follement les traits de vostre veue,  
Qui ont puny mes yeux d'auoir trop entrepris.

Or ne m'accusez point que ie suis temeraire,  
Presumant vous aimer: car ie ne scauroy faire,  
Qu'aïlleurs tourne mon cœur qui vous est destiné:  
Et quand ce seroit faute aux mortels d'entreprendre  
De vous aimer, ma Dame, on ne m'en peut reprendre,  
Le peché fait par force est tousiours pardonné,

Las! on peut bien iuger que c'est vne contrainte,  
Veux qu'en souffrant le mal dont mon ame est atteinte,  
Ie ne me puis garder de vous suiure en tous lieux:  
Et que trouuant ma mort peinte en vostre visage,  
Mon triste desespoir, ma perte & mon dommage,  
Pour ny cognoistre rien ie me ferme les yeux.

I'ay fait vn fort rempart d'Amour & de constance,  
Contre le Desespoir armé de Violence,  
Qui me fait mille assaux & ne me peut forcer:

Quelque



Quelque fois de furir il fait breche en mon ame,  
 Mais pres'qu'au mesme inst'ant vostre beauté, ma Dame,  
 Accourant au secours l'engarde de passer.

Je voudroy bien pourtant qu'il demeurast le maistre  
 Il combat mon salut que ie ne veux cognoistre,  
 Mais las ie me repens de l'auoir desiré!  
 Car bien que ma douleur mortellement me blesse,  
 Et que de mieux auoir ie sois desesperé,  
 L'ame mieux viuere ainsi qu'en toute autre liesse.

## E L E G I E.



E deliberé en vain d'vne chose aduenüé:  
 Car puis qu'oultre mon gré mon ame est  
 deuenüé  
 Prisonniere d'Amour, que sert de consulter  
 S'il est bon de le suture, ou s'il faut l'eüiter?  
 L'aduis n'y peut plus rien: monütrons donc de nous  
 plaire.

Au chemin qu'aussi bien par contrainte il faut faire,  
 Et courons la fortune, O Amour, desormais.  
 Mon repos & ma vie en tes mains ie remets,  
 Toy seul comme vn grand Roy cõmande en ma pensee,  
 La raison & la peur loin de moy soit chassée,  
 Et tant de vains respects, qui m'ont trop retenu,  
 Diuisant mon esprit par vn trouble incongneu.

Celuy qui sent de Mars sa poitrine eschauffée,  
 Et qui veut s'honorer de quelque beau trophée,  
 Ne pallist, estonné, pour la peur des hazars:  
 Mais voit deuant ses yeux par les rangs des soldars,  
 La mort d'horreur conuerte & de sang touteteinte,  
 Et l'a tend de pié coy sans frayeur & sans crainte.  
 Moy donc qu'vn plus grand Dieu touche si viuement,  
 Et qui veux que mon nom viue eternellement,  
 Pour auoir amour sur toute autre eleüce:

Moy

A M O U R S

Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouee  
 Crindray-ie maintenant à ce dernier assaut?

Le fait que l'entreprens veut vn courage haut,  
 Constant & patient, qui souffre sans se plaindre,  
 Qui durant sa langueur ioyeux se puisse feindre,  
 Qui sente incessamment quelque nouueau trespas,  
 Qui se laisse brûster & ne soupire pas,  
 Et qui pour tout loyer des douleur qu'il supporte,  
 Ne puisse esperer rien qu'une douleur plus forte,  
 C'est vn labeur bien grand: Mais rien n'est malisé  
 Au cœur qui comme moy d'amour est embrasé.

Je veux donc pour suiuir sans esperance aucune,  
 Sans apuy, sans raison, sans conseil, sans fortune,  
 Et d'Amour seulement ie veux estre guidé,  
 Vn aueugle, vn enfant, qui desia m'a batdé  
 Les yeux ainsi qu'à luy, pour ne voir mon offense,  
 Et qui de mon malheur m'oste la cognoissance:  
 Ou si ie le cognois, il me trouble si fort  
 Que ie fois le premier qui consens à ma mort.

Appelle qui voudra Phaëton miserable  
 D'auoir trop entrepris, ie l'estime louable:  
 Car au moins l'est cheut vn haut fait pour suiuint,  
 Et par son trespas mesme il s'est rendu viuant.  
 J'aimerois mieux courir à ma mort asseuree,  
 Pour suiuint courreux vne chose honoree,  
 Que lasche & bas de cœur mille biens receuoir  
 De ceux que le commun aisément peut auoir.  
 Mon esprit né du Ciel, au Ciel tousiours aspire,  
 Es ce que chacun cruint c'est ce que ie desire.  
 „ L'honneur suit les hazards, & l'homme audacieux  
 „ Par son malheur s'honore & se rend glorieux.  
 Le ieune enfant Icare en fert de tesmoignage:  
 Car si volant au Ciel il perdis son plumage,  
 Touché des chauds rayons du celeste flambeau,  
 Le fameux Ocean luy seruit de tombeau.



Et depuis de son nom ceste mer fut nommee,  
 „ Bien-heureux le malheur qui croist la renommee.  
 Desia d'un fort pareil ie me sens menacer,  
 Moy qui deuers le ciel mon vol ose dresser,  
 (Voyage audacieux) mais rien ne me retire,  
 Car les ailes d'Amour ne sont faites de cire,  
 Le plus ardent Soleil si tost ne les fondra:  
 Puis l'ay ce reconfort quand ma cheute aduendra,  
 Que ceux qui scauront bien où ie voulois atreindre  
 Enuiront mon trespas plustost que de me plaindre.

## COMPLAINTE.



QV'ELLE loy d'Amour & de ma destinee!  
 Las on voit qu'un chascun fait ordinairement,  
 La cause de son mal, & mon ame obstinee  
 Cherche ce qui me tue, & le suit follement!  
 Ie sçay que l'entreprendre vne chose trop grande,  
 D'aimer homme mortel, vne diuinité:  
 Mais de faire autrement ie n'ay la liberré.  
 La raison ne peut rien quand la force commande.  
 Pour le moins en souffrât la douleur qui m'offense,  
 Et qui blesse mon cœur, ce m'est grand reconfort  
 De voir que vos beautéz excusent mon offense,  
 Et que mon hault desir eternalise ma mort.  
 Car si ie meurs, ma Dame, en vous faisant seruire,  
 Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:  
 Vous me recompensez en me faisant mourir,  
 Pourueu que ma douleur par mon trespas finisse,  
 Aussi ie ne plains que me foyez cruelle,  
 Mais lastie suis marri de ce qu'en me tuant,  
 Et payant de rigueur mon seruire fidelite,  
 Vostre honneur peu à peu se va diminuant.  
 Car si tost qu'on sçaura la perte de ma vie,  
 Chacun craignant son mal loin de vous se tiendra,

Et

AMOURS

Et vous accusera quand il se souiendra  
 Que vous m'aurez tué pour vous auoir seruié.  
 Si donc ma passion n'émeut vostre courage,  
 Si vous n'avez souci de ma ferme amitié,  
 Aumoins en m'offensant ne vous faictes dommage,  
 Ayez de vostre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.



**G**RAND Dieu d'amour enfant de Cytheree  
 Au dos ailé, à la tresse doree,  
 Qui peux l'Enfer & la terre mouuoir,  
 Vainqueur des Dieux, escoute la priere  
 D'un de tes serfs, dont l'ame prisonniere  
 Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.  
 Lasts'il est vray, comme i'ay cognoissance,  
 Que ie retourne en ton obeïssance,  
 Et de rechef tu me vueilles rauir,  
 Ie le veux bien mon cœur ie t'abandonne,  
 Encor vn coup libre ie m'emprisonne:  
 A plus grand Dieu ie ne puis m'asseruir.  
 Ie ne veux point à tes loix contredire,  
 Sans resister i'acours souz ton empire.  
 L'homme mortel doit obeir aux Dieux.  
 Qui te mesprise, il confond la Nature,  
 Son estomach est d'une roche dure,  
 Et à regret luy esclairent les cieux.  
 Icy ie iure à ra deité sainte,  
 Qui cognoist bien que ie parle sans feinte,  
 Qu'à tout iamais ie veux perseuerer  
 Ton Prestre saint, qui t'offre en sacrifice  
 Mon cœur bruslé pour te rendre propice,  
 Et mon esprit pour tousiours t'adorer.  
 O grand Amour, de puissance inuincible,  
 Cruel & doux, gracieux & terrible,

Qui



## D'HIPPOLYTE.

69

Qui fais marcher en triomphe les Rois,  
 Des ieunes cœurs le seigneur & le maistre,  
 Puis que pour tel ie te veux reconnoistre,  
 Escoute, ô Dieu, ma priere & ma voix,  
 Si tous tes traits en mon cœur ie retire,  
 Si sans crier ie languis en martyre,  
 Si i'ay laué tes ailes de mes pleurs,  
 Si mes soupirs entretiennent ta flame,  
 Et si tu fais des cheveux de ma Dame  
 Les forts liens qui retiennent les cœurs:  
 Chasse, ô grand Dieu ceste crainte nouvelle  
 Qui me poursuit, qui me serre & me gelle,  
 Banny bien loin le triste Desespoir  
 Aux crins, retors, à la couleur sanglante,  
 Qui de regards mon esprit espouuante,  
 Et qui me fait tant de peurs recevoir.  
 Mon cœur en tremble, & mon ame estonnée  
 A la frayeur s'est toute abandonnée,  
 Tant ceste nuit il m'a fait endurer:  
 Ou l'un des deux, il faut que tu le chasse,  
 Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,  
 Vous ne pouuez ensemble demeurer.

## CHANSON.

**D**ouce liberté desirée,  
 Deesse, où t'es-tu retirée,  
 Me laissant en captiuité  
 Helas ! de moy ne te detourne,  
 Retourne, ô Liberté, retourne,  
 Retourne ô douce Liberté.  
 Ton depart m'a trop fait cognoistre  
 Le bon heur où ie soulois estre,  
 Quand douce tu m'allois guidant:  
 Et que sans languir d'auantage

K



A M O U R S

Je deuois si i'eusse esté sage,  
 Perdre la vie en te perdant.  
 Depuis que tu t'es esloignée,  
 Ma pauvre ame est accompagnée  
 De mille espineuses douleurs:  
 Vn feu s'est épris en mes veines,  
 Et mes yeux changez en fontaines  
 Versent du sang au lieu de pleurs.  
 Vn soing caché dans mon courage  
 Se lit sur mon triste visage,  
 Mon teint plus palle est deuenu,  
 Le suis courbé comme vne souche,  
 Et sans que i'ose ouuir la bouche  
 Le meurs d'vn supplice incogneu.  
 Le repos, les jeux, la liesse,  
 Le peu de soing d'vne ieunesse,  
 Et tous les plaisirs m'ont laissé:  
 Maintenant rien ne me peut plaire  
 Sinon deuot & solitaire  
 Adorer l'œil qui m'a blessé.  
 D'autre sujet ie ne compose,  
 Ma main n'escrit plus d'autre chose,  
 Là tout mon seruice est rendu,  
 Je ne puis suiure vne autre voye,  
 Et le peu de temps que i'employe  
 Ailleurs, ie l'estime perdu.  
 Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie  
 A changé ma premiere vie,  
 La combant d'infelicité  
 Et toy liberté desirée,  
 Deesse, où t'es-tu retirée?  
 Retourne ô douce Liberté.  
 Les traits d'vne ieune guerriere,  
 Vn port celeste, vne lumiere,  
 Vn esprit de gloire animé,

Et auts

Hauts discours diuines pensées,  
 Et mille vertus amassées  
 Sont les forciers qui m'ont charmé,  
 Las donc sans profit ie t'appelle,  
 Liberté precieuse & belle!  
 Mon cœur est trop fort arresté:  
 En vain apres toy ie soupire,  
 Et croy que ie te puis bien dire  
 Pour iamais, adieu Liberté.

## E L E G I E.



Eluy n'auoit d'Amour essayé la puissance,  
 Qui le feit vn enfant priué de cognoissance,  
 Ouuert, sans fiction, sans yeux, sans iugement,  
 Aussi nu de conseil comme d'accoustrement.  
 Car pour rendre vne amour & durable & secrete,  
 Trompant les aiguillons de la tourbe indiscrete,  
 Il faut auoir des yeux, estre sage & rusé,  
 Et se masquer le cœur d'vn propos deguise,  
 Qui paroisse sans art, entier & veritable,  
 Autrement vne amour ne peut estre durable.  
 Ceux le scauent assez qui craignans les dangers  
 Ouy apporte vn haut desir, par leurs yeux messagers  
 Font entendre à leur Dame à secretes volées  
 L'ardeur & la grandeur des flammes recelés;  
 Et par tout, autre part deguisés leur tourment,  
 Monstrent de n'aimer point, discourent librement,  
 Et souffrans sans mot dire en longue patience  
 Attendent que le temps leurs douleurs recompense,  
 Et qu'ils puissent vn iour pleins de felicité,  
 Remontrer sagement ce qu'ils ont merité.  
 Mais il est malaisé que leurs tristes pensées,  
 Ou de leurs yeux legers les œillades lancées,  
 Ou quelque chaud soupir par mesgarde lasché

A M O U R S

Ne d-couure à la fin ce qu'ils auoient caché.

Qui veut donc receiuer vne amoureuse flamme,  
 Il faut qu'en adorant sa Deesse en son ame,  
 Il feigne aimer ail eurs, & le feigne si bien  
 Que le peuple s'abuse & n'y cognoisse rien:  
 Non le peuple sans plus, mais la Dame emprunte  
 Doit estre tellement par sa feinte enchantée,  
 Par ses bruslans soupirs, par ses mots deguisez  
 Et par ses yeux trompeurs de larmes arrosez  
 Qu'ell' croye assurement qu'il ne se scauroit faire  
 Qu'une Venus nouvelle à soy le peult atraire,

Celuy qui iagement se peut ainsi former,  
 Deguisant sa pen'se, est seul digne d'aimer.  
 Las ie merite donc d'aimer toute ma vie!  
 Car ie scay decevoir la malice & l'enuie  
 Par faulces passions, ie scay bien soupirer,  
 Et se v de mes deux yeux deux fontaines tirer,  
 Pour s'chir la rigueur d'une feinte Maistress:  
 Et scay faire le triste: accusant sa rudesse,  
 Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez  
 Et montrer que ses mots dans mon cœur sont grauez.

Bref, ie puis à bon droit me donner ceste gloire,  
 Que quand j'ay feint d'aimer ie l'ay peu faire accroire:  
 Mais ce qu'il faut douter ce chemin pour suiuaist  
 Auec tant de labours, c'est que le plus souuent  
 La Deesse en nos cœurs saintement adorée,  
 Pour loyer de la paine en feignant enduree  
 Juge tout autrement de nostre vo'onté,  
 Et prend la fiction pour vne verité:  
 Si bien que cest' amour iagement commencée  
 Par vne impatience est souuent d-laissee:

Ma Dame, en qui le Ciel liberal à posé  
 Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé.  
 Et tant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte  
 Que vous pensiez jamais mon amour estre feinte:

Car

Car si plus souuent ie feins ne vous voir pas,  
 Si craignant vous trouuer ie tourne ailleurs mes pas,  
 Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,  
 Si pres d'une autre Dame esperdu ie souspire,  
 Si ie dy que meurs ie blesse de sa beauté,  
 Si le peuple me iuge ardemment agité,  
 Et croit que c'est, amour toute autre amour efface,  
 Helas! vous sçavez bien qu'il faut que ie le face,  
 Encor que ce me soit vn extreme tourment,  
 Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.

Si l'osois me douloir des maux que vous me faictes  
 Pouuois parler à vous, voir vos beautez parfaites,  
 Encor que vos propos me fussent rigoureux,

Quel amant plus que moy se diroit bien-heureux?  
 Contant ie me plairois au fort de ma souffrance:  
 Car le bien de vous voir me seroit recompense,  
 Mais ce m'est vn tourment impossible à penser,  
 Qu'il faille en mes travaux ma volonté forcer,  
 Et bruslant, sans crier, d'une flamme secrette,  
 Me priuer, malheureux du bien que ie souhaite.  
 M'elongner de vos yeux, n'oser m'en approcher,  
 Et pour couvrir mon mal vne autre rechercher.  
 Toutesfois ie le fais à fin qu'en ceste sorte

Vous cognoissiez au vray l'amour que ie vous porte:  
 Et qu'estant de vos yeux viuement embrasé,  
 Le plus fascheux sentier ne m'est point mal-aisé.

Or de vous deffier que sous ceste entreprise  
 Ie poursuive vne amour dont mon ame est esprise,  
 Et qu'estant autre part i'y reçoive plaisir,  
 Plustost qu'y demeurer pour cacher mon desir,  
 Vous n'aurez pas raison. Car cil qui vous a veü  
 D'attraits & de beautez si richement pourueü  
 Peut aller tout par tout sans crainte & sans danger,  
 Et quoy qu'il voye apres il ne peur plus changer,  
 De toute autre prison la vostre le deliure,

A M O U R S

Et le seul souuenir de vos yeux le fait viure.  
 l'en parle assurement pour l'auoir esproué.  
 Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut gravé  
 Vostre diuin pourtrait, cause de sa victoire,  
 De tout autre penser ie perdy la memoire:  
 Je ne pense qu'en vous qui m'auiez arresté,  
 Et mon œil est aueugle à toute autre beauté.

Viuez doncques, ma Dame, à bon droit assurée  
 Que ma foy vous sera d'eternelle duree:  
 Je veux sans varier mourir en vous aimant.  
 Ce pendant, s'il vous plait, pour mon contentement,  
 Ingez si ie supporte vne douleur extreme,  
 Feignant d'aimer ailleurs, durant que ie vous aime.

S T A N S E S.



Vand i'espreuue en aimant les rigueurs d'une  
 Dame,  
 Qui ieune & sans amour se moque de ma  
 flame,

Et demeure cruelle au son de mes douleurs,  
 Ferme ie continue, & souffre en patience,  
 Esperant à la fin par ma persequerance  
 Cauer son cœur de roche amolli de mes pleurs.

Tant plus vne entreprise est haute & malaisée,  
 Plus en la poursuiuant mon ame est embrasée,  
 La peine & la longueur ne me peut retenir,  
 Contre tous les malheurs i'oppose ma constance,  
 Et pour m'encourager il suffist que ie pense  
 Que nul autre que moy n'espere y paruenir.

Car mon cœur genereux à rien ne se peut plaire,  
 Que i'estime qu'un autre ait espoir de parfaire.  
 Vn Dieu pour compagnon ie ne puis receuoir:  
 Je veux suiure tout seul ce que ie me propose,  
 Et encore en amour plus qu'en toute autre chose

Je fuy les compagnons & n'en veux point auoir.

J'aimerois beaucoup mieux supporter la rudesse  
Et l'orgueil dedaigneux d'une fiere Maistresse,  
Qui me prisast tout autre au fort de mon esmoy,  
Qu'estre dessous le ioug d'une plus pitoyable,  
Qui pour me retenir se rendit favorable,  
Mais qui fauorisast les autres comme moy.

Ainsi qu'un grand torrent, qui les plaines menace,  
S'escoulant en ruisseaux perd sa premiere audace,  
Et l'effort qui d'orgueil le faisoit escumer:  
Ainsi l'amour d'un seul est plein de violence,  
Mais quand on le diuise il perd toute puissance.

» Qui aime en plus d'un lieu ne scauroit bien aimer.

D'une seule lumiere en la nuit allumee  
L'ombre entiere se fait, qui se pert consumee  
Par les rayons espars de flambeaux d'alentour:  
Ainsi d'un seul desir la vraye amour est faite,  
Qui s'affoiblist par nombre & demeure imparfaite.

» Le desir diuisé ne se peut dire amour.

L'accompare vne Dame en cent lieux embrasée,  
Au miroir qui reçoit toute image oppesée,  
Et n'en retient pourtant au'une impression.  
Ains dans son esprit de legere nature,  
Ce qu'elle voit luy plaist, elle en prend la figure,  
Mais le perdant des yeux le perd d'affection.

Je ne m'estonne plus d'ouir tant de complaints  
De ces amans legers dont les amours sont feintes,  
Finissant aussi tost qu'ell' ont commencement.

L'homme n'est pas cause encor qu'il soit muable:  
Mais il ne fauroit rendre vn bastiment durable,  
De la foy d'une femme ayant fait fondement.

Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche vermeil.  
Vn propos qui rault les hommes de merueille, (le  
Rendent bien vn amant du feu d'amour espris.  
Mais pour nourrir sa flamme & la faire eternelle,

A M O U R S

Il le faut assurer d'une amour mutuelle,  
C'est ce qui le retient quand la beauté la pris.

Qu'on n'estime jamais qu'une Dame inconstante  
Qui veut embrasser tout, & de rien n'est contrainte,  
Conserve un seul amant qui soit sans fiction:  
Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumée.  
Car il faut bien aimer pour estre bien aimée,  
Et de deux cœurs vn's naist la perfection.

N'adorer qu'une chose, & ne penser qu'en elle,  
Ne voir que par ses yeux, la trouver seule belle,  
Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,  
Gouster par sa presence vne douceur extreme,  
Mourir ne la voyant, c'est ainsi comme i'aime,  
Mais ie ne dure pas si lon ne m'aime aussi.

X I X.

**V**ous me cachez vos yeux (as trop cruellement!)  
Après qu'ils m'ont blessé d'une playe inhumaine:  
Ces yeux mon seul confort en l'amoureuse peine,  
Retournez-les, ma Dame, & voyez mon tourment.  
Quand le chef d'une armée a couragement  
Deffait ses ennemis estendus sur la plaine,  
Par le camp des vaincus superbe il se prometne,  
Et regarde les morts plein de contentement.  
Vous donc qui par l'effort de vostre belle veue  
De mon cœur indomté la victoire auez eue  
Laisant mon foible esprit en proye abandonné,  
Si vous n'avez desir de m'estre favorable,  
Au moins tournez vos yeux dessus moy miserable,  
Pour voir le coup mortel que vous m'avez donné.

X X.

**Q**uand quelquefois ie pense à ma premiere vie  
Du temps que ie viuoey seul Roy de mon desir,

Et



Et que mon ame libre erroit à son plaisir,  
 Franc d' espoir, de crainte, & d' amoureuse enule,  
 Je verse de mes yeux vne angoisseuse playe,  
 Et sens qu'vn fier regret mon esprit vient saisir,  
 Maudissant le destin qui m'a fait vous choisir,  
 Pour rendre à tant d'ennuis ma pauvre ame affermie.  
 Si ie ly, si i' escry, si ie parle, ou me tais,  
 Vostre œil me fait la guerre, & ne sens point de paix  
 Combatu sans cesser de sa rigueur extreme:  
 Bref ie vous aime tant que ie ne m' aime pas,  
 (De moy mesme aduerfaire) ou si ie m' aime, hélas!  
 Ie m' aime seulement pource que ie vous aime.

## X X I.

**I**'Ay languy malheureux quatre longues journées,  
 Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui ie suis:  
 Hélas! nō quatre iours, mais plustost quatre nuicts  
 Sans claircé, sans liesse, à mon mal ordonnés.  
 Que dy-je quatre nuicts? mais plustost quatre années,  
 Toutes pleines d'horreurs, de soucis & d'ennuis,  
 Ou quatre mille morts que souffrir ie ne puis,  
 Par le Ciel rigoureux contre moy destinées.  
 Comme quand le Soleil nous couure sa claircé,  
 On voit perdre le lustre à toute autre beauté,  
 Tout se cache à nos yeux s'il retire sa flame.  
 Ainsi lors que vostre œil sur moy plus ne reluit,  
 Tout objet de la Court m'est vne obscure nuict:  
 Car ie vous recognoy pour Soleil de mon ame.

## X X I I.

**L**As que puis-je auoir fait, ô moy pauvre insensé!  
 Qu'Amour de plus en plus mes douleurs renouuelle,  
 Et qu'il croisse en rigueur plus ie luy suis fidele,  
 Sans que de mes traux il soit iamais lassé?

A M O U R S

I'en scay bien la raison: c'est qu'il est courroucé  
 De trouuer contre luy ma Dame si rebelle,  
 Et n'estant assez fort pour s'adresser à elle,  
 Se descharge sur moy qui n'ay point offensé,  
 Il croit qu'il ne scauroit plus d'outrage luy faire,  
 Que de nuire à celuy qui l'adore & reuere.  
 Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur:  
 Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,  
 Il tire incessamment pour luy donner atteinte,  
 Mais ses traits rigoureux donnent tous à mon cœur.

XXIII.

**M**A bouche à haute voix chante assez Liberté,  
 Et dit que ie suis franc d'Amour mon aduersaire:  
 Mais mon cœur languissant tout bas dit le contraire,  
 Soupirant sous le ioug d'vne fiere beauté.  
**A** mes plus vrais amis ie ray ma volonté,  
 Et quand loing de vos yeux Amour me desespere,  
 Le sein d'estre content, de rire, & de me plaire,  
 Monstrant moies de douleur plus ie suis tourmenté.  
 Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martyre  
 Pour trauailler vn cœur rebelle à son empire,  
 Il veut que ie l'esproue en ma captiuité.  
 Il ne me plains pourtant d'vne peine si dure:  
 Mais helas! ie me plains de ce que ie l'endure  
 Non par rebellion, mais par fidelité.

XXIIII.

**M**ettez-moy sur la mer quand elle est courroucée,  
 Ou quand les vens legers soufflent plus doucement,  
 Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,  
 Vers la ceinture ardente, ou deuers la glacée:  
 Que ma fortune soit deçà delà poussée,  
 Bien haute aucunes fois, quelquefois bassement:

Que



Que mon nom glorieux viue eternellement,  
 Ou que du temps vainqueur soit ma gloire effacée:  
 Jeune ou vieil, pres ou loing, contant ou malheureux,  
 Que i'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,  
 Que mon ame aux enfers ou aux cieus s'achemine,  
 Iamais en mon esprit, tant que seray viuant,  
 On ne verra seicher ceste plante diuine,  
 Que des eaux de mes pleurs i'arrouse si souuent,

## X X V.

**A** Mour, à qui i'ay fait tant de fois sacrifice  
 De mon cœur tout sanglant reduit sous tō pouuoir  
 Si la voix d'un mortel peut les Di: ux esmouuoir,  
 Tens l'oreille à la mienne, & te montre propice.  
 Je ne demande pas que mon mal s'adoucisse,  
 Que tu blesses ma Dame, ou changes mon vouloir:  
 Je scay qu'un si grand heur ie ne puis receuoir,  
 Et que iusqu'à la mort il faut que ie languisse.  
 Pour fruit de mes labeurs donne moy seulement,  
 Que son nom glorieux viue eternellement,  
 Et que mes vers plaintifs, courriers de son merite,  
 Facent qu'apres mille ans les François estonnez  
 Gardent le souuenir d'une belle Hippolyte,  
 Plaignans les passions que ses yeux m'ont donnez,

## X X V I.

**G**rand Iupiter ministre de l'orage,  
 Pardonne moy, si ie ne puis penser  
 Qu'une beauté t'ait iamais peu forcer,  
 Epoinçonné de l'amoureuse rage.  
 S'il estoit vray, bruslant en ton courage  
 Pour la beauté qui me fait trespasser,  
 Ores qu'en l'air elle s'ose hausser,  
 Tu la prendrois, arrestant son voyage.

Mais

A M O V R S

Mais las, ma Dame, où vollez vous si hauts?  
 Je n'en puis plus, vne frayeur m'assaut,  
 Craignant pour vous qui me faites la guerre,  
 Ia n'est besoing que vous montiez aux cieus  
 Car vos beautez contraindront bien les Dieux  
 Pour vostre amour de descendre en la terre.

X X V I I.

**A**Mour en mesme instant m'aiguillône & m'arreste,  
 M'asseur & me fait peur, m'ard & me va glaçant,  
 Me pourchasse & me suit, me rend foible & puissant,  
 Me fait victorieux & marche sur ma teste.  
 Ores bas, ores haut, iouët de ma tempeste,  
 Il va comme il luy plaist ma nauire elaçant:  
 Je pense estre eschappé qu'ind ie suis perissant  
 Et quand j'ay tout perdu ie chante ma conqueste.  
 De ce qui plus me plaist ie reçois desplaisir,  
 Voulant trouuer mon cœur i'esgare mon desir,  
 L'adore vne beaste qui m'est toute contraire,  
 Ne m'empestre aux filez dont ie me veux garder:  
 Et voyant en mon mal ce qui me peut aider,  
 Las! ie l'approuue assez, mais ie ne le puis faire.

X X V I I I.

**O**Beaux yeux inhumains, pourquoy m'ebrazez vous  
 Allumant d'un regard tant d'ardent en moy ame?  
 Helas! ie brusle assez sans accroistre ma flame:  
 Pour Dieu faites moy grace & me soyez plus doux.  
 Bruslez vos ennemis, donnez leur mille coups,  
 Et les gardez de voir les beautez de ma Dame:  
 Mais moy qui vous adore, & qui seuls vous reclame,  
 Beaux yeux, d'un si grand heur ne me soyez ialoux.  
 N'estincelez pas tant lors que ie la regarde,  
 A fin que vostre effort cest heur ne me retarde:

Bas



Baïſſez vos chaux regards, flambez plus doucement:  
 Puis quand verrez mon ame en ces douceurs rauie,  
 Tournez comme vn éclair lancé ſoudainement,  
 Ie ne ſentiray pas que vous m'oſtiez la vie.

## CHANSON.

**P**our vous aimer ie veux mal à mon cœur,  
 Ie hay mes yeux, mon eſprit, & ma vie:  
 Et ſi ma mort vous peut rendre aſſouie  
 Ce m'eſt plaifir de mourir en langueur.

Hclas ic'aults, vos yeux cruels & doux  
 Par trop d'amour m'oſtent la cognoiſſance:  
 Car me hayant ſous voſtre obeïſſance,  
 C'eſt vouloir mal à ce qui eſt à vous:  
 Ie ne fault point, ie vous dois obeir:  
 Comme il vous plaïſt ie ſuis contraint de faire:  
 Cognoiſſant donc que vous m'eſtes contraire  
 Et me hayez doy-le pas me hair?  
 Voila pourquoy ſi plein d'inimitié  
 Ie me pourſuy d'vne guerre immortell:  
 Contre mon cœur mes deſirs ie rebelle,  
 Et de mon mal ie n'ay point de pitié.  
 Les yeux ouuerts ie cours à mon trespas,  
 Et ſuy l'aduis d'amour mon aduerſaire:  
 O Malheureux, faut-il donc que i'eſpere  
 Que vous m'aimiez quand ie ne m' aime pas?

## CHANSON.

**Q**uel feu par les vents anime,  
 Quel mont nuit & iour conſumé  
 Paſſe mon amoureuse flame?  
 Et quel Ocean fluctueux  
 Eſcume en flots impetueux

A M O U R S

Si fort que la mer de mon ame?  
**L'**Hyuer n'a point tant de glaçons,  
 L'Esté tant de launes moissons,  
 L'Afrique de chaudes arcines,  
 Le Ciel de feux estincelans,  
 Et la Nuit de songes volans,  
 Que pour vous l'endure de peines.  
**T**oute douleur qui nous suruient,  
 Peu à peu moins forte deuiant,  
 Le temps comme vn songel'emporte:  
 Mais il ne faut pas esperer  
 Que le temps puisse moderer  
 Le mal que vostre œil nous apporte.  
**R**ien n'est ici bas de constant,  
 Et tout se change en vn instant  
 Dessous le cercle de la Lune,  
 Les saisons, les iours, & les nuicts:  
 Sans plus mes amoureux ennuis  
 Sont hors de la reigle commune.  
**C**e iour me fut bien malheureux,  
 Qu'ie vey vos yeux rigoureux,  
 Quand les miens nouveaux tributaire  
 Rendirent mes sens & mon cœur  
 Aux chaines de vostre rigueur  
 Depuis liez comme Forçaires.  
**E**ncore le Forçaire arresté  
 S'allege en sa captiuité,  
 L'esperoir luy promet deliurance:  
 Mais en mon emprisonnement  
 Il n'atens point d'allegement,  
 La mort seule est mon esperance.  
**C**omme le Chasseur va suyuant  
 La beste qui volle deuant,  
 Laisant celle qui se vient rendre:  
 Ainsi la mort qui tout destruit,

Chasse

Chasse apres celuy qui la fuit,  
 Et se dedaigne de me prendre.  
 Le iour que ie fus asseruy,  
 Le vey, bien lors que ie vous vey,  
 Mille beautez vous faire hommage,  
 Mille amours, mille & mille appas:  
 Mais (ô chetif!) ie ne vey pas  
 Mon mal peint en vostre visage.  
 Rauy de vos perfections,  
 Ie ne peu voir les passions  
 Sortans des rais de vostre veuë,  
 Non plus que le pasteur lassé,  
 Qui dessus les fleurs reuerté  
 Ne voit le serpent qui le tuë.  
 Ce qui rend mon mal plus amer,  
 C'est qu'en souffrant, pour vous aimer,  
 Douleur qui ne peut estre dicté,  
 Ie n'en dois attendre aucun bien:  
 Car toute peine est moins que rien,  
 Eu esgard à vostre merite.  
 Si vous aimant i'ay trop osé,  
 Amour me doit rendre excusé,  
 C'est vn enfant sans cognoissance:  
 De moy, quoy qu'il faille sentir  
 Ie ne me scaurois repentir  
 D'auoir commis si belle offense.  
 Le plus souuent en vous voyant  
 La peur va mes sens effroyant,  
 Et le desespoir qui m'estonne,  
 Tout froid contre mon cuer se toint:  
 Et donroy, pour ne vous voir point,  
 Le plaisir que vostre œil me donne.  
 D'autrefois quand tout abbattu  
 Ie languy foible & sans vertu,  
 Vostre beauté ma mort retarde:

De



AMOURS

Deuant vous mes soucis s'en vont,  
 Et du mal que vos yeux me font  
 le guarý quand ie vous regarde,  
 Le traítre ennemi de ma paix  
 Me voyant tomber sous le faix,  
 A peur que trop tost ie finisse:  
 Et fait comme vn bourreau cruel,  
 Qui donne à boire au criminel  
 Pour le reseruer au supplice,  
 Ainsi pour plus me tourmenter,  
 Quelquefois il me fait goustier  
 D'vn plaisir de peu de duree:  
 Mais las ! i'esprouue aussi soudain  
 Que ce n'est qu'vn songe incertain,  
 Et que ma peine est alleuree.  
 Mon cœur qui souloit paratant  
 Voler leger comme le vent  
 Au gré de mille Damoiselles,  
 Vole autour de vous seuleuent,  
 Comme oiseau pris nouuellement  
 Auquel on a coupé les zels,  
 Quelquefois lassé d'adurer.  
 Ie suis contraint de murmurer,  
 Inuoquant la Mort inhumaine:  
 Mais quand ie la sens accourir,  
 Ie tremble, & ne veux pas mourir  
 De peur de voir mourir ma peine.  
 Mais en vain i'irois esperant  
 De trouuer remede en mourant,  
 Contre le desir qui m'enflame,  
 Tousiours durera ma douleur:  
 Car mon amoureuse chaleur  
 Est de l'essence de mon ame.

D'HIPPOLYTE. 77  
DV COURS DE L'AN.

**L**A comme vn cercle rond, qui tout en  
foy retourne,  
En foy-mefme reuiet tousiours en mouue-  
ment,

Et du point de fa fin reprend commencement,  
Courant d'vn pié gliffant, qui iamais ne feiourne,  
Ma peine en eft ainfi, peine hélas trop cruelle!  
Qui change à fôn plaifir mes faifons & mes iours:  
Car alors qu'elle arriue à la fin de fon cours,  
Comme l'An, par fa fin elle fe renouuelle.

Que l'An donc à fon gré diuerfement tournoye,  
Et que le clair Soleil marche par fes maifons:  
Amour dedans mon cœur fera quatre faifons,  
Et mon cruel tourment tiendra là mefme voye.

Quand le bel œil du Ciel, clair d'vne douce flame,  
Entrant au Muton d'or les fleurs reuerdira,  
Amour fils du Printemps dans mon cœur entrera,  
Faisant naiftre & fleurir les foucis en mon ame.

Et comme on voit alors couleur toure fondue  
L'eau que le froid Hyuer en glaçons refferoit:  
Amour touchant mon cœur, qui glacé demeuroit,  
Le fera fondre en eau par mes yeux efpandue.

Si du porteur d'Europe aux Iumeaux il arriue,  
Et fortant du Printemps il croiffe les chaleurs:  
Amour renforcera ma peine & mes malheurs,  
Sans que ie forte, Hélas! du ioug qui me captiue.

Et s'il laiffe, arriuant au Lyon effroyable,  
Le Cancré ardent de chaud, & de foif alteré,  
Lors mon cœur tout briffant d'vn feu demefuré,  
Sencira malheureux vn eſté trop durable.

Durant cefte faifon le Laboureur s'apreſte  
De cucillir le doux fruit des travaux endurez.

L

Moissonnant tout ioyeux les épis blonds dorez  
 Dont la mere Ceres va couronnant sa teste.  
 Et moy pour tant de peine, helas! trop mal femee  
 Au terroir infertil de vostre cruauté, voi  
 le n'espere cueillir en l'amoureux Esté,  
 Sinon perte de temps & de ra renomnee,  
 Si passant par la Vierge il entre en la Balance,  
 Et qu'auiours tempererez il égale les nuicts:  
 Amour sans moderer mes durables ennuis,  
 Rendra ma peine égale à ma perseuerance.  
 Comme en ceste saison la verdure s'efface,  
 Que l'hyuer puis apres faisons mourir en passant  
 Ainsi l'Amour cruel rend mon teint pallissant,  
 Attendant que la mort de tout poinct me defface,  
 Et quand du Scorpion coitrant au Sagittaire  
 Vers le cercle hyernal Phœbus s'adressera,  
 Amour de mille péurs mon espoir glacera.  
 Ayant pour mon hyuer vostre rigueur contraire,  
 Passant le Choure-corne & l'enfant de Phrygie,  
 S'il va d'un mesme cours les Poissons trauser,  
 Quel Tropicque assez froid lors poteray-je passer,  
 Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie,  
 Dursat ces mois derniers que la terre est gelee,  
 Portant neige & frimas au lieu de belles fleurs,  
 Les vents par leurs soupirs, & le ciel par ses pleurs  
 Regrettent la richesse au Printemps estaler,  
 Et moy versant des yeux vne éternelle pluye,  
 Et laschant maint soupir par les vents emporté,  
 Je me plains ne voyant la diuine beauté,  
 Qui comme vn doux Printemps faisoit fleurir ma vie,  
 Autour du Zodiac le Soleil se promeine,  
 Toufours en mouuement legerement dispos:  
 Ma Dame, autour de vous ie tourne sans repos,  
 Et du poinct de sa fin recomance ma peine.

ELEGIE.



## E L E G I E.



Ayez le cœur d'un Tigre, ou d'une Ourse  
 cruelle,  
 Soyez (s'il se peut faire) aussi fiere que belle,  
 Rien de tant de pleurs sans profit respar dus,  
 Et des pas qu'apres vous si souuent i'ay perdus,  
 Que vos yeux, dont les traits ma jeunesse ont defaicté,  
 Se dedaignent de voir la prise qu'ils ont faicté,  
 Comme bass: conqueste, & ne meritant pas  
 Que si braue guerriere en doive faire cas,  
 Ennemiez me playe, & dutez inhumaine  
 Avec tant de rigueur: c'est perdre vostre peine  
 De penser qu'à la fin mon cœur d'ennui lasé  
 Cesse de pourfuitoir le chemin commencé.

Amour pour mon malheur croit sa perseurance,  
 Puis de faire autrement ie n'ay plus de puissance,  
 Semblable au marinier par les vens emporré:  
 Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté.  
 Ainsi ma course, hélas! ne peut estre arrestee,  
 Le trait est décoché, la chance en est jettée,  
 Et sans espoir de mieux il faut persouer.

C'est heur aux malheureux de ne rien esperer,  
 Lors que de vos regards mon ame fut esprise,  
 Et que j'osay penser sa superbe entreprise  
 De vous offrir mon cœur si ie m'estoy promis  
 Quelque douce faueur de vos yeux ennemis.  
 J'aurois iuste raison d'acoufer sa promesse,  
 Rechargé d'oub sur coup de nouvelle tristesse:  
 Mais lors que ie vous vey ce grand maistre des Dieux,  
 Pour mieux vous contempler me debanda les yeux,  
 Et voyant que mon ame estoit toute esgarée  
 Parmi tant de beauté de luy me fine adorer:  
 Pour recenir mon cœur tout prest à desloger,  
 Me fit voir aussi tost mon apparent danger.

Mon malheur tout certain, mon audace, & ma perte,  
Et ma cruelle mort de vos beautez couverte.

Voy bien ce que tu fais (dit cest aveugle Enfant)  
Car si ces deux beaux yeux vont ton ame eschauffant,  
Et malgré la raison te forcent de me suivre,  
Chasse au loing tout plaisir, n'espere plus de viure,  
Banni toy de toy-mesme, & triste desormais  
Ne pense plus goustier de repos ny de paix:  
Et pour comble de mal, en prison si cruelle  
Desespere plus fort, plus tu seras fidelle.

Affez d'autres propos Amour me scut tenir,  
Amour, prophete seur de mes maux advenir:  
Mais il n'auança rien. Ma volonte forcee  
Suiuir obstinément sa conse encommencee,  
Resolu d'endurer tout ce qu'on peut penser,  
Et laisser les tourmens plustost que me laisser.

Aussi, belle Hippolyte, au milieu du martyre  
Vn soupir seulement de mes flammes ne tire:  
Je ne me plains iamais de ram de cruautéz  
Mais quand vous me tuez, ie chante vos beautez,  
Et ne vous blasme point de m'estre si rebelle:  
Car ie me suis promis que vous me friez telle,  
Et n'atten pas de vous vn plus doux payement  
Que mourir sans pitié seruant fidellement.

X X I X

Deux clairs Soleils la nuict estincelans,  
Et vne main trop belle & trop cruelle,  
M'ont ense noble vne guerre immortelle,  
Comblans mon cœur de d'sirs violans,  
Las ie n'esteins par mes pleurs ruisseflans  
De ces beaux yeux vne seule estincelle:  
Et ceste main, dont la blancheur me gelle,  
N'échauffe point par mes soupirs brusflans.  
Si ie suis pres, la main de pres m'enferme,

Et



Et les beaux yeux de loin me font la guerre,  
 Peü çans mon cœur comme vn blanc qui est mis:  
 Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,  
 Vous me prenez trop à vostre auantage,  
 Me combatant quec trois ennemis.

## E L E G I E.



**A** M A Y S foible vaisseau deçà delà porté  
 Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité  
 L'hyuer en pleine mer, que ma vague pensée  
 Est des flots amoureux haut & bas élancee.  
 Ainsi qu'un patient, dont l'esprit est troublé  
 Par l'effort rigoureux d'un accez redoublé,  
 Flote en songes diuers: l'humeur qui le tourmente  
 Fait chanceler son ame & la rend inconstante,  
 Vn debat après l'autre en l'esprit luy reuient,  
 Ainsi ie refuse, hélas ! quand ma fièvre me tient,  
 Chaud: fièvre d'Amour, inhumaine, & contraire,  
 Dont ie ne veux guairir quand ie le pourroy faire.  
 L'erre, esgaré d'esprit, furieux, inconstant  
 Et ce qui plus me plaist me desplaist à l'instant:  
 I'ay froid, ie suis en feüie malféure & deüie,  
 Sans yeux ie voy ma perie, & sans langue ie crie  
 Ie demande secours, & m'élançe au trespas:  
 Or ie suis plein d'amour, & or i'en aime pas,  
 Et couue en mon esprit vn discors tant extrême  
 Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.  
 Il faur, en m'efforçant, ceste poindte arracher  
 Qu'amour dedans mon cœur à si bien seü caché  
 Esteignons toute ardeur en nostre ame allumée,  
 Et n'attendons pas tant, qu'elle en soit consumée,  
 Desia ie cognoy bien que ie serz vainement,  
 C'est de ma guarison vn grand commencement:  
 Mais las qu'en foible endroit i'assie mon esperance,

„ Aux extremes périls peu fit la cognoissance.  
 Si ie cognoy mon mal ie n'en perds la douleur.  
 „ Cognoistre sans pouuoir c'est vn double malheur.  
 L'embrase ma fureur la peissant rendre esteinte.  
 Et voulant n'aimer plus, j'aime helas par contraincte.  
 Mais si ie pers mon temps sous l'amoureuse loy,  
 Quel autres des humains l'employe mieux que moy?

L'vn à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,  
 Accoures tant sa vie accroist sa renommee.  
 L'autre moins couragieux, d'auarice incité,  
 Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauureté.  
 L'autre en la Cour des Roys bruslé de conuouitise,  
 Pour vn espoir en eux engage sa franchise.  
 L'autre fend ses guerets par les riuieres trenchans.  
 Et n'est end ses desirs plus auant que ses champs.  
 Bref chacun se travaille, & nostre vie humaine  
 N'est que l'ombre d'vn songe, & qu'vne fable vaine.

Je suis donc bien-heureux d'auoir sçeu mieux choisir,  
 Sans loget icy bas mon celeste desir.  
 Vn puissant Dieu m'arreste, & pour gloire plus grande  
 Il me met sous le ioug d'vne qui luy commande.  
 Sçachant ne pouuoir sçadre autrement captiué  
 Mon esprit qui s'ouloira au Ciel s'est eleué.

L'Aigle au tierce de foudre, & ministre fidelle  
 Du tonnant Iupiter, Roy des oiseaux appelle  
 Pource que sans fléchir il soustient de ses yeux  
 Les traits esblouis sans du Soleil radieux.  
 Et que d'vne aile prompte au travail courant,  
 S'eleuant sur tout autre, il se perç dans la nuit.

Moy donc qui dresse au Ciel mon vol aduenteux,  
 Doy-je pas me nommer l'Aigle des amoureux?  
 Car si l'Aigle regarde vn Soleil clair de flame,  
 Il soustient fermement les deux yeux de ma Dame.  
 Deux Soleils flamboyans de rayons esclarcis,  
 Et qui d'ombreuse nuit ne sont iamais poireis.

Lors

Lors que sans y penser par fortune l'adultère  
 Ces amans abuzez qui ont l'ame surpris  
 De quelque autre beauté, ie me sens bien-heureux  
 D'estre ainsi que ie suis pour les yeux langoureux,  
 Et plains leur passion comme mal despendue,  
 Croyant qu'en autre part toute peine est perdue,  
 Et dis en m'estonnant: Dieu quel aveuglement  
 Trouble sufoit leurs yeux & leur entendement  
 Qu'ils n'aiment pas ma Dame? Amour qui les offense  
 Se montre en leur endroit enfant, sans cognoissance.

De moy, rien que cest oeil ne m'eust seu faire aimer,  
 L'ardeur d'autre desir ne pouuoit m'enflammer,  
 Un trait moins acere n'eust mon ame blessée,  
 Et de moins blonds cheueux ne l'eussent en lacee:  
 Auez amoureux propos ne m'eust pas enchanté,  
 Et n'eussent point languy pour vne autre beauté  
 Amour ie te pardonne, & ne fay plus de plainre  
 Puis que si belle fleche en mon sang tu as teinte.  
 Car pris en si haut lieu l'ayme tant mon tourment  
 Qu'en l'assaut des douleurs ie me plains seulement  
 Que si tard sa beauté mon ame ait retenue,  
 Et porte entie aux yeux qui deuant moy l'ont vuee.

Ab, qu'Amour m'a fait tort de m'auoir tant celé  
 L'heur ou le Ciel m'auoit en naissant appelé  
 Amans desesperez qui l'auiez tant seruie,  
 Chargez de mille ennuis, que ie vous porte enuie  
 Las pourquoy, malheureux, ay-ie tant atten  
 Ie voudroy, comme vous, m'estre plustost perdu  
 Sans auoir si long temps fait errer mon courage  
 Au gré de mille amours, inconstans & volage.

Mais ie me plains à tort: mon bon heur a souffert  
 Que i'aye aimé deuant pour estre plus expert,  
 Et sçauoir mieux courir mon amoureux flamme,  
 Quand les yeux d'Hippolyte auoyent forcé mon ame.  
 L'experience apprend, En ce commencement

J'apprenois à aimer pour l'aimer fermement,  
 Helas pour mon malheur i'en ay focu trop apprendre!  
 Heureux qui n'y sçait rien, & n'en veut rien entendre.  
 Or ie sçay recognoître Amour pour mon vainqueur  
 Comme on vit en aimant sans esprit & sans cœur,  
 Comme on peut receler vne douleur mortelle,  
 Ie sçay brusler de loin & geler auprès d'elle,  
 Ie sçay comme le sang vers le cœur s'amassant  
 De honte de frayeur rend vncint pallissant.  
 Ie sçay de quels filés la libertes' attache,  
 Ie sçay, comme vn serpent parmi les fleurs se cache,  
 Comme on peut sans mourir mille morts esprouer,  
 Chercher mon ennemie, & craindre à la trouver.  
 Ie sçay comme l'amant en l'amante se change,  
 Et comme au gré d'autruy de soy-mesme on s'efrange,  
 Comme on se plaist au mal, cōme on veille en dormant,  
 Comme on change d'estat cent fois en vn moment,  
 Ie sçay comme Amour vole errant de place en place,  
 Comme il frappe les cœurs auant qu'il les menace,  
 Comme il se plaist de pleurs & de soupirs ardans:  
 Enfant doux de visage, & cruel au dedans,  
 Qui de traits venimeux & de flammes se iouë,  
 Et comme instablement il fait tourner sa rouë.  
 Ie sçay des amoureux les changemens diuers,  
 Leurs pensers incertains, leurs desirs plus couuerts  
 Leur malheur assuré, leur douteux: esperance,  
 Leurs mots entrecrompus, leur promptie meffiance,  
 Leurs discordans accords, leurs regrets, & leur pleurs  
 Et leurs trop courts plaisirs pour si longues douleurs.  
 Bref, ie sçay pour mon mal, comme vne telle vie,  
 Inconstante, incertaine à tous maux asseruie,  
 S'égare au labirinth de diuerses erreurs,  
 Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:  
 Et comme vn chaud desir, qui l'esprit nous allume,  
 En sielle vn peu de miel de beaucoup d'amertume.



X X X

**C**E iour vn pauvre Amant triste & d'esperé,  
L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de  
tristesse,

Et la bouche en regrets, s'loigne sa Déesse,

Forcé du Ciel, cruel contre luy coururé;

Hela! à ce depart s'il se voit separé

De ce qui l'a fait viure heureux en sa destresse,

Que ne meurt il soudain sous le faix qui l'opresse,

S'affranchissant du mal trop long temps enduré;

Aussi seroit il mort vne si triste absence

Eust fini promptement sa vie & sa souffrance;

Mais le grand Dieu d'Amour, iuste vengeur du tort.

Pour plus le tourmenter le fait viure sans ame.

Car l'Amant qui se peut esloigner de sa Dame,

N'est pas assez puni par vne seule mort.

X X X I.

**O** Mon Cœur plein d'ennuy, que trop prompt l'arraché  
Pour immoler à vne, helas qui n'en fait conte!

O mes vers douloureux les courriers de ma honte,

Dont le cruel Amour ne fut iamais touché!

O mon teint pallissant, deuant l'âge seché

Par la froide rigueur de celle qui me domte!

O desirs trop ardens d'vne ieunesse prompte!

O mes yeux dont sans cesse vn fleuve est espanché!

O penfers trop, pensez, qui rebellez mon ame!

O debile raison, ô laqz, ô traits, ô flame,

Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mon  
malheur!

O douteux esperer, ô douleur trop certaine,

O soupirs embrasez, tesmoins de ma chaleur,

Viendra iamais le iour qui doit finir ma peine!

X X X I I.

**D**Vrant qu'un feu cruel dedans Rome saçage  
Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,

L 5

A M O U R S

Et qu'un bruit tout confus fait retentir les Cœur,  
 Des Romains malheureux lamentans leur déshonneur,  
 Néron, fuzil de meurtre, & de flamme & de rage,  
 Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,  
 Et chante en regardant le feu victorieux,  
 Laisant de sa rigueur à jamais tesmoignage.  
 Celle, qui de mon cœur tient le gouvernement,  
 Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement:  
 Elle rit de mes pleurs, mon malheur est sa gloire,  
 Son bel œil s'esjouit de me voir tourmenté,  
 Et se plaist de laisser en mes vers la memoire  
 De ma flamme éternelle, & de sa cruauté.

XXXIII.

L'Orig du nouveau Soleil en mes vœux adoré,  
 Qui pour luire autre part sa clarté m'a ravi,  
 Comment puis-je tant viure esloigné de ma vie,  
 Sans ame & sans esprit, palle & defiguré?  
 Mille plus fors que moy n'eussent pas tant duré,  
 Et la mort aussi tost leur tréist: si eust bannie:  
 Pourquoy donc du trespas n'est la mienne finie,  
 Veux que pour mon secours ie l'ay tant deuré?  
 L'en sçay bien la raison. Ceste mort trop cruelle  
 Voyant deuant mon cœur vostre image si belle,  
 Se retire eslonnee, & retient son effort,  
 O destin rigoureux d'un amant miserable!  
 En peinture, & de loing vous m'estes favorable:  
 Mais vraye, & près de vous, vous me donnez la mort.

XXXIIII.

SI ceste grand' beauté tant douce en apparence  
 Ne couure, ô ma Déesse, un cœur de Diamant,  
 Vous plaindrez mes douleurs, quand vous verrez  
 comment:

Amour

Amour m'a travaillé loin de vostre presence.  
 Mais las ! ie m'entreiens d'une vaine esperance  
 Car si mon foible esprit dure assez longuement  
 Pour vous reuoir, ma Dame, vne seule influence  
 Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.  
 Mon ame ores tenue en langueur inhumaine  
 Oubliant sa douleur paroistra toute saine,  
 Et les rais de vos yeux mes pleurs iront seichant,  
 Voyla comme vn bel œil de deux sortes m'offense,  
 Me blessant à la mort, & puis en m'empeschant,  
 Que ie ne puis monstret ma mortelle souffrance.

X X V

**Q**uand premier Hippolyte eut sur moy la victoire,  
 Et que l'ouuy mes yeux au iour de sa beauté,  
 Je ne scay qu'il m'admir: ie fu si transporté  
 Que de moy-mesme, hélas ! ie perdi la memoire  
 Mes sens estoient rauis en l'amoureuse gloire.  
 Et mon œil esblouy de si grande clarté,  
 Craignant ses chauds regards, s'abaissoit arresté  
 Sur son beau sein d'albastre, & sa gorge diuoir.  
 Je lenty mal & bien, chaud & froid à l'instant,  
 L'esperay sans espoir, l'eu peuri' osay pourtant,  
 Et parlay dans mon cœur mainte chose incognée  
 Je le fortifiauy pour les maux aduenir:  
 Et pour mieux y penser chassay le souuenir  
 De toute autre beauté que deuant l'auois veüe:

X X X V I

**O** Doux venin mortel, ô guide tromperesse,  
 O l'oubly gracieux des plus guiefues douleurs,  
 O résubell d'Amour, couuert de belles fleurs,  
 O nouvelle Serente, ô douce enchanteresse,  
 O paix instable & faulse, ô puissante Déesse,  
 Qui fais durer l'Amour, & qui crois ses chaleurs.

Esperan

A M O U R S

Esperance, où es-tu? las au fort des malheurs  
 Maintenant sans pitié ton secours me deïaisse  
**C**e fus toy qui me fis follement hazarder  
 En la guerre d'Amour, & tu suis sans m'aider,  
 Me laissant aux dangers compagne peu fidelle.  
 Helas retourne à moy, console mon tréspas,  
 Mais ie t'appelle en vain. On ne console pas  
 Auec peu d'Esperance vne douleur mortelle.

X X X V I I .

**T**ant d'outrageux propos, de courroux & d'orage,  
 Que le Ciel rigoureux deffus moy fait pleuvoir,  
 Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir  
 Au lieu de l'arrester l'animens d'auantage.  
 Ma foy, comme vn Soleil fendant l'obscur nuage  
 Des brouillars amassez, monstre micux son pouuoir  
 Seulement ie me plains que ie n'ose plus voir  
 Ces deux flambeaux diuins. astres de mon voyage:  
 Du Ciel en ce seul point & t'accuse la rigueur:  
 Tous les autres malheurs ne me font point de peur:  
 Renforçant mon ardeur plustost que de l'esteindre,  
 Car quand à vous seruir ie me suis préparé  
 Ie n'ay de mon amour aucun fruit & esperé:  
 Si ie n'espere rien, rien ne me fera craindre.

X X X V I I I .

**A**voir pour toute guide vn desir temeraire,  
 Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,  
 Sus vn mont de penfers, l'Esperance planter,  
 Puis voir tout renuerser par Fortune contraire:  
 Cognition assez son mal, ne s'en pouuoir distraire,  
 Chercher obstinément ce qu'on doit euitier,  
 Se nourrir de douleurs, nuit & iour lamenter,  
 Et fuyant ses amis croire à son aduersaire.  
 Ourdir

Où dir pour s'empescher mille nouveaux liens,  
 Estre serf d'un Tyran, qui rit du mal des siens,  
 Et jamais à leur foy trop ingrat ne regarde,  
**C**e sont les loix qu'Amour de ses traits escleruit  
 Sur le roc de mon cœur, le iour qu'il m'aferuit,  
 Et sans espoir de grace, il faut que ie les garde.

## X X X I X.

**I**E croy que tout mon lit de chardons est semé,  
 Qu'il est rude & mal-fait & Hé! Dieu suis ie si redre  
 Qu'ie n'y puis durer! ie ne fay que m'estendre,  
 Et ne sens point venir le Somme accoustumé,  
 Il est pres my-nuit, ie n'ay pas l'œil fermé,  
 Et mes membres lassez; repos ne peuvent prendre,  
 Sus, Phœbus, leue-toy, ne te fay plus attendre,  
 Et de tes clairs regards rends le Ciel allumé.  
**Q**ue la nuit m'importe, & m'est dure & contraire!  
 Mais pour tant c'est en vain, ô Phœbus, que i'espere  
 Auoir plus de clarté par ton nouueau retour.  
**C**ar ie seray couuert d'une effroyable nuit  
 Tant qu'un plus beau Soleil, qui me cache sa veue,  
 Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

## X L.

**A**Pas lents & tardifs tout seul ie me promeine,  
 Et mesure en resuant les plus sauvages lieux,  
 Et pour n'estre apperceu ie choisi de mes yeux  
 Les endroits non frayez d'aucune trace humaine,  
 Je n'ay que ce rempart pour defendre ma peine,  
 Et cache mon desir aux hommes curieux,  
 Qui voyans par dehors mes soupirs fureux  
 Jugent combien dedans ma flamme est inhumaine.  
 Il n'y a deormais ny riuiere ny bois,  
 Montagne ny rocher, qui n'entende ma vois,

Et

Et ma douleur trop forte à toute autre celee,  
 Mais'ay beau me cacher, ie ne me puis sauuer  
 En desert si sautrage, ou si basse ualee,  
 Qu'Amour ne me descouure, & me vicinne trouue.

X L I.

**A** Spre & sauuage cœur, trop fier & volenté,  
 Dessous vne douce, humble, angelique figure,  
 Si par vostre rigueur plus longuement i'endure  
 Vous n'aurez grand honneur de m'auoir surmonté.  
 Car soit quand le Printemps descouure sa beauté,  
 Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure,  
 Nuiet & iour ie me plains de ma triste aduenure,  
 De ma Dame & d'Amour sans repos tourmenté,  
 Ie vy d'un seul espoir, qui naist lors que ie pense  
 Qu'on voit qu'un peu d'humeur par loque accoustu-  
 eue la pierre ferme & la peut consumer. (mauce  
 Il n'y a cœur si dur, qui par constante preuue,  
 Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'esmeues,  
 Ny vouloir si glacé qu'on ne puisse enflammer.

X L I I.

**L**A mort qui porte enuie aux plus rares beautez,  
 Courrant toute clairté d'un tenebreux nuage,  
 Voult fermer les yeux qui m'ont mis en seruage,  
 Et punir d'un seul coup cent mille oruaitez.  
 Amour qui dans ces yeux prend ses traits indontez,  
 Tout au eugle qu'il est, cogneut bien son dommage,  
 O mort (s'esferia-t'il) si tu fais cest outrage,  
 Tu nous rendras tous deux cent fois moins redontez.  
 Laisse moy dans ces yeux qui font que ie commande,  
 Ie feray deormais ta puissance plus grande,  
 Et rendray par mes traits ton bras victorieux.

La Mort s'arresta court, oyant ceste promesse:  
Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,  
Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

## CHANSON.

**B**LESSE d'une playe inhumaine,  
Loing de tout espoir de secours,  
Je m'auance à ma mort prochaine,  
Plus chargé d'ennuis que de iours.

Celle qui me brulle en sa glace,

Mon doux miel, mon mal & mon bien

Voyant ma mort peinte en ma face,

Feint helas! n'y cognoistre rien.

Comment vn roc à l'onde marine

Elle est dure aux flots de mes pleurs.

Et clost, de peur d'estre benigne,

L'oreille au son de mes douleurs,

D'autant qu'elle pourfuit ma vie,

D'ennuis mon seruiçe payant,

Je la diray mon ennemie,

Mais ie l'adore en me hayant,

Las! que ne puis-je distraire,

Cognoistre mon mal, de la voir?

Ociel rigoureux & contraire

C'est toy qui contrains mon vouloir.

Ainsi qu'au cler d'une chandelle

Le gay Papillon voletant,

Va grillant le bout de son aile,

Et pert la vie en s'esbatant.

Ainsi le Desir qui m'affolle

Trompé d'un rayon gracieux,

Pait helas! qu'au eugle ie volen

Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

A MOVRS

CHANSON.



VE n'ay-ie la langue auffi pronte  
Lors qu'en tremblant ie vous raconte  
L'ardeur qui me fait consumer,  
Que ie fu prompt à vous aimer  
Quand vostre oeil de moy se retire

Ie conte si bien mon martyre  
Et l'effoit de vostre rigueur,  
Qu'il n'y a rocher si sauuage,  
Bois si dur, ne si sourd riuage  
Qui n'ait pitié de ma langueur.

Mes yeux deux riuieres coulantes,  
Més parolés routes brulantes,  
Més soufpirs menus & pressez  
Ma douleur tesmoignent assez.

Mais dés que de vous ie m'approche  
Mon cœur se gesse & deuiet roche  
Deuant vos attraits gracieux

Ie pers esprit, voix & haleine:  
Et voulant vous conter ma peine  
Ie ne sçay parler que des yeux,

STANSES



VAND au matin le grand flambeau des  
cieux,  
Pere du iour commence sa carrière,  
La nuit s'enuolle, & sa belle lumiere  
Mille thresors ouure deuant nos yeux:  
Quand au premier le flambeau de mon ame,  
Mon beau soleil à mes sens esclaire,  
Tout bas desir de moy se retire,  
Ravi de voir les beautez de ma Dame.

Mais

Mais comme on voit Phebus en s'auançant  
 Sur le midy, plus de chaleurs espandre,  
 Les vents cesser, & la terre se fendre  
 Aux rais du chaud, nostre œil esblouissant:  
 Ainsi la flamme esprise en mon courage,  
 Aux premiers iours bluetant doucement,  
 Est creuë en force, & me va consumant,  
 Troublant ma veuë au cours de mon voyage.  
 En fin la nuit à son tour commandant,  
 Par sa fraischeur esteint l'ardeur cuisante,  
 Couure de noir toute chose plaisante,  
 Et le Sommeil va sur nous respandant:  
 Ainsi la mort de ma flamme oruelle,  
 Flamme d'amour, la fureur esteindra.  
 Et pour iamaïs le Sommeil me tiendra,  
 Courrant mes yeux d'une Nuit éternelle.

## X L I I I

**B**ien qu'une fièvre tierce en mes veines bouillonne,  
 De cent troubles diuers mon agitant,  
 Medecins abusez ne des pas pourtant  
 Qu'une humeur cholérique ces tempestes me donne:  
 Je suis trop patient, ie n'offense personne:  
 Et vay de mes amis les courroux supportant,  
 Tout paisible & tout coy sans qu'en me d'espitant,  
 Le remasche vn venin qui le cœur m'empoisonne:  
 Celle dont l'infuence altere mes humeurs,  
 Qui fait par sa rigueur qu'auant l'age ie meurs,  
 Est cause de ma fièvre, & non pas la colere.  
 Las ie n'ay point de fiel! car ie vouldroy donner  
 Cent baisers, en mourant, à ma belle aduersaire,  
 Pour monstrier que ma mort ie scay bien pardonner.

**B**ien que le mal d'amour, qui me rend furieux,  
 Passe tout desespoir d'un amant miserable,  
 Si ne m'en plains-je point, & le trouue agreable:  
 Car ce qui vient de vous m'est tousiours gracieux:  
 Je reçoÿ plus de bien à mourir pour vos yeux  
 Qu'à viure au gré d'un autre à mes vœux favorable:  
 Tant peu l'affection d'une chose honorable,  
 Qui fait aimer sa perte & en estre enuieux!  
 Mais si vous adorant d'une obstiné courage  
 Vous ne croyez, ma Dame, à mon palle visage,  
 A mes pleurs, à mes vers, & à mon deconfort,  
 Quel espoir deormais faut-il plus que ie suiue,  
 Fors meourir deuant vous? Mais la preuue est tardiuue  
 Quand le mal seulement se cognoist par la mort.



**O**mmel, qui trop cruel au temps de mes  
 amours  
 M'as priué si souuent de plus douces pensées,  
 Tenant outre moy gré mes paupieres pressées  
 Lors que ie desiroÿ pouuoir veiller tousiours:  
 Or qu'une sture ardente en mon sang allumée  
 Change en feux mes soupirs, & mon oœur en fourneau,  
 Trempe au fleau d'Oubly bien auant ton rameau,  
 Et distille en mes yeux ceste liqueur aimée:  
 De grace que ie dorme, & que les troublemens  
 Qui font de mon esprit vae mer irritée,  
 Me donnent quelque trespas. Ainsi ta Pâlissee  
 Paye ceste faueur de mille embrassemens.  
 Heureux Glix qui dormez la moitié de l'année,  
 Les! qu'un somme aussi fort ne me peur-il tenir?  
 Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir  
 Soyent mes yeux pour iamais clos de la destinée.

Don

**D**'Ov vient qu'un beau soleil, qui luit nouvel-  
lement,  
Soit à tous favorable, & à moy si contraire:  
Il m'esblouit la veüe au lieu qu'il leur es-  
t eschauffé: les cœurs, & me va consumant. (clair.)  
L'autre Soleil du Ciel n'offense aucunement,  
Les lieux qui sont priez de sa flamme ordinaire:  
Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,  
Plus se me trouue loing de sa lumiere claire.  
Le t'accuse Nature, & me plains iustement:  
Car puis qu'il me devoit porter tant de nuisance,  
Allumant en mon cœur vn feu si vehement,  
Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance?  
Toutesfois si nostre age heureux par sa presence,  
Ne pouuoit sans mon mal voir ses yeux clairement,  
Je prens tout consolé ma mort en patience.  
» Qui meurt pour le public meurt honorablement,

## STANSES.

**S**ie languy d'un martyre incogneu,  
Si mon desir, iadis tant retenu,  
Ores sans bride à son gré me transporte,  
Me doy-je plaindre ainsi comme ie fais?  
» Vn nouveau mal fait de nouveaux effets,  
» Plus de beauté plus de tourment apporte.  
En ma douleur c'est pour me consoler  
Que l'aye osé si hautement voler,  
Et que la peur mon courage ne change.  
» Par les hazards l'honneur se doit chercher.  
Quand le malheur me fera trebucher,  
L'auoir osé m'est assez de louange.  
L'homme grossier en la terre arresté,  
Me peut nommer plein de temerité:  
J'aime trop mieux estre veu temeraire,

AMOURS

Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.  
 „ Vn seul sentier n'est clos à la vertu,  
 „ Et au couard rien n'est facile à faire.  
 Les grands palais sont plus batus de vents,  
 Et les hauts monts vers le Ciel s'esleuans  
 Presque tousiours sont frappez de l'orage:  
 Mais c'est tout vn du ciel nous approchant  
 Cherchons la mort. plustost qu'en nous cachant  
 Viure & monstrier qu'ayons peu de courage.

X L V.

**L'**Eau tombé en lieu bas gouste à gouste, ha puiffance  
 Contre les mabres durs, cauez finablement:  
 Et le sang du Lyon, force le Diamant,  
 Bien qu'il face à l'enclume & au feu resistance.  
 La flamme retenué en fin par violance  
 Brise la pierre viue, & rompt l'empeschement:  
 Les Aquilons mutins souffians horriblement  
 Tombent le Chesne vieux qui fait plus de defense.  
 Mais moy, maudie Amour, nuict & iour soupirant,  
 Et de mes yeux meurtriers tant de larmes tirant,  
 Tant de sang de ma playe. & de feu de mon ame,  
 Je ne puis amollir vne dure beauté,  
 Qui las! tout au contraire accroist sa cruauté  
 Par mes pleurs, par mes s'g, mes soupirs & ma flame.

X L V I.

**S'**il n'y a rien si froid ne si glacé que celle  
 Qui me fait par ses yeux sans pitié consommer,  
 D'où peut elle en nos cœurs tant de flammes semer,  
 Veue que le sien est pris d'vne glace eternelle?  
 C'est vn estrange cas, quel ardeur immortelle,  
 Qui a source en ses yeux, & la puisse allumer:

scm



Semblable au beau Soleil qui peut tout enflammer:  
 Bien qu'il n'ait point en soy de chaleur naturelle.  
 Seroit-ce point amour, le tyran sans merci,  
 Qui frappant de ses traits sur son cœur endurci,  
 Fist faillir tout ce feu pour consumer nos ames:  
 Comme on voit vn caillou restrapé maintes fois,  
 Par force auec du fer, seruir d'amorce au bois,  
 Et sans deuenir chaud faire laillir des flames?

## XLVII.

**V**ous n'estes point mes yeux, ô trompeuse lumiere,  
 Par qui le trait d'Amour dans le cœur m'est venu:  
 Si vous estiez mes yeux, vous n'eussiez méconnu  
 Celle qui tient mon ame à son gré prisonniere.  
 Las vous estes mes yeux ! mais la faute premiere,  
 Et l'ennuy que par vous ie fois serf de uenu,  
 Rend vostre ardent desir maintenant retenu,  
 Et vous faict abaisser pour ne voir ma guerriere.  
 C'est trop tard, pauures Yeux, c'est trop tard attendu:  
 La sagesse vous vient lors que tout est perdu:  
 Vn conseil tout diuers desormais il faut prendre.  
 Regardez-la sans cesse, admirez ses beautez  
 Et flamme dessus si comme en mon cœur apportez  
 A fin que sans languir ie sois réduit en cendre.

## XLVIII.

**A**vtour des corps, qu'vne mort auancée  
 Par violence à priuez du beau iour,  
 Les Ombres vont, & font maint & maint tour,  
 Aimans encor' leur despouille laissée.  
 Aulieu cruel, où i'eul l'ame blessée  
 Et fu meurtry par les fleches d'Amour,  
 l'erre, ie tourne & retourne à l'entour,  
 Ombre manditte, errante & dechassée.

A M O U R S

Legers Esprits plus que moy fortunez  
 Comme il vous plaist vous allez & venez  
 Au lieu qui clost vostre depouille aimée,  
 Vous la voyez vous la pouuez toucher,  
 Où las! ie crains seulement d'approcher  
 L'endroit qui tient ma richesse enfermée.

X L I X .

**T**ourne, mon Cœur, ailleurs ton esperance:  
 Laisant le bien vainement desiré,  
 Pour vn mortel c'est trop haut aspiré,  
 Il faut couper l'aile à nostre arrogance.  
 Amour ingrat est ce la recompense  
 D'auoir souffert, seruy, prié, pleuré,  
 Et sans flechir si long temps enduré,  
 Qu'on me reproche aujourdhuy l'inconstance?  
 Plein de fureur ie ne fay que songer  
 Que ie doy faire, à fin de me venger  
 Des fiers courroux d'vne ame si rebelle.  
 C'est le meilleur de me donner la mort:  
 Car ie ne puis luy faire plus de tort  
 Qu'en la priant d'vn qui est tout à elle.

**A**mour, si l'ay souffert, fidelle à ton empire,  
 Sans me lasser de toy, tant d'ameres douleurs:  
 Si ie t'ay mille fois abreuué de mes pleurs,  
 Et si tes plus beaux traits en mon cœur ie retire:  
 Velle vers la beauté qui me tient en martyre,  
 Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:  
 Amolli son courroux, adouci ses rigueurs,  
 Et fay que son bel oeil recommence à me luire.  
 C'est le douzième toug que cest oeil courroucé  
 Entre mille dangers sans clairté m'a laissé,

N'ay

N'ayant pour me guider que ma flamme immortelle,  
De grâce, en ma faueur, Amour, va la blesser:  
Ou si tu la crains trop, & ne me veux laisser,  
Tire de mon cœur mefine, & frape la cruelle.

## L I

**D**epuis deux ans entiers, que j'aime vne beauté,  
Perle vniue du monde, & sa fleur immortelle,  
Trois fois tant seulement j'ay peu parler à elle,  
Voyez de mon malheur l'estrange cruauté!  
Encor de doux loyer, que j'auois achete  
Par tant de passions & de peine immortelle,  
Trois fois m'est emp. sché par la force cruelle  
Du malheur enuieux, dont je suis surmonte.  
C'est (peu-estre) mon bien, dont ie n'ay cognoissance  
Car si son oeil diuin m'oste toute puissance,  
Me raut, me transpore, & me rend furieux:  
S'il fait que sans espoir mon amour continue,  
Que seroyent s. s propos fauorisez des yeux  
Helas pour me tuer c'est assez de sa veüe!

## L I I

**P**our tant d'ennuis diuers, tant de flamme & de glace,  
Qui font en mon esprit vn si contraire effort.  
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mō decōfort,  
Et pour tāt d'autres maux dont l'amour me menaço  
Pour vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace,  
Pour auoir coniué des premiers à ma mort,  
Et fait que mon desir se maintienne plus fort,  
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse.  
O beaux yeux, qui pleuuez tant de feux & de traits,  
Ie ne demande pas que m'accordiez la paix,  
Que vous soyez plus doux, q'entiez moins de flammes:  
Pour tout bien ie requiers, que croi sans en rigueur.

AMOURS.

Pour butte à tous vos traits vous choisissiez mō cœur,  
Et que vous dedaigniez de blesser d'autres ames.

L I I I.

**I** Estoy dans vne salle ombragé de la presse!  
Pour voir, sans estre veu, ma Dame qui dansoit,  
Le peuple à l'environ tout ravi s'amassoit  
Louant d'ame & de voix ceste vnique deesse.  
En vain la voulant voir sur les piez ie me dresse,  
Car mon foible regard assez ne s'auançoit:  
Mais mon cœur s'enflammant ainsi qu'elle passoit  
Remerqua sans mes yeux les pas de ma princesse.  
Dieu que l'âme mon cœur, bien que mal conseillé  
Il ait receu l'amour dont ie suis trauaillé!  
Le plaisir qu'il ma fait mes douleurs recompense.  
Aussi bien mes deux yeux couuerts d'obscurité  
N'eussent peu soutenir sa diuine clairté,  
Tant ils font auenglez de pleurer mon offense.

L I I I I.

**S**i doucement par son regard me tuë:  
Ce Basilio de ma mort desireux,  
Que ie le cherche, & me sens bien-heureux  
En mon malheur d'estre pres de sa veuë,  
D'aise & d'ennuy mon ame est toute esmeuë,  
Quand ie puis voir ses beaux yeux amoureux:  
De cent couleurs mon visage se muë,  
Ie tremble tout, & suis aduentureux,  
Qui penseroit d'vne mesme fontaine  
Pouuoir couler le repos & la peine,  
Peur, hardiesse, ennuy, contentement?  
Comme au Chaos tout se mesloit ensemble,  
Ainsi cest ceil cent contraires assemble  
Dans le chaos de mon entendement.

L V.



## L V.

**V**ouloir ambitieux, Esperance interd'ite,  
 Desirs prompts à mô mal, qui m'auez sceu force,  
 Peudurables desseings, mal assuré penser,  
 Courage, hélas! trop grand pour force si petite.  
 Et vous rares beautez de la ieune Hippolyte,  
 Qu'amour fait si souuent par mes yeux repasser  
 Pour Dieu, mes ennemis, vueillez vn peu cesser  
 Et que vostre rigueur à pitié vous incite:  
 Ne voyez vous comment trop tost vous me tuez?  
 Je ne languiray point si vous contiquez,  
 „ Vne extreme douleur ne peut estre durable.  
 Et c'est ce qui me trouble, & me fait soupirer:  
 Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,  
 Que ie tasche à durer pour le faire durer.

## L V I.

**B**ien que ma patience & ma foy vous ennuye,  
 Et que la fermeté vous fasche extremement,  
 Je ne me puis garder de vous faire vn serment  
 Tout prest de le sceller du sang & de la vie:  
 Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie  
 Cessent de m'eclairer si ie pense autriment:  
 C'est qu'en despit du Ciel, de fortune, & d'enuie,  
 Vif & mort le seray vostre eternellement.  
 Les courroux, la rigueur, le temps, & la distance  
 Seruiront de rempart pour garder ma constance,  
 Que vos nouueaux desirs ne pourront entamer:  
 Je ne fay rien pour moy d'vser de ce langage:  
 Car iescay qu'on ne peut vous fascher dauantage,  
 Que de vous menacer de tousiours vous aimer.

## L V I I.

**S**Ouci chaud & glacé, que la crainte a fait naistre,  
 Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,

A M O U R S.

Et pendant que la flamme & le gel vas m'eslant  
Troubles, pers & destruis tout ce qu'Amour fait  
croistre:

Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mon maistre,  
De cent chaudes sureurs mon esprit martelant,  
Va, retourne au Cocyte, & me laisse dolent,  
Comme vn Tigre enrage, de ma chair me repaistre.  
Sur les glaces d'Enfer passe entre mille cinuis  
Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuits,  
Non moins troublé du faux, que de seures nouuelles,  
Va t'en, tout ton venim est entré dedans moy,  
Ie n'ay point d'autre sang, hélas! donques pourquoy  
Me viens-tu retroubler par ces larmes cruelles?

L V I I I.

Q V and ie voy flamboyer ceste heureuse planete,  
De nostre age imparfaict l'admirable ornement:  
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegement,  
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.  
Car ainsy comme on voit la fatale Comete,  
Flambante en longs cheuenx, n'apparoir nulle ment  
Sans la mort d'vn monarque, ou sans vn changement,  
Quand quelque Seigneurie est pres d'estre suiuite.  
De mesme hélas! ie crains que ce diuin flambeau  
De ma foible raison presage le tombeau,  
Ou qu'au moins ie verray ma liberté restrindre.  
I'ay peur qu'en pire estat on me face changer,  
Mais (ô moy desolé!) i'en suis hors du dangier,  
I'ay tant & tant de maux que plus ie ne dooy craindre.

L I X.

C O m m e quand il aduient qu'une place est forcee  
Par vn cruel assaut du soldat furieux,  
Tout est mis au pillage, on voit en mille lieux  
Feux sur feux allumez, mort sur mort amassée:

Mais

Mais si ne peur sa gloire estre tant abaissée,  
 Qu'vn arc, vne colomne, vn portail glorieux  
 N'eschappent la fureur du fer victorieux,  
 Et ne restent entiers quand la flamme est passée.  
 Ainsi durant les maux que j'ay tant supportez  
 A la honte d'Amour, & de vos cruautez  
 Depuis que par vos yeux mon ame est retenue.  
 En dépit du malheur contre moy conjuré,  
 Mon cœur inuiolable est tousiours demeuré,  
 Et ma foy iusqu'ici ferme s'est maintenue.

## L X.

Celle qui de mon mal ne prend point de souci,  
 Comme si de ces yeux il n'auoit sa naissance,  
 Se rit de mes douleurs si tost que ie commence  
 A me plaindre en pleurant de son cœur endurci.  
 J'ay beau m'humilier & luy crier merci,  
 Merci de l'aimer trop: car c'est ma seule offense:  
 Elle en est plus rebelle, & se plaist que ie pense  
 Qu'vn courrage si fier ne peut estre adouci.  
 Ce n'est pas toutesfois ce qui plus me tourmente,  
 Car sa rigueur m'est douce, & mon mal me cōtente.  
 Voyant mes beaux vainqueurs ses yeux que l'ame  
 Ie me plains seulement de voir, que la cruelle  
 Ne croit pas que ie l'aime, & m'appelle inconstant,  
 Ou dit que mes ennuis viennent d'autre que d'elle.

## L X I.

Sommeil, paisible fils de la Nuit & solitaire,  
 Pere alma nourricier de tous les animaux,  
 Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,  
 Et des esprits blessez l'appareil salutaire,  
 Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?  
 Pourquoy suis-je tout seul rechargé de trauaux

Or.

AMOURS

Or que l'humide Nuit guide ses noirs cheuaux,  
 Et que chacun iouist de ta grace ordinalre;  
 Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,  
 Et ces songes vollans comme vn nuage épais,  
 Qui des ondes d'Oubli vont lauant nos pensées  
 O frere de la Mort que tu m'es ennemi!  
 Je t'iuoque au secours, mais tu es endormi,  
 Et t'ards tousiours veillant en tes horreurs glacées.

LXII.

**S** Il le pasteur de Troye, esleu diuinement  
 Pour iuger des beautez de trois grandes Deesses  
 Dédaigna les grandeurs, la gloire, & les richesses  
 Pour la Grecque beauté, pris de son iugement:  
 L'en eusse fait autant: il fist fort sagement.  
 Car auprès de vos yeux pleins de douces rudesses,  
 Quels thresors, quels hōneurs, triomphes & hautes ses  
 Pourroit mouuoir mō-cœur si ferme en vous aimât?  
 Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,  
 Quel trophée assez digne orneroit la victoire  
 Du cœur qui bien aimant vous pourroit acquerir?  
 O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere, (gair,  
 L'or & les vains honneurs soient cherchez du vul-  
 Rien ne me plaist q̄ vous, pour vous ie veux mourir.

LXIII.

**R**endez-vous plus cruels, beaux Yeux qui me hlessez,  
 Ce trait dōux & piteux, m'empoisonne & me tuë:  
 Ah! non, durez ainſi, Mon ame est combatuë  
 De trop de desespoirs vous voyant courroucez.  
 Temperez seulement ces rayons élancez  
 Trop clairs & trop ardans qui m'offusquent la veuë,  
 Mais ne les baiffiez pas: car mon mal continuë,  
 Et mon espoir defaut quand vous les abaissez.

Doux,

D'HIPPOLYTE 91

Doux, cruels, humbles, fiers, grais & trempez de larmes,  
 Amour pour ma douleur trouue en vous affez d'ar.  
 D'agreables langueurs, & de plaisans trespas: mes,  
 Bref, toutes vos façons, beaux yeux, m'ostent la vie,  
 Hé! donc pour mon salut cachez-vous ie vous prie  
 Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXIIII.

**L** E tyran des Hebreux transporté de furie  
 Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens,  
 Que ie tue en maillor de pensez languissans,  
 Et ne touche à celuy qui menace ma vie,  
 Car luy desia rusé fuyant ceste turie  
 Se sauue à la beauré qui domine mes sens,  
 Et là tout assure rit des maux que ie sens,  
 Et m'abuse sans fin par quelque tromperie:  
 Or' en ses chauds regards ce penser se formant,  
 Or' en ses doux propos mon esprit va charmant,  
 L'emprisonne & l'estraint en des chaines pesantes  
 Helas c'est le malheur qui m'estoit destiné,  
 Et que me presageoyent deux estoiles luisantes  
 Que ie voy sur le point que ce meschant fut né!

LXV.

**Q** Vand l'ombrageuse nuit nostre iour decoloré,  
 Et que le clair Phébus se cache en l'Ocident,  
 Au Ciel d'astres semé les mortels regardant  
 Prisent or' ceste estoille, & or' ceste autre encore.  
 Mais sitost qu'à son tour la matinale Aurore  
 Fait leuer le Soleil de rayons tout ardanr,  
 Lors ces petits flambeaux honteux se vont perdant  
 Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.  
 Ainsi quand mon Soleil sa splendeur va cœlant,  
 On voit deçà delà maint astre estincelant,

Et



AMOURS

Et le monde abusé mille Dames reuert,  
 Mais dès qu'il apparoit, adieu foibles clairtez,  
 Tout obiect s'obscurcit, & ce Roy des beautez,  
 Comme en son firmament, d'as tous les cœurs éclaire.

L X V I.

**Q** Veie suis redevuable à la douce pensée  
 Qui nourrit mon esprit de son bien séparé!  
 Iamais sans tel secours ie n'eusse tant duré,  
 Si fort de vos beautez ma poitrine est blessée.  
 Quand par crainte ou respect il faut force forcée  
 Que l'esloigne vostre œil dont ie suis éclairé,  
 Ie mourrois à l'instant triste & desespéré  
 N'estoit ce reconfort de mon ame oppressee,  
**Mari, frere, vallers ne scauroient l'empescher**  
 Que iusqu'à vostre liect ne se puisse approcher,  
 Vous voit, vous entretient, vous estime admirable.  
**Las si vous l'entendiez que d'heur m'en aduendroit!**  
 Car vous disant mon mal, ie scay qu'elle rendroit,  
 Moy content pour iamais, vous douce & pitoyable.

L X V I I.

**A** Mour, choisis mon cœur pour butte à tous tes traits  
 Et bapstis ta fournaisie en ma chaude poitrine,  
 L'estimeray tousiours ta cruauté benigne,  
 Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.  
**J'ay veu tant de clairtez, de tresors, & d'atraits**  
 D'vn œil doux, d'vn beau front d'vne gorge yuoi-  
 Et goûté la douceur d'vne voix si liuine, trine,  
 Que i'oublie à bon droit les maux que tu m'a faits,  
**O celestes beautez si pleines de merueilles!**  
 O propos, qui sonnez tousiours en mes oreilles,  
 Que vous m'avez eue d'vne douce rigueur!  
**Que vous auez ietté de soulfphre sur ma flamme!**

Que

Que vous m'avez laissé d'aiguillons dedans l'ame,  
De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur

## L X V I I I.

**L** Angue muette à mon secours tardive,  
Que m'a serui tant d'hour que j'ay reçeu  
De voir ma Dame ? aussi bien tu n'as focu  
Dire le mal, qui de repos me priue,  
Propos bruslans, voix dolente & plainiue,  
Vostre faueur ceste fois m'a deceu:  
Car vn seul mot hor de moy n'est issu  
Propre à monstret combien ma peine est viue,  
Mais qui ne fut autant que vous surpris?  
L'estonnement gela tous mes esprits,  
Ie deuis sourd, sans pouls, & sans haleins:  
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,  
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,  
Et ne restay qu'une peinture vaine.

## L X I X.

**D**E quels couteaux fut mon ame blessée,  
Et qu'elle flamme en mon cœur s'alluma,  
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma,  
Pour me tuer sans l'auoir offensée?  
Que d'une plainte en pleurant commencée  
Ne fis-je voir le dueil qui m'entra ma?  
Ie l'essayay : mais la douleur pressée  
A mes propos le passage ferma.  
Que ne leur-elle au moins sur mon visage  
Mes passions me voyant tout transi,  
Palle mon teilar, mes yeux couuerts d'ombrage,  
Qui pour ma bouche alors crioyent merci?  
Helas! la Nuit m'osta cest aduantage,  
Et l'empescha qu'elle me vist ainsi.

Mes

**M**Es yeux accoustumez au iour de vostre veuë  
 Sont clos aussi soudain que vous disparoissez,  
 Et des autres beautez les rayons elancez  
 Ne sont pour m'esclairer qu'une effroyable nuë.  
 Mon ame en vos cheueux est si bien detenuë,  
 Mes sens de trop d'amour sont si fort insenscz,  
 Evers vous mes desirs tellement sont dressez,  
 Qu'aucune autre beauté n'est de moy recogneuë.  
 Et si le Ciel ialoux me force à vous laisser,  
 Quelque mont, fleuve, ou bois que ie puisse passer.  
 Bien qu'aus desert glaces pour iamais se m'habite,  
 Toufours malgré le temps, la distance & les lieux,  
 Vostre beauté diuine, ô celeste Hippolyte,  
 Sera pres de mon cœur s'elle est loin de mes yeux.

**I**E vay conrant les iours & les heures passees  
 Depuis que de mon bien ie me suis separé,  
 Et qu'avec vn grand Roy des mortels adoré  
 I'ay choisi pour sciour ces campagnes glacees:  
 Amour qui vois sans yeux mes secrettes pensees,  
 Si ie t'ay iusqu'ici sainctement reueré,  
 Chasse, ô Dieu, le regret dont ie suis deuoré  
 Et tant de passions dans mon ame amassees.  
 Fay qu'avec moies d'ardeur ie desire à la voir,  
 Ou que de moy grand Roy congé ie puisse auoir,  
 Ou m'apprens à voller & me preste tes ailes,  
 Ou ne fay plus long temps mon esprit egarer,  
 Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,  
 Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.



## LXXII.

**A** Vnid des Aquilons en la froide Scythie,  
 Où iamais le Soleil ne se daigne leuer,  
 Je ne puis, malheureux, de remede esprouer,  
 Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie,  
 Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,  
 M'accompagne par tout, par tout me vient trouver,  
 Et parmi les rigueurs d'un eternal Hyuer  
 Elle fait que mon ame en braise est conuertie,  
 Mais le plus grand ennuy, dont ie suis tourmenté,  
 C'est de sentir le feu sans en voir la clairté,  
 Mon Soleil luit ailleurs qu'ad plus fort il m'enflame.  
 N'est-ce vn presage seur qu'en bref ie doy mourir?  
 Je suis loin du plaisir qui me peut secourir,  
 Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

## CHANSON.



**A** NT que i'ay eu du sang, des soupirs & des  
 larmes,  
 I'ay payé le tribut à vostre cruauté,  
 Esperant seulement par ma fidelité  
 De vos cruelles mains faire tomber les armes.  
 Je n'ay plus cest espoir, mais i'ay bien cognoissancé  
 Que pour plus m'affoiblir vous m'alliez outrageant,  
 Ainsi qu'un fier Tyran ses suiets va chargeant,  
 Pour les deffaire apres avec moins de defense.  
 Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie  
 Sera fin de mon mal, & de vostre desir.  
 Je mourray bien contant de vous faire plaisir,  
 Mais fâché que de moy ne ferez plus seruire.  
 C'est le poignant regret qui m'opresse & m'entame,  
 Et qui fait que ie meurs triste & desesperé,  
 Avec cest autre loing dont ie suis martyré,  
 Sçauoir apres ma mort que detiendra mon ame,

N

A M O U R S

sa constance & sa foy, sa despouille meurtrie,  
 Son martyre enduré la doit faire sauuer:  
 Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuee,  
 Et damner à bon droit pour son idolatrie.  
 Car en vous seulement elle auoit sa fiance,  
 Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,  
 N'adoroit rien que vous, & constant, affermoit  
 Qu'il n'estoit nul salut hors de ceste creance.  
 Et qui plus est encor' elle est tant oblinee  
 Que ceste vieille erreur ne veut point delaisser:  
 Et dir, pour tout confort, qu'il luy plaist de penser,  
 Que par trop vous aimer elle sera damnee.

C O M P L A I N T E.

**H**ELLE manie est egale à ma rage?  
 Quel mal se peut à mon mal comparer?  
 Je ne sc'ay uoy ny crier, ny pleurer,  
 Prescé du dueil qui grossist mon courage.  
 Helas! estouffe, & la fureur soudaine  
 Me cloist l'ouye, & m'auugle les yeux!  
 Mais ce m'est heur de ne voir plus les cieux,  
 Les cieux & uels, coupables de ma peine.  
 Au uaste estroit maintenant ie ressemble,  
 Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rends  
 Mon ceil aussi larme à la me respand:  
 Ce qu'en mon cœur de riuieres s'assemble.  
 Maudit le iour que premier ie vey luire,  
 Pour estre esclaué à si forte douleur!  
 Le Ciel alors pleuant sur son malheur  
 Versi sur moy ce qu'il auoit de pire.  
 Autres maudits, qui trop pleins de licence,  
 Meur & plaisirs aux humains destinez,  
 Puis qu'en n'aissant de nous vous ordonnez,  
 Que n'est la faute, ou que serit l'innocence?

Helas

Helas de rien ! i'en puis seruir de preuve,  
 Qui n'ay iamais vn tourment merité:  
 Et toutesfois par vostre cruauté  
 Plus miserable au monde ne se treuve.  
 Tout est bandé pour me faire la guerre,  
 Par mes amis mille ennuis ie reçoÿ.  
 Que doy-ie faire? Il n'y-a point pour moy  
 De Dieux au Ciel, ny de Fortune en terre.  
 Dans les Enfers cherchons donc allégeance,  
 Parmy l'effroy, les fureurs, & les cris,  
 Accompagné des malheureux esprits,  
 Qui pour ma peine oublieront leur souffrance.  
 Haston la mort, seul but du miserable:  
 Mais tout ainsi que mes iours ont esté  
 Couuerts d'ennuis, d'horreur, d'obscurité,  
 Soit mon trespas horrible & detestable.

## CHANSON.



**P** O U R voir ma fin toute assuree  
 Que vos rigueurs ont preparee,  
 Je ne me plains aucunement  
 Car veu la douleur qui m'offense,  
 La Mort venant soudainement  
 Me tiendra lieu de recompense.  
 Sans plus pour mes yeux ie me plains,  
 Ces yeux qui vous ont veu si belle,  
 Prêuez d'une lumiere telle  
 Faut il helas qu'ils soyent estainctz?  
 Faut-il aussi que mes oreilles  
 Aprés tant de douces merueilles  
 Raniſſent l'esprit bien heureux,  
 Pour iamais demeurent fermées,  
 Sans que vos propres amoureux  
 Le puissent plus rendre charmes?

A M O U R S

Ce m'est vn ennuy trop amer  
 Qu'il faille que ce cœur perisse  
 Qui sur nay pour vostre seruice,  
 Et qui osa bien vous aimer.  
 Mais en ce regret qui m'affolle  
 Peu à peu ie me reconfole  
 Pensant que c'est vostre vouloir:  
 Car puis que ma mort vous est chere,  
 Ie n'ay garde de me douloir  
 D'une chose qui vous peut plaire.

C H A N S O N.

**S** C A V E Z - V O U S ce que ie desire  
 Pour loyer de ma fermeté  
 Que vous puissiez voir mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.

Le Ciel ornant vostre ieunesse  
 De ses dons les plus précieux,  
 Pour mieux me monstrier sa richesse  
 M'éclaira l'esprit & les yeux:  
 Toujours depuis ie vous admire  
 D'un ceil tout en vous arresté:  
 Mais vous ne voyez mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.  
 Maudite soit la cognoissance,  
 Qui m'a cousté si cherement:  
 Ma douleur n'a en sa naissance,  
 Que d'auoir veu trop clairement.  
 Las ! iay bien raison de maudire  
 Ce qui perdit ma liberté,  
 Puis que ne voyez mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.  
 L'auengle enfant qui me commande,  
 Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,  
 Les deux yeux comme à luy vous bande,

A fin que foyez sans pitié.  
 Il le faut: car i' ose bien dire,  
 Que n' auriez tant de cruauté,  
 Si vous pouuiez voir mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.

Si le ciel de vostre visage  
 Luit de mille perfections,  
 Il n'en peut auoir d' auantage  
 Que mon cœur à de passions:  
 Il pleure, il gemist, il soupire,  
 D' amour nuist & iour tourmenté:  
 Helas! voyez donc mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.

Ie me plains d' auoir trop de veuë,  
 Moy qui ne puis voir seulement  
 Parmi tant d' ennuy qui me tue,  
 Un seul trait de contentement.  
 Aueugle au bien ie me puis dire,  
 Et au mal trop plein de clairté,  
 Ne pouuant rien voir que martyre  
 Au miroir de vostre beauté.

Puis qu' on guarist par son contraire,  
 Tout l' espoir que ie puis auoir  
 Est de sortir de ma misere  
 Lors que ie cesseray de voir.  
 A la mort donc ie me retire  
 Pour rendre mon mal limité,  
 Lors si ne voyez mon martyre  
 Ie ne verray vostre beauté.

## CHANSON.

**L**E mal qui me rend miserable,  
 Et qui me conduit au trespas,  
 Est si grand qu' il est incroyable,  
 Aussi vous ne le croyez pas.

A M O U R S

Amour qui des yeux à naissance,  
 Court aussitost vers le desir,  
 Se conferue avec l'esperance,  
 Et trouue repos au plaisir.  
 Mon amour est d'une autre sorte:  
 Le d'esperoir la rend plus forte,  
 Elle renait de son trespas,  
 Perdant elle acquiert la victoire:  
 C'est vne chose forte à croire,  
 Aussi vous ne le croyez pas.  
 Tout ce que l'Vniuers enferme  
 Tend au bien, le cherche & le suit,  
 Le feu, l'air, les eaux, & la terre,  
 Et tout ce qui d'eux est produit:  
 Moy seul de moy-mesme aduersaire  
 le cours à ce qui m'est contraire,  
 Et ne suy rien tant que mon bien,  
 le rens ma douleur incurable:  
 Mais pource qu'il n'est pas croyable,  
 Ma Dame, vous n'en croyez rien.  
 Si l'aimois à l'accoustumée,  
 le croy qu'il seroit bien aisé  
 De luger mon ame enflammée  
 Par quelque soupir embrasé.  
 Si tost qu'une autre amour commences  
 Elle apparroist, chacun le pense,  
 On la cognoist, on en fait cas  
 Mais le feu qui me met en cendre,  
 Est tel qu'il ne se peut comprendre,  
 Aussi vous ne le croyez pas.  
 Il n'y-a regret ne tristesse  
 Qui trouble si fort vn amant,  
 Que de voir celle qui le blesse  
 Ne croire rien de son tourment:  
 Et c'est ce qui plus me console,



Car si mes pleurs ou ma parole  
 Ma douleur pouuoient aſſeurer,  
 Ce me ſeroit fort peu de gloire  
 Qu'elle fuſt ſi facile à croire,  
 Eſtant ſi forte à endurer.  
 Le mal qui me rend miſerable,  
 Et qui me conduit au eſpas  
 Eſt ſi grand qu'il eſt incroyable,  
 Auſſi vous ne le croyez pas.

## CHANSON.

Pour faire qu'une affection  
 Ne ſoit ſuiette à l'inconſtance,  
 Il faut beaucoup de cognoiſſance  
 Et beaucoup de diſcretion.

**E** ſuis bien d'aduis qu'une Dame  
 Ne doye aſſeurement ſ'aſſeurer,  
 Qu'un ieune Amant garde ſa flamme  
 Pour le voir plaindre & ſoupirer:

Car preſqu'auffi toſt qu'il commence,  
 Le refus ou la iouiſſance  
 Eſteignent ſes feux ſi euſſans,  
 Et n'y peut auoir d'aſſurance  
 Qu'il n'ait paſſé deux fois douze ans,

Et puis la ieuneſſe indiſcrette  
 Bruſlant d'amoureuſe chaleur,  
 Ne ſçauroit retenir ſecrete  
 Vne ioye ou vne douleur:  
 De ſes faueurs elle ſe vante  
 Prompte, dédaigneuſe, arrogante,  
 Rien ne ſ'y peut voir d'arreſté,  
 Et ſon ame eſt plus inconſtante  
 Qu'un flor de çà de là porté,

l'eſtime auſſi peu receuable,

## A M O U R S

Aumoins pour durer longuement,  
 Ceste ardeur qu'on croit veritable  
 Du premier regard s'allumant.  
 L'Amour est foible à sa naissance,  
 Mais le temps luy donne accroissance,  
 Et le guide à perfection.  
 Il faut donc de la cognoissance  
 Pour fonder vne affection.

**Mais** sur tout qui veut viure heureuse,  
 La grandeur ne doit estimer  
 L'amour des grands est dangereuse,  
 Et ne se peut assez blâmer,  
 Suiette au bruit & à l'enuie,  
 De mille ennuis elle est suiuite,  
 Celle qui s'y veut hazarder,  
 Se trouue à la fin asseruie  
 Au lieu qu'elle doit commander.

**Chacun** d'eux de soy tant presume  
 Qu'il pense estre aimé par deuoir  
 Ils bruslent comme on les allume,  
 L'œil d'autruy les fait esmouuoir  
 Et dès que leur ame est esprise,  
 Fureur guide leur entreprise,  
 Tout conseil arriere est laissé,  
 Puis ne font cas apres la prise  
 Du bien qu'ils ont tant pourchassé.

**Suuez** le conseil des Deesses,  
 Qui n'ont aimé si hautement:  
 Et puis que vous estes maistresses,  
 Retenez le commandement.  
 Fuyez aussi toute accointance  
 De ces muguets pleins d'apparence,  
 Qui se paissent de vanité,  
 Et qui fondent leur recompense  
 Plus au bruit qu'en la verité.



Si quelque heur en Amour se treuve  
 Il vient d'auoir bien sceu choisir,  
 Et sur vne constante preuue  
 Auoir arresté son desir,  
 Celuy qui garde en sa pensee  
 Vne amour de loing commencee,  
 Toufiours sagement retenu,  
 Et qui ne l'a iamais laissée,  
 Merite estre bien recognu,  
 Celuy qui discret & fidelle  
 Sans gemir s'est laissé brusler  
 Et à qui la p. ine cruelle  
 N'a iamais riens fait deceler:  
 Qui cache au dedans son martyre,  
 Que la peur d'aimer ne retire,  
 Et trouue au mal contentement,  
 Tel seruiteur se peut elire  
 Sans auoir peur du changement.

## CHANSON.

**S**i tost que vostre cil m'eu bleisè,  
 Tant de feu s'esprit en mon ame,  
 Que ie n'eusse iamais pensè  
 Pouvoir arde en plus chaude flamme  
 Mais croissant en vous chacun iour  
 Les graces qui vous font si belle,  
 J'ay veu croistre aussi mon amour  
 Toufiours de quelque ardeur nouvelle.  
 Elle est ore à l'extremité,  
 Plus grande on ne la scauroit rendre:  
 Ne croissez donc plus en beauté,  
 Ou vous me mettez tout en cendre.

N. f.

AMOURS  
CHANSON,



ELAS Tyran plein de rigueur  
Modere vn peu ta violence,  
Que te sert si grande despense ?  
C'est trop de flammes pour vn cœur,  
Espargnez-en vne estincelle.

Puis fay ton effort d'émouuoir  
La fiere qui ne veut point voir  
En quel feu ie bruste pour elle,  
Execute, Amour, ce dessein,  
Et rabaisse vn peu son audace,  
Son cœur ne doit estre de glace,  
Bien qu'elle ait de neige le sein.

STANSES.



Il'angoisse derniere en rigueur est séblable  
Au mal de mon esprit, le mortel miserable  
Despitent les hauts cieux, à fort iuste raison,  
Les Cieux qui trop cruels pour mourir  
l'ont fait naistre,

Mais las ! vn si grand mal que le mien ne peut estre,  
La mort & ma douleur sont sans comparaison.

En la mort seulement se corrompt la matiere,  
Qui tient des elemens : l'ame demeure entiere,  
Franche & libre du corps, & s'en renouille aux Cieux,  
En ceste mort d'Amour inhumaine & cruelle,  
Mon esprit se diuise, & sa part immortelle,  
Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.

Amour qui de tes mains en as fait le partage,  
Tu me fais trop cognoistre à mon desauantage,  
Qu'on ne doit vn Enfant pour Arbitre choisir,  
L'intellect, la raison, tu le laisse à ma Dame,  
Et à moy seulement ceste part de nostre ame,  
Où sont les passions, la crainte, & le desir.

Las ! i'en porte en mon cœur en si grand' abôdance,  
Qu'en



Qu'en pleurantie m'estonne, accablé de souffrance,  
 Comment pour y durer mes, esprits sont si forts.  
 Ont dit qu'on peut mourir d'une douleur trop forte,  
 Mais ie croy le contraire, au mal que ie supporte:  
 Car la seule douleur donne vie à mon corps.

Tout ainsi qu'un flabeau quand l'humeur nourriciere  
 Commence à luy fallir, iette haut sa lumiere,  
 Et scintille plus fort sur le poinct qu'il defaut.  
 Tout ainsi, malheureux, lors que ma fin arriue  
 Mon feu se fait plus chaud, & ma douleur plus viuue,  
 Le plus rude en Amour c'est le dernier assaut.

Peu rusé que l'estois, ie me faisois acoroire  
 Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,  
 Que mon mal fust dès lors à son extremité:  
 Mais helas ! ie cognoy par ses nouvelles breches,  
 Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleches,  
 Et qu'auccque nostre âge il croist sa cruauté.

Comme on voit bien souuēt vne eau foible & debille,  
 Qui du cœur d'un rocher goutte à goutte distille,  
 Et sert aux pastoureaux pour leur soif estancher.  
 Par l'accroist d'un torrent plus fiere & plus hautaine  
 Emporter les maisons, noyer toute la plaine,  
 Et rien qui soit deuant ne pouuoit l'empescher.

De ma premiere amour le cours estoit semblable,  
 Elle erroit peu à peu, çà & là variable,  
 Le moindre empeschement la pouuoit arrester:  
 Mais ce nouveau desir la rend ores si forte,  
 Que malgré la raison tous mes sens elle emporte,  
 Et ma foible vertu n'y peut plus resister.

O moy trois fois heureux, si ma libre pensée  
 Du puissant trait d'Amour n'eust point esté blessée  
 Tous ces autres soucis bourreaux de nos esprits,  
 La folle ambition, le soing, la conuoitise,  
 Et tant de vains honneurs que l'ignorance prise,  
 Comme trop bas pour moy l'amois tous à mespris.

## AMOURS D'HIPP.

Je les dedaignois tous, & n'auois point de crainte  
De voir ma volonté si lâchement contrainte,  
Appris dès ma ieunesse à dresser l'œil aux cieus,  
Et tenant vers le cœur vne si ferme roche,  
Que rien pour lassailir n'en pouuoit faire approche  
Sinon la passion commune aux plus grands Dieux,

Helas i'en suis vaincu ! ie la sens qui sacage,  
Comme va fier ennemy, les forts de mon courage.  
Ie me rends, mais en vain: son courroux ne s'effeint,  
Elle brulle mon cœur d'vne flamme eternelle,  
Et me laisse au pouuoir d'vne ieune cru' lle

Qui croit le feu d'Amour n'estre rien qu'un feu peints  
Ce n'est pas toutesfois le suiet de mes plaintes  
Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait teintes  
Ie n'accuse le Ciel pour vn si beau malheur,  
Ny pour me voir au ioug d'vne Maistresse dure:  
Car ce m'est reconfort de penser que i'endure  
Pour la plus grand' beauté la plus griefue douleur.

Ie me plains seulement que l'astre de ma vie  
Sa diuine clairté si soudain m'ait rauie:

A peine il apparoist lors que ie suis priué,  
Et l'œil ma seule guide en l'amoureux voyage,  
Peu fidelle, me laisse au plus facheux passage,  
Las dès le point du iour mon soir est arriué!

Pauures yeux desolez, qui vous souliez tant plaire  
En l'obiet bien aimé de ma douce contraire,  
Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,  
Faites de vostre erreur maintenant penitence,  
Et deuenez torrens pour pleurer ceste absence:  
Mais pour la bien pleurer c'est trop peu que deux yeux,

## FIN DES AMOURS

d'Hippolyte.





ELEGIES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

ELEGIE I.

**A** P R E S avoir passé tant d'estrâges traufferes,  
 Apres avoir serui tant de beautez diuerses,  
 Avoir tant combatu, traueillé, supporté  
 Sous la charge d'Amour le guerrier indôcté  
 Je pensois à la fin, rompu de tant de peine,  
 Avoir eu mon congé de ce grand Capitaine,  
 Me retirer chez moy, remporter ma raison,  
 Et passer le surplus de ma ieune saison  
 En repos, doucement, soulageant mes pensées,  
 Du plaisant souuenir des fortunes passées.  
 Ainsi qu'un vieux guerrier maladif & cassé,  
 Qui a d'un braue cœur mille dangers passés,  
 A cheual & à pied, en bataille rangée,  
 En approche, en assaut d'une place assiegée,  
 Enduré chaud & froid, couru, veillé, cherché,  
 Surpris ses ennemis en embusche caché,  
 Acheptant le sçavoir & l'honneur de la guerre  
 Du cher prix de son sang respandu sur la terre  
 En fin il se retire honoré iustement,  
 Et sent entre les siens vn grand contentement,  
 Raourant sa promesse en tant & tant d'allarmes,  
 Et qu'il a faict essay de toutes sortes d'armes.

Fin



## E L E G I E S.

I'en pensois faire autant loing d'Amour retiré,  
 M'asseurant fermement auoir tout enduré  
 Et que quand il voudroit autrefois me reprendre,  
 D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre.  
 I'auois porté l'ennuy d'aimer sans estre aimé,  
 I'auois sans recueillir pour vn autre semé,  
 I'auois souffert la mort qu'on sent pour vne absence,  
 I'auois au desespoir long temps fait resistance,  
 I'auois senty le mal, qui vient d'estre priué  
 D'vn grand contentement dès qu'il est arriué:  
 Puis i'auois soustenu le regret & la rage  
 D'aimer plus que mon cœur, vne Dame volage:  
 I'auois esté jaloux, insensé, furieux,  
 Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux:  
 Et si que que auire peine en reserve se treuve,  
 Ainsi qu'il me sembloit, l'en auoit fait espreuve.  
 Mais ce n'estoit qu'vne ombre, or' helas! ie le sens,  
 Depais que vos regards, enchanteurs de mes sens:  
 M'ont embrasé l'esprit d'vne flamme immortelle,  
 Depuis que vostre main, pour mon malheur trop belle,  
 M'a volé ma raison, & m'a percé le cœur  
 D'vn trait enuenimé de soucis & de peur,  
 Las! on dit que l'Amour offre la cognoissance,  
 Et ce Dieu trop cruel pour croistre ma souffrance  
 Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,  
 Et qu'à vostre grandeur ie ne suis pas egal,  
 Ie le cognois assez, dont ie me desespere:  
 Mais en le cognoissant ie ne puis le contraire,  
 Et faut qu'en voyant bien mon malheur préparé,  
 Les yeux ouuerts le cours au naufrage assure.  
 Ma Dame, en ce seul point vous poucez bie cognoi-  
 Que de ma liberté ie ne suis plus le maistre: (sire  
 Donc helas! si ie fauls vous osant adorer,  
 C'est par vne contrainte: Amour me fait errer,  
 Amour qui me transporte avec tant de puissance  
 Qu'en

Qu'en voyant que ie fauls, ie soustiens mon offense.  
 Ie dy que ie fay bien d'oser aimer vos yeux.  
 Et qu'un esprit diuin tend tousiours vers les cieus:  
 Ie dy que ma douleur qui de vous prend naissance,  
 De mon loyal seruice est digne recompence:  
 Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,  
 Vaut mieux que tous les biens qu'on reçoit icy bas.  
 Aussi durant mon mal ce qui plus me traueille  
 C'est helas que i'ay peur que le tourment me faille:  
 Car ie sens en souffrant tant de contentement,  
 Que ie ne crains rien tant que destrefans tourment:  
 On dit que les Martyrs courageux & fidelles  
 S'eschouffoyent, contens, en leurs peines cruelles, R  
 Celuy qui pour la Foy, plus de maux supportoit  
 Dessus ses compagnons la victoire emportoit,  
 Se reclamoit heureux, & chantoit au supplice  
 Pendant que l'on faisoit de son corps sacrifice.  
 De moy i'en fais autant car ie meurs pour ma foy,  
 Et me tiens bien-heureux du mal que ie reçois:  
 Et ce qui plus me plait, languissant de la sorte,  
 C'est que ie suis tout seul en ma passion forte,  
 Et ne scaurois sentir de plus cruel malheur  
 Que si quelque autre amant egalloyt ma douleur.  
 Ie fais vn magazin de soucis & de peines,  
 De tristesse desespoirs & de morts inhumaines:  
 L'en garde pour le iour & pour l'obscurité,  
 Ne voulant demeurer sans estre, tourmenté.  
 Car si ie ne suis propre à vous faire seruice,  
 Aumoins ce m'est honneur que pour vous ie languisse:  
 C'est pourquoy de tourmens ie suis si de sireux,  
 Veux que sans mes tourmens ie serois malheureux:  
 Et le iour que ie sens quel que nouvelle attainte  
 Ie reuere ce iour comme vne feste sainte.  
 Ie vous suis done ma dame, obligé grandement,  
 Puis que pour vous aimer i'ay c'est heureux tourment.  
Or

E L I G I E S.

Or ne m'estimez point estre si temeraire  
 D'attendre en vous seruant quel que plus grand salaire  
 Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,  
 L'aspirerois en vain à plus riche loyer  
 Le desire sans plus que vous soyez contente  
 Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,  
 Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,  
 Et que vos yeux cruels ne me soyent iamais doux,  
 Car de mon seul penser ie reçoÿ tant de gloire,  
 Et de ce que i'osay debatre la victoire  
 En la guerre d'Amour, ou ie perdi le coeur,  
 Qu'estans de vous vaincu ie m'estime vainqueur,  
 Et sens mon amitié trop bien recompensee  
 Alors qu'il me souuient du vol de ma pensee.

E L I G I E I I.



VE ie fu malheureux de me laisser repréde  
 Non ie deuois mourir plustost q̄ de me réde,  
 La mort meust esté belle & favorable aussi,  
 Veu que mesme en v'us ie suis mort & trāsī  
 Ie suis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,  
 D'une vie ennuyeuse, importunt, inhumaine,  
 Pleine de desespoirs, longue pour les malheurs,  
 Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.  
 Las ! i'ay fermé les yeux pour ne voir ma misere  
 Deuois-ie pas penser que mon seul aduersaire,  
 Mon mortel ennemi iustement courroucé,  
 Amour, que i'auoist tant par mes vers offensé,  
 Ne cesseroit iamais qu'il n'en eust pris vengeance,  
 Et qu'il n'eust chastié ma folle outrouidance  
 Ie le deuois penser: mais ie n'ay pas fait,  
 Mon orgueil & mon coeur à ce coup m'ont deffait.  
 L'estoile

Y'estois si temeraire & si plein de ieuuesse,  
 Que l'estimois qu'Amour n'auroit la hardiesse  
 De s'attaquer à moy, moy qu'un iuste dédain  
 Auoit tout fraichement garanti de sa main:  
 Aussi n'est-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,  
 Iamais plus de mon cœur il n'eust eu la victoire,  
 Le l'eusse bien tousiours contre luy defendu:  
 C'est à vous seulement que ie me suis rendu,  
 Ma Dame hélas ! c'est vous qui renchaînez mon ame,  
 Vous renaurez mon cœur, vous attifez la flame  
 Qui brusle mon esprit tellement allumé,  
 Qu'il ne sera long temps sans estre consumé.

Pourquoy donc ce cruel prend-il si grand audace  
 Pourquoy me poursuit-il & me donne la chasce  
 Pourquoy fait-il le braue, & se rie de me voir  
 Encor vne autre fois reduit sous son pouuoir  
 Ce n'est pas son effort: i'auois perdu la crainte  
 De voir iamais par luy ma franchise contrainte,  
 Et si de ces propos il se trouue irrité,  
 Qu'il me face r'auoir ma chere liberté:  
 Qu'il s'accorde avec vous qui en estes geolliere,  
 Et deliurez mon ame en vos yeux prisonniere:  
 Puis qu'il se mette aux champs garni d'arc & de traits:  
 Qu'il vse de regards, de douceurs, & d'atraits,  
 Pourueu que ie sois seur de vos yeux que i'adore,  
 Pour voir s'il pourra bien me captiuier encor:  
 Mais il n'en fera rien, il cognoist tres bien mon cœur,  
 Dont vostre œil seulement pouuoit estre vainqueur.

Le cognoy maintenant que nostre ame diuine  
 Tenant tousiours du Ciel, lieu de son origine,  
 Presage nos malheurs deuant que d'aduëuir,  
 Et nous en aduertit, à fin d'y paruenir:  
 Ou que quelque Demon, ou quelque autre puissance  
 Nous fait deuant le mal en auoir cognoissance,  
 De mon mal toute chose auez m'aduertissoit,

## ELEGIES.

Oyant parler de vous le cœur me fremissoit,  
 Ma couleur se changeoit, mon ame estoit esmenée,  
 Bref, ie vous redoutois ains que vous auoir veuë,  
 Comme mon enaemie, & celle qui deuoit  
 Me rendre entre les mains d'un qui me poursuivoit,  
 Il me souuent tousiours que ie mourois d'auie  
 De voir vos yeux d'auins les meurtriers de ma vie,  
 Et de parler à vous, d'autant qu'on me disoit  
 Que le Ciel vous aimoit & vous fauorisoit,  
 Qu'il se plaïsoit en vous, & qu'il vous auoit faitte  
 Pour monstrer ici bas quelque chose parfaite,

Or bien que de vous voir il ne fust malaisé,  
 Et que de ce desir mon cœur fust embrasé,  
 L'heur qui m'accompagnoit fit tant de resistance  
 Que pour lors mon desir n'eut aucune puissance,  
 Quelque chose en chemin tousiours me retardoit  
 Car lors d'un ceil benin le Ciel me regardoit,  
 Il m'auoit pris en charge, & pere de bonnaire  
 Destournoit loin de moy toute chose contraire,  
 Mais depuis quelq. temps helas! i'ay trop cognu,  
 Qu'il m'estois par ma faute ennemi deuenu,  
 Et au lieu qu'il fouoit m'estre si fauorable,  
 Il semble qu'il se plaïse à me voir miserable,  
 De cent mille malheurs il me vient assaillir,  
 Il fait dessous le faix mon pauvre cœur faillir,  
 Et à fin que ma peine à iamais continue,  
 Helas! il a permis que ie vous aye veuë,  
 Et vrayement bien qu'il soit contre moy de pitie,  
 Encor eut il pitié de ma calamité.

Car le iour malheureux que ie vous vey si belle,  
 Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,  
 Il ne fit que pleuoir, l'air estoit tout noisoy,  
 Et se tenoit couuert d'un grand voile obscurcy,  
 Soit qu'il le fist d'ennuy de ma perte prochaine,  
 Ou qu'il portast le deuil de ma mort inhumaine.

M. C. S. 9



Mefme ce iour maudit comme ie m'auance  
 Pour fortir du logis, le pié ie me bleffé.  
 Mais le malheur que i'eu pour guidé en mon voyage  
 Fit que ie ne pris garde à ce mauuais presage:  
 Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,  
 Et mon mal à la fin ie ne peu destourner,  
 Mais qui se fust doucé qu'Amour eust eu puiffance  
 De me ranger alors sous son obeiffance?

On dit qu'Amour ne naift que de l'ouiffuete,  
 Et iamais en vn lieu ie n'estois arresté,  
 L'estois hors de repos, ie n'auois point de cefle,  
 Les fouois me faisoient vne angoiffeuse preffe,  
 Lon temps deuant le iour l'en estois refueillé:  
 Et bref, ie me sentoits tellement trauaillé  
 Que i'estois las de viure, & pensois que ma vie  
 Aux plus cruels malheurs fust alors afferui:  
 Mais lors que ie vous vey, soudain ie cogneu bien  
 Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'est rien.

Dés que ie vey vos yeux l'oubliay tout affaire,  
 Mesmes ie m'oubliay: car ie ne peu distraire  
 Mes yeux de vos regards, mes yeux me trahissoient,  
 Car volontairement vers vous ils s'adressoyent:  
 Et voyans flamboyer vostre lumiere sainte,  
 Estonnez & ravis ils vaciloient de crainte,  
 S'en retiroient vn peu, puis ils vous regardoyent  
 Pendant que tous mes sens de frayeur se rendoyent,  
 Et que cent mille esprits pleins de subtile flame  
 Troubloient mon sang esmeu, ma raison & mô ame.  
 Je cogneu bien mon mal quand mon cœur l'eut receu.  
 Mais l'astee fut trop tard que iem'en apperceu.

Ie fcy comme la Biche alors qu'elle est bleffée  
 Et qu'elle sent d'vn trait sa poitrine percée:  
 Elle fuit le Chasseur, mais elle ne fuit pas  
 La fleche & la douleur qui caufent son trespas.  
 Ainsi ie vous laiffay: car i'auois esperance



## ELEGIES.

D'empescher que ce mal ne prendroit accroissance.

O dommageable espoir tu n'es plein que de vent

Hé pourquoy sans cesser nous vas-tu decavant?

Je retourne au logis brulant d'ardeur cruelle,

Lors ie cogno soudain ma playe estre mortelle,

Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit eatché,

par la mort seulement pourrok estre arraché.

Je sentoie la poison dans mes os escoulée

Qui faisoit ses efforts: mon ame estoit brulée,

Mon cœur estoit saisi, mes esprits languissoient,

Mille pensers confus dedans moy s'amassoient:

l'estois confus moy mesme, & ne scauois que faire

sinon de blasphemer la Fortune contraire:

Puis ie m'en repentois, de crainte d'offenser

Ces courtois ennemis qui me font trespasser,

Je veux dire vos yeux, dont la puissance sainte

Fait que lon tient amour en honneur & en crainte.

Las! dés ce triste iour que ie languis ainsi,

De chose que ce soit ie n'ay plus de souci:

Je fuy tous les esbats où ie me soulois plaire,

Je me tiens à l'escart pour estre solitaire:

Et pour penser en vous c'est tout mon reconfort,

Et rien que ces pensers n'ont empesché ma mort,

Mort que i'auancerois, veu le mal que l'endure:

Mais ie crains, me frapant, toucher vostre figure,

Qu'Amour dessus mon cœur graua si viuement,

Qu'elle ne doute rien fors la mort seulement.

Or ie veux donc durer pour la rendre durable,

Et ne veux plus nommer mon estat miserable:

Mais ie diray qu'amour m'est bien doux & benin

De tenir en mon cœur vn portrait si diuin

Et si beau que luy mesme à fin qu'il le contemple,

Jamais ne m'abandonne & fait de moy son temple.

ELE

## ELEGIE III.



Eluy qui n'aime point, ou qui n'a point  
aimé.

A le cœur tout autour de rochers enfermés,  
Il est tout despoillé d'affections humaines,  
Il n'a point de poumons, ny de sang, ny de veines,  
Et ne merite pas que le bel œil du iour  
Lui e à ses yeux, privez des lumieres d'amour.

Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,  
Qui ne suis point con e d's flots de la marine,  
Animé d'un beau sang, d'un esprit & d'un cœur,  
Je recognois Amour pour maistre & pour vainqueur:  
Et quand de le quitter il me prendra l'envie,  
Que les flammes du Ciel mettent fin à ma vie:  
Encor qu'en le suivant, & viuant amoureux  
Je sois diu'sement heureux & malheureux.  
Vrayement ie suis heureux, & tel ie me confesse,  
D'estre né pour seruir vne telle Deesse,  
Que le plus cher thresor de la terre & des Cieux  
Ne se peut égaler à vn clin de s's yeux:  
Et semble que Nature à plaisir l'aye faite,  
Pour faire voir en terre vne chose parfaite.  
Car tout ce que lon voit qui nous peut contenter,  
Qui nous rait les cœurs, & qui nous fait goûter  
Icy bas des douceurs de la gloire eternelle,  
Loge dedans les yeux d'une Dame si belle:  
Et c'est ce qui me fait bien-heureux estimer  
Sentant d'un feu si clair ma poitrine enflammer,  
Si bien qu'aux plus grâs maux qu'en aimant le supporte,  
D'un si beau souuenir mon cœur se reconforte.  
Or si de ce penser naist mon contentement,  
Ce penser tout de mesme enfante mon tourment,  
C'est ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:  
Deux ruisseaux differens coulent d'une fontaine,  
L'un qui me rend heureux fait naistre mon malheur,

## ELEGIES.

Et de mon plus grand bien procede ma douleur.  
 Car ce qui me contente & qui cause ma gloire,  
 C'est de penser aux yeux qui ont sur moy victoire,  
 Et que i'ay eu le cœur d'aimer en si haut lieu,  
 Que celle que ie fers seroit seruir vn Dieu,  
 Ou quelque chose encor de plus hautain merite,  
 Si rien plus grand qu'vn Dieu dedans le Ciel habite.

Suis-je donc pas heureux d'aimer si hautement?  
 Et plus heureux encor si ie meurs en l'aimant?  
 Certes c'est vn grand heur: mais si lon considere  
 Il est accompagné d'vne extreme misere,  
 De crainte & de soucis qui me font soupirer,  
 Sins me promettre rien dont ie puisse esperer.  
 Car en me proposant la parfaite excellence  
 De celle qui me tient sous son obeissance,  
 Les beaux lis de son teint, ses propos gracieux,  
 La puissance des traits que de ochent ses yeux,  
 La douce maiesté qui luit dessus sa face,  
 Et sachant d'autre part sa grandeur & sa race,  
 Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,  
 Et qu'vn auuglement a saisi mes esprits,  
 Que mon vol est trop haut, & que pour recompense  
 Vn triste desespoir punira mon offense:  
 Toutesfois le sachant ie ne puis me ranoir,  
 Et plus ie vais auant plus ie pers le pouuoir.  
 Car quand le desespoir me donne quelque atteinte,  
 La figure en mon cœur si diuinement peinte  
 S'offrant deuant mes yeux, me fait perseverer  
 Tant que le desespoir ne m'en peut retirer,  
 Bien que trop importun sans cesse il me trauille  
 Et que mille penfers me liurent la baraille.

Las! si tost que ie suis à par moy retiré,  
 Quelqu'vn de ces penfers contre moy coniuéré  
 Me dresse l'escarmouche, & va pressant mon ame,  
 Me proposant toujours la grandeur de ma Dame.

Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,  
 La race & les vertus de tant de grands seigneurs,  
 Desireux comme moy du bien qui me tourmente,  
 Et qui n'ont peu louer du fruit de leur attente.

Chetif (ce dy-je alors) que veulx-je deuenir?  
 Ose-je bien penser de pouuoir paruenir  
 Iusqu'à si haur degré pour chose que ie face,  
 Apres tant de seigneurs grands de biens & de race?  
 Et sur ce desespoir qui me presse & me point,  
 Hejast c'est fait de moy, ie ne me cognoy point,  
 Ie fay mille discours, ie refuse & me dépite,  
 Maudissant le malheur où ie me précipite:  
 Ie me plains de l'Amour d'où me vient ce foudry,  
 Ie regarde le Ciel comme vn homme transi,  
 Ce pendant que mes yeux sources de mon domage,  
 Coulans de larges pleurs m'arrosent le visage:

Las! si pour bien aimer on estoit auancé,  
 Ie scay que ie serois sur tous recompenché,  
 Comme le mieux aimant: car mon amour loyale  
 N'en trouuera iamais aucune qui l'esgale.  
 Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,  
 Non plus que les beautés dont ie suis arresté,  
 Et qui me font content & triste tout ensemble.  
 Ne trouueront iamais chose qui leur ressemblé.

Est-ce pas bien aimer, que de ne rien penser  
 Qu'en ce bel œil meurtrier, qui me fait trespasser,  
 Viure de sa lumière, & la perdant de veuë  
 Demeurer tout couuert d'vne effroyable nuë:  
 Espérer quelquefois, & puis n'espérer rien,  
 Seruir fidèlement sans attente de bien,  
 Discourir sans discours, viure tousiours en crainte,  
 N'auoir dedans le cœur qu'vne figure empreinte,  
 Pour vn mot de trauers souffrir mille trespass,  
 Perdre par vn mortel & repos & repas,  
 Se laisser conformer d'vne flamme qui fante.

ELEGES.

Et trouver sa douleur agreable & plaisante  
 l'aime ainsi malheureux, toutes fois ie ne puis  
 Me promettre en aimant le bien que ie poursuis  
 Mais plus ie vais auant, plus s'approche ma peine,  
 Laisant derriere moy l'esperance lointaine.

Las! pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir  
 De penser au malheur qui me doit aduenir:  
 Et ce qui plus me trouble & renforce ma plainte,  
 C'est lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,  
 Ou par vostre vouloir qu'en bref vous vous changiez  
 Et qu'aux loix d'un mari serue vous vous rengiez  
 Mais deuant qu'il aduienne, ô Mort, ie te supplie  
 De vouloir par pitié mettre fin à ma vie.  
 Et plustost que de voir ce desastre approcher,  
 Que le ciel me transmue en pierre ou en rocher:  
 Aussi bien s'il aduient, ma douleur excessiue  
 Ne souffrira iamais qu'une heure apres ie vite.

Toutesfois quand le Ciel pour m'outrager plus fort,  
 En ce temps malheureux retarderoit ma mort,  
 Emportant ma douleur ie quitterois la France,  
 Comme indigne de voir vostre heureuse presence:  
 Et m'en irois choisir triste & desesperé,  
 Aux pays estrangers quelque li-u separé,  
 Sauvage, inhabité, desert, & solitaire,  
 Pour maudire à mon gré la Fortune aduersaire:  
 Et passerois ainsi le reste de mes iours,  
 Compagnon des Lyons, des Serpens, & des Ours.

Il est vray que ie veux, quelque ennuy qui m'auisne,  
 Que de vos yeux diuins sans cesse il me souliennet  
 Car parmy les rochers & les autres secrets  
 Le matin & le soir en faisant mes regrets  
 l'apprendray vostre nom aux murmurans riuages,  
 Aux oiseaux passagers & aux bestes sauvages,  
 Qui viendront pour m'ouïr des forests d'alentour,  
 Et plaindront en longs cris ma peine & mon amour.

Quand

Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix labbe  
 Sera de trop crier enrouée & cassée,  
 Je m'en iray choisir les arbres les plus droitz,  
 Pour grauer sur l'escorce en mille & mille endroits  
 Ce beau nom que l'adore entre tous admirable,  
 Qui me fait estimer mon travail agreable  
 Mais ie suis trop certain qu'vn tel esloignement  
 Ne me souffrirroit pas vltre si longuement,  
 Car du feu de vos yeux ma vie est allumée,  
 Qui fera les perdant aussi tost consumée.

## ELEGIE. IIII.

**R**our gage de ma foy, & pour mōstrer l'enuie  
 Que j'ay de vous seruir durant toute ma vie,  
 Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas

On garde vn souuenir des choses d'ici bas.  
 En vous offrant ces vers ie vous offre, ma Dame,  
 Mon sang, mes yeux, mon cœur, mon esprit, & mō ame,  
 Et dauantage encor si j'ay quelque pouuoir,  
 Faites moy tant de bien que de le receuoir  
 Comme vostre qu'il est, bien que vostre merite  
 Ne doine faire cas de chose si petite,  
 Si vous ne mesurez mon vouloir, qui me rend,  
 En vous obeissant, audacieux & grand.

Vous n'estimerez point, s'il vous plaist, que ie pense  
 Faire avec du papier preuue de ma constance,  
 Et qu'en le faisant plaindre, & me plaignant aussi,  
 Je vous vueille conter mon amoureux souci,  
 Et de quelles douleurs ma pauvre ame est chargée  
 Depuis que souz vos loix vous la tenez rangée.  
 Non, ie ne le veux point: il faut que mon deuoir,  
 Mon seruite & ma foy vous le facent scauoir,  
 Et qu'avecque le temps vous ayez cognoissance  
 De ce qui sera deu à ma perseuerance.

## E L E G I E S.

Ce que le vous requiers pour mon plus grand desir  
 C'est que tant seulement vous preniez le loisir  
 De me voir endurer, en vous faisant la preuue  
 Qu'y aie si ferme amour que la mienne on ne treuue.  
 Et si vous en doutez, pour le commencement,  
 N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,  
 Et sans vous soucier de me voir en martyre,  
 Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,  
 A fin que vos beautez que ie veux adorer  
 Luy fassent constamment les tourmens endurer:  
 Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,  
 Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,  
 Fera de vostre cœur la douleur approcher,  
 Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher,  
 Et le cœur inhumain d'une beste cruelle.  
 Or en vous cognoissant si diuine & si belle  
 Ie ne le puis penser: veu que la cruauté  
 N'accompagne iamais vne diuinité.  
 Toutesfois quand du Ciel la maligne influence  
 Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance  
 Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur  
 Empescheroient le bien que dessert ma langueur,  
 Et quand pour le loyer de mon amour extreme,  
 Et quand pour vous aimer cent fois plus que moy mesme  
 Ie n'aurois à la fin qu'un refus asseuré,  
 Qui rendist mon espoir du tout desespéré,  
 Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,  
 Si n'aurois ie regret de vous auoir serui:  
 Car pensant seulement que ie mourois pour vous,  
 Mon trespas me seroit bien agreable & doux,  
 Voyla comment, ma Dame, il ne se scauroit faire,  
 Que de vostre amitié ie me peusse distraire.  
 Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,  
 Que vous n'ayez pouuoir de me recompenser,  
 A cause de la loy: loy vrayement trop estrange.

Qui




Qui sous la volonté de personne vous range,  
 Qui n'a point d'amitié; loy cruelle assemblant  
 Avec le doux Printemps l'Hiver triste & tremblant  
 Le chaud avec le froid, & la gaye ieunesse  
 Avec tous les soucis d'une palle vieillesse.

Si la Loy vous retient, vous n'avez pas raison:  
 „ Car l'Amour & la Loy sont sans comparaison.  
 „ Amour est vn grã Dieu qu'vn chacun doit ensuivre,  
 „ Et cil qui ne le suit est indigne de viure,  
 „ Et de voir le Soleil. Or sil' Amour est Dieu,  
 „ Jamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.  
 „ Car il faut qu'au plus grand tousiours le petit cede,  
 „ Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.  
 Et dauantage encor la nature est pour moy.  
 „ La nature est tousiours plus forte que la Loy;  
 „ Et quand Nature parle & montre sa puissance,  
 „ La Loy foible se taist & rend obeissance.  
 Ainsi donc sans raison, Maistresse vous doutez,  
 Et pechez contre Amour, à qui vous résistez:  
 Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se venge,  
 Comme il se vengera si ge vouloir ne change:  
 Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,  
 Que s'il voit son pouuoir tant soit peu mesprisé.  
 Si vous vous arrestez doutant de ma constance,  
 Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste assurance,  
 Qui me rendroit d'Amour satisfait & content,  
 Ce n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant,  
 Et bien qu' auparauant i'eusse eu le cœur volage,  
 L'aurois occasion de changer de courage.  
 „ L'homme est bien miserable, ingrat, & insensé  
 „ Qui ne fait plus seruiice estant recompensé:  
 „ Car plus de bon vouloir on nous fait apparôître,  
 „ Et plus l'affection de bien seruir doit croître.  
 Et d'auantage encor par ce point desiré  
 D'vn mutuel amour me voyant assuré,

ELEGIES.

Je pourrois beaucoup mieux d'une façon discreta  
 Rendre pour l'advenir nostre amitié secrete:  
 Ce qu'à mon grand regret or' helas! ie ne puis,  
 Or' estant assailli de mille & mille ennuis,  
 Flotant incessamment entre l'a se & la peine,  
 Entre le desespoir & la joye incertaine,  
 Et si viuement poinct de ma grand' passion,  
 Que ie ne puis vsur d'aucune fiction:  
 Au lieu qu'en ce dous téps ie n'aurois point de crainte,  
 D'un dédain, d'un refus, ou d'une chose feinte  
 Mais ioyeux & content il me seroit aisé  
 De courir cest amour d'un habit deuoisé,  
 Sans que les mesdisans, les ialoux, ny l'enuie  
 Peussent donner atteinte à nostre heureuse vie.  
 Voyla ce que l'Amour ma fait vous adresser,  
 Et vous prie humblement ne vous en offenset:  
 Car i'escry tout ceci forcé de la puissance  
 Du Dieu qui m'a rangé sous vostre obeissance,  
 Si i'ay fait quelque erreur ie vous prie excuser,  
 Si i'ay dict verité ie vous prie en vser,  
 Et penser vn petit si ie dois estre en paine  
 Mourant d'extreme soif aupres de la fontaine.

ELEGIE V.


 Comme dedans vn bois enrichi de suellage,  
 D'herbes, d'eaux, & de fleurs, & tous cou-  
 uert d'ombrage  
 Se brâchèt les oiseaux esmaillez de couleurs,  
 Soupirans doucement leurs plaisantes douleurs:  
 Comme on voit dans vn pré les fleurettes nouvelles  
 Monstrer comme à lenuy leurs beautez naturelles.  
 Ainsi dedans vn cœur hautain & genereux  
 Se retirent tousiours les desirs amoureux,

Les douces passions, les delectables peines,  
 Les soucis, le Langueur, dont les Amours sont pleines,  
 Qui ne doiuent iamais vn amant retenir,  
 Veu qu'vn grand bien ne peut sans travail s'obtenir.  
 Va eœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:  
 Car avecques l'Amour Nature l'a fait naistre,  
 Les aliez ensemble, & les ioint tellement  
 Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,  
 Comme le beau Soleil & sa lumiere claire,  
 Comme l'ombre effroyable & la nuit solitaire,  
 Comme la flamme viue & l'ardante chaleur,  
 Comme l'humide & l'eau, la fièvre & la douleur:  
 Bref, quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame  
 L'ineuitable effort de l'amoureux flame,  
 Qui ne reçoit iamais de refroidissement.  
 „ Car la parfaite amour dure eternellement,  
 Mesme alors qu'il aduient qu'elle ha son origine  
 D'vne perfection dont l'essence est diuine,  
 Qui la rend immuable & son cours arresté.  
 „ Car si rien est constant c'est la diuinité.  
 Et voyla ce qui fait que l'amour que ie porte  
 A vos beautez ma Dame, est si constante & forte,  
 Que le temps ny la mort ne la pourroyent changer,  
 Ny vostre rigueur mesme autre part la ranger.  
 Aussi pour dire vray, mon amour i'ay fondée  
 Sur la perfection d'vne si belle idée,  
 Que ie croy quant à moy, qu'on peut sans blasphemes  
 Plus que la deité diuine la nommer:  
 Et qui fillé d'erreur ne le voudra pas croire  
 Qu'il vienne voir vos yeux, causes de la victoire  
 Que vous auez sur moy, dont ie m'estime heureux,  
 Bien qu'ils me soyent à tort quelquefois rigoureux  
 Yeux, où l'enfant Amour tient son celeste empire,  
 Yeux, où le beau Soleil tous les soirs se retire,  
 Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gracieux.

Out



## ELEGIES.

Qui font honte à la Lune & aux astres des cieux,  
 Qui font en mesme point viure & mourir ensemble  
 Qui font qu'en les voyant l'ame soupire & tremble,  
 L'œil esperdu s'egare, & tout soudainement  
 On perd sa liberté sans cognoistre comment.

Qu'il vienne voir apres l'ordé vos tresses blondes,  
 Soit quand vous les laissez flotter, comme des ondes,  
 Al'abandon du vent qui s'empestre au dedans  
 Des files blond-dorez de vos cheueux pendans:  
 Soit quand vous les tenez sur le chef amassées,  
 Les ayant pardeuant mignonement troussées:  
 Ou qu'avec vn bonnet vous nous representez  
 D'Hylas ou d'Adonis les celestes beautez,  
 Qu'il vienne voir ce front large table d'iuoire,  
 Plaine, claire, & polie, où l'Amour à sa gloire  
 Tient appendus deuant les noms & les escus  
 De tant de Cheualiers que vos yeux ont vaincus:  
 Il y a mis le mien le plus haut de la bande.  
 Pensant auoir acquis vne gloire bien grande  
 D'auoir vaincu celuy, qui libre se gardoit,  
 Et qui sans obeir à chacun commandoit. (gnoistre

Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur reco-  
 Vn Dieu qui est des Dieux & des hommes le maistre,  
 Et lequel nonobstant tout seul ne m'est domté,  
 S'il n'eust eu pour secours vostre vniue beauté,  
 Beauté qui est si rare & tellement extrême,  
 Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luy mesme,  
 Ainsi qu'elle m'a prins qui ne sey nul effort  
 Sçachant que mon pouuoir ne feroit asez fort.

Las! que depuis cetemps j'ay passé de trauerfes,  
 Que j'ay porté d'ennuis & de peines diuerses,  
 Qui en me trauaillant toutesfois me plaisoient  
 Quand ie voyois vos yeux, deux soleils, qui luisoyent.  
 Au centre de mon ame, & que par leur presence  
 Mon cœur se nourrissoit d'une douce esperance.

Mais

Mais lors qui me fallut de la Court separer,  
 Et en l'abandonnant au camp me retirer,  
 Où i'estois attendu d'une puissante armee,  
 Que mon ceil pouuoit rendre au combat annee,  
 Dieu sçait les passions qu'il me falut sentir!  
 Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,  
 Je m'en allay sans cœur, sans esprit & sans vie,  
 Que ie vous delaislay pour en estre serui:  
 Et demeuray chetif tristement languissant,  
 Le ciel comme ennemy sans repos maudissant,  
 Accompagné d'Amour, qui tout rempli de rage,  
 Me faisoit sans cesser quelque nouuel outrage:  
 Dieu trop impitoyable, inhumain furieux,  
 Qui pour me traouiller me suyuoit en tous lieux,  
 M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,  
 Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,  
 Ny de tant de guerriers que j'auois alentour,  
 Sans me pouuoir garder des embusches d'Amour,  
 Amour qui n'auoit seul l'entreprise dressée,  
 Car il estoit suivi, d'une troupe amassée  
 De pensers ennemis qui cruels m'assailloyent.  
 Et de iour & de nuict mon esprit traouilloient.  
 L'un me faisoit songer à ma perte aduenue,  
 L'autre rendoit ma vie en espoir maintenuë,  
 L'autre me faisoit peur, l'autre plus gracieux  
 Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.  
 Mais quand il m'aduenoit vn bien si desirable,  
 Je changeois ma douleur en douceur agreable,  
 Je fondois de liesse, & m'estimois heureux  
 D'estre, ainsi que ie suis de vos yeux amoureux,  
 Souhaitant ardemment de voir arriuer l'heure  
 Que ie peusse iouir de fortune meilleure,  
 Et qu'au lieu du penser, qui souloit m'enchanter,  
 Je peusse en vous voyant au vray me contenter,

ELEGIES.

Or' ay si fort contrain le Ciel par ma priere,  
 Qu'à la fin ie reuoy vostre belle lumiere,  
 Ie reuoy les thresors de vostre poil doré,  
 Les lis de vostre teint de roses coloré:  
 Ie reuoy le corail de vos leures iuuellés,  
 Qui ouurent en riant des perles, naturelles.  
 L'entr'oy zes dous propos, qui me retiennent pris,  
 Qui rauissent mes sens, qui charment mes esprits  
 Et bres, vous reuoyant, bien-heureux i' imagine  
 L'entier contentement de la troupe diuine.  
 Ie iouis ici bas des biens qui sont aux cieus,  
 Et d'vn homme mortel ie suis esg. l. aux Dieux,  
 Sinon de ce seul point, que leur bien est durable,  
 Et moy dès que ie pers vostre veuë amiable  
 Mon bien legier s'ennolle aussi tost que le vent  
 Et ma douleur me pressé ainsi qu'auparauant.  
 Mais ie m'estime heureux de viure en telle forte,  
 Pourueu que vous sçachiez l'amour que ie vous porte,  
 Que vous preniez mon cœur lequel vous est offert:  
 Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay souffert.  
 Et que ie souffre encor, de la playe cruelle  
 Que ie receu le iour que ie vous vey si belle:  
 Que vous vous assurez de ma fidelité,  
 Et que tous mes propos ne sont que verité.  
 Croyez qu'vn noble cœur est franc de tromperie  
 Il demeure immobile, & iamais ne varie.  
 D'aucune fiction il ne sçauroit vser.  
 Car la parfaite amour ne se peut déguiser:  
 Ioint que tant plus qu'vn prince est grand & remer-  
 quable,  
 Plus il se doit monstrer entier & veritable.

ELEGIE



ELEGIES.  
ELEGIE VI.

109



Et tous ceux qui ont eu de l'Amour cognoissance,  
Qui ont deuotement flechi sous sa puissance,  
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré,  
Ont par sa cruauté le martyre enduré:  
Il ne s'en trouue point, que ce Dieu plein de rage  
Ait paru plus que moy de tonnerre & d'orage,  
Ne qui plus iustement se puisse lamenter,  
D'auoir comme sa foy veu sa peine augmenter,  
Il a sur moy tousiours deschargé sa colaire,  
Il m'a tousiours pressé comme son aduersaire,  
Sans me donner relasche, & sans que mon deuoir  
Ny ma ferme amitié l'ayent peu esmouoir  
A changer de courage, & deliurer ma vie  
De tant de cruauté durement poursuiue.

Il est bien vray qu'auant qu'il eust pouuoir sur moy,  
A fin de m'attirer sous l'amoureuse loy,  
Il usa de feintise, & par vn doux visage  
Courut la cruauté de son mauuais courage:  
Et pour me retenir seurement arresté  
Il offrit à mes yeux vostre vniue beauté,  
Riche d'attraits subtils, de regards, & de flame,  
Qui percerent mon cœur & bruslerent mon ame:  
Mais ce tourment nouveau m'estoit plüfiant & dous,  
Tant l'aimay dès ce iour tout ce qui vient de vous:  
Ioint que bien tost apres vous eustes cognoissance  
Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:  
Et en recompensant ma chaude affection,  
Vous eustes de mon mal quelque compassion,  
Me receuant pour vostre, & prenant dauantage  
Mô cœur, qu'au mesme instât le vous laissay pour gage:  
Lequel pour quelque ennuuy qu'il ait peu soustenir  
Deuers moy du depuis n'est voulu reuenir.

P



E L E G I E S .

Ah ! qu'en ce temps heureux ie sentois de liesse  
 Me voyant favori d'une grande Princeſſe,  
 Dont les yeux gracieux qui doucement luiſoyent,  
 Mille feux amoureux dans mon ame atuiſoyent !  
 De ſes diuins propoſie prenois nourriture,  
 L'admirois les theſors du Ciel & de Nature  
 Souuent par mes penſers au Ciel ie m'eſleuois,  
 Et priué de moy-meſme en elle ie viuois.

O temps heureux & doux, ô ſaiſon deſirable  
 Helas que ta faueur me fut lors peu durable !  
 Que mon Printemps fut court, & cōme en vn momens  
 L'eſprouuay le malheur d'un obſcur changement !  
 „ Tout ce qui eſt au monde eſt vn icu d'inconſtance,  
 „ Et encore en Amour on voit moins d'aſſurance:  
 „ Sa faueur eſt ſemblable à vn beau iour d'hüer,  
 „ Qui ſe perd auſſi toſt qu'on le voit arriuer.  
 Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire  
 Que le plus grand des dieux peult offenſer ma gloire.  
 Ce fut lors que mon heur en malheur ſe changea,  
 Et que mon plus grand bien quant & vous s'eſtrangea,  
 Vous fuſtes mariée (ô dure ſouuenance ! )  
 Helas ! ie meurs encor' auſſi toſt que i'y penſe,  
 Je ſens renouueller mes mortelles douleurs,  
 Et faut que de mes yeux ie verſe mille pleurs :  
 Qui plus eſt mon malheur augmenta dauantage,  
 Quand tout ſoudain apres ce triſte mariage  
 Je vous perdy de vües, & en vous delaiſſant  
 Je demeuray ſans cœur à par moy languiſſant,  
 Nommant le Ciel cruel qui me laiſſoit en vie  
 Alors que de mourir i'auoir ſi grande enuie.  
 Helas ! combien depuis ay-ie eſté trauaillé  
 Combien de fois la nuit en ſurſaut eſueillé,  
 Ay-ie arrouſé de pleurs mon v. ſage & ma couche,  
 Ayant voſtre beau nom à toute heure en la bouche,  
 Et ne pouuant trouuer de plus grand reconſort

Qu



Que de crier sans cesse & d'implorer la Mort?  
 Ordurant les assauts de ma dure infortune,  
 L'ennuy, qui me pressoit autant que chose aucune,  
 Estoit que mon malheur n'estoit point entendu:  
 Car comme vous scauez vous m'auiez defendu  
 De m'en plaindre, ma Dame, & de vous en escrire:  
 Ainsi i'estois contraint de couuer mon martyre,  
 Et mourir en souffrant sans m'oser deceler,  
 Ny d'un seul mot d'escrire mes ennuis consoler,  
 Seulement vostre image en mon cœur si bien peinte  
 Empechoit bien souuent mon amoureuse plainte.

Voila les doux plaisirs qu'Amour m'a fait sentir,  
 Sans que de ces prisons i'aye voulu sortir,  
 Encor' n'est de la fin de ma griesue souffrance,  
 L'ay sceu que vous doutez de ma ferme constance,  
 Et que ce que i'ay fait par vostre volonté,  
 Vous faisoit mal penser de ma fidelité.  
 Las! est-ce le qu'on don de mafoy si certaine?  
 Faut-il (ô Dieu!) qu'après auoir tant de peine  
 A couurer mes douleurs en vous obeissant,  
 Je sois plus que iamais à grand tort languissant?  
 Et qu'avecques l'Amour vous faciez alliance,  
 Pour rendre mon malheur sans espoir d'allégeance?

Certes vous auez tort: & ne scaurois penser  
 Que Dieu peult vn tel fait en silence passer:  
 N'estimez toutesfois, quoy que vous pensiez faire,  
 Que de vostre amitié ie me puisse distraire:  
 Car ainsi comme l'or, qui est mis au fourneau,  
 Plus il est refondu & plus il se fait beau:  
 Tout ainsi ma constance au plus fort des alarmes,  
 Des ennuis, des rigueurs, des sottises & des larmes,  
 Se montrera plus forte & ne fléchira pas,  
 Deuisé-ie en vous seruant souffrir mille trespas.  
 Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,  
 On s'acquiert, oóme en guerre, vne gloire immortelle.

## ELEGIES.

## ELEGIE VII.



N la saison premiere alors que toutes choses  
 Furent de leur Chaos heureusement desloſes,  
 Lorsq̄ tous blancs de foy les mortels icy bas,  
 (Nouvelle ceuvre du Ciel) ſeulement n'auoyẽt  
 Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence (pas  
 Enſuiuoyent la vertu dont n'auoyent cognoiſſance:  
 Amour le grand Dẽmon qui le premier des Dieux  
 Auoit franchi le ſein du Chaos ocieux,  
 Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre  
 Amoureux des humains vint demeurer ſur terre:  
 Bien qu'il fuſt immortel il ne les deſaignoit,  
 Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,  
 Il logeoit dans leurs cœurs, il echauffoit leurs ames,  
 Et ſi toſt qu'ils ſentoient l'aiguillon de ſes flammes  
 Chacun ſans hẽranguer ſa moitiẽ choſiſſoit,  
 Et nageant doucement ſa flamme attiediffoit.  
 Lors tous viuoient cõtans, l'Amãe eſtoit ſans crainte,  
 Que de ſon amoureux la foy ſe trouuaſt ſainte,  
 Qu'il fuſt ſuiet au change: & l'Amant tout ainſi  
 N'auoit l'eſprit trouble d'effroyable ſoucy.  
 La bouche eſtoit du cœur aſſeurẽ teſmoignage,  
 On ne ſ'amuſoit point à farder ſon langage,  
 La parole eſtoit ſure, & ſans rien dẽguifer  
 On ſẽuoit de l'Amour franchement deuiſer.  
 La beaurẽ, la douceur, les verus & l'adreſſe  
 Eſtoient les vrais attraits pour prendre vne Maĩtreſſe,  
 Qui n'eſtoit point volage, & qui ne ſẽauoit pas  
 Verſer diuerſement de mille & mille appas,  
 Façonner vn ſou-riſ, compoſer ſes œillades  
 Pour rendre en ſe iouãt les teũnes cœurs malades:  
 Et qui plus eſt encor', l'or eſtoit ſans pouuoir,  
 Les chaines, les carquans ne ſeruoient d'emouuoir  
 La beaurẽ d'vne Dame, & l'amitiẽ priſe  
 Par deſſus la richeſſe eſtoit authoriſeẽ,

Mais

Mais comme peu à peu le vice s'auança,  
 Et que ceste saison en vne autre passa,  
 Et que l'or iaunissant se mit en euidence,  
 Et que la fermeté fit place à l'inconstance,  
 Qu'on se sceur déguiser, & qu'on sceut finement  
 Au pois de la richesse estimer vn Amant:  
 Qu'on peut de cenz façons couvrir sa fantaisie,  
 Et du beau nom d'honneur masquer l'hypocrisie,  
 Amour tout estonné de voir si tost changé  
 Vn peuple qui naguere estoit si bien rangé,  
 Transporté de colere arc & flechés estuye.

Il faut il faut (dit-il) faut que ie m'enfuye,  
 Ce peuple est miserable, & ne cognoist combien  
 Il a par malheur receu d'aïse & de bien.

Comme il disoit ces mots poulsé de violence  
 Ses deux ailes s'branle, & d'un vol il s'eslance  
 Et se perd en la nuë, où s'oultend de l'air  
 Pour dire ces propos il cessa de voler.

Tu t'en repentiras, Raue ingrate & chetive,  
 Et regrettant vn iour le bien dont tu te priue,  
 Cognaistras les plaisirs dont ie t'ay fait iouïr,  
 Et maudiras le iour que tu m'as fait fuïr,  
 Car ie m'en veux vanger, & veux que ta malice  
 S'esleue encontre toy, pour me faire iustice  
 De ton ingratitude, & d'auoir offensé  
 Le plus grand Dieu du Ciel iustement courroucé.

Vous hommes les premiers qui n'auiez voulu suivre  
 Le chemin des plaisirs où ie vous faisois viure,  
 Qui vous estes lassez de la simplicité:  
 Qui pensez par le change acquerir libeté:  
 Pour les simples bontez qu'auiez tant mesprisées  
 Vous aurez desormais des Maistresses rusées,  
 Sans acrest, sans amour, & qui rien n'aimeront  
 Fors ceux-là seulement qui plus leur donneront,  
 Vous serez retenus du fil de leur harangue,

Elles auront au cœur autrement qu'à la langue,  
 Par art elles sçauront leurs façons déguiser,  
 La fin de leur travail fera vous abuser:  
 Or vous ferez de glace, orès chauds comme braise,  
 Orès vous pleurez, or' vous sauterez d'aïse  
 Sous vn espoir trompeur: puis vn nouveau venu,  
 A fin de l'attraper, sera plus cher tenu.  
 Vous qui le cognoistrez, tombans en frenaisie,  
 Aurez l'esprit gelé de froide lalésie:  
 Vous ferez mille plaints, dont elles se riront,  
 Et de vostre fureur a plaisir sentiront.

Las! combien malheureux aurez vous de martyre?  
 Combien de foux propos alors si aurez-vous diré?  
 Combien de iuremens de plus ne les reuoie,  
 Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?  
 Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,  
 Vn regard pitoyable, vne parole feinte,  
 Pour plus fort vous reprendre: & croirez tout soudain  
 Ce que vous aurez veu n'auoir esté certain.

Lors pour plus me vanger, ie changeray mes fleches,  
 Mon carquois & mon arc: & feray mille breches  
 Diuerfes en vos cœurs, & non comme autrefois  
 Quand vous recognoissiez mon empire & mes loix.

Cestuy celle, aimera qui ne sera point belle,  
 Et l'autre celle-là qui fera la rebelle,  
 Se masquant d'vn honneur, & ne douera pas  
 D'en tenir toute nuit, vn autre entre les bras.  
 Et l'autre en s'estonnant d'vne feinte rudesse,  
 Adorera Laïs au lieu d'vne Lucrece:  
 L'autre à bon droit craintif, l'inconstance doutant,  
 Bien qu'il soit iouïssant, ne sera pas conrant:  
 L'autre sera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,  
 Et ne cognoistra pas que celuy qui plus donne  
 En doit auoir le moins, à fin qu'en esperant  
 Pour paruenir au but, donne le demeurant.

Bref,

Bref, ie vous feray voir si l'homme est miserable  
 Qui vit deffous le ioug de la femme muable,  
 A fin que vous sentiez vostre temerité;  
 Et le courroux d'Amour iustement irrité.

Et vous Dames, & vous qui n'avez tenu conte  
 De la force d'un Dieu qui tous les Dieux surmonte,  
 C'est à vous que i'en veux, pour vous faire sentir  
 Si de se prendre à moy lon se doit repentir:

C'est à vous que i'en veux qui avez preferée  
 A la sainte amitié la richesse doree,  
 Le vice à la vertu, la grandeur au sç. uoir:

Et l'orde conuoitise au fidelle deuoir,  
 Et n'avez estimee estre chose vilaine  
 Du reuenu du list accroistre son domaine:

Vous ne iouirez plus du doux contentement,  
 Qui prouient de l'Amour qu'on sent également,  
 Vous aimerez les grands à cause des richesses,  
 Et les grands comme vous sçauont mille finesses  
 Pour vous amadoüier, & en tous leurs discours  
 De confiance & de foy vous parleront tousiours,  
 Pour paruenir au but où l'amoureux aspire,  
 Et deux heures apres ne s'en feront que rire:  
 Changeront de pensee, & vous delaisseront,  
 Et par mesmes appas autres pourchasseront,  
 Pour monstret leur adresse, & pour auoir la gloire  
 De triompher sur vous d'une pauure victoire.

Tout ainsi que lon voit le Chasseur qui poursuis  
 Ardant, impatient, le Lieure qui s'enfuit,  
 Ores sur la montagne, or' à trauers la plaine,  
 Et pour bien peu de chose il s'y écrie beaucoup de peins;  
 Car la chasse luy plaist, & le plaisir qu'il prend  
 Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.

Ainsi feront les grands en l'amoureuse chasse,  
 Qui n'espargneront rien pour gaigner vostre grace.  
 Ny trauaux, ny sermens, puis dès qu'ils vous tiendront

## E L E G I E S.

A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.  
 Vous alors qui verrez leur foy dissimulee  
 Et leur amitié feinte au vent s'en estre allée,  
 Bien que mon feu diuin vostre cœur n'ait espoint,  
 Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,  
 Vous aurez de dépit l'ame toute embrasée,  
 Voyant vostre beauté si soudain mesprisee,  
 Et bruslerez de rage alors qu'on vous dira  
 Que de ce nouveau bien quelque autre iouïra:  
 Car ie veux pour monstrier les forces de mon ire  
 Que vous efforciez l'une à l'autre de nuire.  
 Ainsi criaic Amour, qui son aile estendit,  
 Puis d'un vol redoublé dans les cieus se perdit,  
 Et par nostre malheur sa menace effroyable  
 D'âge en âge depuis apparut veritable.  
 Vous le sçavez, ma Dame, helas vous le sçavez,  
 Et de sa prophete experience auez!  
 Car vous auez esté de la grandeur esprise,  
 Et vous auez des grands esprouvé la feintise:  
 Et bien que vos beaux yeux ardans flambeaux d'amour  
 Surmonrent la clairté qui nous donne le iour:  
 Bien que vostre beau teint face honte à l'Aurore,  
 Que l'or de vos cheveux l'or mesme decolore,  
 Qu'un yuoite poly vous finisse la main,  
 Que des Graces ayez la poitrine & le sein,  
 Et que tant de vertus qui vous sont admirable  
 Eussent pouuoir de rendre assuree & durable  
 La plus legere foy, vous auez nonobstant  
 Senty le changement d'un courage inconstant,  
 Qui a laissé le bien d'une amour mutuelle  
 Pour suivre inconstamment vne beauté nouvelle  
 Mais vous deuez cesser de vous en tourmenter,  
 Encor' que vous voyez vn autre s'en vanter.  
 Car celle qui s'en rend maintenant si hautaine,  
 Deuant cinq ou six mois sentira vostre peine.

E L I G



## ELEGIES. VIII.



'EST en vain qu'on s'esfaye à forcer la  
puissance  
Du Ciel, qui nous contraint depuis nostre  
naissance,

Il faut tout laisser faire à la fatalité:  
Car on ne peut changer son terme limité.  
Pour courir à clos yeux au hazard de la guerre,  
Passer toutes les mers, suivre toute la terre,  
Ou pour viure à son aise & se contregarder  
Le Destin ne se peut haster ou retarder.

Tel auoit mille fois attendu le naufrage  
L'Hyuer en pleine mer, qui ioignant le riuage  
Après s'estre assuré des frayeurs de la mort,  
S'est veu sans y penser submergé dans le port:  
Ainsi que moy, chetif, qui fais experience  
Que le malheur nous prend lors que moins on y pense:  
Car ie me voy captif & blefé durement  
Alors que l'esperois viure plus seurement.

Durant le temps piteux que la France embrasée  
Tournoit le fer contre elle en deux parts diuisée,  
Voyant en tant de lieux ses champs ensanglantez  
Du sang de ses enfans meurtris de tous costez:  
Voyant estinceler tant de luisantes armes,  
Les deux camps opposez, tant d'affauts, tant d'allarmes:  
Voyant mes compagnons mourir deuant mes yeux,  
Esmailant de leur sang vn tombeau glorieux,  
I'attendois d'heure en heure vne mort assurée,  
Et voir de mille coups ma poitrine honorée:  
I'attendois la prison, & les autres hazards,  
Ordinaire loyer des seruiteurs de Mars,  
Mais le Ciel rigoureux me reserua la vie,  
Pour estre à mille morts aussi tost asseruie,  
Et me garda, cruel, d'vne captiuité,  
A fin qu'apres ie fusse à iamais arresté.

E L E G I E S.

Il me retira hors de la cjuille flame  
 Pour me faire mourir par les yeux d'une Dame,  
 D'un feu qu'on ne voit point en l'air estinceler :  
 Car Helas ! ie le courre, & me laisse bruler,  
 Je recelle mon mal sous vne feinte ioye,  
 Et cache ma blessure à sia qu'on ne la voye.

Ce m'eust esté grand heur de tomber renuersé  
 Sanglant entre les morts, ayant le cœur percé,  
 L'eusse avec ce trespas tant de peine euitee,  
 Et quelqu'un le sçachint eust ma mort regrettee,  
 Ou mourant maintenant personne ne me plaint.  
 Car nul ne sçait le mal duquel ie suis atteint,  
 Sinon vous, homicide & guerriere inhumaine:  
 Qui vous resioüillez de m'auoir mis en peine:  
 Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous vivez,  
 Et de mon sang troublé vos rigueurs abbreuuez.

Encor' si parauant ie vous eusse offensee,  
 Et que vous à bon droit contre moy courroucée  
 M'eussiez pour chastiment à la mort condamnée,  
 Blessé de mille traits, durement enchainné,  
 Parmi tant de douleurs ie prendrois patience  
 Au lieu de vous blâmer accusant mon offense:  
 Mais sans auoir failly, contre toute raison,  
 Pour vous donner plaisir me tenez en prison:  
 Et pour voir si vos yeux pourroient bruler vne ame,  
 Vous me faites mourir en l'amoureuse flame,  
 Las vous demiez ailleurs vostre force essayer,  
 Et sur vos seruiteurs vos regards n'employer!

Si ie durois mille ans en vostre obeissance,  
 Je garderay tousiours viue la souuenance  
 Du temps que commença ma mortelle langueur,  
 Quand feignant vous iouer vous blessastes mon cœur:  
 Ce iour de mon malheur fut la cause premiere  
 (Ie tremble en y pensant) quand vous belle guerriere  
 Tenant vn trait en main, & portant dans les yeux

Tous



Tous les flâbeaux d'Amour qui cōfomment les Dieux  
 Vous choisistes mon cœur pour burne & pour adresse,  
 Et me distes riant, Il faut que ie vous blesse,  
 Ce mot n'estoit finy que le trait fut lasché,  
 Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embusché  
 Pour mieux marquer le coup fait d'vne main si belle  
 Tira cent fleches d'or en ma playe nouvelle:  
 Puis il y meit le feu pour plus me tourmenter,  
 Voulant qu'autre que vous n'eust pouuoir de l'oster.  
 Las! ceste viue ardeur, qui point ne dimbané,  
 Me tient impatient en fièvre continué,  
 Qui m'esmeur, qui me trouble, & qui me fait reduer,  
 Et ne puis à mon mal aucun secours trouuer:  
 Car de vous seulement ma guarison procede,  
 Et ie crains vous prier de m'y donner resede.  
 Au moins s'il ne vous plaist ma langueur secourir,  
 Ne refusez ma Damé, en me voyant mourir  
 De croire que ma peine de vous pris naissance,  
 Et que vous me tuez sans auoir fait offense.  
 Quand ie sçauray pour vray que vous le cognoissez  
 Ie tiendray mes travaux assez recompensez,  
 Et me resiouiray de voir finir ma vie  
 Pour vous donner plaisir, & vous rendre serue.  
 Mais ce m'est vn regret plus dur que le trespas,  
 De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:  
 Ousi vous le croyez, montrez de n'en rien croire,  
 De crainte que ma mort ne lache vostre gloire:  
 Ou de peur qu'à la fin vostre cœur endurey  
 Touché de mes douleurs ne se rende adoucy.  
 Vrayement quand vous seriez d'vne roche sauuagé,  
 Si vous voyez mon cœur ainsi que mon visage,  
 Meurdry, couuert de sang, percé de toutes parts  
 Au milieu d'vn grand feu qu'allument vos regards,  
 Reconnoissant dessus vostre figure empreinte,  
 Vous seriez (i'en suis seur) de soupirer contrainte,

Et



E L E G I E S.

Et chassant mes douleurs par vn doux traitement  
 Vous me rendriez, ma Dame, heureux parfaitement:  
 Lors vous auriez honneur par ceste experience,  
 Monstrant de vos beautez l'admirable puissance,  
 Egale aux plus grans Dieux, qui ont entre les mains  
 L'heurs, le malheur, la vie & la mort des humains:  
 Ma Dame, s'il vous plaist de me rendre la vie,  
 Que vos yeux foudroyans d'un seul coup m'ont rauie,  
 Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,  
 Que vous pouuez donner & la vie & la mort.

E L E G I E I X.



Ve doit faire vn Amant comme moy mi-  
 serable,  
 Blesé dedans le cœur d'une playe incurable,  
 Et brulant peu à peu sans espoir de secours,  
 Sinon tousiours se plaindre & soupiner tousiours,  
 Ainsi comme ie fais en vous seruant ma Dame?  
 Car ie pers mes soupirs où i'ay perdu mon ame,  
 Et mes plains sans cesser du mal que reçoÿ,  
 Pour estre tout à vous & n'estre plus à moy.  
 En Hiuer, en Esté, sans relasche à toute heure  
 Soit de nuit soit de iour desespéré ie pleure,  
 Voyant que mon malheur ne peut estre euité,  
 Et me deuls basement de vostre cruauté:  
 Mais ce m'est deshonneur qu'en ma peine excessiue  
 Je me plaigne de vous, qui faites que ie viue:  
 Et d'une passion, qui me plaist tellement  
 Que quand i'en suis priué ie souffre doublement.  
 Car i'ay tant de plaisir, alors que i' imagine  
 Que toutes mes douleurs ont de vous origine,  
 Que ce doux souuenir, qu'on ne peut estimer,  
 Me fait en mes traux bien-heureux estimer.  
 Ce seroit donc en vain que i'aurois esperance

D'eschap

D'eschapper quelque iour de vostre obéissance,  
 Puis que de ma prison vient ma félicité,  
 Et que i' aime plus fort plus ie fais tourmenté.  
 Hélas ! ie le sçay bien qu'il ne faut que i' espere  
 D'eschapper de vos fers, quoy que ie puisse faire  
 Le Ciel à vous seruir m'a trop predestiné.

Ne m'accusez donc point que ie sois obstiné  
 Si i' aime ardemment vne ame si rebelle:  
 Blasmez plustost le Ciel qui vous a fait si belle,  
 Que le seul souuenir de mon hautain penser  
 Fait que de mes travaux ie ne me puis laisser.  
 Car au plus fort du mal ce penser me conforte,  
 Que c'est pour vous aimer qu'à tort ie le supporte:  
 Las ! s'il n'estoit ainsi, i'ay si fort enduré  
 Depuis que de mon œil le vostre est adoré,  
 Et que dans mon esprit ie porte vostre image:  
 Il y-a ia long temps que mon triste courage  
 ( Bien que ferme & constant ) ailleurs se fust rangé,  
 Et que le desespoir mon desir eust changé.

Car si ie veux conter les angoisses mortelles,  
 Les diuerses fureurs, les morts continuelles,  
 La peur, le desespoir, les rigoureux tourmens,  
 Les rapports enuieux, les mécontentemens  
 Qu'Amour a fait pleuoir dans mon ame oppresse,  
 Depuis que ie vous sey royne de ma pensée:  
 Encor' que vostre cœur soit plus dur qu'un rocher,  
 La pitié vous fera maint soupir arracher,  
 Et vos yeux si cruels aux amoureux allarmes  
 Espandront par contrainte vn grand fleuue de larmes.  
 Car i'ay veu mille fois escoutant mes douleurs  
 Le cruel Dieu d'Amour tout arrosé de pleurs.

J'ay souffert tous les maux de l'amoureux martyre,  
 J'en ay plus supporté que ie n'escaurois dire:  
 Et en voy deuant moy mille autres aduenis,  
 Qui mon ardent desir ne peuent retenir.

Vous

## E L E G I E S.

Vous pouvez bien iuger voyant tant de constance,  
 Que de faire autrement ie n'ay pas la puissance:  
 Si j'ay quelque pouuoir il s'estend seulement  
 A vous aimer, ma Dame, & seruir constamment:  
 Et quand pour mon salut ie voudrois le contraire,  
 Et le dy franchement, ie ne le pourrois faire:  
 Mais ie ne le veux pas, ny ne le vouloir,  
 Deuisé ie en vous aimant à iamais me douloir.

Puis donc que vous voyez que ma foy continué  
 Puis que mon amitié vous est assez cogneuë,  
 Ie m'esbahy comment vous m'auiez peu penser  
 Auoir si lasche cœur, que de vous offenser,  
 Et que j'aye entrepris, plein d'enuieuse rage,  
 Blaiphemer contre vous d'un médifant langage,  
 Vrayment vous auiez tort, ma ferme volonté  
 N'auoit en vous seruant ce loyer mérité:  
 Ie confesseray bien que ie vous ay blasmee,  
 Sentant de mille enuis, ma pauvre ame entamee.

Durant vos cruautés au fort de mal langage,  
 J'ay souuent, sans mentir, blasmeé vostre rigueur,  
 Ie vous nommois cruelle, inexorable & fiere,  
 J'accusois de vos yeux l'homicide lumiere,  
 J'accusois vos cheueux dont ie suis enlacé,  
 J'accusois vos beautés qui m'ont ait si blessé:  
 Mais bien souuent encor' au milieu de ma plainte,  
 Ie demeuerois tout court, palle & tremblant de crainte,  
 Et reprenois mon cœur qui de vous se plaignoit,  
 Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit,  
 Car bien qu'en vous seruant à grand tort ie languisse,  
 Au millieu destourmens ie veux qu'il vous benisse,  
 Helas mon Dieu ! comment auiez vous donc pensé  
 Qu'à vostre honneur sacré ie me fois adressé,  
 Honneur si pur & beau, que qui veut en médire  
 Veut empescher aussi le clair Soleil de luire.

Le malheur m'a liuré maint a siur dangereux

De puis



Depuis que ie suis serf de vos yeux rigoureux,  
 Sans auoir peu forcer mon courage invincible:  
 Mais ce dernier effort a esté si terrible  
 Et m'adu premier coup tellement comb. te,  
 Que mon esprit en est de tou point abatu:  
 I'en laissé au desespoir ma vie abandonnee,  
 Et maudi sans cesser ma fiere destinee.

Mais l'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir  
 Qu'vn tel mal ne finisse, ou ne face finir  
 Auant qu'il soit long temps, ma languissante vie,  
 Par vn rapport menteur à tous maux affermie.

## ELEGIE. X.



E vous ay si souvent mes douleurs faict en-  
 tendre,  
 Douleurs que vous auez vous mesme peu  
 comprendre  
 Depuis que ie suis vostre, & que trop malheureux  
 La douceur de vostre oeil me rendit amoureux.  
 Je vous ay si souuent descouvert ma constance,  
 Dont vous auez faict preuve, helas! sans recompense,  
 Que ie n'espere pas, mon ducil renouuellant,  
 Alliger le fardeau de mon mal violent,  
 Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendue,  
 Se perdra dedans l'air vainement espandue:  
 Si veux-je touresfois de mon mal me doloir,  
 Et de vostre rigueur. Car que me peut chaloir,  
 M'estant perdu moy mesme en vostre amitié teinte,  
 De perdre à ceste fois ma parole & ma plainte?  
 C'est peu c'est peu de cas pour me faire cesser,  
 Je veux sur les souspirs les sanglots amasser,  
 Et rendre en m'eselatant ma voix toute cassée,  
 Puis que de mes tourmens vous n'estes point lassée,  
 Et que par ma souffrance & ma fidelité  
 Vous ne voulez iuger de ce qu'ay merité.

Helas!

## ELEGIES.

Helas ! si vous voulez vn peu penser, ma Dame,  
 De vostre cruauté vous vous donnerez blafiner:  
 Il vous faut seulement à par vous discourir,  
 Combien depuis le iour que me fardes mourir  
 Vous auez esprouué de multiples courages,  
 Et combien d'amoureux se sont trouuez volages,  
 Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,  
 Que ceux qui rous les iours ont fait nouueaux desirs,  
 Et ont changé de cœur, d'amour & de Maistresses,  
 Courants leurs fictions de cent mille finesses:  
 Vous n'en trouuez point vn qui soit demeuré,  
 Endurant comme moy, de constance assuré,  
 Qui n'ay voulu changer les douleurs de ma vie  
 A toutes les faueurs d'vne plus douce amie:  
 Et qui ne sentis onc pour estre tourmenté  
 Remuer tant soit peu ma ferme loyauté.  
 Mais comme vn ferme roc que les vens & la gresse,  
 La tempeste & les flots combatent pest-messe,  
 Et pour tous leurs efforts n'est iamais abatu,  
 Ains resiste plus fort plus il est combatu:  
 Ains contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,  
 Et contre les beautez de mille Damoiselles,  
 Qui las ne m'eussent pas comme vous reietté,  
 Immuable & constant l'ay tousiours resisté:  
 Et puis pour mon loyer me faites difference  
 De moy d'auer que ceux qui suivent l'inconstance,  
 Qui de bouche & de cœur sont feints & deguisez,  
 Mais plus (ce croy ie) encor' vous les fauorisez.  
 O trop iniuste Amour, que tes fleches bruslantes  
 Font dedans nos esprits de playes differantes!  
 Pourquoi fais-tu que j'aime vne helas! qui me suit,  
 Et que ie n'aime point celle qui me poursnit?  
 Si c'est pour faire voir ce que peut ta puissance,  
 Ne te prens pas à ceux qui en ont cognoissance.  
 Si c'est pour te vanger de quelques vieux forfaitz,



Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faitts?  
 On peut dire à bon droit la loy trop inhumaine,  
 Quand ceux qui n'ont failly mesme en endurent peine:  
 Or de moy ie n'ay point fait de faute enuers toy,  
 Ou ce seroit failly de n'auoir qu'une foy,  
 D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,  
 D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes:  
 Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser  
 La diuine beauté royne de mon penser:

Voyla ce que i'ay fait: or si cela s'appelle  
 Vne fame en Amour de demeurer fidelle,  
 I'ay certes bien failly, mais non point autrement,  
 Car i'ay sans varier aimé fidellement,  
 Et veux continuer d'une amitié certaine,  
 (Ne deusse-je esperer pour mon loyer que peine)  
 Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,  
 Des estoiles au ciel, dedans l'air des oiseaux,  
 Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,  
 Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,  
 Que l'Hiuer sera froid, & l'Esté chaleureux,  
 Et tant que lon scaura que c'est d'estre amoureux.

## ELEGIE. XI.



E ne veux point blasmer la Nature & les  
 Cieux,  
 L'Amour, le sort auetugle, ou quelque autre  
 des Dieux:

Ie ne veux d'une voix qui lamente ma perte,  
 Fait haut resonner vne plaine deserte  
 Soupirant & criant: & ne veux point tascher  
 D'amollir par mes pleurs vn antre ou vn rocher,  
 Encor' que i'eusse droit pour ma triste aduventure  
 De desputer le Ciel, l'Amour, & la Nature:  
 Et que ie peusse aussi regretter mon malheur

Q

Es mouoir les rochers & les bois à douleur,  
 Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,  
 Puis que de m'en guarir seule aitez la puissance.  
 Car hélas ! si de vous ne vient ma guarison,  
 La pourray-ie espérer des choses sans raison ?  
 C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,  
 Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,  
 Si vous le permettez : car de vous offenser  
 I'endurerois la mort plustost que d'y penser.

Ah que i'ay de regret quand ie mets en memoire,  
 Combient' ay receu d'heur, de plaisir, & de gloire,  
 Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,  
 Et que son feu diuin par vos yeux me blessa !  
 Car presqu'au mesme instant vous eustes cognoissance  
 Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance,  
 Dont vous eustes pitie, & chassant mon soucy  
 Vous me fistes scauoir que vous m'aimiez aussi.  
 Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,  
 Alors vous me teniez pour vostre ame demie,  
 Et le m'esme tison vostre cœur embrasoit,  
 Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit.

Helas qui m'eust iuré en ce temps desirabile,  
 Que vous auez, ma Dame, un vobuloir si muable,  
 Que mal ie l'eusse creu / veu qu'ores que i'en suis  
 Si clairement certain, croire ie ne le puis.  
 Ny ne le croire y plus, si cela se peut faire,  
 Que vous vouliez d'un mot m'asseurer le contraire.  
 Mais vous souuient-il plus qu'en nos communs propos,  
 Vous ne me laissez point vne heure de repos ?  
 Vous doutiez de ma foy, & toux vostre langage  
 Estoit de m'appeller inconstant & volage,  
 Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,  
 Et que depuis deux ans que vos yeux m'ont rangé,  
 Mille & mille beautez n'ont point eu de puissance  
 Pour me faire sortir de vostre obeissance.

Car

Car quand ie m'assurois qu'en feriez tout autant,  
 Ie voulois à l'entui vous demeurer constant,  
 Comme ie fais encor: tenant à grand' louange  
 Que vous tant seulement euez suivi le change.  
 Au moins si de mon lieu quelqu'un eust hérité  
 Qui par extreme amour eust ce bien mérité:  
 Ou qui sceust, comme il faut, d'une façon discrete  
 Conduire & pratiquer vne amitié secrete:  
 Qu'il peust dissimuler ses faueurs finement,  
 Feignant vne tristesse en son contentement:  
 Qu'il pleurast ses douleurs, vous nommast inhumaine,  
 Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque peine  
 Deuant que d'estre aimé, il en seroit moins faiché:  
 Mais alois que ie voy qu'il fait si bon marché  
 D'une chose si rare, & n'en fait presque conte,  
 Mon extreme douleur, toute rage surmonte.  
 Il se rit des escleris que vous luy adressez,  
 Il fait voir les anneaux que luy auez laissez  
 Pour memoire de vous: il a vostre peinture,  
 Il dit qu'auz la sienne: il scait vostre nature,  
 Il cognoist vostre cœur, & vostre intention,  
 Et iuge que pour luy vous souffrez passion:  
 Bref, par tous ses discours il voudroit faire accroire  
 Qu'il a gagné sur vous quelque belle victoire.  
 Hé Dieu scait le regret dont mon cœur est faisi,  
 Maistrresse, quand ie voy qu'auz si mal choisit  
 Ores que sans relasche à mon malheur ie pense,  
 Ie n'ay contentement qu'à blâmer l'inconstance,  
 Et demeurer tout seul bastissant à par moy  
 Les estranges desseins d'un homme hors de soy,  
 Et dis en soupirant: Cherif, que doy-ie faire?  
 Ay-ie pas contre moy toute chose contraire?  
 A qui croiray-ie plus? Tout le monde est sans loy,  
 Puis que mesme ma Dame a violé sa foy.  
 Quelle estrange rigueur se voit iamais deserte



ELEGIES.

Par tragiques regrets, qui ne soit plus petite,  
 Si lon veut mesurer ceste legereté,  
 Et ce qui m'estoit den pour ma fidelité?  
 Pourquoy ne faites vous, ma Dame, qu'on peust dire,  
 Louant tant de vertus qu'on voit en vous reuire,  
 Pour embellir encor voitre perfection,  
 Que vous ayez vn cœur qui soit sans fiction,  
 Que vous gardiez tousiours vn vouloir immuable,  
 Qui plus que les beautez vous seroyent admirable,  
 Et reuire ici bas? Car sans la fermeté  
 La plus belle vertu perd toute sa clairté,  
 Et ne se monstre point, non plus qu'il n'y a chose  
 Qui monstre sa valeur quand la nuict est declose.  
 Or bien que vous m'ayez à tort de vous banni,  
 Et que ie couue en l'ame vn regret iustini:  
 Bien que l'aspre fureur de ma passion forte  
 A toute heure du iour hors de moy me transporte:  
 Bien que mille soncis que ie cache au dedans,  
 Animez contre moy de griffes & de dents,  
 Exercent pesse-messe vne guerre immortelle,  
 Se paissans de mon cœur qui sans fin renouuelle:  
 Si n'ay-ie point desir, & deussé-ie mourir,  
 Par autre que par vous mes langueurs secourir.  
 Je veux demeurer ferme, & auray plus d'enuie  
 De perdre en voitre amour mon seruitice & ma vie,  
 Sans espoir sans confort à iamais languoureux,  
 Que d'estre en vous laissant autre part bien-heureux.

ELEGIE XII.



Ous qui tenez mon ame en vos yeux prison-  
 niere,  
 Et qui de mon amour fustes cause premiere,  
 Oyez quelle est ma peine, & quelle froide  
 Me remplit de glaçons la poitrine & le cœur: (peur  
Ainsi

Ainsi vostre beauté, qui peut guarir ma playe,  
Contre l'effort des ans tousiours demeure gaye.

Dés le soir que ie fu prendre congé de vous,  
Et de vos yeux diuins si cruellement doux,  
Pour retourner en France, hélas! dés l'heure mesme  
En vous abandonnant ie deuin froid & blesmé,  
Prenoyant le malheur qui deuoit m'aduénir,  
Et ce qui me faudroit désormais soustenir.

Ie iugeois qu'un amour si comblé de liesse  
Ne demeureroit pas tousiours franc de tristesse  
Et redoutois sur tout le courage irrité  
Des enuieux jaloux de ma felicité:  
Tou.e. fois à la fin ie repris assurance,  
Me mettant à penser qu'ayant la cognoissance,  
Telle que vous auez, de mon ferme vouloir,  
Tous les propos menteurs n'auroient point de pouuois:  
Las! si vous l'eussiez fait ie ne serois en peine.  
Car vous ne douteriez de mon amour certaine,  
Ny de l'affection que ie porte à vos yeux,  
Dont ie vay surpassant tous ceux des siècles vieux  
D'autant que vostre teint qui les roses efface,  
Les plus rares beautés des vieux siècles surpasse:  
Ie ne craindrois pas ceux qui me blasment à tort,  
Ny de tant d'ennieux le violant effort:  
Ie serois sans tristesse: & ma poitrine atteinte  
Ne logeroit tousiours ceste immortelle crainte,  
Et ce iuste despit de me voir reietté  
Sans iuste occasion du bien qu'ay merité:  
Merité? las nenny! mais non amitié forte:  
Meritoit pour le moins traitement d'autre sorte:  
D'autre sorte? hélas non! trop doux m'est ce soucy,  
S'il vous plaist seulement que ie languisse ainsi.  
Ie sçay qu'on vous à dict, que depuis mon absence  
Vne beauté nouvelle auoit sur moy puissance,  
Que si aime en mille lieux, passager inconstant.

Q

## ELEGIES.

Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.  
 Las! si vous les croyez, c'est faute de cognoistre  
 Avec quelles beautez le Ciel vous a fait naistre:  
 Quel est de vostre chef l'or prime & delié,  
 Dont l'Amour de son gré s'est luy mesme lié:  
 Les efforts de vos yeux, archers de la fagette  
 Qui rendit sous vos loix ma liberté siuette  
 Ce que peut vostre belle & delicate main,  
 Et le laid caillouté qui vous blanchist le sein:  
 La vertu du corail de vos leures pourpettes,  
 Et les soupirs tesmoings des flammes secretttes  
 Qui vous cuisent dedans: bref, tout ce bel honneur  
 Dont le Ciel en naissant vous fut large donneur.  
 Car si plus clairement vous auiez cognoissance  
 Et de vos doux attraits, & de vostre excellence,  
 Et de tant de beautez qui me sceurent ranger,  
 Vous diriez à par vous que ie ne puis changer,  
 Quoy que ie vueille faire: & que quand l'inconstance  
 M'auroit fait descrier en tous endroits de France,  
 Estant de vos beautez, comme ie suis, espris,  
 Sur tous les plus constans i'emporterois le pris.  
 Car ayant veu en vous vne beauté si grande,  
 Impossible est qu'apres vne autre me commande,  
 Pour belle qu'elle soit, & toute la beauté  
 Ne pourroit esbranler ma ferme loyauté:  
 Veux que vostre figure emprainte en ma pensée  
 Rendroit la beauté mesme apres d'elle effacée.  
 Voyla ce qui en est, & comme ie ne puis  
 M'affranchir librement des prisons où ie suis.  
 Ne m'accusez dont point si ie hante les belles,  
 Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,  
 Ie ne pense qu'en vous, & leurs traits plus prizez.  
 Me remettent en l'ame ou vos cheueux frisez,  
 Ou les lis de vos mains ou quelque autre merueille  
 De ces sieres beautez, qui vous sont sans pareille.

Hé n'est-il pas permis ? Est-ce passer en rien  
Les statuts de l'Amour qui les cœurs cognoist bien ?

Nous prenons bien plaisir à voir vne peinture,  
Et l'azur esmaillé de la belle verdure,  
Les feuilles des forests, & les vives couleurs  
De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs;  
Pourquoy donc, auenglez, ferions nous moins de conte  
D'une ieune beauté, qui tout Printemps surmonte,  
Qui seait que c'est d'Amour, qui en seait discourir,  
Qui peut par vn clin d'œil faire viure & mourir,  
Et charmer d'un propos le souci qui nous pressé,  
Quand nous aimons par trop vne dure Maistréssé,  
Ainsi que moy chetif, qui ne puis tout esfois  
Pour toutes vos rigueur, esproduer d'autres loix ?

Dites moy seulement si vous avez enuie  
Que ie passe tout seul le reste de ma vie,  
Ennuieux, malplaisant, muet, auengle & sourd:  
On me verra soudain abandonner la Court  
A fin de vous complaire & prenant pour conduite  
Vn morne desespoir, ie me feray Hermite.  
Car las ! mon cher souci, plustost que vous fascher  
On me verra grimper sur le haut d'un rocher:  
I'y bastiray ma loge, & vn autre effroyable  
Redira tous les iours mon malheur deplorable,  
I'apprendray aux forests & aux terres bossus  
Vostre nom que i'adore, & l'escriroy dessus  
Vn Chesne où vn Peuplier, à fin que leur escorce  
Tefmoignes aux futuurs mon amoureuse force:  
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté  
Accompagneroit mal vostre ieune beauté)  
Vous pouuez s'il vous plaist d'une seule parolle  
Chasser bien loing de moy le souci qui m'assoille  
Ainsi que du Soleil les rayons eslan, ez  
Escartant çà & là les brouillars amasséz  
De l'espece bruine: & comme la lumiere

## ELEGIE 5.

Chasse l'obscurité de la nuit coutumière.  
 Je suis hors de soucy seulement si ie voy  
 Qu'aux propos mensongers vous ne donniez plus foy,  
 Et que vous mesuriez d'une egalle ballance  
 Mon amour d'une part & ma perseverance  
 Ce qu'avez peu iuger de mon affection  
 Depuis qu'À mour me mist sous la subiection  
 De vos dignitez : & en l'autre partie,  
 Mettez les faux propos dont estes aduertie,  
 Ceux qui en sont auteurs, quelle est leur volonté,  
 Ce qu'ils ont par seruire enuers vous meritè:  
 S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintise,  
 Et quelle passion leurs courages attise,  
 Vous cognoistrez alors si iamais t'en repris  
 Acte dont iustement ie puisse estre repris,  
 Et si mon cœur se deult d'autre playe nouvelle,  
 Que de celle qu'il eut quand ie vous vey, si belle.

## ELEGIE XIII.

**M**istresse, en t'escriuant ie ne veux entre-  
 prendre  
 De te pouuoir assez mes ennuis aire entendre  
 Et comme ie languy n'ayant au cun espoir,  
 Veul' estat ou ie suis, de iamais plus te voir:  
 Helas ! ie ne pourrois ie ne pourrois l'escrire  
 Ce ne seroit qu'encor augmenter mon martyre,  
 Et te donner ennuy: car ie ne puis penser  
 Que mon malheur si grand ne te viat offenser,  
 Et que le souuenir de mes facheux allarmes  
 N'emplist de dueil ton ame, & tes beaux yeux de larmes,  
 Si faut-il que mon cœur ie vienne à descharger,  
 Pour voir si mes douleurs s'en pourroyent alleges  
 Non que par cest escrit au vis ie represente  
 L'estat où m'a reduit ma fortune presente,

Pour

Pour ne t'enuoyer trop de mes maux rigoureux,  
 Et du nouueau souci qui me rend malheureux  
 Las ! aussi qui diroit l'ennuy qui m'importune.  
 Depuis le triste iour que ma dure Infortune  
 Me priua de tes yeux ? qui pourroit raconter  
 Combien de passions me viennent tourmenter ?  
 Combien de fiers penfers qui iamais ne me laissent,  
 Et tousiours affamez de mon cœur se repaissent  
 De combien de soupirs i'ay fait bruler les ieux,  
 Et combien de ruisseaux sont coulez de mes yeux  
 Depuis ce triste iour, qui fait que ie despise  
 L'heure que ie fu nay, comme chose maudite,  
 Nommant heureux eeluy qui sans voir le Soleil  
 Est surpris en naissant d'un eternal sommeil  
 Je n'auois à grand peine abandonné ta porte,  
 Que ma douleur extreme hors de moy me transporta.  
 Que ie me lasche au ducil, & tout desesperé  
 Je maudy le destin contre moy coniuéré,  
 Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue:  
 Bien qu'un facheux depart de tout esprit me priue,  
 Et que ie voye assez que mon malheureux sort  
 Me conduise à grans pas au chemin d'une mort,  
 D'une mort trop estrange, inhumaine & cruelle,  
 Qui chacune heure en moy mille morts renouelle.  
 La plus estrange mort scaurois-je bien souffrir  
 Que de voir sans repos deuant mes yeux s'offrir  
 Tant & tant de penfers, qui dedans moy se tiennent,  
 Et me gelans le cœur tout transi me detiennent  
 Que de voir mon esprit ennemi de mon corps,  
 Trauailer, obstiné, pour en sortir dehors ?  
 Et que de voir aussi que toute mon enuie  
 Ne regarde autre but que la fin de ma vie  
 Helas ! permettez donc, Dieux, à qui i'ay recours,  
 La fin de mes malheurs par la fin de mes iours.  
 C'est grand cas que mon mal ne peut auoir de trefue.

Q



ELEGIES.

Et que dès le matin comme l'Aube il se leue,  
 Et me suit iusqu'au soir quand ie me veux coucher,  
 Et lors plus que deuant met peine à me facher,  
 Le li& m'est vne geseue, & la plume oieue  
 Redouble en la pressant ma langueur soucieuse,  
 Et dis en m'escriant : O solitaire nuict,  
 O Lune, ô clairs flambeaux, las! où suis-ie reduit?  
 Tout se taist à present, toute sorte de beste  
 Lasse de traouiller courbe au sommeil la teste:  
 Les bœufs dedans l'estable, & aux bois les oiseaux,  
 Aux cauernes les Ours, les poissons sous les eaux,  
 La marine est paisible & les vents qui se taisent  
 Font que les flots mutins commé endormis s'appaissent,  
 Le marinier sans crainte en sa nef est couché,  
 Le bruslé moissonneur du sommeil est touché,  
 Le silence est par tout, & ne se peut voir chose  
 Qui n'oublie sa peine, & qui ne se repose,  
 Fors que moy desolé, qui ne puis reposer,  
 Et qui ne sens iamais mon traouail s'appaïser.  
 Je fay mille autres cris, & la Lune argentée  
 Du son de mes regrets quelque fois transportée,  
 Cache sa belle face, & change de couleur,  
 Tant elle a de pitié de ma griefue douleur:  
 Et demeure en ce point, tant que vaincu de peine,  
 Ayant fait de mes yeux couler vne fontaine,  
 L'abbaisé vn peu la teste, & vn facheux sommeil  
 Me cloist presqu'à regret les paupierés de l'œil.  
 Mais ce n'est commencé que la legere feinte  
 D'un Songe horrible à voir me recueille de crainte  
 Et nulle vision ne me peut aduenir  
 Qui ne me face triste & pensif deuenir.  
 Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,  
 Auoir la larme à l'œil, & les cris en la bouche,  
 Maudissant le malheur qui m'a fait estranger:  
 Mais las? presqu'aussi tost tu me semble changer

Ceste



Ceste façon tragique en gaye contenance,  
 N'auoir plus de mon mal ny de moy souuenance,  
 Alors en t'accusant ie m'esueille de despit,  
 Et demy forcené ie saute hors du liét,  
 Et demeure long temps si confus de ce doute  
 Qu'vne froide sueur de tout mon corps degoute:  
 Mais ie pense à la fin que ta fidelité  
 Ne me fera porter ceste infelicité.

Puis si tost que le jour a ses portes decloses,  
 Et qu'on voit arriuer l'Auroré au sein de roses,  
 Je me pers dans vn bois, où bien loing esgaré  
 Ie cherche la fraischeur d'vn autre separé:  
 Lors me trouuant tout seul en ce lieu solitaire  
 Ie recommence encor mon esbat ordinaire,  
 Et recommence encor à plaindre & soupirer,  
 Et mesmes aux buissons mes ennuis declarer:  
 Mais tousiours ce pendant ma force diminuë,  
 Et mon souci cruel s'augmente & continuë  
 Croissant mes passions, ce qui me fait penser  
 Que bien tost par la mort ie les verray cesser.  
 Car mon sang que l'amour de son trait fait respandre,  
 Les pleurs que de mes yeux sans cesse on voit descéandre,  
 Et les soupirs ardens que ie pouste de hors  
 M'ont si fort affoibli & desseiché mon corps,  
 Que ie n'espere plus pouuoir garder ma vie,  
 Priuë de sang, d'humeur, de chaleur, & d'amie.

## ELEGIE XIII.

**Q**u'as faut-il que tousiours mon ducil ie con  
 tinuë?  
 Faut-il que ma frayeur iamais ne diminuë?  
 Hé verra lon tousiours mille soucis diuers  
 Remplir de cris ma bouche & de plaintes mes vers?  
 Ma Dame excusez moy, car si ma faulte est grande

(C om

## E L E G I E S.

(Comme elle est pour certain) Amour qui me cōmande,  
 Amour qui m'a fait v'ostre, Amour qui est mon roy,  
 Mon seigneur & mon tout, à plus failli que moy:  
 C'est luy qui en est cause, & qui de dans mon ame  
 Lascie le poignant trait du souci qui m'entame,  
 Car par luy i'ay cogneu le pouvoir de vos yeux,  
 Vostre teint blanchissant, vostre ris gracieux,  
 L'honneur de vostre sein, vostre pore venerable,  
 Et les sages d'scours qui vous sont admirable:  
 L'ay cogneu cest esprit qui vous fait estimer,  
 Et mille autres vertus que ie ne puis nommer,  
 Puis en les cognoissant, mon ame trop hastive  
 Perdant sa liberté se fist vostre captiue.

Confessez s'il vous plaist, Ay-le pas quelque droit  
 De trembler de frayeur? Helas! qui ne craindroit?  
 Qui ne craindroit, bōs dieux! i'ay biē cause de craindre  
 Tant d'attraits amoureux ne peuent-ils contraindre  
 Vn grand Prince, vn Monarque, ou quel-cū de ces dieux  
 Qui pour moindre que vous descendent des cieux?  
 Et qui sçait (mais ie croy que n'estes variable)  
 Si lors tant de grandeur vous seroit greable?  
 Que ne vult Amour, pour m'oster de souci,  
 Graver de sus mon cœur vos penfers tout ainsi  
 Comme il y entailla le celeste visage!  
 Peut estre qu'en lisant dedans vostre courage,  
 Ce que ie veux sçavoir helas! tie trouuerous  
 Et plus de mon soucil' acciez ne sentirois.

A l'homme trop auare en aimant ie ressembles  
 Il ne peut estoigner son thesor qu'il ne tremble,  
 Bien qu'il l'ait mis en terre, à toute heure en tous lieux  
 L'idole d'vn larron volle deuant ses yeux.  
 Ainsi, mon cher thesor, vous perdant de presence,  
 La crainte arriere moy bannit toute esperance,  
 Me gelle tout le sang, & me fait reuasser,  
 M'amoncelant sans fin penser deuis penser.

Mais

Mais si tost, ô mon Cœur, ie ne verray reluire  
 Le clair feu de vos yeux où l'Amour se retire,  
 Que l'Espérance en moy la maistrresse sera,  
 Et loin de mon esprit la Crainte chassera:  
 Retourne dont mon bien, retourne, & reconfore  
 Mon esperance helas! qui tombe à demi-morte.

Comme quand le Soleil retire sa clarté  
 Faisant place à la nuit pleine d'obscurité,  
 L'ombre se fait plus grande, & d'une vaine seinte  
 Nous sentons dans le cœur une effroyable crainte,  
 Puis si tost que l'Aurore à le iour eclairci,  
 L'ombre s'evanouit & la frayeur aussi.  
 De mesme, ô mon Soleil, si ie te pers de veue  
 Mes yeux toux aussi tost sont couverts d'une nuë:  
 Le poil me dresse au chef, & tout plein de frayeurs,  
 Vn grand rocher glacé m'entourne le cœur:  
 Mais si tost ne verray ta diuine lumiere  
 Que mes yeux reprendront leur clarté costumiere:  
 Le poil dessus mon chef ne sera plus dressé  
 Et plus de vaine peur ie ne seray pressé,  
 Retourne donc vers moy ta lumiere plaisante,  
 Et chasse, ô ma clarté, ceste crainte nuisante.

Quand Phœbus se recule & qu'il laisse les iours,  
 L'Automne finissant, froids, ennuyeux & courts.  
 Les vents tous indigne z d'un grand bruit se font gurrer  
 Ils irritent la mer, ils font trembler la terre,  
 La neige couvre tout d'un linge blanchissant,  
 Et la gresle à l'ennuy descend en bondissant:  
 On n'oit plus les oyseaux, ny le plaisant murmure  
 Des ruisseaux doux coulans: & la gaye verdure  
 Des prez & des forests, veſue de son honneur,  
 A perdu son beau telar, & sa viue couleur.  
 Tout ainsi, ma Diane, alors que tu me priue  
 De ton benin aspect, le desespoir arrtue,  
 La peur d'un changement, le souci deuorant,

Qui

## ELEGIES.

Qui me font vn Hiuer qui m'est tousiours durant,  
 Soit que le Printemps vienne, ou le chaud ou l'Automne  
 Et iamais ceste peur relasche ne me donne.  
 Reuien donc mon Soleil, & d'un trait de tes yeux  
 Fay refleurir encor mon printemps gracieux,  
 Romps la glace endurcie, & l'orage, & la gresse,  
 La neige & les frimas, qui troublent pesle-melle  
 Le sercin de mon ame, & d'un oeil amoureux  
 Adouci la rigueur de l'Hiuer froidureux.  
 Mais retourne deuant que la crainte diuerse  
 Maistrise mon espoir & du tout le renuerse,  
 Mon espoir qui desia s'affoiblit chacun iour,  
 Bien que mes passions renforcent mon amour.

## ELEGIE XV.



Ors que le trait d'Amour sortant de vostre  
 veüe  
 Blessa d'un coup mortel mon ame à l'im-  
 pourueü,  
 Et qu'en vos blonds cheueux mon cœur fut arresté  
 Sans espoir d'eschapper de sa captiuité  
 (Malheureux que ie suis!) trop tard ie deuins sage:  
 Apres le coup receu ie cogneu mon dommage:  
 L'accusay la Fortune & pleuray vainement  
 Ma nouvelle douleur pour toute allegement,  
 Ie cogneu que mon mal estoit sans esperance:  
 Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,  
 L'estimay cognoissant nostre inegalité  
 Que vous diriez ma peine vne temerité,  
 Et craignant ce malheur ou quelque autre rudesse  
 Y'essayay de couvrir ma nouvelle tristesse,  
 Esperant que le temps la pourroit alléger,  
 Et ce nouueau desir en quelque autre changer:  
 Mais las plus ie m'obstine à receler ma flame,

Plus

plus elle ard mon esprit & consume mon ame,  
 Je ne puis plus souffrir vn feu si violant,  
 Qui brulleroit plus fort que ie l'irois celant,  
 Il faut que ie l'euante, & que ie vous confesse  
 La douleur qui me tue, ô ma seule Deesse.

Les mortels en leurs maux aux Dieux ont leur recours,  
 De vous semblablement i'aten tout mon secours:  
 Et d'auantage encor ie serois a reprendre  
 Si par ce feu couuert i'estois reduit en cendre,  
 Faute d'ouuir mon cœur & de luy donner vent.  
 Car la soudaine mort que i'irois receuant,  
 (Mort que i'estimerois bien douce & favorable)  
 Ma Dame, plus qu'à moy vous seroit dommageable,  
 Moy qui ne suis plus rien: que perdroy ie en mourant  
 Que le fier desespoir qui me va deuorant?  
 Car mon esprit est vostre & mon ame égaree  
 Volle autour de vos yeux de son corps separee:  
 Le perdroy mes soucis, ma flamme, & mes douleurs  
 Mes desirs, mes amours, mes soupirs & mes pleurs,  
 Et de tant de penfers la grand' troupe immortelle,  
 Vous perdiez quand à vous, vn seruiteur fidelle,  
 Qui ne pense qu'en vous, & qui vit seulement  
 Pour languir, s'il vous plaist, en l'amoureux tourment.

Las! si vous estimez que i'aye fait offense  
 D'oser tant entreprendre, escoutez ma defense:  
 La faute vient de vous & d'amour qui m'a fait  
 Cognitoître en vous voyant vn subiect si parfait:  
 Vous n'aurez pas raison de vous mettre en collere,  
 Pour vne belle erreur que vous m'avez fait faire,  
 Au lieu de m'accuser accusez vos beaux yeux,  
 Riches des traits d'amour, courtois & gracieux:  
 Accusez vostre teint qui la nege surpasse,  
 Accusez vos vertus & vostre bonne grace,  
 Et commandez ma Dame, à vos douces beautez  
 De ne retenir plus nos libres volonzes.

ELEGES.

Si vous avez desir de n'estre point aimée,  
 Ne voyez point le iour, demeurez enfermee,  
 Tenez-vous dans vn ancre où dans quelque rocher,  
 Encor vostre valeur me se pourroit cacher,  
 Toufours vous paroistrez en beautez la premiere:  
 Car le soleil par tout descouure sa lumiere.  
 Las ! dès le premier iour que mon cœur fut blessé,  
 Et que mon libre esprit fut par vous enlan- é,  
 Je feis ce que ie peu pour auoir deliurance,  
 Et pour me retirer de vostre obéissance:  
 Je ne le faisois point de crainte d'endurer,  
 Mais la peur seulement de n'oser aspirer  
 A vous faire seruitice agittoit ma pensee,  
 Qui ne pouuoit pourtant estre ailleurs dressée.  
 Car mon cœur qui vous est seulement desiré  
 Aime mieux viure ainsi durement en chaisné,  
 Blessé, des-speré, prisonnier, miserable,  
 Que recevoir ailleurs traitement favorable,  
 Seulement le penser d'aimer si hautement,  
 Luy sert en ses douleurs d'entier allegement.  
 Soyez moy donc, ma Dame, ou fiere ou gracieuse,  
 Soyez ou ne soyez de mon mal soucieuse,  
 Faites moy recevoir la vie ou le trespas:  
 Bref, soyez moy cruelle, ou ne soyez pas,  
 Vous ne ferez iamais, quoy que vous pensez faire,  
 Que de vostre amitié ie ne vueille distraire.  
 D'autre nouueaux desirs ie ne veux plus auoir,  
 Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir:  
 Au feu des passions ma foy se rend plus forte,  
 Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte,  
 Si par vostre rigueur ie meurs soudainement  
 L'en auray beaucoup moins de peine & de tourment  
 Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,  
 Mourant, pour bien aimer & pour estre fidelle.

ELEGIE



## ELEGIE. XVI.



OMME le Pelerin qui sent en son courage  
 Vn desir violant d'accomplir son voyage,  
 Se réveille en sur-saut: & comme il est poussé  
 Continuë à grands pas le chemin commacé.

Et à fin que la nuit son desir ne retarde,  
 Parmi l'obscurité leuel l'œil, & regarde,  
 Choisisant pour sa guide vn astre au firmament  
 Sous la faueur duquel il marche assurément:  
 Pense bien remarquer la trace plus certaine,  
 Maintenant passe vn bois, maintenant vne plaine,  
 Vn mont, vn vallee, vn costau separé,  
 Et va tant qu'à la fin il se trouue égaré,  
 Tout chemin luy est clos, ne sçait qu'il doyoue faire,  
 L'astre qu'il a choisi n'ha la flamme assez claire,  
 Et les autres flambeaux par le Ciel reluisans  
 Pour le bien redresser ne sont pas suffisans.  
 En fin la nuit s'enuoile, & l'Aube coloree  
 Hasté le beau soleil à la tresse doree,  
 Qui de ses clairs rayons l'Vniuers refluoit,  
 Et toute autre lumiere aupres s'éuanouit:  
 Lors il reprend courage, & yeux il saluë  
 Ceste clairté nouvelle à son secours venue,  
 Se remet au chemin qu'il auoit delaisé,  
 Et cognoist de combien ils s'est defauané.

J'en ay fait tout ainsi, j'ay suiuy mesme adresse,  
 Vray Pelerin d'Amour dès ma tendre ieunesse:  
 Car mon âge si tost du Printemps n'approcha,  
 Que ce Dieu contre moy mille traits décocha,  
 Se fit Roy de mon ame, échauffa mon courage,  
 Et me mit au chemin de l'amoureux voyage:  
 Lors pour seruir de guide à mon ardant desir  
 La jeunesse fit vne beauté choisir,  
 Qui s'offrit favorable à mes yeux la premiere,  
 Et que ie recogneu pour ma seule lumiere:

R

ELEGIES.

Son ardeur doucement mon esprit embrasoit,  
 Je ne voyois plus rien qu'ainsi qu'il luy plaisoit,  
 C'estoit mon seul obiet, mon desir, & ma fiâme,  
 Et sa seule influence auoit force en mon ame.

l'ay longuement erré parmi l'obscurité,  
 De mes sens auuglez suiuant telle clairté,  
 J'ay passé maint taillis, & maint desert champestre,  
 Esloigné du chemin sans me pouuoir cognoistre:  
 En vain mille beautez s'offroyent deuant mes yeux,  
 Comme astres qui la nuict vont allumant les cieux:  
 Je n'en pouuois auoir de plus sere conduite,  
 Et tousiours leur clairté me sembloit trop petite,  
 Mais si tost que le iour de voz yeux m'esclaira  
 Mon cœur d'aïse rai ce Soleil adora,  
 Et cogneu tout soudain que la flamme alumee  
 Dedans moy parauant n'estoit rien que fumee  
 De ma premiere erreur ie fu tout assésuré,  
 Et vey que iusqu'icy ie m'estois égareé.  
 Car celuy qui ne suit vostre beauté si rare  
 (Seul Soleil de nos ans) peu dire qu'il s'égare,  
 Son desir mal conduit erre sans iugement,  
 Et ne cognoist d'amour l'agreable tourment.

Il me souuient tousiours qu'en mon ardeur premiere,  
 Lors que mon ame estoit autre part prisonniere,  
 Je pensois fermement qu'on ne sceut mieux aimer,  
 Et n'eusse iamais creu qu'Amour peust enflammer  
 Plus chaudement vn cœur de sa viue esteincelle,  
 Ny qu'un parfaict Amant peust estre plus fidele,  
 Mais vos yeux m'ont appris que i'estois abusé  
 M'ayant de tant de feux l'estomach embrasé,  
 Et mis en mon esprit de penfers si grand nombre  
 Que ma premiere amour au pris n'estoit qu'une ombre  
 Bref, ie suis si pressé qu'ores ie cognois bien  
 Helas! qu'aupres de vous ie n'aimay iansais rien.  
 Vrayemēt c'est bien raison que l'amour qui me tuē  
 Passé

Passe tout autre amour qu'au parauant i'ay eue:  
 Et qu'en vous adorant ie croisse en loyauté,  
 Voyant que vos beautez passent toute beauté,  
 Beautez pleines de lis & de roses nouuelles,  
 D'agreables langueurs, de flammes immortelles:  
 D'amours, de doux attraits, de thesors precieux,  
 Et des perfections que receloient les cieux.  
 Car tout ce que le Ciel auoit mis en reserve  
 De plus belle richesse en vos yeux se conferue,  
 Vos yeux si beaux aux miens, qui me donnent le iour,  
 Et qui font qu'Amour mesme est embrasé d'amour,  
 Quand à moy si ie voy quelque autre Damoiselle  
 Qui guide en cheminant les graces avec elle,  
 Qui ait les cheueux beaux, les yeux cruels & doux,  
 Ie dy qu'en quelque chose elle approche de vous,  
 Mais non pas que pourrant elle soit si parfaite:  
 Car pour chef d'œuvre seul, Nature vous à faite.  
 Tousiours on vous peut voir admirable excellent,  
 Et à vous rien que vous ne se doit éгалer:  
 Ainsi que la douleur qu'en mon ame i'assemble,  
 Qui surpassant toute autre à soy seule ressemble.  
 I'ay tousiours iusqu'ici blasmé l'extremité,  
 Mais ie pers c'est aduis perdant ma liberté.  
 Car vous voyant, ma Dame, en beautez tant extreme,  
 Ie consens que mon cœur extremement vous aime:  
 Ie veux qu'en vous seruant il souffre extremement,  
 Et le desuouerois s'il faisoit autrement  
 Peut estre quelque iour vous en serez touchée,  
 Et à fin que ma mort ne vous soit reprochée,  
 Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié:  
 Et recompenserez ma fidelle amitié.  
 O Dieux! si d'vn tel heur ie contente ma vie  
 Ne m'accordez plus rien de chose que ie prie  
 On ne me verra plus d'autres biens desireux  
 Et m'estimeray lors content & bien-heureux,

E L E G I E S,

Mais si par mon malheur trop cruelle & trop fiere  
 Vous ne vous flechissez au son de ma priere,  
 Sans plaisir, sans confort, triste & desespéré  
 Je veux blasmer le Ciel contre moy coniuéré,  
 Et maudire ma vie où tout malheur abonde,  
 Prenaut congé d'Amour le seul bien de ce monde,  
 Car que me seruira que le sois redouté,  
 Que l'aye en mon Printemps maint effort surmonté,  
 De m'estre veu le chef de si grandes armées,  
 D'auoir des ennemis les campagnes semées,  
 D'estre eschappé vainqueur de cent mille dangers,  
 D'estre le seul effroy des Princes estrangers,  
 D'vn Roy si genereux auoir pris ma naissance,  
 Courageux, indompté, d'inuincible puissance:  
 Auoir dessus mon front semé tant de lauriers,  
 Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerriers,  
 Iusqu'au plus haut du Ciel planté ma renommée,  
 Que le temps ny la mort ne rendront consomée,  
 Bien voulu d'vn chacun, bien craint, bien estimé,  
 Si de vous seulement ie ne puis estre aimé,  
 Et si vous refusez de m'estre favorable?  
 „ La grandeur sans amour est chose miserable.  
 T'aimerois beaucoup mieux estre né bassement,  
 N'auoir pas tant de cœur, ny tant de sentiment  
 Que mon esprit fust lourd, & mon ame pesante,  
 Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.  
 „ Car plus vn homme est grand & de gloire animé,  
 „ Plus chaud est le brandon qui le rend consumé,  
 „ Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible  
 „ Que celuy du commun qui est presque insensible.  
 Puis ie croy que l'Amour archer victorieux,  
 A des fleches à part pour les Rois & les Dieux,  
 Et ne scaurois penser que les grands il surmonte  
 Comme le peuple bas dont presque il ne fait conte.  
 Las! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,



Il a tout dedans moy son carquois renuersé,  
 Je suis sa trouffe mesme, & sa chaude fournaise,  
 Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,  
 Dont mon corps languissant sera tost deuoré,  
 Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé.  
 Car le voulant couvrir d'une froide apparence,  
 Par ma discretion i' accrois sa violence,  
 De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,  
 Quand ie suis tout en feu feignant d'estre tremblant,  
 Et me monstrant ioyeux en ma douleur cruelle  
 Seul entre tous les grands qui mes amours recelle.  
 » Car eux communément au lieu de les celer  
 » Desirent qu'on les sçache, & en veulent parler:  
 Où moy ie les contrains & les cache en mon ame,  
 Aimant mieux endurer que de nuire à ma Dame,  
 Et ne voulant qu'un peuple ignorant & sans loy  
 Cognoisse mes desirs, & babilles de moy.  
 Ceux qui sçauent comment à part ie me retire,  
 Que ie me plais tout seul, que i' aime tant à lire  
 Les passions d'amour, ses effets rigoureux,  
 Iugent tout aussi tost que ie suis amoureux.  
 Ils le disent assez, mais ils n'ont cognoissance,  
 Que vous me reteniez en vostre obeissance,  
 Tant ie sçay bien couvrir mon desir violant,  
 Qui las! croist d'autant plus que ie le voy celant.  
 Mais i'ayme mieux souffrir vne douleur plus forte  
 Que mon contentement quelque ennuy vous apporte:  
 I'ayme mieux me priver du beau iour de vos yeux,  
 Fuyant ce que i'adore & que i'ayme le mieux.  
 Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminue,  
 De penser que ma foy par là vous soit cogneuë,  
 Et que la verité de mon affection  
 Se decouure aisément par ma discretion,  
 Qui est de fermeté le plus seur tesmoignage:  
 Car un homme discret ne peut estre volage.

## ELEGIES.

## ELEGIE XVII.



Vous qui pipez d'Amour, d'erreur & de ieun-  
 nesse,  
 Adorez vainement vne folle Maistresse:  
 Vous qui mesmes sur vous n'avez plus de  
 pouuoir,

Vous qui sous bonne foy vous laissez degeuoir.  
 Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,  
 Vous qui de vos malheurs bastissez vne gloire,  
 Et qui tout possédez de charme & de poison,  
 Estes sans yeux, sans cœur, sans ame, & sans raison:  
 Oyez le iuste duel d'vne personne atteinte,  
 Oyez l'aspre courroux & l'ardante complainte  
 Du d'folé Philandre à bon droit irrité  
 Pour auoir decouuert vne infidelité:  
 Et pour auoir perdu sa ieunesse abusée  
 Seruant fidelement vne Alcine rusée,  
 Vne fine Lâmie, vne peste, vn venin,  
 Et tout le deshonneur du sexe feminin.

Vn des iours de l'Esté que la flamme etheree  
 Brusloit de toutes pars d'ardeur desmeesurée,  
 C'est amant furieux, qui sentoit au dedans  
 De son iuste despit les aiguillons ardans  
 Et les esclancemens d'vne forçenerie,  
 Tombe du haut de soy, tout vaincu de furie,  
 Sans parler, sans mouuoir, palle, & tout esperdu,  
 Ayans avec l'esprit tout sentiment perdu.  
 Il ne pouuoit pleurer, encor qu'il eust enuie  
 De voir couler en pleurs ses amours & sa vie:  
 Mais comblé de douleur sans cesse il halletoit,  
 Et son cœur mutiné pour sortir combattoit.

Il demoura long temps ainsi vaincu de rage,  
 Ayant les mouuemens, le geste, & le visage  
 D'vn qui tire à la mort lors qu'il va fremissant  
 Avec vn gros hocquet les membres roidissant

Puis

Puis il reuiet vn peu entr'ouuant la paupiere,  
 Et monstre qu'à regret il voit nostre lumiere,  
 Tant il est las de viure, & tant il ha desir  
 Qu'vne agre. àble mort tranche son desplaisir.  
 Mais voyant que la mort n'abregeoit sa misere,  
 Il saute sur les pieds transporté de colere,  
 Pour saisir vne espee & s'en percer le flanc,  
 Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang.

Tenant le fer tout nu dans sa dextre meurtriere,  
 Il fait sortir ces mots pour complainte derniere.

Mourons mourons (dict-il) punissons nostre erreur,  
 Eschappons par le fer des dents de la fureur:  
 Faisons rire vne ingrate, & donnons quelque ceste  
 Au regret eternel qui nous charge & nous presse.  
 Las! que l'ame la mort qui me peut secourir.  
 Mais ie maudi le Ciel qu'il ne m'a fait mourir  
 Quand l'estimois son cœur estre vn roc immuable,  
 La mort m'eust esté lors bien douce & fauorable.

Acheuant ces propos, comme il veuts'auancer  
 Pour le fer inhumain dans sa gorge enforner,  
 Et qu'il court gayement à la mort toute presse,  
 Il sent qu'au mesme instant vn bon esprit l'arreste,  
 Qui luy saisie le bras, qui le fait tressaillir,  
 Qui luy fait le cousteau de la dextre faillir,  
 Et qui parle en son cœur disant en telle sorte.

Qu'elle extreme fureur hors de toy te transporte?  
 Qu'elle rage te tient? quel braisier vehement  
 Te deuore l'esprit, l'ame & l'entendement,  
 Que tu vueilles mourir d'vne mort si cruelle,  
 Pour l'impudicité d'vne Dame infidelle,  
 Encor sans te vanger, & sans faire sentir  
 Si de se prendre à toy lon se peut repentir?  
 Vange toy pour le moins: puis d'vn grand coup d'espee  
 Mets fin à ton amour si lechement trompé,  
 Ainsi ce bon Esprit l'Amant desuada,

R 4

E L E G I E S.

Et l'heure de sa mort par ces mots retarda.  
 Au poinct que le Soleil commence sa carrière  
 Monstrant ses cheveux d'or qui portent la lumière  
 Ce chetif amoureux, amoureux & jaloux,  
 Tout cuit de passions, de rage & de courroux,  
 Commence à discourir en sa triste pensée  
 Comme il pourra venger son amour offensée.  
 Cent mille tourbillons l'va sur l'autre amassez,  
 Cent pensers differens contrairement pouflez  
 Luy liurent la bataille, & sont deuant sa teste  
 Un brouillement confus tout bruyant de tempeste.  
 Neptune en temps d'Hiuer n'est point plus agité  
 Estant poufisé des vents d'un & d'autre costé,  
 Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perles,  
 Comme il roule en l'esprit d'affections diuerses.  
 Il ne faut point penser qu'il puisse reposer,  
 Il refuse, il se despote, & se sent embraser  
 Le cœur tout à l'entour d'une nouvelle flame,  
 Dés qu'il se ressouuiet de ruses de sa Dame.  
 De ses soupirs trompeurs, de ses mots déguisez,  
 De ses yeux tant de fois feintement arrosez:  
 Et voyant [ô regret !] sa feinte si notoire  
 La croyant il se fasche & se hait de la croire,  
 Mais il la croit pourtant, & la doit croire aussi,  
 Bien qu'en s'en souuenant il reste tout transfy.  
 Or quand ee souuenir à ses yeux se presente,  
 Helas ! c'est fait de luy, il crie, il se tourmente,  
 Il soupire, il sanglote, il est plus qu'au trespas,  
 Et despote sa vie, il chemine à grands pas,  
 Et cherche en rauassant les lieux plus solitaires  
 Pour maudire à son gré les destins aduersaires.  
 Il va de ses douleurs la terre ensemençant,  
 De ses cuisans soupirs l'air s'echauffe en passant,  
 Et la piteuse Echo d'aigre douleur contrainte,  
 Parmi les rocs cauez respond à sa complainte.

O fern



O féminin cerueau (di& il en soupirant)  
 Traistre, feint, sans arrest deçà delà courant,  
 Contraire obiet de foy, pariure & variable,  
 Que celuy qui te croit est pauvre & miserable!  
 Te t'ay creu toute fois: aussi tu m'as fait voir  
 Combien ton naturel est propre à deceuoir.  
 Mais las qui ne t'eust creu: ceste aspre violence,  
 Ces sermens, ces propos tant vrais en apparence,  
 Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,  
 Ces regards dérobez, bruslans de passion,  
 Ces doux languissemens, ces mignardes caresses,  
 Ces larmes, ces propos, & ces longues promesses  
 Estoyent-ce les tesmoings d'une legere foy,  
 Et qu'on fauorisast les autres plus que moy?  
 Ah traistre & lasche cœur! de quel mal hypocrite  
 As-tu soeu deguifer ta volonté maudite,  
 Sans que par mon amour ny par ma fermeté  
 L'aye peu retenir tant d'infidelité?

„ On dit que Cupidon n'est iamais soul de larmes,  
 „ Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'allarmes,  
 „ Les Abeilles de fleurs, les Cheures d'arbrisseaux,  
 „ De riuieres la mer, & les prez de ruisseaux.  
 „ Mais de mesme la femme ingrater & inconstante  
 „ De cent mille amoureux ne seroit pas contante:  
 „ S'elle en a vn acquis, elle en veut vn nouveau,  
 „ Et iamais fermeté n'habite en son cerueau:  
 „ Animal plein de ruse, indomtable & volage,  
 „ Qui ha dedans la bouche autrement qu'au courage.

Las! je croy que les Dieux ardemment courroucez  
 Vn iour que les mortels les auoyent offensez  
 Feirent naistre icy bas pour punir leur audace  
 Et pour lestrauailler, la feminine race:  
 Ainsi que les serpens, les tigres, & les loups,  
 Qui nous sont mille fois plus courtois & plus doux:  
 Et comme on voit sortir parmy les bonnes plantes



ELEGIES.

Des chardons inuils & des herbes meschantes.  
 Hé pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis  
 Que les hommes par eux, & d'eux-mesmes amis  
 Sans toy sexe imparfait peussent auoir naissance,  
 Pour ne te deuoir plus ceste recognoissance?  
 Ainsi que nous voyons qu'un soigneux Iardinier  
 Eute sur vn prunier les greffs d'un prunier,  
 Vn pommier sur vn autre, & vn chefine sauuage  
 De ses ieunes ramcaux peupler tout vn bocage  
 Ou comme le Phenix soy mesme se bruslant,  
 Sans fuir, par sa fin se va reuouellant.  
 Mais en vain ie m'arreste aux effets de Nature,  
 Qui tout cest vniuers conduit à l'aduanture,  
 Par hazard, par fortune, & par legereté,  
 Et qui se resioit de sa diuersité.  
 Quelle perfection faut-il esperer d'elle  
 Puis qu'on seait que Nature est mesme vne semelle?  
 Cessez pourtant cessez, Femmes, de vous vanter  
 De ce que vous pouues les hommes enfanter,  
 Et qu'ils naissent de vous n'en foyez arrogantes:  
 Les lis au teint d'argent naissent d'herbes puantes,  
 On voit sortir des fleurs d'un fumier tout pourri,  
 Et le bouton vermeil sur l'espine est nourri,  
 Sources de tous malheurs, superbes, deguisees,  
 D'orgueil, dire, de rage, & d'envie embrasees,  
 Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy.  
 Sans amour, sans raison, sans conseil, & sans foy,  
 Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,  
 Et des pauures humains les pestes eternelles.  
 Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,  
 Donnant air par souspirs à son feu vehement,  
 Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines  
 Qui monstroient la rigueur de ses cruelles peines.  
 Les bestes d'alentour s'arrestoyent pour l'ouïr,  
 Les oiseaux tous rauis demeuroyent sans fuir

Atten



Attentifs à ses plaintes, & par vn doux mur mure  
 Les riuages prochains plainoynt son aduerture:  
 Les rochers & les monts de pitié se fendoyent,  
 Et iusqu'au plus haut ciel ses regrets s'entendoyent,  
 Regrets trop violans qui n'auoyent point de trefue,  
 Fust au poinct du matin quand l'Aurore se leue,  
 Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardeant  
 A moitié de son cours nous brulle en regardant:  
 Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde  
 Il laue en l'Ocean sa cheuelure blonde:  
 Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez  
 Sont plus profondement d'vn fort sommeil pressez.

## DISCOVRS.

**S**I l'Amour est vn Dieu, c'est vn Dieu d'in-  
 iustice,  
 Reconnoisste le moins ceux q luy font seruice  
 Vn aueugle en nos maux, vn enfant incôstât,  
 Au plaisir du hazard ses faueurs departant,  
 Qui s'abbreue de sang, & de larmes brulantes,  
 Et qui perce les cœurs de fleches differantes,  
 Afin que nos esprits errans diuersement  
 Sans jamais reposer soyent tousiours en tourment.  
 Vons qui de ses rigueurs n'auiez la cognoissance  
 Ne vous esclaez point, faites luy resistance  
 Les plus loyaux amans sont moins recompensez  
 Mon mal peint en ces vers le fait cognoistre assez  
 C'est enfant inuaincu, Dieu de sang, & de flame,  
 Vn iour pour mon malheur me fit voir vne Dame  
 Qui de ses chauds regards tour le Ciel allumoit,  
 Et les petits Amours comme roses semoit:  
 Si tost que ie la vey, mon ame en fur esmeuë  
 Et l'Amour aussi tost flamboyant en sa veuë,  
 Comme vn esclair subtil par vn verre eslançé.

Passé,

E L E G I E S .

Passa dedans mon cœur qu'il n'a jamais laissé,  
 Le l'adoray depuis comme chose diuine,  
 Et rien qu'un feu si beau n'échauffoit ma poitrine:  
 En ses yeux seulement tout mon heur s'assembloit  
 Et tout autre plaisir ennuyeux me sembloit.  
 Mais pour premier malheur de ma triste auanture,  
 Vn mary deffiant, de ialouse nature,  
 Comme vn Dragon veillant de la voir m'empeschoit,  
 Et son riche thresor auarement cachoit.  
 Tout ce qu'on dit d'Argus de luy se peut bien dire:  
 Jamais le doux sommeil, quand Phœbus se retire,  
 Ne luy ferme les yeux, il veille incessamment,  
 Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:  
 Et quand vn Papillon volle autour de la belle,  
 Il crie, & veut sçauoir s'il est masse ou femelle.  
 De ce maudit ialoux mon mal est procedé  
 Car depuis la trouuant, cent fois ie retardé  
 (Trop discret pour mon bien) de luy faire ma plainte,  
 Et tandis mon desir croissoit par la contrainte,  
 Ainsi que le brasier sous la cendre caché,  
 Ou comme vn grand ruisseau quand il est empesché  
 Mais plus que mon malheur ie plaingnois le seruage  
 De la ieune beauté royne de mon courage,  
 Qui sous vn ioug si dur foiblement languissoit,  
 Et sans aucun plaisir sa ieunesse passoit,  
 Souuent de ce regret ayant l'ame blessée  
 A part contre le Ciel i'ay ma plainte dressée,  
 De ce qu'il assembloit sans ordre & sans raison  
 Avec vn froid Hiuer ceste belle saison:  
 Et bien souuent aussi plein d'amoureuse rage,  
 Comme s'il fut present i'yfois de ce langage.  
 O mary trop cruel pour si douce beauté,  
 Que penfes-tu gaigner gesnant sa liberté?  
 Ton extreme rigueur son vouloir ne retarde,  
 Si tu gardes le corps l'ame est hors de ta garde,

Tu

Tu rens par tant de soing l'amant plus enflamé.

„ Vn plaisir trop permis n'est jamais bien aimé:

„ Le malade aime l'eau qui luy est defenduë,

„ Et l'Amour par contrainte est plus chaude renduë.

Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,

Et le palais d'airain Iupiter n'arresta.

„ Celle peche le moins qui ha plus de licence.

„ Et ce qui desplaisoit est cher par la defense.

Mais si ton cœur selon ne peut estre adoucy,

Au moins de la garder laisse moy le soucy,

Ne te trouble point, ie veux que l'estincelle

Qui luit en mon esprit tous les autres decelle:

Ie liray dans leurs cœurs quand plus ils se feindront,

Et te descouriray ce qu'ils entreprendront.

De mille autres propos i'accusois sa rudesse,

M'efforçant quelquefois de luy faire caresse:

Et pour mieux de guiser le mal qui me tenoit

Ie destournois les yeux quand sa femme venoit,

Et de peur seulement de la voir mal traittee

Ma chaleur d'un soupir n'osoit estre euentee.

Sage discretion tu m'as bien cher cousté,

Sans tant de vains respects i'eusse plus profité!

Ainsi durant long temps ie languy miserable,

Esperant que l'Amour quelque iour favorable

S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,

Et qu'il falloit sans plus courir mon amitié.

„ Las qu'un nuage épais couure l'esprit de l'homme!

Durant qu'en ces desseins mon cerueau ie consume

Et que ie pers le temps, cest Archer rigoureux

Voulut qu'un ieune Prince en deuint amoureux,

Qui sans tant de respects descourrit sa pensee,

Rendant de sa beauté ma Maistresse blessée.

Seul il estoit son bien, sa lumiere & son cœur,

Et ce nouveau soucy de sa crainte vainqueur,

Qui d'un auengle feu sans pitié la deuore,

Luy

ELEGIES.

Luy fait mespriser tout, sinon l'œil quelle adore,  
 Elle qui par auant n'osoit leuer les yeux,  
 Se mocque maintenant du soting trop curieux  
 De son mari jaloux: elle est toute de flamme,  
 Et rien plus que l'amour ne commande en son ame.  
 Ah Prince bien-heureux, roy de sa volonté,  
 Que ie porte d'enuie à ta felicite!  
 Non pour estre souri d'un si fameux lignage,  
 Non pour tant de beaux traits qu'on voit sur ton visage,  
 Non pour estre en cent lieux iustement renommé,  
 Non pour tant de Lauriers dont ton front est semé,  
 Non pour mille vertus honorans ta ieunesse,  
 Mais pour estre adoré de ma seule Deesse:  
 Voyla ton plus grand heur dont ie suis enuieux,  
 Tu as iouy d'un bien qui n'appartient qu'aux Dieux,  
 Or durant ceste flamme à mon bien si contraire,  
 Oncques de mes liens ie ne me peu defaire,  
 A l'ennui du malheur ma constance augmenta,  
 Et iamais le dépit si fort ne m'irrita  
 Que ie peusse blasmer l'ardant amour de celle  
 Qui si douce à autruy m'estoit tousiours cruelle:  
 De son nouueau desir mon malheur i'accusé  
 Et tousiours sans fléchir constant ie m'opposé,  
 Resolu d'endurer: mesme, s'il se peut dire,  
 Pensant à son plaisir i'allegeois mon martyre:  
 Et l'œil deuers le Ciel ie priois bassement  
 Qu'un couple si parfait s'enr'aimast longuement,  
 Hayant plus que la mort ceux qui bruslez d'enuie  
 Troubloient l'heureux repos d'une si douce vie.  
 Ainsi ferme tousiours i'aimois sans estre aimé,  
 Et comme si mon cœur au sien fust transformé,  
 J'auois part à son bien, sa liesse estoit mienne,  
 Oubliant ma douleur pour souspirer la sienne,  
 Lors que quelque enuieux d'un langage cuisant  
 Alloit de ses amours franchement deuisant:

Bref,

Bref, en ferme amitié n'ayant point de semblable  
 L'aïdois à mon malheur pour luy estre agreable.  
 Qui diroit le regret que mon cœur supporta  
 Quand ce Prince à la fin de ses yeux s'absenta,  
 Emportant quand & soy son ame & sa puissance,  
 Et ne luy laissant rien que l'ennuy d'une absence?  
 Il falloit que son cœur fut en roche endurci,  
 De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainsi,  
 Voir pleurer ses beaux yeux pour forcer sa demeure;  
 De moy sans la laisser ie fusse mort à l'heure,  
 Helas! combien depuis ce rigoureux depart,  
 Dedaignant tous plaisirs l'ay-ie veuë à l'escart  
 Soupirer tendrement, pensif & solitaire,  
 Monstrant que sans le voir rien ne luy pouuoit plaire?  
 Comme vn que le soleil dans vn bois a laissé,  
 Ne peut plus remerquer l'endroit qu'il a passé,  
 Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,  
 Et ce qui luy plaisoit luy donne fâcherie:  
 Ainsi se voyant loin du soleil de ses yeux,  
 La Court ne luy est plus qu'un desert ennuyeux,  
 Tout oblet luy desplaist, sa parole forcee  
 Monstre à qui l'entretient qu'ailleurs est sa pensee,  
 O cœur rempli d'amour, de constance & de foy,  
 Tu meritois trouuer vn amant tel que toy!  
 Que de vraye amitié ton amour eust acquise  
 Si en autre qu'un grand ta fortune l'eust mise!  
 Mais durant qu'en regret tu te vas consumant  
 Maudissant la rigueur d'un triste esloignement,  
 Celuy qui tient la clef de ton ame enchaiffnee  
 Ne songe plus plus en toy t'ayant abandonnee,  
 Vne autre affection regne en sa volonté  
 Fosble iouët à vent, deçà delà porté.  
 Et puis aimez les grands, croyez en leur langage!  
 La Bize en arriuant n'abat tant de fucillage  
 Et n'émeut sur la mer tant de flots escumans,

Comme

ELEGIES.

Comme ils font & refont des diuers changemens:  
Leur flamme auffi soudain est par tout espanuë,  
Et pensent que l'amour de chacun leur est deuë.

De ce dernier malheur à ma Dams aduenu  
Je suis plus que iamais angoisseux deuenu:  
Car outre le tourment coustumier que i'endure  
Le pleure maintenant sa piteuse aduanture,  
Et vay blasmant le Ciel d'un esprit dépité  
De ce qu'il ne punit tant de legereté.

Louë Amour qui voudra, c'est vne frenaisie  
Que les fols ont fait Dieu selon leur fantasia,  
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,  
Par ses charmes cruels troublant l'entendement.  
Las! si mon foible esprit n'estoit troublé de rage  
Je me retirerois cognoissant mon dommage,  
Ou d'un autre desir plus doucement époint  
Je cesserois d'aimer ce qui ne m'aime point.  
Mais d'un si puissant trait ma raison est forcee  
Que ie suy malgré moy la trace encommencee,  
Et fers sans proffiter vne ingrante beauté,  
Qui pour aymer autrui n'ha plus de liberté.

Or ce dernier confort pour remede i'embrasse,  
Que si dans son esprit la raison trouue place,  
Et qu'un iour le dépit iustement allumé  
Face mourir l'amour d'un qu'elle a trop aimé,  
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoissance,  
Payant tant d'amitié de quelque recompense,  
Et verra quelle erreur follement l'abusoit  
Quand vn Prince inconstant ses desirs maistrisoit.  
„ L'amour des grands seigneurs est tousiours domagea-  
„ Et sert le pus souuent au vulgaire de fable: (ble,  
„ Nulle discretion leur fureur ne reçoit,  
„ Et dés qu'ils sont épris chacun s'en aperçoit:  
Car cent mille espions veillent sur leurs affaires.  
„ La grandeur & l'amour sont deux choses contraires.

FIN DES ELEGIES.

IMIT





IMITATIONS  
DE L'ARIOSTE.

ROLAND FVRIEVX.

PAR  
PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY.



E veux chanter Roland, ses fureurs &  
sa rage,  
Je veux chanter d'Amour la tempeste &  
l'orage,

La colere excessiue & le forcenement  
Qui troublerent l'esprit d'un miserable

Delaisé sans raison d'Angelique la belle: (Amant  
Pitoyable loyer d'un amour si fidelle,

CHARLES Roy magnanime issu dufang des Dieux,  
le chante en m'eslyant ces regrets furieux,

Attendant qu'une fois plus hardiment l'entonne

Les combats acheuez pour sauuer sa couronne,

Quand le discord mutin par la France allumé

Rendoit entre l'enfant le pere enuenimé:

Tandis d'œil fauorable & de Royal courage

Reçois ce que i'appen aux piez de ton image.

Et si tu pris iamais plaisir à mes escrits,

Enten de quelle ardeur cest amant fut épris.

Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puissance

Qu'encor il n'a trouué qui luy fist resistance,

S

ROLAND

Vn iour bleffa Roland le redoué guerrier,  
 La vaillant Palladin, le braue auanturier:  
 Et bien qu'il n'eust pas crainé vne puillante armee,  
 Si tost qu'il eut d'vn trait sa poitrine entamee,  
 Et que de deux beaux yeux la rayons s'espandit,  
 Il mit les armes bas, & vaincu se rendit,  
 Pauvre que feroit-il, si la celeste bande  
 Des Esprits immortels, si le Dieu qui commande  
 Aux Enfers tenebreux, & cil qui peut domter  
 Les courroux de la mer n'ont sceu luy resister?

Or pour flechir le cœur de sa fiere Maistrisse  
 Il fait en mille endroits retentir sa prouesse,  
 En Inde, en Tartarie, & desia l'Oriant  
 Restant tout estonné va ses faits publiant:  
 Puis il repasse en France, où le peuple d'Espagne,  
 Le Numide & le More emplissoyent la campagne  
 Conduits par Agramant, qui desia s: promet  
 Que la France captiue à ses loix se soumet.  
 Là de mille beaux faits il enrichit sa gloire,  
 Là de mille combats remporta la victoire:  
 Il foudroye, il saccage horrible & furieux,  
 Et l'ennemi qui craint son bras victorieux,  
 Fuit au deuant de luy, comme dedans la plaine  
 Fuit au deuant du loup le mouton porte-laine.

Qui, à veu quelquefois tournoyer dedans l'air,  
 Gronder & faire feu le tonnerre & l'esclair,  
 Puis tombant tout à coup en mille estranges fortes  
 Esclater & partir les roches les plus fortes,  
 Briser les marbres durs mouuoir les fondemens,  
 Et pesto-messe encor brouiller les elemens:  
 Qu'il pense-voir Roland marchant de place en place,  
 Qui portant sur l: front la tempeste & l'audace,  
 Et les armes au poing, dehaçant & taillant  
 Fait refroidir le sang du plus braue & vaillant.  
 On n'oït aurour de luy que mortelles complaintes,

son

Son espee & son bras & ses armes sont teintes  
 Du sang des ennemis : car rien ne les defend,  
 Maille ny corselet, quand Durandal descend,  
 Il fend, il taille, il perce, il frape, il tue, il chaste,  
 Chacun fuit deuant luy, qui son armet de lace,  
 Qui laisse choir sa lance, & qui souuente fois  
 Quitte là son espee, & fuit dedans le bois,  
 Qui de çà qui delà, & leur ame craintie  
 A chaque flair de vent croit qu'encore il les suiue,  
 Pour le priuer de vie au milieu de leurs pas,  
 Qu'il presse leurs talons, & qu'il hausse le bras  
 Comme vn ieune Cheureul qui dedans vn bocage  
 A veu le fier Lyon accompagné de rage,  
 Qui estrangle sa mere, & affamé de sang,  
 La demembre & deschire, & luy ouure le flanc,  
 Craintif il se dérobe, & d'vne course isnelic  
 Eschappe la fureur de la beste cruelle:  
 A chaque pas qu'il fait tousiours il s'en souuient,  
 Et s'vne fusille branle il pense qu'on le tient,  
 Ainsi deuant Roland la tourbe espouuantee  
 S'en fuit à qui mieux mieux d'vne course hastee:  
 Et luy qui les poui suiue continuant ses coups,  
 Renuerse les cheuaux & les maistres dessous.  
 La de sa le renom de sa force admirable  
 Le rendoit en tous lieux terribles & redoutable:  
 La cedeisoit par tout qu'il n'auoit son pareil  
 Depuis l'Iberien iusqu'au list du Soleil:  
 Quand vn iour de l'Esté lors que la Canicule  
 Commence à ramener la saison qui nous brusle,  
 Ayant depuis deux iours vainement pourchassé  
 Le vaillant Mandricard, il descend tout lassé  
 De chaud & de travail, aups d'vn clair riuage  
 Enceint tout-alentour d'vn gracieux ombrage  
 D'arbres droit arrangez & des belles conlurs  
 D'vn beau pré verdissant tout émaillé de fleurs:

ROLAND

L'œillet y florissoit, l'églantier & la rose,  
 Et Clytie au Soleil sa robe auoit de close, *La soucie*  
 Le Thym y prenoit place, & le Li's blanchissant,  
 Et la fleur du mignon qui mourut languissant *nécessité*  
 Par trop aimer son ombre & la figure vaine  
 Qu'il veit en se mirant es eaux d'une fontaine.  
 Le Soleil s'auançant pour parfaire son tour,  
 A moitié du chemin nous marquoit le mi-jour,  
 Quand Roland y suruint qui tout par tout degoute,  
 Et de son mal prochain le chetif ne se doute:  
 Il pensoit reposer, mais au lieu de repos  
 Vn espineux travail le perça iusqu'à l'os.  
 Cheualier malheureux à qui la destinée  
 Reseruoit trop cruel vne telle journée!  
 Car en se destournant, comme il leue les yeux  
 Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux  
 Le nom de sa deesse engraué sur l'esorce,  
 Testmoignage euident d'une amoureuse force.  
 Il admice le chiffre, & cognoist tout soudain  
 Que la belle Angelique y auoit mis la main  
 Parquoy tout estonné s'approche & le regarde,  
 Et mieux qu' auparauant curieux il prend garde  
 A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor  
 Enlacez de cent nouëds Angelique & Medor.  
 Desia d'un chaud despit sa poitrine est atteinte,  
 Et vn triste penser le fait trembler de crainte:  
 Autant de traits qu'il voit, autant de clous ardans  
 A mourr fiche en son cœur, qui le percent dedans:  
 Encor il ne scait pas que tout ceci veut dire,  
 Toutesfois il fremit, & tout blesme il soupire,  
 Puis il se reconforte, & de tout ce qu'il voit  
 Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit,  
 Il feint mille discours, & pense à l'aduenture  
 Que quelque autre Angelique a fait & ceste escriture:  
 Puis il cognoist la lettre, & voit qu'il se degoit, *Mais*



Mais vne autre esperance aussi tost il conçoit.

Hors de moy (ce dist-il) penser qui me deuore,  
 Le cognoy maintenant que celle que i'adore  
 (Amour en soit loué) m'aime parfaitement,  
 M'ayant sous vn Medor deguisé finement:  
 Car ie suis ce Medor, & cognoy que ma Dame  
 En deguisant mon nom veut deguiser sa flame.

Ainsi disoit Roland, mais vn nouveau penser  
 Luy fait presqu'aussi tost ce propos delaisser:  
 Car tousiours il se doute, & ce qui le fait craindre  
 Se renflamme & s'accroist plus il le veut esteindre,

Comme le simple oiseau qui s'empestre & se prend  
 Au piege & à la glus que loiseau luy tend,  
 Tant plus qu'il bat de l'aile, & que plus il s'efforce  
 De se desempestrer, plus la glueuse amorce  
 Le serre & le retient: Roland en est ainsi

Qui sent croistre tousiours son amoureux souci.  
 Or' il reste immobile, & or' il se destourne  
 Pais deça puis delà, & iamais ne se iourne  
 Sa pensée inconstante, & sent dedans le cœur  
 Vn combat obstiné d'esperance & de peur.

Discourant en ce poinct sans qu'il pense à soy mesme,  
 Tant il est possédé d'vne manie extreme,  
 Il vient iusques aux lieux où les amans heureux  
 Sur la chaleur du iour doucement languoureux  
 Se retiroyent à l'ombre aupres d'vne fontaine,  
 Où de mille baisers ils allegeoient leur peine,  
 Ores de leurs amours doucement iouissans,  
 Ores de my-lassez doucement languissans:  
 Et souuent redoublans l'amoureuse escarmouche,  
 Ils serenoient ferrez la bouche sur la bouche,  
 Le flanc contre le flanc, & nageoyent à souhait  
 Dans le fleuve d'Amour de nectar & de lait.

Medor pour faire foy du plaisir desirable  
 Qui l'auoit bien-heuré dans ce lieu delectable



R O L A N D

Par dessus tous les Dieux, auoit subtilement  
 En mille & mille endroits peint son contentement,  
 On voit tout alentour mainte & mainte deuise,  
 Et ne peut courir l'œil nulle part qu'il ne lise  
 Escriit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,  
 Angelique & Medor le favori des cieux.

Roland regarde tout, qui a l'ame faisie  
 De froide poison d'une aspre ialouisie,  
 Et chancelle inconstant comme le Prestre saint  
 Que le tan de Bacchus trop viuement ataint.  
 Mais ainsi que tousiours de plus pres il s'approche  
 Et contemple estonné la fontaine & la roche  
 Tournant mille discours en son entendement,  
 Voit ces vers de Medor engrauz fraichement.

O tertres verdissans, ô gracieux ombrages  
 Des antres tenebreux, des prez & des riuages,  
 O bois delicieux, ô doux-courans ruisseaux,  
 Espeusement bordez de plaisans arbrisseaux,  
 Ou la belle Angelique ornement de cest âge,  
 Qui de tant de grands Rois enflamma le courage,  
 La fille à Galafron, vray miracle des cieux,  
 Celle qui feit trembler les plus audacieux,  
 Abaisant sa grandeur & sa race royale  
 A moy pauvre Medor se fist si liberale,  
 Que mille fois ensemble en mille heurieux plaisirs  
 Auons donné relache à nos bouillans desirs.

Pour ces douces faueurs entre vos bras rectifiés,  
 Tertres, ombrages, bois & cauernes mouffués,  
 Herbes, riués & fleurs, ie ne puis auâncer  
 Si ie veux presumer de vous recompenser.  
 Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure  
 Et d'esprit & de voix ceste heureuse demeure,  
 Priant tous palladins qui passeront ici,  
 S'ils ont iamais senti le doux-poigant soucl (ges.  
 Du grand vainqueur des Dieux, qu'aux gracieux ombra

Aux



Aux antres tenebreux, aux prez & aux riuages,  
 Aux bois delicieux, aux doux-courans ruisseauz  
 Espeffement bordez de plaisans arbrisseaux,  
 Ils souhaitent ainsi: Ces lieux tant desirables  
 Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,  
 La Lune & le soleil, & iamais pastoureau  
 Ne puiff: en leur giron conduire son troupeau.

Cinq ou six fois Roland releut ceste efcriture  
 Fiché sens dire mot là contre roche dure,

Qui ia luy ressembloit, tant son dueil vehement  
 L'auoit en moins d'vn rien priué de sentiment,

Et tousiours en cherchant vainement il essaye  
 De ne trouuer efcrite vne chose si vraye:

Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoist,  
 Et sa iuste douleur de plus en plus s'accroist.

Il n'ha plus sus le front ceste audace engrauee,  
 Il ha les yeux ternis, & la face cayee,

Et le cœur si eslé qu'il ne scauroit pleurer,  
 Ny du chan & estomach vne plaine tixer,

Mais tout pantoisement il halette de rage.  
 Car l'extreme douleur, qui grossist son courage,

Veut sortir tout à coup, & se pouffe, & se suit,  
 Mais au lieu de sortir estoupe le conduit,

Comme le vase estroit, dont lean pour sortir toute  
 Se presse & se contraint de tomber goutte à goutte.

Puis il retourne à soy, & ne scauroit penser  
 Que sa Dame en ce point ait peu le delaisier:

Mais que d'vn ennemi la main inturieuse  
 A graué tout ceci pour la rendre odieuse,

Las (dit-il) quel qu'il soit: comme il a de bien prés  
 Imite la main d'elle, & sa lettre, & ses traits!

Ainsi d'vn foible espoir sa douleur il console,  
 Et s'allege vn petit du souci qui l'offole:

Et remonte à cheual sur l'heure de la nuit,  
 Lors que defia la Lune au ciel claire reluit,

ROLAND

Et que le beau Soleil dans la plaine azurée  
Va plongeant le threfor de la terre dorée.

Cheminaut incertain, or' à gauche, or' à droit,  
Il ne va guères loing que d'un haut terre il voit  
Haut reliaillir du feu d'une maison prochaine,  
Oit abayer les chiens, & sortant de la plaine  
Il entendit beeller les innocens troupeaux,  
Et les mugissemens des bœufs & des toreaux.

Il vient droit au village, où tout las veut descendre  
Et soudain vn garçon son cheual luy vient prendre,  
Vn autre le desarme : & du haut iusqu'au bas  
Vn autre la nappe & la couure de plas.

Mais l'extreme rigueur du mal qui luy commande,  
Le remplit tellement qu'il n'a soin de viande:  
Plus cherche de repôs plus trouue de langueur,  
De soucieux travail & d'amere rigueur.

Car il voit tout par tout aux fenestres & portes  
Angelique & Medor lacez de mille fortes.  
Quelqu-fois il vouloit la cause en demander,  
Mais vne froide peur ne luy fait hazarder:

Car il fremist tousiours, & ce qui est doutable  
Il craint qu'en le cherchant le trouue veritable.  
Mais il a beau fuir: car le cruel malheur  
Ne luy veut espargner vn seul point de douleur.

L'hoste de la venue qui voit comme il soupire,  
Qu'il tient la venue en bas, & que sans trefue il tire  
Tant de sanglots rompus, pensant le resiouir  
Luy veut des deux Amans le discours faire ouir.

Cessez grand Cheualier (dit-il) de vous contraindre  
Et chassez le regret qui dedans vous fait plaindre  
Si vous estes pressé de quelque aspre courroux,  
Sans le couuer ainsi bannissez-le de vous:

„ Il vous faut esperer. Toute chose est muable,  
„ Et rien n'est ici bas qui soit ferme & durable.  
„ Tout se change & réchange & tousiours nous

aus  
Du

met  
1



„ Du mal & del'ennuy pendant que nous viuons,  
 Mais quelle autre douleur en si grande ieunesse,  
 Peut troubler vostre esprit, sinon quelque Maitresse  
 Qui vous semble trop dure? Et bien qu'il fust ainsi,  
 Deuez vous en ce poinct vous gesner de souci?  
 Leur cœur est variable, & telle en sa pensée  
 Vous aime ardemement qui fait la courroucée:  
 Puis Amour maintes fois pour monstres son pouuoir  
 Recompense les siens quand ils sont hors d'espoir,  
 Vn des iours de cest an durant la saison belle  
 Que les prez & les bois prennent robe nouvelle,  
 Estant sorti aux champs guerise ie n'auancé  
 Que ie trouue à mes piez vn iouuenceau blessé,  
 Qui tiroit à la mort, & d'vne large veine  
 Son beau sang decouloit comme d'vne fontaine,  
 Son teint estoit poudreux, tout palle & tout seiché,  
 Comme vn ieune bouron qui languit tout panché:  
 Et fust mort tost apres, si en ceste infortune  
 Il n'eust senti des Dieux la faueur opportune.  
 Car presqu'au mesme instant vne Vierge suruint,  
 Et de si triste cas compassion la print.  
 Elle n'auoit alors qu'vne vesture telle  
 Que porte en ce pays la ieune pastourelle:  
 Mais elle ha la façon pleine de grauité,  
 Qui descouuroit en terre vne diuinité.  
 Elle est toute celeste, & sa graue hautesse  
 Me persuade encor que c'est vne Deesse,  
 Auecques deux cailloux d'vne herbe elle pila,  
 Et retint dans la main le ius qui dist la,  
 Le mist de sus la playe, & tellement s'efforce,  
 Qu'elle estancha le sang, & qu'il print quelque force.  
 Je le monte à cheual & meine en ma maison,  
 Où elle le pensa tant qu'il eut guarison.  
 Il reprint tout soudain sa beauté costumiere,  
 Il auoit les yeux noirs flamboyans de lumiere,



R O L A N D

La face ouuerte & belle, & le teint blanchissant  
 Coloré viuement d'un bouton rougissant,  
 C'est vn miroir d'Amour, l'or de sa tresse blonde  
 Fait honte aux beaux cheueux de ce grand œil du monde  
 Bref, il estoit si beau qu'Angelique l'aima  
 (La belle auoit ce nom,) & si bien s'enflama  
 Qu'elle mesprise tout, & n'est plus entencieue  
 Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,  
 Ore froide, ore chaude: & comme il guarissoit  
 La pauvre amante sent que sa playe croissoit,  
 S'il reprend sa beauté, le chaud mal qui la tue  
 Fait que de plus en plus la sienne diminue  
 Et se consume, ainsi qu'on voit dessus vn mont  
 Aux rayons du Soleil la neige qui se fond:  
 Et luy faut à la fin, tant sa fureur la domte,  
 Qu'elle chasse de soy toute crainctiue honte  
 Pour demander merci, qui luy est ostroyé.  
 Et le temps du depuis fut par eux employé  
 En tous ces ieux mignards, où doucement se baignent  
 Ceux-là que la ieunesse & l'amour accompagnent.  
 Oublians la douleur qu'ils auoit pressé,  
 Ils se tiennent sans fin l'un & l'autre embrassé.  
 S'ils partent du logis ils vont tousiours ensemble,  
 Et l'Amour avec eux, qui leurs deux cœurs assemble.  
 Or' ils sont dans vn bois estendus à l'enuers,  
 Or' sur le chaud du iour ils se tiennent couuerts  
 De l'ombrage d'un antre; & à leurs declofes  
 Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roses;  
 Puis en se pourmenant ne se trouue arbiſseau  
 Qu'ore avec vn poinſon or' avec vn couſteau  
 Ils ny grauent leurs noms, mesme la roche tendre  
 Entaillée en cent lieux leurs amours fait entendre.  
 Voila comme vn bon cœur ne doit iamais faillir  
 Pour quelque grand mechef qui le vienne assaillir,  
 Car lors que nous pensons estre plus miserables,

» C'est

*Wes in  
 mes inc  
 de ce danc  
 ves  
 Arriues*



„C'est alors que les cieux nous font plus fauorables.

Ainsi dist le pasteur, & laisse là Roland,  
 Qui dedans & d'hors de rage est tout bruslants  
 Il veut celer son ducil, mais rien: car quoy qu'il face  
 Vn ruisseau distillant luy coule sur la face:  
 Et bien qu'il se contraigne, il vers: sans repos  
 De la bouche & des yeux des pleurs & de sanglots,  
 Puis quand il se voit seul, la fureur qui le guide  
 Le possède plus fort, & va laschant la bride  
 A sa rage indomtee, & sans tresue il respand  
 Vn grand fleuve de pleurs qui des yeux luy descend  
 Iusques sur la poitrine, & le soing qui l'esueille  
 Ne luy permet iamais qu'un moment il sommeille:  
 D. çà delà se vire, ores sur ce costé  
 Et ores dessus l'autre, n'est point arresté,  
 Se tourne impatient, & quel que part qu'il aille *n &*  
 Sa jalouse fureur luy liure la bataille  
 Il cherche tout le lié & les plumes estreignant,  
 Et ne trouue vn endroit qui ne soit plus po'ignant  
 Que l'espine & la ronce: & pense en ceste peine  
 Carefsoit son Medor, & pource tout despit  
 Il abhorre la plume & faute hors du lié.

Comme quand vn Berger sur l'herbe se renuerse,  
 Et aduise à ses pieds marqué de couleur perse  
 Vn Serpent qui se traîne en sissant bassement,  
 Tout estonné se leue & fuit hastiuement.  
 Roland plein de dedain s'habille en diligence,  
 Il vestit son harnois, redemande sa lance,  
 Et resaute à cheual sans attendre le iour,  
 Et que la belle Aurore annonçast son retour.  
 Il picque à trauers champs, & la nuit solitaire  
 Qui tient tout assoupi rafraischit sa misere:  
 Il plaint il se tourmente & d'un cri furieux  
 Il blaspheme le Ciel, les astres, & les Dieux,

Et

ROLAND

Et sanglotte sans fin puis quand le iour se leue  
 Son trop ferme souci ne luy fait point de trefue:  
 Il va de çà delà par les lieux escartez,  
 Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez  
 Sa veuë est esgarée, & avec triste mine  
 Sans qu'il sache ou il va, tout le iour il chemine  
 Laschât mains chauds regrets & maints soupirs trachés  
 Qui enflamment le Ciel, l'air, la terre & les champs:  
 Il for. ene de rage, & sent dedans sa teste  
 Peste-messe tourner l'orage & la tempeste,  
 Et Neptune en hiber n'ef. ume en tant de flots  
 Comme il ha dans le cœur de tourbillons enclos.  
 Puis si tost que la nuit les paupieres nous serre,  
 Il descendent dans vn bois, & se veautre sur terre,  
 Châps horriblement & le Somme ocieux  
 N'a iamais le pouuoir de luy clore les yeux,  
 Qui distilent tousiours mille pleurs qui descendent,  
 Et comme d'vn torrent à grands flots se respandent.  
 Luy mesme il s'en estonne, & ne se iuroit penser  
 Comme il puisse des yeux tant de larmes verser,  
 Et dit en soupirant: Ces ruisseaux qui s'ef. oulent  
 Ce ne sont point des pleurs, tant de larmes ne roulent  
 Comme i'en fors des yeux. Non, ce ne sont point pleurs,  
 Les pleurs ne suffiroient à finir mes douleurs.  
 Car mes douleurs ne sont au milieu de leur course,  
 Et i'ay ia de mes pleurs tari toute la source.  
 Je cognoy bien que c'est, C'est la vitale humeur  
 Qui fuit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,  
 Et coule par mes yeux de ma poitrine cuitte,  
 Et tirera mon mal & ma vie à sa suite.  
 Mais las! s'il est ainsi, double double ton cours,  
 Et auance la fin de mes malheureux iours:  
 Et vous, ô chauds soupirs, cefmoings de ma tristesse,  
 Vous n'estes point soupirs. Car les soupirs ont cesse,  
 Et ne durent tousiours: mais plus i'en vay fortant,

Mon

Mon estomach enflé va plus fort haletant,  
Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ses ailes,  
Pour tenir en vigueur mes flammes immortelles.

Quel miracle est ceci que mon cœur allumé  
Par tant de feux d'Amour n'est iamais consumé?  
Mais que suis-je à present qui souffre telle rage?  
Seroy-je bien celuy que ie montre au visage?  
Seroy-je donc Roland? ah non, Roland est mort;  
Sa Dame trop ingrata a occis à grand tort  
Ce Roland que j'citoy, son corps est dessusterre,  
Ie ne suis ie ne suis que son esprit, qui erre  
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu separé,  
Où ie fay mon enfer triste & desesperé,  
,, Pour tesmoigner à tous par ma douleur profonde,  
,, Ce que doit esperer qui sur l'Amour se fonde.

Toute la nuit Roland en ces regrets passa,  
Et comme le Soleil ses rayons eslança,  
Pouresclairer le iour, & quel'Aube vermeille  
Eut laissé dans le lit son vieillard qui sommeille,  
Guidé par son destin il se reuoit encor  
Au rocher tout escrit d'Angelique & Medor.  
Il le voit, & soudain le dédain qui l'enflame  
De rage & de fureur luy remplit toute l'ame  
Il saisit son espée, & de taille & d'estoc  
Il part en mille esclats l'escriture & le roc,  
Et par tout ou il va la place est malheureuse,  
S'il y trouue vn seul trait de la lettre amoureuse:  
Car soudain il la tranche, & n'a iamais cessé  
Iusqu'à tant que par terre il voit tout renuersé.

Ainsi resta la roche, & au troupeau sauuage  
Iamais à l'aduenir ne seruir d'ombrage:  
Et la bel'e fontaine heureusement coulant,  
Qui d'vn repli tortu fait vn tour ruffelant,  
Pour nette qu'elle soit, froide, argentée & claire,  
N'a pouuoir d'amortir sa bruslante colere.

R O L A N D

Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,  
 Et n'a iamais cessé qu'il n'ait troublé ses eaux:  
 Puis tout mol de sueur, de traual & de peine  
 Il chet dessus le pré sans pouls & sans haleine,  
 Plein d'ire & de dedain & de forcenement,  
 Et les yeux vers le Ciel soupire incessamment.  
 Ny pour vent, ny pour froid, ny pour chaleur qu'il face  
 Iamais il ne voulut abandonner la place,  
 Où sans dire vn seul mot il demeure couché,  
 Et tousiours vers le Ciel à le regard fiché

Il y fut si long temps sans manger & sans boire,  
 Que la nuit par trois fois vestit sa robe noire,  
 Et trois fois Apollon sortant du creuz sejour  
 De l'humide Ocean nous alluma le iour,  
 Et tousiours la rigueur du mal qui le transporte  
 En le deminant s'aigrift & se fait forte:  
 Si qu'en fin tout faisi de si froide poison  
 Il deuint hors du sens & perdit la raison,  
 Et le iour ensuiuant d'vne main outrageuse  
 Il se meurtrit la face horriblement hideuse,  
 Il escume de rage, & derompt sans repos  
 La maille & le plastron qu'il ha dessus le dos,  
 En ce lieu est l'espee, & en vne autre place  
 Les brassats, les cuissors, le corps de cuirasse,  
 L'ramet, le gorgerin, & tout par tout le bois  
 En mille lieux diuers il seme son harnois.  
 D'eure en heure plus fort sa rage le maistrifie,  
 Or' il rompt son pourpoint, & ores sa chemise,  
 Et court d'vn pas subit, escumant forcenant,  
 Et en mille façons ses leures trançonnant,  
 Il montre à nud le ventre, & le dos, & l'eschine,  
 Et quand plus sa fureur asprement le domine,  
 Il arrache de terre vn grand chefine & vn pin,  
 Comme s'il arrachoit de la fauge ou du thym  
 Tout en bruit à l'entour, les rocs cauez en sonnent,

Et les bergers des champs tous effrayez s'ostonnent,  
 Et viennent voir que c'est : mais avec repentir  
 Bien tost gaignent au pied se pensans garantir.  
 Le fol se met apres, & d'une main meurriere  
 En leur froissant les osles abat par derriere:  
 Il tire à vn la teste, à vn autre le bras,  
 Et vn autre tout mort il fait tomber à bas  
 Du grand coup qu'il luy baille : & plus il voit de presse  
 En fronçant les fourcils sa perruque luy dresse,  
 Et tout ensanglanté traufferse horriblement.  
 Par les rangs plus ferrez tuant & assommant  
 Comme vn Ours fureux qui bien peu se soucie,  
 Quand il est poursuini des chasseurs de Russie,  
 S'il rencontre en sa voye vn nombre bien espés  
 De petits chiens courans qui le suiuent de prés:  
 Car si tost qu'il s'arreste eslançant vne ceillade  
 Il escarte bien loin ceste foible embuscade,  
 Ainsi Roland en fait au trauers se ruant,  
 Et rend en vn instant tout le peuple fuyant:  
 Qui court en sa maison, qui monte sur vn temple,  
 Et qui d'un haut couuert tout effrayé contemple  
 La fureur de ce fol, qui pat les prez herbeux  
 Demembre en se iouant les toreaux & les bœufs.  
 Il mord, il egratigne, il se tourne, il se vire  
 Des piés des poings, des dents, il rôpt froisse, & déchire,  
 Il hurle furieux ; & fait vn plus grand bruit  
 Que le flos courroucé qui bouillonnant se suit,  
 D'un choc continuél ses dents se font la guerre  
 Son visage est crasseux plein de fange & de terre,  
 Ses yeux de grand courroux sont tous bordez de sang,  
 Et en les contenant n'en monstre que le blanc:  
 Soit de iour soit de nuict erre par les campagnes,  
 Si tost qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montaignes.  
 Euitant sa fureur, & quand il sent la faim  
 Il se remplit le ventre, & s'assouuit de pain,

ROLAND FURIEUX,

Ou de cela qu'il treuve : & entrant aux bocages  
 Il met à mort les daims & les cheureux sauvages,  
 Les biches & les cerfs, & combat quelquefois  
 Les ours & les sangliers, cruels hôstes des bois,  
 Les derompt piece à piece, & à teste panchee  
 Il en hume le sang dont sa face est tachée,  
 Sa moustache en degoutte, & va courant ainsi  
 Sanglant & defiguré, tout poudreux & noirci,  
 Ne retenant plus rien de la graue apparence  
 De ce guerrier Roland, la colomme de France.  
 Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,  
 Iusqu'à tant qu'à la fin en descendant des cieux,  
 Le vaillant Mirthe Anglois sus vn courfier qui volle  
 Luy rapporta son sens dedans vne fiolle.

*Fin de Roland Furieux.*

~~~~~

Ad Philippum Porthæum.

**N**O N leue forma prior castæ Penèidi nomen,  
 Et latonigenæ dura repulsa dedit,  
 Post tamen in melius mutata cacumine cælum  
 Pulsat, & intonsit tempora fronde Dei,  
 Irarûmque Iouis secunda, tonitrua temnit  
 Vsq̄ue virens fastus in monumenta sui.  
 Nec, reor, in prisca[m] vellet reuoluta figuram  
 Quæ sit a fame tristitia damna pati.  
 Cinge, Arioste, comas aeternum virgine lauro,  
 Sortem animo hanc reuocans ad tua fata refer.  
 Et versus tandem; noua per miracula, senti  
 PORTÆVM fame consuluisse tua.

P.P.

LA



LA MORT DE RODO-  
MONT, ET SA DESCENTE  
aux Enfers, partie imitée de  
l'Arioste, partie de  
l'invention de  
l'Autheur.

A MONSEIGNEUR DE  
Villeroy Secretaire d'Estat.

**L**E sens d'un feu divin ma poitrine en-  
flamme.  
Qui ne m'échauffe point d'ardeur ac-  
coustumée:  
Vne ardente fureur qui me vient agiter  
Me rait hors de moy; pour me faire chanter  
Je ne sçay quoy d'éstrange & difficile à croire,  
Quitant de Cupidon le triomphe & la gloire,  
Les larmes des amans, leurs soupirs & leurs cris,  
Suis & accoustumé des poëtiques esprits.  
VILLEROY mon support, l'ardeur qui me cõmande  
Me veut faire entreprendre vne chose plus grande,  
La mort de Rodomont, le contempteur des dieux,  
Qui fit trembler viuant, l'air, la terre & les cieux,  
Qui fit rougir de sang les campagnes de France,  
Grand de corps, grand de force, & plus grand d'arrogance:  
Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya,  
Caron tout estonné le voyant s'effroya,  
L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,  
Et proserpine aussi de frayeur fut attainie,

T

R O D O M O N T.

Megere en tressaillit, & ses crins enlacez  
De serpens furieux se tindrent tous pressez:  
Tant ceste ame enragee, inhumaine & terrible  
Faisoit de tintamare & se monstroit horrible.

Vn iour à son malheur ce braue Roy d'Arger,  
Ainsi que l'on faisoit les nopces de Roger.  
Qu'on s'estoit mis à table, & qu'on auoit pris place  
Chacun selon son rang, son merite, ou sa race,  
Et que les Cheualiers sur la fin du repas  
Deuisoyent seurement des perilleux combas,  
Des assauts, des hazards, des murailles forcees,  
Et comme on auoit fait aux victoiree passees:  
Au fort de leur discours ce superbe arriuant  
Voyant Charles à table, & Roger plus auant,  
Fierement les regarde, & masche vne menace,

C'est moy (dit-il) Roger, ie suis le Roy de Sarse,  
Qui viens pour te combattre, & qui te veux monstres  
Qu'vn si lasche que toy ne se peut rencontrer.  
Tu as faulsé ta foy, tu as trahy ton maistre,  
Et encor, effronté, tu ne crains de paroistre  
Parmi tous ces guerriers, qui selon leur deuoir  
Ne peuvent sainctement entr'eux te receuoir  
Car vn si meschant traistre est digne qu'on le fuye,  
Et que le Ciel vengeur par mes mains le chastie,  
Ainsi que ie feray deuant tous promptement,  
Sj craignant mes fureurs tu ne fuis laschement.  
Mais si tu n'as le cœur assez bon pour m'attendre,  
Choisis avecques toy ceux que tu voudras prendre,  
Quatre, six, douze, vingt, ie vous le maintiendray  
Et de tes trahisons la vengeance prendray.

Il finit son propos regardant l'assemblee,  
Laquelle en le voyant deuiet toute troublee:  
Les deux fils d'Oliuier, Sanson, Renaud, Roland,  
Sentent mouuoir dedans vn desir violant  
De rabatre l'orgueil de ce fier aduersaire.

Mais Roger qui s'eschauffe, & qui boult de colere,  
 Demande son harnois au combat animé,  
 Et n'a presque loisir de se voir tout armé.  
 Chacun pour luy aider soudain se met en place,  
 Marfize & Bradamant luy vestent la cuirasse,  
 Charles luy ceint l'espee, & Naimes & Oger  
 Faisoyent autour du camp tout le peuple ranger.  
 Renaud tient son cheual qui bat du pié la terre,  
 Qui blanchist tout son mors, qui le mesche, & qui serre  
 Au: une fois l'oreille, & d'un hennissement  
 Tesmoigne que la guerre est son esbatement.  
 Roger monte dessus, & Dudon qui s'avance  
 A chacun des guerriers baille vne forte lance  
 De pareille grosseur, de force & de grandeur,  
 Alorstous furieux s'esloignent de roideur,  
 Ne plus ne moins qu'on voit dedans vn gras herbage  
 Deux torreaux eschauffez de l'amoureuse rage,  
 S'esloigner l'un de l'autre, & choquer brusquement,  
 Laisans tout le troupeau faisi d'estonnement.  
 Les Dames ce pendant aussi mortes que viues  
 D'un si soudain effroy tremblent toutes craintiues,  
 De la sorte qu'on voit les colombes en l'air,  
 Qui tout en vn instant ne scauent où voller  
 Quand l'emeute des vens, l'orage & la tempeste  
 Les estonne & surprend voulant faire leur queste.  
 Chacun tressant de peur & pallist pour Roger,  
 Voyant le fier semblant du superbe estranger  
 Qui picque en l'abordant, sous luy la terre tremble  
 Et croit-on que le Ciel à l'abyssme s'assemble:  
 Roger vient d'autre part qui fait bruit en corant,  
 Comme le flot grondant d'un superbe torrent.  
 A ce terrible choc les deux lances baissées  
 Jusques dans la poignée esclaterent froissées,  
 Mais les coups sont diuers, Rodomont qui donna  
 Dans l'escu de Roger, seulement l'estonna

R O D O M O N T .

De la force du coup, sans luy faire nuifance;  
 Car l'escu qui s'oppose au fer fit resistance,  
 Roger semblablement dans l'escu s'adrefla,  
 Mais le coup fut si grand qu'en outre il le faulfa,  
 Bien qu'il fut bon & fort, & que la couuerture  
 Fust d'un acier luisant, bien trempee & bien dure  
 Et ne fust que du coup Roger brisa son bois,  
 Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.

Les cheuaux estonnez de rencontre si fiere  
 Mettent la croupe en terre, & tombent en arriere,  
 De bride & d'esperon ils les font releuer,  
 Puis d'extreme fureur viennent se retouuer  
 Le coutelas au poing, tous deux bruslans d'entie  
 De voir leur sang en terre, & s'arracher la vie,  
 Leurs harnois martelez flambans estinceloient,  
 Ils tournoient leurs cheuaux ainsi comme ils vouloyent,  
 Or' à gauche, or' à dextre ils cherchent l'aduantage,  
 Et tastent les endroits pour se faire dommage.

Roger teint son espee au sang de Rodomont,  
 Et celle du Payen rebondist coudremont  
 Sur l'armure enchantee, & ne peur, quoy qu'il face,  
 Entamer la sallade, ou le corps de cuirasse,  
 Dont il creue de rage esumant enflammé,  
 Et fait aussi grand bruit que le flot animé  
 De la mer courroucée au temps qu'elle s'augmente,  
 Et que le froid Hiner par les vents la tourmente.  
 Car Roger sans repos le poursuit furieux,  
 Empourprant de son sang la terre en mille lieux,

Rodomont qui blaspheme & despice en soy mesme  
 La lumiere & le Ciel d'une colere extreme  
 Menaçant le Dieu Mars, a soudain arraché  
 Son escu qui pendoit par lambeaux detranché,  
 Le jette contre terre, & plein de violence,  
 Comme vn fort tourbillon, en bruyant il s'auance,  
 Prend l'espee à deux mains, qui vient en descendant

De



De pareille roideur qu'un tonnerre grondant  
 Ou qu'un cheſne eſbranlé par l'effort de l'orage  
 Qui foudroye en tombant les theſors d'un bocage:  
 Sur l'arme de Roger le coup eſt deſcendu,  
 Qui ſans l'enchantement tout entier l'eſt fendu.

Roger tout eſtourdi d'une telle tempeſte,  
 Trois fois contre l'air on laiſſa pancher ſa teſte,  
 Ne ſçait plus où il eſt, s'il eſt iour s'il eſt nuit,  
 Et toujours Rodomont durement le pourſuit,  
 Et ſur le meſme endroict un autre coup redouble,  
 Qui fait que de Roger la lumiere ſe trouble,  
 Il leſſe cheoir la bride, il ouvre les genoux  
 Chancelant & tombant, l'autre doul' le ſes coups  
 Et martelle toujours, car il ne veut attendre  
 Que l'eſprit luy réuienne, & ſe puiſſe defendre,  
 Mais en continuant trop furieux & prompt  
 Son eſpec à la fin juſqu'aux gardes ſe rompt.

Fay ce qu'il tu voudras, ſois moy toujours contraire  
 Iupiter (ce dit-il) ſi ne ſçauois-tu faire  
 Ny toy ny tout le Ciel contre moy conſure,  
 Que ce chetif m'eſchappe & demeure aſſuré.

Ce diſant il s'aproche, & hauſſe de la ſelle  
 Roger tout eſbloÿ, qui encores chancelle  
 Et ne ſe cognoiſt point priué de ſentiment,  
 Tant il eſt oſuſqué de ceſt eſtourdiment

Rodomont le ſouſleue, il l'eſtreint, il le ſerre,  
 Et puis de grand' fureur le jette contre terre  
 Eſtendu de ſon long, & ſe rit de le voir,  
 Penſant l'auoir priué de vie & de pouuoir.

Mais ainſi comme on dit que le Libyque Antee  
 Sentoit en combatant ſa puiſſance augmentee  
 Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il ſe le uoit,  
 Roger hatif ſe leue, & ſe leuant il voit  
 La belle Bradamant toute palle & troublee,  
 Dont de honte & d'ennuy ſa force eſt redoublee:

R O D O M O N T.

Il ha le cœur gros & si plein de dédain  
 Qui conclut de mourir ou se venger soudain.  
 Rodomont vient encontre, & Roger plus adestre  
 La bride du cheual prend en la main fenestre,  
 De l'autre il le chamaille aux cuisses, & au flanc,  
 Et de cent mille endroits luy fait piffer le sang.  
 Martelle coup sur coup d'un bras robuste & ferme,  
 Et ne luy donne point vn seul moment de terme.  
 Le Payen s'en estonne, & ne scait ou tourner:  
 Car Roger ne veut point le laisser sejourner,  
 Le presse & le poursuit à grands coups d'allumelle,  
 Et semble qu'il acquiere vne force nouvelle.  
 Rodomont qui se voit en extreme danger,  
 S'auance vne autre fois pour estouder Roger  
 Du reste de l'espee en sa main demeuree,  
 Mais il s'en donne garde, & d'une ame assuree  
 A chef baissé se coule, & luy saisit le bras,  
 Le demenant si fort qu'il le fait cheoir à bas:  
 Lors prompt il se releue, & l'estour recommence  
 Plus aspre que deuant & plein de violence:  
 Roger toujours le suit ne cessant de trancher,  
 Et à coups de raillant l'engarde d'approcher.  
 Rodomont tout bruslant de fureur & de rage  
 S'arme plus que iamais d'un genereux courage,  
 Il rassemble sa force, il ramasse son cœur,  
 Frappant son ennemi de toute sa vigueur  
 A l'endroit de l'espaule, & du eoup qui luy donne  
 Roger en chancelant tout estourdi s'estonne.  
 Le Payen veut entrer, mais le pie luy faillit,  
 Roger plus que iamais courageux l'affaillit.  
 Le frape en la poitrine, en la teste, en la face,  
 Tant que de couleur rouge il teint toute la place,  
 L'autre desesperé, comme vn foudre esclancé,  
 Se iette sur Roger & le tient embrassé,  
 Et luy de son costé l'estreins de toute force,

Alois



Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce  
De choquer, de pouffer, d'estreindre, & se mouuoir,  
Conioignant l'artifice avec leur grand pouuoir.

Roger à ce combat est adextre & agile,  
Et le fier Rodomont qui tout par tout distile,  
Et qui sente le sang par tous les lieux du corps  
N'a les bras si tendus ny les membres si foris:  
Tellement qu'à la fin apres mainte secousse,  
Maint tour & maint retour, Roger si fort le pouffe  
Mettant le pié deuant, qu'il le fait trebuscher,  
Comme vne grosse tour, ou comme vn grand rocher  
Quand ils sont emportez par l'effort du tonnerre,  
Puis avec vn grand bruit ils retombent en terre.  
Roger sur l'estomach luy met les deux genoux,  
Et d'vn bras vigoureux luy donne mille coups,  
Luy fait crier le ventre, & le charge, & le presse,  
Le harnois retentit sous le fer qui ne cesse.

Comme aux mines de l'or bien souuent il aduient  
Que tout à l'impourueë vne ruine suruient,  
Qui estouffe les vns, & les autres à peine  
Peuent ouuir la bouche & r'auoir leur haleine.  
Le Payen est ainsi qui ne peut respirer,  
Ny des paulmons pressez son haleine tirer.

Roger luy tient vainqueur le poignard à la face  
Et d'vne mort prochaine en parlant le menace,  
S'il ne se vouloit rendre à fin de se sauuer:  
Mais luy qui veut plustost mille morts esprouuer  
Que d'abreger sa gloire en allongant sa vie,  
Fait voir en se taisant qu'il n'en a point d'enuie.  
Il s'efforce, il remue, & met tout son pouuoir  
De renuerser Roger, & dessus luy se voir,  
Sans qu'avec tant d'efforts il auance sa peine  
Car celuy qui le tient rend sa puissance vaine.

Qui a veu quelquefois vn mastin renuersé  
Dessous vn puissant dogue au dos tout herisé,

R O D O M O N T .

Qui luy tient de la dent la machoire entamee,  
 Le mastin se debat d'vne rage enflamee,  
 Sa leure est escumeuse, il ha les yeux ardans,  
 Et montre en rechignant de grands crochets de dents  
 Il a veu Rodomont sus Roger se debatre,  
 Qui voudroit s'il pouuoit la Fortune combatre:  
 Il maugree, il escume, & s'esmeur tellement  
 Qu'il se depestre vn bras, dont tour soudainement  
 Du poignard qu'il tenoit il cherche par derriere  
 A priuer son haineux de la douce lumiere.  
 Roger voyant l'erreur où il peut encourir,  
 S'il tarde plus long temps de le faire mourir,  
 Dresse le bras bien haut, puis comme vne tempeste  
 Luy donne du poignard trois coups dessus la teste,  
 Et autant sur le front tout rouge & tout souillé:  
 Le cerueau tombe à bas du test escarbouillé,  
 Et l'ame en blasphémant orgueilleuse & despite  
 Vers l'ombreux Acheron soudainement prend fuite,  
 Abandonnant le corps qui roidist froid & blanc,  
 Ondoyant tout par tout à gros bouillons de sang.  
 Le peuple en s'estonnant d'vne telle victoire  
 Esleue iusqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire,  
 Chacun à qui plustost le vient enuironner,  
 On oit l'air tout autour de grand bruit resonner,  
 Son nom de çà delà parmi les bouches volle,  
 Et ce mot de Roger est toute leur parolle.  
 Les paladins courans viennent tous l'embrasser,  
 Charlemagne letient qui ne le veut laisser,  
 Tout rai de liesse il le baise, il l'embrasse,  
 Et d'vn pleur agreable il luy baigne la face:  
 Marfize en fait autant, Sobrin, Renaud, Roland,  
 Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant.  
 La belle Bradamant la guerriere amoureuse,  
 Baise de son Roger la main victorieuse,  
 Raiffere sa face, & rallume ses yeux

Encor

Encores tout troublez du combat furieux.

Combien hélas, combien l'amante desolée  
Sentic de dures morts durant ceste meslée,  
Tremblant pour son Roger, son cœur, son tout son dieu  
Las qu'elle desira de se voir en son lieu!

Non que de sa proïessè elle eust aucune crainte:  
Mais le fier Rodomont ne donne aucune atainte  
Qui ne perce son ame, & que son cœur blessé  
D'une tremblante peur ne deuienne glacé.

Maintenant au contraire elle est toute rauie,  
L'appelle son esprit, sa lumiere & sa vie,  
Et souhaitte en son cœur de voir la fin du iour,  
Pour cueillir le doux fruit de sa parfaite amour.

Le peuple en ce pèlant à grands môceaux s'assemble  
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble  
Le Cyclope Etnean sur la terre estendu,  
Après que le fin Grec l'eut auégle rendu,  
L'un admire, estonné, son visage effroyable,  
L'autre admire sa barbe & son poil admirable,  
L'autre admire ses bras qui paroissent si forts,  
L'autre admire, effroyé, la grandeur de son corps:  
Et mesme en le voyant ils font douré de croire  
Qu'il soit mort, & qu'un homme en ait eu la victoire.  
Charles qui veut sacrer à l'immortalité  
Ce haut fait de Roger par son sang acheté,  
Fait desurmer le corps des armes redoutees,  
Qui sont comme vn trophee au plus beau lieu plantees  
De Paris la peuplee, à fin qu'à l'aduenir  
Les François estonnez s'en peussent souuenir.

La grand' masse de chair ia relente & pourrie  
Est trainee à grand' force & mise à la voirie,  
Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux,  
Qui sont encroïassant maints repas de ces yeux.

L'ame de Rodomont en blasphemant arriue  
An fleue d'acheron, & voit dessus la riue

R O D O M O N T .

Mille images ombreux attendans sur le bord  
 Le nautonnier Caron pour les conduire au port,  
 Caron le nauonnier est dessus la riulere  
 Conduisant les Esprits que la parque meurtriere  
 A despoillé des corps , le nombre est si espais  
 Que sa vieille nasselle en gemist sous le faix.

L'Ombre du fier Payen qui n'a loisir d'attendre  
 Que le patron d'Enfer re tourne pour la prendre,  
 S'efforce de passer, d'espitant, maudissant,  
 Le Ciel & les Enfers sans repos menaçant.

Caron le voit venir qui s'allume de rage  
 De ce qu'il le priuoit des droicts de son peage,  
 Et vient pour l'empescher la rame dans la main,  
 Tout prest à le charger s'il ne s'enfuit soudain,  
 L'esprit audacieux sa force a mesprisee,  
 Et luy dit en luttant vne amere risée.

Si les Ombres d'Enfer ne sont autres que toy  
 Je veux que tout l'Enfer obeisse à ma loy,  
 Je le veux & le puis, ma force est assez grande  
 Pour me faire seigneur de l'infemale bande:  
 Pource suy t'en d'icy, vicillard, va te cacher,  
 Je veux pournoir l'Enfer d'un plus braue nocher,  
 Caron qui veut donter sa folle outre cuidance,  
 Tenant la rame au poing tout couroucé s'auance  
 Pensant le renuerser au plus profond de l'eau:  
 Mais l'esprit se recueille à costé du bateau  
 Puis d'extreme vistesse il saute en la nacelle,  
 Qui de la pesanteur de son costé chancele:  
 Prend Caron par la barbe & le crin blanchissant  
 L'Enfer de ses hauts cris est tout retentissant,  
 Et se debat si fort que la parque froisse  
 Laisse au milieu de l'eau sa charge renuersée:  
 Les Manes font vn bruit, & Caron par ses cris  
 Reclame à son secours Pluton & ses Esprits.

L'ombre du Roy defunct hautains & genereuse

Coues



Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,  
 Entraînant les Esprits, la barque & le Nocher  
 Et tâche tant qu'il peut de la rive approcher  
 Pour entrer par surprise en la maison ardente,

Mais Pluton ce pendant tempeste & se tourmente,  
 Ne scait qu'il doive faire, à fin de résister  
 A ce fier ennemi, qui le veut debouter  
 Du Royaume des morts, qu'il eut pour son partage,  
 Quand, trois, du monde entier partirent l'héritage,  
 Et craint que Jupiter le vueille deloger  
 Pour avecques le Ciel son empire ranger.

Persephone qui sent vne pareille crainte,  
 Dresse contre le Ciel son amere complainte,  
 Puis d'une voix cassée esperdument criant,  
 Avec ces mots plaintifs les Esprits va priant.

O vagabonds Esprits, ô malheureuses ames,  
 Qui brûlez dans la glace, & gelez dans les flammes,  
 Vous qui ne sentez point en ces lieux malheureux  
 De tourment si cruel que le mal amoureux:  
 Incor' que la pitié n'ait point icy de place,  
 Résistez par pitié contre cil qui pourchasse  
 De m'oster la couronne; & se faire Empereur  
 De ces lieux pleins d'effroy, de silence & d'horreurs  
 Opposez vostre force à la sienne cruelle,  
 Et foyez animez par ma iuste querelle:  
 Si vous mesecourez en ceste extremité  
 Par le fleuve de Stix, par ceste obscurité,  
 Par le fuzeau des Sœurs, par leurs trames fatales,  
 Et par les crains retors des Fureurs infernales  
 Je iure & vous promets de si bien m'employer,  
 Que vos Dames vn iour pour leur iuste loyer  
 Viendront en ces bas lieux, & sentiront la peine  
 Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.  
 Et vous foibles esprits, qui sentez seulement  
 (Francs des flammes d'Amour) l'ordinaire tourment

Qu'on



R O D O M O N T. #

Qu'on endure aux enfers pour quelque erreur commise  
Si vous me secourez ie vous mets en franchise,  
Ie veux qu'on vous deliure; & que sans endurer  
Vous puissiez ici bas pour plaisir demeurer,  
Sil'on peut ici bas quelque plaisir attendre,  
Et si quelque soulas aux Enfers se peut prendre.

Ainsi dict Proserpine, & les Esprits tenus  
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus  
Rauder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,  
Et veulent sans delay monstrier leur hardiesse,  
Agrican le premier braue s'est présenté,  
Agramant vient apres, & l'esprit redouté  
Du vaillant Mandricard, qui brusle de combattre  
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abatre.

Le Ciel tout courroucé de leurs si longs debats.  
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,  
S'anime de fureur, & d'une main armee  
Delasche la tempeste & la foudre anitree:  
On n'oit rien qu'un tonnerre esclatant & bruyant,  
On ne voit rien qu'esclairs sifflans en tournoyant,  
Et tombent coup sur coup; comme fleches pendantes,  
Du Ciel dans les Enfers de grand's flammes ardantes.

La terre qui s'estonne en ces extremitez  
D'ouir l'Enfer qui tremble & les Cieux irritez  
Bruire, esclairer, tonner, pense toute crainctive  
Que c'est la fin du Ciel & de l'Enfer qui ariue:  
Tout ce qui est en haut, en bas de tous costez  
Immortels & mortels sont tous espouuentez.

L'Ombre de Rodomont de son corps separee  
Est seule en cest effroy qui demeure assuree  
Qui menace le Ciel, l'air, & les elemens,  
Et despitant l'enfer, Et tous ses tremblemens:  
S'elle trouuoit la Mort, comme elle à bien enuie  
Elle la contraindroit de luy rendre sa vie,  
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux

Est ab

Establi son empire aux Enfers tenebreux,  
 Chacun fuit au deuant, quel que part qu'il s'auance  
 Et luy qui continue en sa fiere arrogance,  
 Sautte dessus le pont, & s'en fait possesseur,  
 Car de crainte surpris le Chien engloütisseur,  
 Et les tristes Fureurs de sang toutes rachees,  
 S'estoyent au fond d'Auerné honteusement cachees.

Pluton à c'este fois ne sçait que deuenir,  
 Et pense voir encor Hercule reuenir  
 Auec ses compagnons pour ravier Proserpine,  
 Presse du feu d'Amour ardant en leur poitrine;  
 Il bruit, il se tourmente, & de fureur ataint,  
 Maudissant sa fortune, il sanglote & se plaint.  
 Les esprits Stygieux sont esmeus de liesse,  
 Voyant leur fier tyran si rempli de tristesse:  
 Mais luy qui voit sa perte & n'ha point de repos,  
 Les inuoque à son aide, & leur dit ces propos.

Helas ! chers Citoyens de ces lieux effroyables,  
 Maintenant au besoing soyez moy secourables:  
 Et si n'auéz pitié de mes gemissemens  
 Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens,  
 Car qui s'opposera contre ce temeraire  
 Je le rens deliuré de toute sa misere,  
 Du gel, du feu, du ser, & de maux rigoureux  
 Que Minos fait souffrir aux Esprits malheureux:  
 Et sera le premier apres de ma personne.

Comme tenant de luy mon sceptre & ma couronne,  
 A ces mots de Pluton on voit de toutes parts  
 Sortir du creux d'Enfer les plus braues soldarts,  
 Ceux qui durant leur vie auoyent troublé la terre,  
 Cerueaux ambicieux, par vne iniuste guerre:  
 Les tyrans conuoiteux, les meurtriers inhumains  
 Qui du sang innocent auoyent souillé leurs mains:  
 Les traistres, les mutins les semeurs de querelles,  
 Les esprits enuieux, les amis peu fidelles,

Cctuz

R O D O M O N T.

Ceux qui auoyent le droict par argent violé,  
Ou vendu laschement leur pais desolé.  
Chacun à qui mieux mieux veut monstrer son courage,  
Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.

Non ce n'est point en vous qu'il me faut esperer,  
Esprits foibles & vains, allez vous retirer:  
Il faut qu'un Chef vaillant, vn conducteur d'armée,  
Vn qui ait en cent lieux planté sa renommée  
Par le glaive trenchant, & qui d'un braue effort  
Aux guerriers plus fameux ait fait trouuer la mort  
Courageux & vaillant s'arme pour ma defense,  
Et contre ce hautain esprouue sa puissance.

L'esprit du Roy Gradasse entendant tout ceel,  
Cesse (dict-il) Pluton de te mettre en souel.  
Car puis qu'un chef vaillant, vn conducteur d'armée,  
Vn qui ait par le fer planté sa renommée,  
Vn qui ait fait trembler les plus braues guerriers,  
Vn qui soit couronné de cent mille lauriers,  
Se doit armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,  
Taidant contre le Ciel si le Ciel t'est contraire,  
Au seul bruit de mon nom qui volle en mille lieux,  
J'ay remply de frayeur les plus audacieux,  
J'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontee,  
J'ay fait trembler de peur la France espouuentee,  
Et suis venu à bout de deux vœux que j'ay faits,  
Qui eussent peu courber le Dieu Mars sous le fais.

Pour les premiers essais de ma verte ieunesse,  
Fuyant les voluptez & la molle richesse,  
Peste des grands seigneurs, d'un cœur boiüillat & chaud  
Je fey vœu de combattre & Roland & Renaud  
J'en le cheual de l'un, de l'autre j'en l'espee  
Au sang des ennemis à toute heure trempée.

L'esprit audacieux ne cessoit de conter  
Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter  
Sa parole orgueilleuse, ains tout plein de furie

L. ce. lra



L'œil adant de trauers horriblement s'escrie.  
 Cest effroy des humains ce guerrier si vaillant,  
 Eschauffe d'un beau sang & d'un cœur si bouillant  
 Ne se peut garentir avec tant de puissance,  
 Qu'il n'ait esté captif sous mon obéissance,  
 Astolfe qui n'est point de ces grands Cheualiers  
 Qu'on renomme pour estre au combat des premiers,  
 D'une lance dorée inutile à la guerre  
 Luy fait perdre la selle estendu contre terre:  
 Et en cor il se vante, & pour mieux s'auancer  
 Il menace les Cieux & nous veut deuançer,  
 Nous dont la renommée en tous lieux espanduë,  
 Immortelle & durable à bon droit s'est rendue.  
 Gradasse est tout esmeu d'un courroux vehement,  
 Et le veut deuentir: mais l'esprit d'Agramant  
 Le deuançe à parler en voix terrible & forte,  
 Et regardant Pluton commence en ceste sorte.

Pourquoy font-ils debat d'un droit qui m'appartient  
 Car puis que c'est honneur par les armes nous vient,  
 On ne me le scauroit iustement contredire:  
 J'ay eu trente deux Rois vassaux de mon Empire,  
 J'ay eu plus de guerriers à mon commandement,  
 Qu'on ne voit de flambeaux la nuit au firmament  
 J'ay fait planer les Monts, j'ay tari les riuieres  
 Par le nombre infini de mes troupes guerrieres:  
 J'ay fait de sang humain les plaines ondoyer,  
 Et la Mort nuit & iour par les champs tournoyer  
 Pluton tu le scais bien, la memoire est recente  
 Combien par ma valeur d'Esprit ont fait descende  
 Dans ces lieux tenebreux, Caron le scait assez,  
 Qui de les traicter eut les membres lassez.  
 Et à fin qu'à mon droit rien plus ils ne pretendent,  
 Montre nous le papier des ombres qui descendent  
 Par contrainte aux Enfers: on cognoistra comment  
 J'ay plus accru ton regne en deux iours seulement

Qu'ensuy

RODOMONT.

Qu'eux en toute leur vie, & que ma d'extre armee  
A peuplé de subiects ta grand' salle enfumee.

Ainsi ces trois Esprits de propos combatoyent,  
Et pour gaigner l'honneur leurs gestes racontoyent  
Mais Pluron ennuyé de tant ouïr debatre,  
Tasche à les appaiser, pour les faire combattre  
D'ame du Roy d'Arger, qui tousiours ce pendant  
Estoit dessus le pont hardiment attendant

Cessez (leur dict Pluron) cessez vostre querelle,  
Vne plus iuste cause au combat vous appelle:  
Quant à vos differens en quelque autre saison  
Le iuste Rhadamant vous en fera raison.

Mais puis qu'en tant de lieu vostre gloire est cogneuë,  
Puis que iusques ici vous l'avez maintenuë

Claire & haute en degré, faites pour l'aduenir  
Qu'avec le mesme honneur puiffiez l'entretenir.

„ Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait dauantage

„ Qui l'ayant bien acquis garde son heritage,

Si vous avez bien fait quand vos corps ont vescu,

Or' qu'en estes priez, d'un courage inuaincu

Faites encore mieux montrans par vostre force

Que les corps ne sont rien qu'une debile escorce.

Ainsi le Dieu d'enfer animoit ses Esprits,

Quand le preux Mandricard, qui d'ardeur est espris,

S'escrie: O Roy des morts, l'aïsse moy l'entreprise,

De punir ce vanteur qui tes forces mesprise,

Le le rens sans pouuoir, captif de ta grandeur

Mais deuant (s'il te plaist) appaise vn peu l'ardeur

De la rage d'Amour, qui me tient tout en flame,

Et qui comme vn vautour se repaist de mon ame:

Tous ces autres tourmens punisseurs de mesfaits,

Les cris, l'horreur, l'effroy, les serpens contrefaits,

La faim du Phrygien, le travail des Belides,

Le fouët ensanglanté des fieres Eumenides,

Et tout le plus cruel' qui soit ici dedans,

La



I a courture, la rouë, & les flambeaux ardans  
 Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage  
 Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage:  
 S'il te plaist pour vn peu sa rigueur moderer,  
 Laisse moy faire apres, ie ne te veux assurer  
 Non sans plus du Payen qui braue te fait craindre,  
 Mais ie veux Iupiter & Neptune contraindre  
 De te payer tribut, & que victorieux  
 Tu sois Dieu de la Mer, des Enfers, & des cieux  
 Il reste seulement que l'amour qui me tuë  
 D'vn trespas renaissant, sa fureur diminië.  
 Il se tourne à ces mots regardant fierement,  
 Comme par vn dédain, Gradasse & Agramant.  
 Retournez (ce dit il) retournez sur la terre,  
 Miserables Esprits, recommancez la guerre:  
 Que l'vn pour vne espee estonne l'vniuers,  
 Faisant voller au vent mille estandars diuers,  
 Et que l'autre agité d'vne folle ieunesse  
 Sur vn courroux vengeur fonde sa hardiesse:  
 Ie n'ay point fait ainfi tous mes faits entrepris  
 Ont eu l'amour pour guide, & sa mere Cypris.  
 Celuy seul est vaillant, qui deuôt sacrifice  
 Au puissant Dieu d'amour ses armes & sa vie.  
 Mais de grace, Pluton, cherche de m'alléger,  
 Ie pourray mieux apres te sortir de danger.  
 Helas (ce dict Pluton) que veux-tu que ie face  
 Si la rage d'amour comme toy me pourchasse?  
 Et si ses poignants traits acerez de rigueur,  
 Iusqu'au font des Enfers viennent percer mon cœur?  
 Et bien qu'incessamment sa fureur me possède,  
 Ie n'ay peu, malheureux, trouuer vn seul remede.  
 Qui m'en puisse exempter: mais plus ie vais auant  
 Plus ie voy cet tyran contre moy s'esleuant.  
 Voulant continuer, les ruis: aux qui descendent  
 Bouillonnans de ses yeux, le parler luy defendent:

R O D O M O N T.

Et va lachant du cœur des soupirs enflamez,  
 Dont deux fagots d'Enfer soudain font allumez.  
 L'Ombre de Rodomont sur le pont se promeint  
 Continuant tousiours, orgueilleuse & hautaine,  
 De menacer Pluton, de bruire & de crier,  
 Et les Esprits d'amez au combat desier.

Le vaillant Mandricard pour resister se monstre,  
 Rodomont qui le voit, soudain vient à l'encontre,  
 Tenant par l'un des pieds Caron tout effroyé.  
 Apres que le Payen eut long temps tournoyé  
 Le Vieillard miserable à l'entour de sa teste,  
 Il l'estance en brayant comme vn trait de tempeste,  
 Droit contre Mandricard: & l'attaint tellement  
 Que l'Esprit estourdi perd tout le sentiment,  
 Il tombe en chancelant, & Caron tout de mesme  
 Tombe aux pieds de Pluton qui deuiet froid & blesme,  
 Et qui est de ce coup tellement estonné  
 Qu'il a de grand' frayeur son sceptre abandonné:  
 Ce sceptre estoit de fer d'une barre massiue,  
 Ayant vn croc au bout de grandeur excessiue.

Rodomont l'apperçoit quit tout soudainement  
 S'approche, & se courbant le saisit hardiment.  
 Ayant ce croc au poing, il ne scauroit plus croire  
 Que les plus redoutez de la region noire  
 Ozent luy faire teste: il commence à fraper  
 Pour renuerser le pont, & garder d'eschaper  
 Ceux qui voudront fuir: autant de coups qu'il donne  
 De son crochet de fer, tout l'abyssme resonne.  
 Les Esprits sont sortis de grands gemissemens,  
 Et moins tout esperdus rentrent aux monumens.

L'ame de Mandricard du grand bruit esueillée  
 Tenoit la veuë en bas toute rouge & souillée  
 De honte & de despit, & voit en se leuant  
 Va gros nœu de serpens enflammez par deuant,  
 Marquerez tout par tout de couleur bleue & verte,

Qui



Qui lettoient par les yeux & par la bouche ouverte  
 De grand's pointes de feu: le suc qui degoutoit  
 Tous les lieux d'alentour de venin infectoit.  
 Luy qui les recueillit d'une allegresse prompte  
 Les iecte à Rodomont pensant vanger sa honte:  
 Mais il n'en fait que rire, & comme en ce iouant  
 D'une main les suffoque, & les va secouant.

L'Esprit plus que lamaistransporté de colere,  
 Voyant le peu de eas que son fier aduersaire  
 Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,  
 Puis de toute sa force il heurte Rodomont,  
 Et le choque si fort, que l'Ombre malheureuse  
 La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,  
 L'eau se fend au dessous & rejaillist en haut.

L'Esprit est tout troublé de ce dangereux sault,  
 Et commence à nager pour gagner le riuage,  
 Bruslant au fond de l'eau de fureur & de rage,  
 D'une sueuse escume il est tout degoutant,  
 Et va l'eau par la bouche & par les yeux iectant.  
 Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,  
 Sus compagnons (dit-il) qu'on saute la muraille,  
 Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,  
 Qu'on luy face sentir vne seconde mort:  
 Si quelqu'un le peut faire, à cestuy-la l'ordonne  
 D'un cyprès mortuaire vne riche couronne.

Mandricard entendant tout l'enfer s'emouuoit  
 Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir  
 Vn second en sa gloire acquise à tant de peine,  
 Du creux de l'estomach pouffe vne voix hautaine,

Si tu ne veux (dit-il) Pluton t'en repentir,  
 Pren garde à tes Esprits qu'ils ne puisse sortir:  
 Ou sinon contre toy ie tourneray mes armes,  
 Et tremperay mes mains au sang de tes gens d'armes.

Ce pendant Rodomont ayant bien trouuillé,  
 Malgré tous leurs efforts sort de l'eau tout mouillé

RODOMONT.

Si possède de rage & d'ardeur violente  
 Que le fier Mandricard le voians s'espoouente,  
 Rodomont s'en approche & le tient embrasé,  
 L'estreint estroitement & le rend tout froisé,  
 Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre  
 L'Ésprit tombe à l'enuers sans que plus il respire  
 Le Payen ne s'arreste & marche plus auant  
 Vers la porte d'enfer sa victoire suiuant,  
 Pluton pour l'empescher luy iette vne fiole  
 Plaine du Desespoir, & du mal qui affolle  
 Les Amans malheureux: mais luy qui n'en fait cas  
 La reçoit dans la main & respand tout en bas.  
 Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie  
 (Dit-il en se moquant) pour la forcenerie  
 De ces foux abusez, esperdus, insensez,  
 Qui des ieux d'un enfant se sentent offensez:  
 De moy ie ne crain point ny les feux, ny la glace,  
 N'y les monstres hideux, ny tout ce qui s'amasse  
 D'horrible en tes Enfers, & de plus odieux:  
 Et m'estonne aussi peu des Enfers & des Cieux,  
 Qu' Aquilon au sourtir de sa caue declose  
 Fait cas de reconter vn voile qui s'oppose,  
 Ainsi dit Rodomont qui s'altere en parlant.  
 Et qui sent au dedans vn feu si violent  
 De travail, de sueur, de passion & dire,  
 Qu'il abandonne tout, courant droit sans mot dire  
 Vers le fleuve d'Oubli tout noir & tout troublé,  
 Pour estancher sa soif d'un long trait redoublé.  
 Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire  
 Que tout au mesme instant il perdit la memoire,  
 Et ne se souuiet plus des combats entrepris,  
 Ny de retourner voir Pluton & ses esprits,  
 Qui s'estoyent resolus defaills de courage,  
 De luy porter les clefs & de luy faire hommage.  
 Luy qui defaict aucun ne s'est plus souuenu,

RODOMONT,

251

Se remet au chemin dont il estoit venu:  
 Il passe de rechef l'infernale riuere,  
 Et encore vne fois il reuoit la lumiere  
 De nostre beau Soleil, deçà delà courant,  
 Et ne sejourne point en vn lieu demourant,  
 Iusqu'à tant qu'à la fin il se trouue en la place  
 Où gisoit son corps mort tout gaste par la face,  
 Puant & courrompu: les os en blanchissoyent,  
 Et cent mille corbeaux à l'entour s'amassoyent.  
 Alors tout furieux de voir sa sepulture,  
 Court apres les corbeaux qui prenoyent leur pasture  
 De sa relente chair, les chasse & les pourfuit:  
 Les monts, riués & bois retendissent du bruit,  
 Et ne cesse iamais, ardan à la poursuite,  
 Regardant tous les lieux où ils prennent la fuite.

Mais ainsi qu'il les suit criant horriblement,  
 Il se trouue à la fin contre le monument  
 De l'heureuse Ysabelle au ciel victorieuse,  
 Pour anoir par sa fin fait preuue glorieuse  
 De foy, de chasteté, d'un cœur constant & fort,  
 Et que la vraye amour se monstre apres la mort.  
 Le Payen tout soudain reconnoist la tour forte,

Il reconnoist le pont, il reconnoist la porte,  
 Il reconnoist le fleuue, & cognoist les escus,  
 De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,  
 Encor qu'il eust perdu toute autre souuenance:  
 Car le fleuue d'Oubli contre Amour n'ha puissance.

L'Esprit à ceste fois tout coy s'est arresté  
 Adorant le saint lieu, tombeau de fermeté.

Et pource que des corps priuez de sepulture  
 Les esprits sont errans cent ans à l'aduanture,  
 L'esprit de Rodomont qui doit errer autant,  
 Erre autour du tombeau tout ioyeux & content.  
 On le voit quelquefois apparoitstre visible,  
 Plus grand qu'il ne souloit, plus fier & plus terrible.

V 5



COMPLAINTE.

Courant dessus le pont, & hurle toute nuit,  
Faisant tout resonner d'un effroyable bruit  
Et toujours en criant il semble qu'il appelle  
Rodomont Rodomont, Ysabelle Ysabelle.

*Fin de la mort de Rodomont.*



IMITATION DE LA  
COMPLAINTE DE  
Bradamant, au xxxij.  
chant de l'A-  
rioste.

**D**oncques sera-t'il vray qu'il faille que ie suiue  
Vne, hélas ! qui me fuit & se cache de moy ?  
Doncques sera-t'il vray qu'il faille que ie viue  
Toujours desespéré sous l'amoureuse loy ?  
Soustriray-je toujours que celle me maistrise  
Qui rit lors que mon œil plus de larmes espend ?  
Me faut-il estimer celle qui me desprise ?  
Me faut-il supplier celle qui ne m'entend ?

Las que mon esperance est douteuse & petiter  
Celle qui fait de moy comme il plaist à ses yeux,  
Presume tellement de son hautain merite  
Qu'elle n'estime rien la puissance des Dieux :  
Et eroit que si du ciel Amour osoit descendre  
Garni d'arc & de traits pour son cœur entamer,  
Elle pourroit sans plus d'un clin d'œil le surprendre,  
Sans qu'avec tous ses feux il la peust allumer.

La hautaine sçait bien que ie l'aime, & encore  
 Ne me veut pour amant en faisant mon deuoir:  
 Elle cognoist mon cœur, & voit que ie l'adore,  
 Et si ne me veut point pour seruaat recevoir,  
 La fiere sçait assez la pleine où ie demeure, *plume*  
 Et ne s'auance point pour me donner confort:  
 Elle cognoist qu'en bref il faudra que ie meure  
 Et differe à m'aider lors que ie seray mort.

Ie te supplie, Amour, arreste la crocife,  
 Il semble qu'elle volle, & ie ne puis mouuoir:  
 Ou rens moy comme estois au temps que toy ny elle  
 Deslus ma liberté n'auiez aucun pouuoir.  
 Mais las que mon attente est vaine & miserable,  
 De prier le Tyran qui cause mes douleurs?  
 Car plus il est prié moins il est pitoyable,  
 Et prend sa nourriture & s'abreue de pleurs.

Mais de quoy las chetif! de quoy me doy-ie plaindre  
 Fort que de mon desir qui m'esleue trop hault?  
 Et me passant en l'air en vn lieu veut ataindre,  
 Où il se brusle l'aïlle, & tombe d'vn grand sault?  
 Lors vn vain Esperer des plumes me ratache,  
 Ie reuole & retombe ainsi que i'auois fait.  
 Voyla comme en souffrant ie n'ay point de relasche,  
 Et ce qu'vn iour auance vn autre le défait.

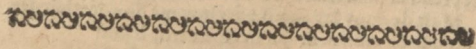
I'accuse mon desir, mais de meilleure sorte  
 En me plaignant de moy ie me dois accuser.  
 Car hélas! ce fut moy qui luy ouurir la porte,  
 Tant il sceut finement ma ieunesse abuser:  
 Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,  
 Et n'y puis resister: car il s'est fait trop fort,  
 Ioint que pour l'arrester ie n'ay ny frein ny bride,  
 Et si suis tout certain qu'il m'emporte à la mort:

Mais ie me plains de moy qui n'ay point fait de faute  
 Que de vous aimer trop, m'en puis ie repentir?  
 Certes non. Et qui plus, ma ieunesse peu caute

COMPLAINTE.

Destraits de vos regards n'eust sceu se garantir.  
 Deuy-je vsr de force, ou de chose semblable,  
 Pour ne voir vostre teint à l'Aurore pareil,  
 » Vos yeux & vostre bouche? Il est bien miserable  
 » Qui refuse de voir la clairté du Soleil.  
 Chançon cesse vn petit, va trouuer ma Deesse,  
 Celle qui dans ses yeux tient mon cœur arresté  
 Dy luy comme ie vy, pour voir si sa rudesse  
 Se pourroit amollir par ma fidelité.  
 Si tu treuve au retour que de fureur contrainte  
 Ma pauvre ame affligée ait ce corps delaisé,  
 Honore mon trespas d'vne petite plainte,  
 Et fay voir que l'Amour m'a mal recompensé.

F I N.



IMITATION DE

L'ARIOSTE AV

xxxij. Chant.



Qui tant me plaisoit n'a esté qu'un fauz  
 songe,

Et ce qui me tourmente vn assuré reueil:  
 Mont bien s'est enuolé comme vn coulans

sonneil,

Et mon mal trop durable incessamment me ronge.

Helas! pourquoy mes sens en veillans n'avez-vous

Le plaisir qu'en songeant i'ay eu de la pensee?

Que ne iouissez-vous de ma ioye passée,

Et du bien fugitif qui m'a semblé si doux?

© mcr



O mes yeux distilans, hé ! que voulez-vous dire,  
 Que clos d'un doux s'omeil vous voyez tout mon bien,  
 Et ouverts mon plaisir s'euanoillit en rien,  
 Et ne pouuez plus voir le bien que ie desire?

Le veiller trop amer m'est combast inhumain,  
 Et songe amoureux me promet paix ou resue.  
 Las mon Songe est menteur, & l'ennuy qui me greue  
 Ainsi que mon reueil se trouue tout certain!

Si le faux me fait paix : & le vray me fait guerre,  
 Et si iamais du vray ie n'ay peu m'esfouir,  
 Souffrez, de grace (ô Dieux) que ie ne puisse ouir  
 Vn mot de verité tant que seray sur terre.

Et si le dur Reueil me peut tant travailler,  
 Et que le Songe doux de soucis me deliure,  
 Au moins permettez moy tant que j'auray à viure  
 Que ie songe tousiours sans pouuoir m'esueille,  
 Le Reueil, comme on dit, à la vie ressemble,  
 Et la Mort au Sommeil: mais contraire est men sort,  
 Car le triste Veilier m'est pire que la Mort,  
 Et le Songe m'est vie, ou tout mon heur s'assemble.

Toutesfois s'il est vray qu'un Sommeil gracieux  
 Nous figure la Mort, & le Veiller la vie,  
 Las ! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:  
 Pource (ô Mort) haste toy de me clore les yeux.

FIN DES IMITATIONS  
 de l'Arioste.

ANGELIQUE.  
CONTINUATION DV  
Subiect de l'Arioste.

A Monseigneur le Duc d'Anjou.

LIVRE PREMIER.



E chante yne beauré des beautez la pre-  
miere,  
Le Paradis des yeux, & la viue lumiere,  
Qui comme vn clair Soleil icy bas s'e-  
spandoit,

Du temps que Charlemagne aux Fran-  
çois commandoit:

Celle qui recelloit des attraitz pour surprendre  
Les braues, qui pensoyent contre Amour se defendre,  
Qui surmonta Renaud, Ferragur, & Roland:  
Mais sans auoir souci de leur mal violant,  
Ny de tant de combats qu'ils auoyent eus pour elle,  
Se fist tousiours cognoistre aussi fiere que belle.

RACE des Dieux de France, honneur de l'vniuers,  
Mon Prince, mon Seigneur, le support de mes vers,  
Laissez vn peu la charge où vostre esprit s'applique,  
Pour ouir les regrets de la belle Angelique,  
Et la griefue douleur qui son ame oppressa,  
Quand ingrat & ialoux son Medor la laissa,  
Medor qui tenoit seul sa pensee afferuie,  
Son cœur, son petit œil, son idole & sa vie.

Amour

Amour voulant vn iour punir ses cruauitez,  
 Et vanger les Amans qu'elle auoit mal traittez,  
 Luy tira droit & au cœur vne fleche diuine,  
 Et rompit le glaçon qui geloit sa poitrine:  
 Luy fist aimer Medor, vn ieune homme incognu,  
 Vn mignon qui fut seul pour amant retenu,  
 Et qui iouit tout seul de la desponille aimée,  
 Recueillant la moisson par tant d'autres semées:  
 Trop rare & digne prix de ce nouuel amant,  
 Qui des travaux d'autrui receut le payement.

O Palladin Roland, ô Roy de Circassie,  
 O valeureux Renaud, que vous sert, ie vous prie,  
 De vous estre aux hazards si librement trouuez,  
 Et d'auoir tant de fois les dangers esprouuez,  
 Rendans en mille endroits vostre vertu notoire,  
 Puis qu'vn bean Ganimede en rapporte la gloire:  
 Et que ce qui vous est si iustement acquis  
 Est sans aucun traual par vn autre conquis,  
 Vn autre qui triomphe en heureuse abondance,  
 Et vous autres chetifs en mourez d'indigence?

Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré  
 Eut le chef tout couuert d'vn petit poil doré,  
 Qui flotte mollement quand le vent qui s'y ioué,  
 Ravi de sa beauté, doucement le secoué:  
 Vne toison subtile au menton luy naissoit,  
 Qui comme vn blond duuet mollement pareffloit,  
 Prime, douce, & friscee, & nouvellement creuë,  
 Comme petits flocons de soye bien menuë.

De Coral fut sa bouche, & son œil grosfissant  
 Reluisoit de claité comme vn nouueau croissant,  
 Il eut le tient de lis & d'œillets mis ensemble,  
 Ou comme la couleur d'vne rose qui tremble.  
 Nageant tout lentement dessus du lait caille:  
 Bref, il semble à le voir vn pré bien emailé,  
 Qui decouure au Soleil mille beautez nouuelles,

Quand

ANGELIQUE.

Quand la verte saison rend les campagnes belles,  
 Amour n'est point si beau, Angelique n'eust scéu  
 Se garder d'enflammer aux reis d'une si beau feu:  
 Aussi la belle amante au fond du cœur blessée  
 Rien plus que son Medor ne loge en sa pensée.  
 Elle est toujours auprès, & ne pourroit durer  
 S'il falloit tant soit peu de luy se separer,  
 C'est son Dieu, c'est son tout, c'est l'ame de son ame,  
 Et luy qui sent au cœur vne pareille flame,  
 N'ha plaisir qu'à la voir, & à se contenter  
 De toutes les douceurs qu'un amant peut goûster,  
 soit quand Phebus revient de la marine source,  
 Soit quand il a fourni la moitié de sa course,  
 Ou soit quand il descend de ses chevaux lassez,  
 Il voit presque toujours ces Amans embrassez  
 Ores dans son giron Angelique est couchée,  
 Ores dedans sa main tient la teste panchée,  
 Et se mire en ses yeux, & or' en se haussant  
 Elle va son esprit sus la leure suçant:  
 Elle languit dessus sans dire vn parole,  
 Et à peu que son ame en ces icuz ne s'enuolle,  
 Son cœur est tout esmeu d'amoureux tremblement,  
 Et luy qui la regarde en ce doux mouuement  
 D'un œil à demi clos tout ravi s'esmerueille  
 De voir tant de beautez sur sa bouche vermeille,  
 Et de mille baisers longs & delicieux  
 Va repaisant son ame, & sa langue, & ses yeux  
 Ils passerent deux mois en ceste douce guerre,  
 Iouissans à souhait d'un paradis en terre  
 Au logis d'un pasteur, où leur contentement  
 Et leur parfaite amour eut son commencement,  
 Or il aduint vn iour qu'Angelique eut euie,  
 Pour mieux continuer ceste agreable vie,  
 De reuoir son Royaume, & de s'en retourner,  
 Pour faire son Medor nouveau Roy couronner:



Du Soleil tout voyant la vermeille courriere  
 Chassoit l'humide Nui&t per sa viuë lumiere,  
 D'vne couleur doree enrichissant les cieux,  
 Quand ces Amans heureux partirent de ces lieux,  
 Prenans congé deuant des gracieux ombrages,  
 Des autres, des rochers, des prez, & des riuages,  
 Et laissant pour resmoins de leurs plaisirs passez,  
 Sur l'esforce des bois leurs noms entrelassez

Tandis la Renommee hastiue messagere,  
 Met ses ailes aux piés volant prompte & legere  
 Aux quatre parts du monde . & par tout en passant  
 Va de ce nouveau fait la merueille annonçant,  
 Et crie à pleine voix , qu'Angelique la belle  
 Celle qui se monstroit si hautaine & rebelle  
 A changé sa rigueur en douce priuauté,  
 Et qu'un pauvre soldat iouist de sa beauté,  
 Vn More bas de race , & plus bas de courage,  
 Pour ie ne scây quel fard qui luist en son visage,

Si iamais amoureux ont esté trauallez  
 Estans de ialousie & d'Amour tenaillez,  
 Les amans d'Angelique à ceste fois le furent,  
 Lors que sans y penser ces nouvelles ils sceurent,  
 Ce ne sont que regrets & soupirs enflamez,  
 Ce ne sont que sanglots sur l'arcne femez,  
 L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables,  
 Ils inuoquent la Mort , recours des miserables:  
 L'œil iamais ne leurs seiche , & de propos cuisans  
 Blasphemement la Fortune , & les astres nuisans,  
 Mais comme leur amour fut de diuerse sorte,  
 Ils sentirent aussi de leur passion forte  
 Les effects differens : & c'est aspre courroux  
 Aux vns estoit extreme , & aux autres plus doux:  
 Car selon qu'ils aimoyent d'amour grande ou petite,  
 Pureur petite ou grande aux dedans les irrite  
 Or le premier de tous qui le fait entendit,

Est



ANGELIQUE.

Put le Conte Roland vn iour qu'il se perdit,  
 Cherchant vn Cheualier : car sa triste aduenture  
 Le conduit dans vn pré tout fleuri de verdure,  
 Aupres da la fontaine, où les Amans heurenx  
 Cueilloient de leurs amours tant de fruiçts fauoureux.

Là fut-il assailli d'vne ardante tristesse  
 Reconnoissant le nom de sa fiere Maistresse,  
 Et celuy de Medor, en grauez par endrois  
 De la main d'Angelique en l'escorce des bois:  
 Mais c'estoit peu de cas, & la ialouse flame  
 Ne prenoit comme point de vigueur an son ame,  
 N'eust esté le pasteur hoste des doux Amans,  
 Qui luy fit les discours de leurs contentemens,  
 Et comme leur amour auoit là pris naissance,  
 Dont sans beaucoup languir ils eurent iouissance,  
 Ce fut lors que le Conte ardemment ellumé,  
 Eut de mille coureux l'estomach entamé,  
 Ce fut lors qu'il ouurit à son dueil la carriere,  
 Et fut lors qu'il maudit la celeste lumiere,  
 Ces cris furent de rage & de fureur guidez,  
 Et ses yeux furent saizts deux tourens desbourdez  
 Qui couloyent nuit & iour d'vne longue entre-suitte  
 Laschant maints tourbillons de sa poitrine cuitte.  
 En fin luy defaillant le vent pour soupirer,  
 Ne pouuant plus du cœur vne plainte tirer,  
 Et de ses tristes yeux la source estant tarie  
 Sa debile raison fit place à la furie:

Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,  
 Piés nués, estomach nud, ignorant qu'il étoit.

Renaud le sceut apres, mais ayant cognoissance  
 Long temps auparauant par longue experiance,  
 De l'amour feminine, & de sa fermeté,  
 Il eut fort aisément telle legereté,  
 Et la dissimula d'vne façon plus sage,  
 Bien qu'il s'enfist au cœur de grand's pointes de rage:

Il se



Il se plaignit pourtant, mais ce fut tellement  
 Qu'on ne cognoissoit point son ennuy vehement,  
 Ny le poignant despit qui bleissoit sa pensee.  
 Car il tenoit sa langue & sa leure pressee,  
 Soupirant, sans mouuoir comme tout esperdu,  
 Et parlant dans le cœur sans qu'il fust entendu:  
 Puis quand il eut fait trefue à sa douleur terrible,  
 Et qu'elle l'eut remis en estat plus paisible:

Sera til vray (dit-il) que l'aille plus suiuant  
 Vne ingrante, muable aussi tost que le vent?  
 Qui de flamme nouvelle à toute heure est faisie,  
 Suiuant pour conseil sa seule fantaisie,  
 Sans foy, sans iugement, qui a mis à mespris  
 Tant de grands Cheualiers de ses beautez espris,  
 Pour suiure vn estrange iacognu par le monde,  
 Qui n'a rien qu'un beau teint & la perruque blonde?

Ainsi parloit Renaud & sur l'heure il sentit  
 Vn dédain violant qui sa flamme amortit:  
 Il n'ha plus dans le cœur l'affection premiere,  
 Sa volonte n'est plus de l'Amour prisonniere,  
 Sa Dame luy desplaist, & ne trouue plus beaux  
 Ses yeux qui luy sembloient deux celeste flambeaux  
 Il iuge pallissant le coral de sa iouë,  
 Et ne scauroit souffrir que personne la louë,  
 Mais en s'appellant fort il nomme malheureux  
 L'an, le mois & le jour qu'il deuint amoureux.

Il reste Sacripant, lequel ne sent encore  
 La bruslante poison qui les autres deuore,  
 Mais trop plus que iamais a le cœur et flammé:  
 Chedif, qui meurt d'Amour & qui n'est point aimé,  
 Toutes fois il le pense, & son malil soulage  
 Croyant que pour le moins nul ne l'est d'auantage.

C'estoit en la saison que les prez sont couuerts,  
 Les forests & les champs d'accoustrement tous verds,  
 Que l'air est chaud d'Amour, & que le doux Zephyre

Nauré

ANGELIQUE

Nauré d'un poignant trait si tendrement soupire,  
Lors que les petits bleds seulement verdoyans  
S'enflent aux gré du vent comme flots ondoians,  
Que Progné se lamente, & que le bois resonne  
Des accords de sa sœur qui ses plaintes entonne.

Il estoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,  
Pour la saison si douce estoit ardent & chaud,  
Quand ce gentil amant, dont la gloire esuentee  
Estoit en mille endroits par sa Vertu plantee,  
Se trouua dans vn bois de sommeil agraué,  
Ayant long temps deuant maint haut fait acheué.  
Vn bois que la nature auoit fait pour complaire  
Où couloit par dedans vne eau luisante & claire,  
D'arbrisseaux & de fleurs ombragee, à l'entour,  
Dont le flot tremblotant sembloit parler d'Amour:  
L'air rit à l'entour, & les haleines douces  
De Zephyres mollets d'agreables secouffes  
Font branler le fueillage, & vont rafraichissant  
Celuy qui trauaillé s'y repose en passant.  
Sacripant y demeure, & couché sur l'herbage  
Pense à se reposer au frais de ce riuage,  
Du travail & du chaud, & de l'Amour cruel  
Qui luy rongé le cœur, vautour perpetuel.

Ah ! chetif, que fais-tu ? fuy ce lieu ie te prie  
Car bien qu'il soit plaisant, que l'herbe y soit fleurie,  
Le fueillage agreable, & le vent adouci,  
Tu ne dois pas pourtant y demeurer ainsi.

Las ! nel'entens-tu point ? ce ruisseau qui murmure,  
Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduanture.  
Mais ie parle à vn sourd, l'Archer malicieux  
L'à priné de l'ouye aussi bien que des yeux.

Ce Roy s'arresta l'à, n'ayant en la pensee  
Que l'unique beauté dont son ame est bleffée,  
Il en fait cent discours en son entendement,  
Il se dit bien-heureux d'aimer si hautement,

Et est si hors d'esprit en ses amours qu'il pense  
Que son tourment luy donne assez de recompense.

Mais comme il est ainsi songeant & rauissant,  
Del'vn de ses penfers vn autre renaissant,  
Suruiet vn messager qui entre en ce bocage,  
Pour y passer le chaud & se mettre à l'ombrage,  
Sacripant se retourne en le voyant venir  
(Las on ne peut fuir ce qui doit aduenir!)  
Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,  
Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre.

Le Courrier qui le iuge à son geste hautain  
Quelque seigneur de nom: le suis (dit-il soudain)  
Messager d'Angelique, & ce mot vous suffise,  
Vne que le Ciel mesme admire, honore & prise  
Qui sert de iour au monde, & dont l'œil gracieux  
Recelle tous les traicts qui surmontent les Dieux.  
C'est elle qui m'enuoye en diuers lieux estranges,  
Pour annoncer sa gloire & ses dignes louanges:  
Et pour faire scauoir qu'vn Cupidon nouueau,  
Vn petit Dieu d'Amour, tout celeste & tout beau,  
La rend de ses beautez doucement embrasée,  
Et comme il en ouïst & la tient espousee,  
C'est vn Dieu pour certain digned'estre adoré.  
Mais voyez (ce dit-il) son pourtrait figuré  
Et luy faites honneur, c'est vne chose sainte:  
Car du pinceau d'Amour ceste image est depainte.

Ainsi dit le Courrier despliant de la main  
Vn parchemin couuert qu'il portoit dans le sein,  
Où se voyoit au vis la belle portraicture  
Du bien heureux Medor, chef d'œuvre de Nature:  
Mon Dieu que de beautez s'esbatoyent là dedans!  
Que d'appas, que de traits, que de flambeaux ardans,  
Que de lis, que d'œillets que d'Amoureuses graces,  
Que d'agreables morts, de douceurs, & d'audaces!  
L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,



ANGELIQUE.

Et le corps plein de feu de cœur abandonné!  
 Si tost que Sa criant y eut iecté la veuë,  
 Il la sent aussi tost couuerte d'vne nuë:  
 Vne froide sueur par les membres luy court,  
 Il perd les sentimens, muet, aveugle, & sourd:  
 Son cœur enflé de rage au dedans se mutine,  
 Et pour sortir dehors combat dans sa poitrine:  
 Sa iouë est toute teinte en mortelle couleur,  
 Son ame est languissante en extreme douleur,  
 D'amertume & de fiel sa bouche est toute pleine,  
 Et tombe dessus l'herbe ayant perdu l'halaine.

Qui a veu quelques fois vn qui n'y pense pas,  
 Par vn triste recit conduit près du trespas,  
 Qui perd les mouvemens, la parole & l'ouye,  
 Et ne monstre d'vne heure aucun signe de vie:  
 Il a veu Sa criant de son long estendu  
 Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu,  
 Il ne respire point, & reste en telle sorte  
 Qu'on ne peut l'estimer qu'vne personne morte.  
 En fin les yeux baignez vers le Ciel esleuant,  
 Par vn ardant soupir monstre qu'il est viuant:  
 Lors il ouvre la bonde à ses larmes bruslantes,  
 Il fait de ses deux yeux deux riuieres coulantes,  
 Et de son estomach sans cesser haletant,  
 De grands flots de soupirs coup sur coup vont sortant.  
 Il reprend le portraict tout priué de soy mesme,  
 Et tremble en le voyant de passion extreme,  
 Tient l'œil fiché dessus, qui coule sans repos,  
 Et demeuré long temps sans dire vn seul propos:  
 Mais voyant le Courier il casche à se contraindre,  
 Et redent au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.

Va mon ami (dit-il) annonce le discours  
 En mille lieux diuers des nouvelles amours  
 De ta belle Maistresse, hélas trop variable!  
 Et luy conte, au retour pour nouvelle agreable.

Que Sacripant est mort, qu'il est froid & tranſi,  
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainſi.

Ayant dict ces propos en voix baſſe & plaintiue,  
S'enfuit au fond du bois d'vne courſe haſtiue,  
Tançant & maudiffant par cris deſeſperer  
Les aſtres ſans raiſon contre luy coniurer,  
Tout a pitié de luy: les rochers qui l'entendent,  
Eſmeus de ſes regrets par le milieu ſe fendent,  
Et les petits oiſeaux de ſa douleur touchez  
Demourent tous inuets ſur les branches perchez.

Le Meſſager ſurpris d'vne telle merueille  
Le ſuit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,  
Pour en ſcauoir liſſue, & ſ'approchant de près  
Se muſſe doucement dans vn lieu bien eſpés,  
D'où ſans eſtre apperçeu faiſant vn coy ſilence,  
Il oit tous ſes regrets, & voit ſa contenance  
Contenance ſi triſte & pitoyable à voir,  
Qu'elle euſt peu l'Enfer meſme à douleur eſmouuoir,  
Car il ſe laiſſe aller à ſes triſtes penſées,  
Et mille paſſions contrairement pouſſées,  
Le courroux, la douceur, la rage, la pitié,  
La hayne bien conceüe, & la vraye amitié,  
Se font guerre en ſon ame, & ne veulent permettre  
Qu'à vne des deux parts il ſe puiſſe romettre.  
Ainſi comme vn vieux Cheſne agité rudement  
Par deux vents ennemis ſoufflans diuerſement,  
L'air ſingle du grand bruit de leur forte ſecouſſe  
L'vn le pouſſe de çà, & l'autre le repouſſe  
A l'enui l'vn de l'autre, & diriez à les voir  
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera choir.

Durant que ces penſers font guerre ainſi diuerſe,  
Le Roy qui n'en peut plus ſe ietté à la renuerſe  
Sur l'herbe, où ſans parler demeure longuement,  
Puis parlant en ſoy meſme il dit tout baſſement  
Qui donnera conſeil à mon ame oppreſſée

ANGELIQUE VÆ.

Doy-le pas, pour vanger mon Amour offensé,  
 Aller, non au Catay, mais iusqu'en celle part  
 Où le Soleil i'amaïs ses rayons ne depart,  
 Pour trouper l'ennemi d'où procede ma perte  
 Luy fendre l'estomach, voir sa poitrine ouuerte,  
 M'abbreuuer de son sang, me nourrir de sa chaire  
 Et de son-cœur indigne Angelique arracher,  
 Rendant par quelque fait enident tesmoignage,  
 Combien la ialousie en soy porte de rage,  
 Mais las ! que dy-ie ? Ou suis-ie ? Ay-ie donc arresté  
 De vouloir offenser la diuine beauté,  
 Qui me retient encores en son obeissance  
 O Dieux pardonnez-moy s'il vous plaît ceste offense  
 Car elle est innocente, & suis tout assure  
 Qu'elle a de mes malheurs mille fois soupiré  
 Et qu'elle a grand regret de son amour faulx  
 Mais quoy ? le Ciel cruel contre moy l'a forcé  
 Et luy a fait choisir ce nouuel amoureux  
 Hé que ne peut le Ciel malin & rigoureux  
 Vy donc en doux repos, ô ma belle Deesse  
 Que i'amaïs ton Medor pour autre ne te laissez  
 Ayez tousiours vn cœur, vn vouloir, vne foy  
 Et tout vostre malheur puisse tomber sur moy  
 Il se faisoit i'atard, & l'œil qui mouuoit la fraie  
 Auoit presque mis fin à son cours ordinaire  
 Toutes fois la lumiere encor apparoissoit  
 Mais en se retirant peu à peu s'abaïsoit  
 L'amant de plus en plus ses sanglots renouuelle  
 Il fait sortir du chef vne source éternelle  
 Et pourroit on iuger, voyant couler ses pleurs,  
 Qu'il prétend de noyer sa vie & ses malheurs  
 Il tient le bras croisé & tout transi regardé  
 Phebus qui de pitié sa carrière retarde  
 Et les yeux vers le Ciel incessamment fichez  
 Sort ces dernières regrets de sanglots empêchez

Oiseaux



Oiseaux qui voletez par ces lieux solitaires;  
 Eaux, chesnes, & buissons, mes loyaux secretaires,  
 Oyez à ceste fois ce qui doit m'aduenir,  
 Puis de mes actions perdez le souuenir:  
 Vents cellez vn petit, que ma voix espandue  
 Ne soit point à autre part qu'en ce bois entendue:  
 Et toy luisant soleil arreste vn peu ton cours,  
 Et assiste à la fin de mes malheureux iours,  
 Ce sera bien tost fait: car ie veux en peu d'heure  
 Voir la fin de ma vie & du mal que i'endure.  
 Et toy Ciel inhumain qui tousiours m'as suivi  
 Comme vn fier ennemi, sois au moins assouui  
 De ma mort auancee, & du sang que ie tire  
 Par ce fer de mon corps, pour appaiser ton ire.  
 Ce dict en s'esleuant de fureur transporté,  
 Se saisit du poignart qu'il portoit au costé,  
 Le baise en soupirant, puis d'ardeur violante  
 Aux creux de l'estomach iusqu'aux gardes le plante  
 Le retire aussi tost rouge, escumeux & chaud,  
 Puis se laisse tomber les yeux leuez en hault.  
 Le sang va contremont d'vne force fondaine,  
 Comme on voit quelquefois les eaux d'vne fontaine  
 Reiaillir en bruyant d'vn cours haut eslançé,  
 Par le petit pertuis d'vn grand tuyau percé,  
 Le messager y court qui voit comme il sanglotte,  
 Qu'il a les yeux mourans, & que son ame flotte  
 Sur vne mer de sang qui ne veut s'estancher,  
 Alors en halerant tâche à le desseicher.  
 Le Roy qui le cognoist vers luy dresse la face:  
 Dy comme tu m'as ven (dit-il d'vne voix basse)  
 Et voulant acheuer, vn sanglor il tira,  
 Et son esprit au Ciel comme vent soupira.  
 Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,  
 La clairté peu à peu faisoit place à l'ombrage,  
 Et desia dans le bois riçn plus ne se voyoit



Qu'un grand voile obscuré qui les cœurs effroyoit  
 Parquoy le messager qui sent son ame atteinte  
 Ne voulant de meurer toute la nuict en crainte  
 Aupres de ce corps mort, en pleurant le laissa,  
 Et pour gagner logis autre part s'adressa,  
 Son cœur est tout ferré d'un fait si pitoyable,  
 Il doute si c'est songe ou chose veritable,  
 Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,  
 Pour faisant ce recit son esprit allegger.

Tant que la nuict dura les Nymphes des fontaines,  
 Celles des clairs ruisseaux, celles qui sont aux plaines  
 Et dans les bois sacrez toutes grosses d'ennuy  
 Pleurerent Sacripant, & firent duciel sur luy,  
 Honorans à l'enui son obsequie derniere,  
 L'une arrosoit sa playe avec eau de riuere,  
 L'autre esluoyoit le sang: l'autre qui soupiroit,  
 La paupiere des yeux doucement luy seroit:  
 L'autre tenoit sa teste en son giron couchée,  
 L'autre amassoit des fleurs & en faisoit ionchée,  
 L'autre en plaignant sa mort la rigueur maudissoit,  
 Et quelqu'une à l'escart l'œil au Ciel adressoit  
 Faisant priere ainsi. Pere de toutes choses,  
 Qui as fait, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,  
 Qui iuges droitement, & qui pleis d'equité  
 Regardes les ingrats d'un œil tout despité,  
 Voy ce sang d'un martyr qui te requiert vengeance  
 Et puni iustement d'une ingratitude  
 Ingrate, outrequidee, & qui n'estime pas  
 Que tu voyes du ciel les choses d'ici bas,  
 Fay, Pere, qu'elle porte vne peine cruelle  
 Pour auoir fait mourir un amant si fidelle,  
 Ou si tu ne le fais à bon droit les humains  
 Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,  
 Que tu n'as point de soin de ce monde où nous sommes,  
 Et que c'est pour neau que te craignent les hommes.

Ainsi

Ainsi prioit la Nymphé, & le maistre des Dicux  
Trois fois en se courbant tonna dedans les cieux,  
Et d'un esclair subtil fit scintiller la nuë,  
Signe que la priere au ciel estoit venuë.

*Fin du premier liure d'Angelique.*



DIVERSES AMOVRS  
ET AVTRES OEUVRES  
MESLEES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

CHANSON.



BIEN-HEUREUX qui peut pas-  
ser sa vie,

Entre les siens frâc de haine & d'enuie,  
Parmi les châps, les forests & les bois,  
Loin du tumulte & du bruit populaire,  
Et qui ne vend sa liberté pour plaire

Aux volontez des Princes & des Rois!

Il n'a souci d'une chose incertaine,  
Il ne se paist d'une esperance vaine,  
Vue faueur ne le va deceuant,  
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,  
Et ne maudit sa jeunesse abusée,  
Quand il ne trouue à la fin que du vent.

Il ne fremit quand la mer courroucée,

X 4

M E S L A N G E S.

Enff: les flots, contrairement pouffee  
 Des vens efmeus foufflans horriblement:  
 Et quand la nuit à son aife il sommeille,  
 Vne trompette en fuffant ne l'efueille,  
 Pour l'enuoyer du liêt au monument. X  
 L'ambition fon courage n'atife,  
 D'vn fard trompeur fon ame il ne deguife,  
 Il ne fe plaift à violer fa foy,  
 Les grands feigneurs fans ceffo il n'importune:  
 Mais en viuant content de fa fortune,  
 Il eft fa court, fa faueur, & fon Roy.  
 Sa volonté ferue, n'eft point contrainte,  
 Il eft tout franc d'efperance & de crainte,  
 Bourreaux cruels des triftes Courtiffans:  
 Car la frayeur l'ame & le cœur leur gelle,  
 Et l'efpoir vain fi fort les enforcelle,  
 Qu'ils ne font cas de voir perdre leurs ans,  
 Le vous rens graces, ô Dcitez, facrees  
 Des monts, des eaux, des forefts & des prees,  
 Qui me priuez de penfers foucieux,  
 Et qui rendez ma volonté contente,  
 Chaffant bien loin la miferable attente,  
 Et les defirs des cœurs ambitieux.  
 Dedans mes champs ma penfee eft enclufe,  
 Si mon corps dort mon esprit fe repose,  
 Vn foing cruel ne le va deuorant:  
 Au plus matin la fraifcheur me foulage,  
 S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,  
 Et s'il fait froid ie m'efchauffe en courant.  
 Si le ne loge en ces maifons dorees,  
 Si ie ne voy ces vouftes peinturees  
 D'azur, d'efmail, & de mille couleurs,  
 Mon œil fe plaift des threfors de la plaine,  
 Riche d'œillers, de lis, de mariolaine,  
 Et du beau teint des printanieres fleurs.

Dans les palais enfléz de vaine pompe,  
 L'ambition, la faueur qui nous trompe,  
 Et les soucis logent communement:  
 Dedans nos champs se retirent les Fees  
 Roines des bois à tresses decoiffées,  
 Les jeux, l'Amour & le contentement.

Ainsi viuant rien n'est qui ne m'agree,  
 l'oy des oyseaux la musique sacree,  
 Quand au matin ils benissent les cieux:  
 Et le doux son des bruyantes fontaines,  
 Qui vont coulant de ces roches hautaines  
 Pour arroser nos prez delicieux.

Que de plaisir de voir deux Colombelles  
 Bec contre bec entremoussant les ailes,  
 Mille baisers se donner tour-à-tour!  
 Puis tout rany de leur grace naïue,  
 Dormir au frais d'vne source d'eau viue,  
 Dont le doux bruit semble parler d'Amour.

Que de plaisir de voir sous la Nuit brune,  
 Quand le Soleil a fait place à la Lune,  
 Au fond des bois les Nymphes s'assembler,  
 Monstrer au vent leur gorge descouuerte,  
 Danser sauter, se donner cotte verte,  
 Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!

Le bal fini, ie dresse en haut la veuë  
 Pour voir le teint de la Lune cornuë,  
 Claire, argentee, & me mets à penser  
 Au sort heureux du pasteur de Latmie:  
 Lors ie souhaite vne aussi belle amie,  
 Mais ie voudrois en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuit ie contente mon ame,  
 Puis quand Phœbus de ses rais nous enflame,  
 l'essaye encor mille autres jeux nouueaux,  
 Diuerfement mes plaisirs i'entrelasse:  
 Ores ie pesche, or' ie vais à la chasse,

M E S L A N G E S .

Et or' ie dresse embuscade aux oiseaux,  
 Le fay l'amour, mais c'est de telle sorte,  
 Que seulement du plaisir i'en rapporte,  
 N'engageant point ma chere liberté,  
 Et quelque laqs que ce Dieu puisse faire  
 Pour m'attraper, quand ie m'en veux distraire  
 L'ay le pouuoir comme la volonté.  
 Donces brebis, mes fidelles compagnes,  
 Hayes, buissons, forêts, prez & montagnes  
 Soyez tesmoins de mon contentement:  
 Et vous (ô Dieux) faites ie vous supplie,  
 Que ce pendant que durera ma vie,  
 Ie ne cognoisse vn autre changement.

I.

R Echerche qui voudra les apparens honneurs,  
 Les pompes, les thresors, les faueurs variable,  
 Les lieux haut esleuez, les palais remarquables,  
 Retraïtes de pensers, d'ennis & de douleurs:  
 J'aime mieux voir vn pré bien tapisé de fleurs,  
 Arrousé de ruisseaux à l'argent vif semblables,  
 Et tout encourtiné de buissons delectables  
 Pour l'ombre & pour la soif durés les grans chaleurs.  
 Là, franc d'ambijon, ie voy couler ma vie  
 Sans ennuier aucun, sans qu'on me porte enuie,  
 Roy de tous mes desirs, contant de mon parti.  
 Ie ne m'appaste point d'vne vaine esperance,  
 Fortune ne peut rien contre mon assurance,  
 Et mon repos d'esprit n'est iamais diuertí.

II. D'VNE FONTAINE.

C Este fontaine est froide, & son eau doux-coulante  
 A la couleur d'argent, semble parler d'amour:  
 Vn herbage mollet reuerdit tout autour,  
 Et les arbres font ombre à la chaleur brulante.

Le



Le fuillage obeit à Zephyr qui l'esuente,  
 Soupirant amoureux en'ce plaisant sejour,  
 Le Soleil clair de flame est au milieu du iour,  
 Et la terre se fend de l'ardeur violente.  
 Passant, par le travail du long chemin l'essé,  
 Bruste de la chaleur, & de la soif pressé  
 Arreste en ceste place où ton bon-heur te meine,  
 L'agreable repos ton corps delassera,  
 L'ombrage & le vent fraiston ardeur chassera,  
 Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

## I I I.

Q uel destin favorable ennuyé de mes peines,  
 Rompra les forts liens dont mon col est pressé  
 Par quel vent reuiendray le au port que i'ay laissé  
 Suiuant trop follement des esperances vaines?  
 Verray-le plus le temps qu'au doux bruit des fontaines  
 Dans vn bocage épais mollement tapissé  
 Nous recitions nos vers? moy d'A mour offensé  
 Toy bruyant de nos Rois les victoires hautaines?  
 Si l'eschappe d'ici, D O R A T, ie te promés  
 Qu'Apollon & Cypris ie suyuray deformats,  
 Sans que l'aambition mon repos importune:  
 Les venteuses fauteurs ne me pourrout tenter,  
 Et de peu ie scuyuray mes desirs contenter,  
 Prenant congé de vous Esperance & Fortuag.

## D I S C O V R S.



V e faites-vous Mignons, mon desiré souci,  
 Le souci d'Apollon & des Muses aussi?  
 A mis que i'aime mieux, qu'une icune pucelle  
 N'aime les belles fleurs de la saison nouvelle.  
 Quez que faites-vous à la suite du Roy?

Est.ij.

M E S L A N G E S.

Est-il possible au moins qu'ayez soucy de moy?  
 De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,  
 Que l'heur de voir bien tost vne si chere bande:  
 Et bien qu'absent de vous mille contentemens  
 Chassent de mon esprit tous fascheux pensemens,  
 Le ne puis toutesfois, quelque esbat qui me tienne,  
 Faire tant que tousiours de vous ne me souuienne:  
 Le ne pense autre chose, & l'obstiné desir  
 Que i'ay de vous reuoir, amoindrit le plaisir  
 Que ie prens en ces lieux, or' que la Chienne ardente  
 De chaleur & de soif à l'esgal nous tourmente,  
 Et qu'aux clair de la nuit les Satyres cornus,  
 Les Syluains cheure piés, & les Faunes tout nus  
 Viruolent en rond & fond mille gambades,  
 Pour échauffer les cœurs des gentilles Naiades,  
 Et des Nymphes des bois: & or' que sans cesser  
 Le Forgeron des dieux, hauf, fait auancer  
 Haletant & suant, & tout couuert de poudre,  
 Le tonnerre grondant, les esclairs & la foudre.  
 Des la pointe du iour, que l'Aube qui reluit  
 A bien loin escarté les frayeurs de la nuit,  
 Le m'esgare tout seul au trauers d'vne plaine,  
 Et ne pensant qu'en vous aussi tost ie ramene  
 Et tourne en mon esprit mille & mille discours  
 Des succès incertains de vos vaines amours.  
 Je crains la cruauté de vos fieres maistresses,  
 L'ay part à vos soupirs, ie gouste vos tristesses,  
 Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,  
 Fidelle compagnon ie porte comme vous,  
 Puis ie beni le Ciel, qui contant me fait viure,  
 Je rens grace au Démon qui m'a gardé de suiure  
 L'Amour iusques ici, & qui fait reboucher  
 Ses traits, lors qu'il les veut contre moy decocher,  
 Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chasse,  
 Je cherche vn lieure au giste, ou le suis à la trace,

Ou



Ou aueques le chiens, qui de leurs longs abois  
 Font esclatter les monts, les roches, & les bois:  
 Or<sup>s</sup> auec vn autour ie fay tomber de crainre  
 L'innocente Perdrix: or<sup>s</sup> sous vne voix feinte  
 Ie prens la simple caille entr'imirant son chant,  
 Quequefois ie retourne auec le Chien couchant  
 Luy dresser autre embusche, & le soit ie deuise,  
 Quand elle est dans le plat, comme ie l'ay surprise.

Puis las de ce mestier i'en choisis vn nouueau.  
 Et auec les filés ie vay chasser lür l'eau  
 A la truite & à l'Vmbre, & si bien ie m'espreue  
 Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés se treuue,  
 Or<sup>s</sup> auecques la ligne, & la traistre hamçon,  
 Or<sup>s</sup> xuecques le feu ie fais guerre au poisson:  
 I'en falle vne partie, & l'autre frais ie mar ge  
 Et millé fois le iour de passeremps ie change.

Ie fay faucher le soin: dont les diuerses fleurs  
 Gisent également veues de leurs honneurs:  
 Ores demi lassé ie me couche sur l'herbe,  
 Et ores mesnager i'aide à serer la gerbe,  
 A faire des plongeons, & les bien entasser,  
 De crainte que le vent les face renuerser.

Si c'est vn iour de feste, ou de quelque reinage,  
 Ou qu'on chomme le iour d'vn patron de village  
 Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux  
 De tous les lieux prochain: les ieunes pastoureaux:  
 Mon Dieu que de plaisir de voir nos mon'agnes  
 Blanchés comme le lait, disposément legeres,  
 Bondir en petits saults, reculer, auancer,  
 Et de mille façons leurs branles compasser!  
 Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:  
 „ Car Amour tout par tout fait cognoistre sa forces.  
 „ Et travail le aussi bien à ranger sous ses loix  
 „ Les plus simples Bergers comme les plus grands Rois.  
 Adon en sert de preuue, & le pasteur d'Amphryse,

Et

M E S L A N G E S.

Et l'ami de la Lune, & le vicillard Anchise,  
 Et le fac d'Illion, Bergers & amoureux,  
 Qui furent en aimant mille fois plus heureux,  
 Iouissans à souhait des plus grandes Déeses,  
 Que mille & mille Rois chargez de leurs richesses,  
 „ Car l'amour au village est simple & peu rufé,  
 „ Il s'est tant seulement pour la Court déguisé,  
 „ Et pour les grans Seigneurs; & pour les Damoyelles  
 „ Mais il retient aux champs ses façons naturelles.  
 Il est ieune & enfant plein de simplicité,  
 Il va nud, pour montrer qu'il n'est point acquesté  
 Par force de deniers, & sans vser de feinte  
 Il guarit aussi tost comme il donne l'atteinte,  
 Et non comme en ces lieux, où l'argent ha pouuoir  
 Par dessus la beauté, la grace & le sçauoir.  
 Mais moy qui n'ay senti la cuisante poignure  
 De l'archer Pehien, j'aime mieux la verdure,  
 L'ombrage & la fraischeur des forçets & des bois,  
 Que les sauts & les jeux de tous ces villagcois,  
 Aussi le plus souvent tout seul ie me retire  
 Au milieu d'un taillis, où ie me mets à lire:  
 Mais ie n'ay commencé qu'ya sommeil gracieux  
 Me clost, sans y penser, la paupiere & les yeux.  
 O champs plaisans & doux, ô vie heureuse & sainte,  
 Où, franc de tout souci, nous n'auons point de crainte  
 D'estre accablez en bas, quand plus ambicieux  
 Et d'honneurs & de biens nous voisnons les cieux!  
 Où nous viuons contans, sans que la chaude rage  
 D'auancer en credit nous brisle le courage:  
 Où nous ne craignons point leffort des mesdisans,  
 Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,  
 Où nous n'auons souci de tant nous contrefaire  
 Et ployer le genoil, mesme à nostre aduersaire:  
 Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'affections,  
 De veilles, de travaux, d'ennuis, d'ambitions,



De gesses, de regrets, de desirs, de misereres,  
 De peurs, de desespoirs, de fureurs, de coleres,  
 De remors inhumains & de fouels mordans,  
 Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,  
 Nous iauuissans la face: & la despite enuie  
 D'une seule douleur ne trouble nostre vie.

O gens bien fortunéz qui les champs habitez  
 Sans enuier l'orgueil des pompeuses Citez!

Que ie plaisais Nicolas, Bonnet, & la Fallaise,  
 Qui contens comme moy ne iouissent de l'aïse

Que ie reçois ici deliuré de l'amour

Et de soing importun qui les suit à la Court:

Voyla, Mignons des Dieux, les plaisirs qui me suýt,

Compagnon des Siluains qui par les forests viuent,

Voyla ce que ie fais or' que l'Esté bruslant

Toufiours en s'auançant le fait plus violant,

Et que Phebus laissant le Lion effroyable

Vifutera bien tost la Vierge pitoyable.

Mais tant d'heureux plaisirs qu'ici ie puis auoir,

Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir,

Et la beauté des champs, & l'abri des bocages,

Et la couleur des prez, & le frais des riuages,

Car ie vous aime plus cent mille & mille fois

Que les champs, que les prez, les riués & les bois.

## S T A N S E S.



Mour: guide ma plume, & me done l'adresse

Pour dignement louer vne ieune Deesse,

Qui prend les deítez aux filés deses yeux,

Qui rend les plus hautains sous son obeïss-

ance,

Et qui ouvre ici bas par sa douce presence

Ce qui est de plus rare au cabinet des dieux.

Angeliq. beauté, ie sacre à la memoire

M E S L A N G E S .

Ces vers legers-vollant , courriers de vostre gloire,  
 Qui n'atteindront iamais au Ciel de vostre honneur:  
 Pour aspirer si haut ma force est trop petite,  
 Je sçay mon impuissance & vostre heurieux merite,  
 Et sçay qu'il vous faudroit vn plus diuin sonneur.

Que le luisant Soleil , quand il fait sa carriere,  
 S'arreste à regarder & deuant & derriere,  
 En la terre & au Ciel d'vn & d'autre costé,  
 Il dira qu'il ne voit tant de beautez ensemble,  
 Que tout le plus parfait en vous seule s'assemble,  
 Et mesme que vos yeux font honte à sa clairté.

Celui qui delibere , & qui ferme s'obstine  
 De ne loger iamais l'Amour en sa poitrine,  
 Qu'il s'arreste à vous voir seulement vne fois,  
 Puis qu'il s'ensuie apres s'il en ha la puissance,  
 Faisant comme deuant à l'Amour resistance,  
 Et ne recognoissant son empire & ses loix.

Vous auez pour compagne vne grace amiable,  
 La Chaffeté vous suit doucement venerable,  
 Qui empesche qu'Amour ne vous fait soupirer:  
 La vertu , la Douceur , l'Honneur , la courtoy sie,  
 Toutes ont dedans vous leur demeure choisie,  
 Et vous font ici bas des humains adorer.

Qui voit vos yeux diuins heureusement reluire,  
 Il peut dire qu'il voit , quand le iour se retire,  
 La Lune qui se montre en vn temps obscurci,  
 Ou qu'il voit du Soleil , la lumiere enflammee,  
 Quand il veut commencer sa course accoustumee,  
 Et que leau de la mer se rend plus esclarci.

Le printemps gracieux , mignon de la Nature,  
 Ne nous estalle point tant de ri che peinture,  
 Tant de roses , d'œillets , & de lis blanchissans,  
 Comme vos doux regards font naistre de fleurettes  
 D'agreables desirs , de douces amourettes,  
 Et de hautains pensers qui nous font languissans.

Telle



Telle qu'on voit Diane avec sa chaste suite,  
 Quand aux Cerfs plus legers elle donne la suite,  
 Ayant l'arc dans le poing & la trouffe au costé:  
 Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,  
 Elle apparoist tousiours sur toutes les plus belles,  
 Et leurs perfections font lustre à sa beauté.

Tout ainsi lon vous voit à la Court apparoistre,  
 Et parmi les beautéz vostre beauté s'accroistre,  
 Et rien qu'on puisse voir ne vous peut égaler:  
 Vos propos gracieux domtent le plus souuage,  
 Et vostre poil doré c'est le plaisant fueillage  
 Où les petits Amours apprennent à voler.

Les hauts mons de Saoye où vous prinstes naissance,  
 De vos fieres beautéz donnent bien cognoissance,  
 Ils sont tousiours remplis de neige & de froideur,  
 Et vous auez vn teint qui la neige surpasse:  
 Mais hélas! vostre cœur est tout ferré de glace,  
 Et si de vostre froid vous causez vne ardeur.

Quand i' admire, estonné, tant de graces parfaites  
 Dont vous rendez si bien les personnes sugettes,  
 L'estime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:  
 Car s'il auoit la veüe il ne se pourroit faire  
 Que de tant de beautéz, libre, il se peust distraire,  
 Et se prendroit luy mesme aux laqs que vous tendez.

Mais ie m'abuse trop: car voulant entreprendre  
 De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,  
 L'entreprends de compter les estoiles des Cieux,  
 Les fueilles que l'Hiuier fait tomber du bocage,  
 Et les flots de la mer au temps d'un grand orage,  
 Quand les vents irritez combatent furieux.

## P L A I N T E .

**M**A foy desesperee, Amour, & la Fortune,  
 Sont cause que le Ciel de regrets i'importune:

Y

M E S L A N G E S .

Ma foy me rend trop ferme à porter mon malheur,  
Et ne me vent souffrir d'alléger ma douleur,  
Encor que iustement ie le puisse bien faire,  
Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute contraire.

Amour d'autre coëse sans égard à ma foy,  
Surmonte mon vouloir & triomphe de moy,  
Et allume en mon ame vne cuisante braise:  
Et ma foy toutesfois ne veut que ie l'appaïse,  
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur  
Mon cœur ie sacrifie à l'amoureuse ardeur.

Et la Fortune encor, sans raison murinée,  
Rend, las ! plus que ces deux ma vie infortunée  
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer  
Des fruits de mon printemps par vn fâcheux hiuers  
Car c'est par sa rigueur que ie languy captiu,  
Et me voy miserable, enterrer toute viuë.

O Cieux fiers & cruels ay-ie donc meritè  
En la fleur de mes ans telle captiuité  
Que n'auiez vous plustost, si i'auoy fait offense,  
Mis en poudre mon corps pour en faire vengeance  
Helas que i'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau  
De ma nopce eust serui pour me mettre au tombeau,  
Finiuant tant de morts dont il faut que ie meure,  
Toutesfois en souffrant cest espoir me demeure,  
Que la mort que i'attens fera finir vn iour  
Le mal que i'ay par Foy par Fortune, & Amour.

I I I .

Q Voy que face le Ciel ie seray tousiours telle,  
On pert temps d'essayer à forcer mon vouloir,  
Tous les assaus des vens cõtre vn roc n'ont pouuoir  
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle,  
Pay jurè saintement d'estre tousiours fidelle  
Sous l'empire d'Amour: ie luy veux faire voir  
Que ie puis pour ma foy mille morts recevoir,  
Car mourir pour sa foy c'est vne chose belle,

L

Les faueurs la grandeur, les biens, l'esloignement,  
 La rigueur des parens, leur courroux vehement  
 De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire,  
 L'or s'affine au fourneau : ma foy fait tout ainfi,  
 Elle s'affine au feu d'ennuis & de fouci,  
 Et paroist aux malheurs plus constante & plus claire.

## C H A N S O N.

**L** A s que nous sommes miserables,  
 D'estre serues deffous les loix  
 Des hommes legers & muables  
 Plus que le facillage des bois!

Les penfers des hommes ressemblent

A l'air, aux vens, & aux saisons,

Et aux girouettes qui tremblent

Au gré du vent sur les maisons.

Leur amour est ferme & constante

Comme la mer grosse de flots,

Qui bruit, qui court, qui se tourmente,

Et iamais n'arreste en repos.

Ce n'est que vent que de leur teste,

De vent est leur entendement:

Les vens encore & la tempeste

Ne vont point si legerement.

Ces soupirs qu'ils sortent sans peine

De leur estomach si souuent,

N'est-ce vne preuue assez certaine

Qu'au dedans ils n'ont que du vent?

Qui se fie en chose si vaine

Il feme sans espoir de fruct:

Il veut bastir deffus l'arene,

Ou sur la glace d'une nuit.

Ils font des Dieux en leur penfee,

Qui comme eux ont l'esprit leger,

MESLANGES.

Serians de la foy faulſce  
 Et de voir bien ſouuent changer.  
**C**eux qui peuuent mieux faire accroire  
 Et ſont menteurs plus aſſeurez,  
 Entr'eux ſont eleuez en gloire,  
 Et ſont comme Dieux adorez.  
**C**ar ils prennent pour grand' louange  
 Quand on les eſtime incoſtans:  
 Et diſent que le temps ſe change,  
 Et que le ſage ſuit le temps.  
**M**ais las ! qui ne ſeroit eſpriſe.  
 Quand on ne ſçait leurs ſictions,  
 Lors qu' avec ſi grande feintife  
 Ils ſoupirent leurs paſſions?  
**D**e leur cœur ſort vne fornaiſe,  
 Leurs yeux ſont deux ruiſſeaux coulans,  
 Ce n'eſt que feu, ce n'eſt que braiſe,  
 Meſme leurs propos ſont bruſlans.  
**M**ais ceſt ardent feu qui les tuë,  
 Et rend leur eſprit conſommé,  
 C'eſt vn feu de paille menüë,  
 Auſſi toſt eſteint qu'allumé,  
**E**t le torrens qu'on voit deſcendre  
 Pour noſtre douceur eſmouuoir,  
 Ce ſont des appas à ſurprendre  
 Celles qu'ils veulent deceuoir.  
**A**inſi l'oïſeleur au bocage  
 Prend les oiſeaux par ſes chanſons:  
 Et le peſcheur ſur le riuage  
 Tend ſes filés pour les poiſſons.  
**S**ommes-nous donc pas miſerables  
 D'eſtre ſerues deſſous les loix  
 Des hommes legers & muables  
 Plus que le ſucillage des boiſ?

## O D E.



E pendant que l'honnesteté  
 Seruoit de bride à ta beauté,  
 Empreinte au plus vif de mon ame:  
 Quand ie sentoys brusler mon cœur,

le me plaiiois en ma langueur,  
 Et nommois heureuse ma flame.  
 Les filés de tes blonds cheueux,  
 Primes, frisez, retors en nœus  
 De cent mille façons nouvelles,  
 Serroyent tellement mes esprits,  
 Que iamais ie n'eusse entrepris  
 De rompre des chaines si belles,  
 Ton œil, qui les Dieux esmouuoit,  
 Contraignant tout ce qui viuoit,  
 Sous l'amoureuse obeïssance  
 Et le doux effort de ton teint  
 M'auoyent si viuement atteint,  
 Que ie tremble encor quand i'y pense.  
 Bref, Ingrate, l'estois tant tien,  
 Que ie mettois mon plus grand bien  
 A te peindre en ma fantaisie  
 Pleine de tant de raretez,  
 Que mesme les diuitez  
 S'en esmouuoient de ialoufie.  
 Quantefois vne froide peur  
 M'a gelé le sang & le cœur?  
 Combien de fois mon ame atteinte  
 A craint que le maistre des Dieux  
 Encor vn coup quittast les cieus,  
 Touché de ton œillade sainte?  
 Toutesfois or' en vn moment  
 Ie ne sens plus tant de tourment:  
 Mon ame n'est plus si craintiue,  
 Ton poll ne me semble si beau,



M E S L A N G E S.

Ton œil ne me sert de flambeau,  
 Ny ta couleur ne m'est plus viuë.  
 Sçais-tu pourquoy? C'est pour auoir  
 Ainsi manqué de ton deuoir,  
 Engageant ta gloire estimeë,  
 Car ton honneur qui reluiſoit,  
 Plus que la beauté me plaisoit,  
 Qui n'est sans honneur que fumée.  
 Encor si pleine de pitié  
 Tu l'eusses fait par amitié,  
 Je ne dirois que ce fust vice:  
 Mais de méſpriſer ſes amis,  
 Et ſe vendre par auarice,  
 Ce mal ne peut eſtre remis.

C H A N S O N.



E ſuis las de laſſer les hommes & les Dieux,  
 Je ſuis las de verſer tât de pleurs de mes yeux,  
 Non pas yeux mais fontaines:  
 Je ſuis las de paſſer tant de faſcheux detours,  
 Je ſuis las d'appeller la mort en mon ſecours,  
 Pour la fin de mes peines.  
 Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers, & ces bois,  
 Sont laſſez de reſpondre aux accens de ma voix  
 Enrouë & caſſez:  
 Ah cieux trop inhumains, pourquoy donc ſeulement  
 La douleur, qui me ſuit croiſſant iaceſſamment,  
 N'eſt-elle point laſſez?  
 On voit changer les iours, les mois, & les ſaiſons,  
 Le Soleil ſe remue en ſes douze maiſons,  
 Toute choſe ſe change,  
 Rien n'eſt deſſous le Ciel qui ſoit ferme & conſtant  
 Sinon l'afpre regret qui me va tourmentant  
 D'une fureur eſtrange.

Que

Que maudit soit Amour, ses traits & son carquois?  
 Que maudit soit le iour que ie suiuy ses loix  
 Pleines de tromperie!  
 Iamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,  
 Il est fils de Cerbere, & ieune il a tecté  
 Le sang d'une Furie.

D: libre que i'estois il m'a mis en prison,  
 Il a chassé bien loin la divine raison  
 Qui conduisoit mon ame:  
 Il a rendu mes yeux ennemis de mon cœur:  
 l'estois homme de chair, & or' par sa rigueur  
 Je suis homme de flamme.

Ah ! Prez où ie prenois tant de contentement,  
 Je sens en vous voyant, dans mon entendement  
 Mille nouvelles bresches:  
 Las ! vous me souliez plaire, & vous me tourmentez  
 Vostre verd m'est obscur, & vos douces beautez  
 Me semblent toutes seiches.

O vie heureuse & libre, ô mon plaisir passé,  
 Hé ! pourquoy si soudain m'auez-vous delaisé  
 D'une fuite incogneue?  
 Et vous chefs desolez de ma calamité,  
 Dites mes tristes Yeux, où est ma liberté:  
 Qu'est-elle deuenue?

Or' mon pauvre troupeau gist maigre & languissant  
 Sans boire & sans manger, bellant & gemissant  
 Pour l'ennuy que ie porte:  
 Mon chalumeau n'est plus dans ces bois entendu,  
 Et mon triste Rebec est demeuré pendu  
 A ceste branche morte.

Las ! il ne sont pas seuls qui plaignent mon malheur,  
 Les rochers l'ont pleuré, les oiseaux de douleur  
 En ont fait mille plaintes:  
 Pan mesme en a gemi ayant la larme à l'œil,  
 Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil

M E S L A N G E S .

De grand' pitié contraintes.  
 Mais qui me fait rentrer en ce dur souuenir,  
 Qui refr' uichir ma playe, & sert d'entretenir  
 Mon rigoureux martyre?  
 Quoy? mon Cœur: d'endurer n'es-tu donc pas las?  
 Et toy mon triste Esprit, l'ennuy que l'ay pasié  
 Te doit-il pas suffire?

C O M P L A I N T E .



As plus ie vais auant, plus ie suis outragé  
 D'vn regret inhumain, qui me tient assié  
 Depuis le triste iour q' l'ay laissé ma Dame,  
 Et que ie ne voy plus la clairté de ses yeux,  
 Ardans flambeaux d'Amour, serains & gracieux,  
 Qui comme vn beau Soleil esclairoyent à mon ame!  
 Amour qui ne veut point mes tristesses finir,  
 Trauaille mon esprit d'vn poignant souuenir,  
 Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laissées,  
 Tant d'heureuses bearez, tant de contentemens,  
 De discours, de baisers, de doux languissemens,  
 Et tant de briefues nuités si doucement passées,  
 Je cognoy maintenant qu'il me faisoit gouster  
 Les plaisirs amoureux, non pour me contenter,  
 Ny pour pitié qu'il eust de ma peine soufferte:  
 Mais à fin qu'en perdant ceste felicité,  
 Je fusse puis apres aisément emporté  
 Par le dur souuenir d'vne si grande perte.

O mer que l'abandonne avec mille couleurs,  
 Te fay croistre tes eaux par les eaux de mes pleurs,  
 Et fay par mes soupirs esleuer vn orage:  
 Las! ie serois heureux si la force du vent  
 Me noyoit à ce bord sans passer plus auant,  
 A fin que mon esprit errast sur ce riuage.  
 Celuy qui bien au vis d'Amour n'est point épris,

Abandon

Abandonnant les yeux dont son cœur est surpris,  
 Appelle ceste absence vne aigre d. partie,  
 Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,  
 Vne angoisse, vne rage, & vn gemissement,  
 Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.

Las ie croy que le Ciel m'auoit predestiné  
 Pour souffrir des trauaux deuant que d'estre né,  
 Et pour n'auoir iamais de repos sur la terre?  
 J'ay couru sur la mer mille & mille dangers,  
 Et supporté, cherif, aux pais estrangiers  
 Le froid, le chaud, la faim, les prisons & la guerre.

Mais pour tant de mechefs dont i'estois assailli,  
 Iamais ie ne me vey le cœur lasche & failli,  
 Toujours d'vn ferme esprit i'y faisois resistance:  
 Maintenant au besoing le courage me faut,  
 Et voulant resister à ce dernier assaut,  
 Ie pers soudainement l'esprit & la puissance.

Quand celuy qui voyage est surpris de la nuit,  
 Et qu'il s'est esgaré du chemin qu'il poursuit,  
 Il ha pour son recours la clairté de la Lune:  
 Mais las ! où me faut il desormais retirer  
 Suiuant l'auengle Amour qui m'a fait esgarer,  
 Puis que ie ne voy plus ma lumiere opportune?

Quand le Nautonnier sage est au milieu de l'eau,  
 Et que les vens esmeus combattent son vaisseau,  
 Vers vn Signe luisant pour guide il se retire;  
 Mais las ! que puis-ie faire en l'amoureuse mer?  
 Ie voy les vens esmeus, & les flots escumer,  
 Et si ie ne voy plus mon bel astre reluire.

Viuant, comme ie vy, dolent & socieux,  
 I'accompare à mon sort ces monts audacieux,  
 Qui semblent faire aux Dieux vne autrefois la guerre  
 Ils sont voisins du Ciel, & mon hautain penser  
 Iusqu'au plus haut des cieux s'est bien osé hausser  
 Pour choisir la beauté que i'adore en la terre,

M E S L A N G E S.

Ils sont couverts de neige en perdant leur soleil:  
 Dès que ie pers le mien mon sort est tout pareil,  
 l'ay le cœur tout ferré de glace & de froidure,  
 Ils sont pleins de rochers, & mon dueil vehiement  
 M'a priué tout d'un coup d'ame & de sentiment,  
 Et m'a changé l'esprit en vne roche dure.  
 Si ie n'eusse eu le cœur en rocher transmüé,  
 L'excessive douleur aussi tost m'eust tué,  
 Par vne seule mort mettant fin à mes peines:  
 l'eusse esté sous le faix mille fois abbatu,  
 Sans durer aux foudris dont ie suis combatu,  
 Et souffrir immortal mille morts inhumaines.  
 Soit de iour, soit de nuit, ie ne puis reposer:  
 Car mon iuste regret ne se veut appaiser,  
 Mes pensers importuns ne me font point de trefue,  
 Tant plus ie vais auant plus ie suis tourmenté,  
 l'e souhaite le iour durant l'obscurité,  
 Et souhaite la nuit quand le Solcil se leue:  
 l'ay pour tout reconfort vn espoir mensonger,  
 Qui veut contre mon gré mes douleurs alléger  
 Par le doux appareil d'un retour desirable:  
 Mais cest espoir est vain. Car faut-il esperer  
 Qu'avec tant de tourmens ie puisse assez durer,  
 Pour attendre vn retour vainement fauorable?

P O Y R V N E M A S Q V A R A D E

D E F A V N E S.



Assemblez-vous, ô Deitez sacrees  
 De ces taillis, de ces eaux, de ces prees,  
 Assemblez-vous en ce lieu gracieux  
 Pour recevoir trois diuines Princeesses,  
 Trois belles sœurs immortelles Deesses,  
 Qui vont semant mille amours de leurs yeux.  
 Dessous

Deffous leurs pas naiffent les fleurs déclofes,  
 Leurs doux regards font efpansir les rofes,  
 Ce bois en prend vne viue couleur,  
 Chacun des Vents fon haleine reure,  
 Forsftulement le gracieux Zephyre,  
 Qui de foupirs allége fa chaleur.  
 Les chauds defirs, la ieunefle agreable,  
 L'efpoir craintif, la conftance immuable,  
 L'heur:ux repos, les douces cruauitez.  
 Oifeaux legers volent à l'entour d'elles,  
 Et doucement efluient de leurs ailes  
 Les feux cuifans qu'allument leurs beautez.  
 Amour caprif d'vne fi belle bande,  
 De tous les lieux où vainqueur il commande  
 A retiré fes threfors precieux  
 Dedans ces trois qui font aux Dieux la guerret  
 Auffi durant qu'elles feront en terre  
 Le paradis ne fera plus au cieux.  
 Mon cœur laifi de flammèches nouvelles,  
 Eft fi ravi de tant de chofes belles,  
 Qu'il a plaifir en fon nouueau tourment:  
 Heureux qui fouffre en leur obeiffance,  
 Puis que le mal eft douce recompense,  
 Et la douleur vaut tout contentement.  
 Tu as en vain ta clairté retiree,  
 Soleil jaloux, dans la mer azurée,  
 Où tu languis en pareffeux feiour:  
 Car loing de toy les beaux yeux de ces Dames,  
 Soleils luifans, chauds d'amoureuſes flames,  
 Chaffent l'ombrage & nous donnent le iour.

POVR



MESLANGES.  
POVR MONSEIGNEVR  
LE DVC D'ANIOV.

*Ces vers furent recitez en la Comedie de  
I. A. de Baif.*



ORS que le preux Achille estoit entre les  
Dames  
D'un habit feminin deguisé finement,  
Sa douceur agreable en cest accoustrement  
Allumoit dans les cœurs mille amoureuses flames.  
En voyant ses attraiçts, sa façon naturelle,  
Les beaux lis de son teint, son parler gracieux,  
Les roses de sa iouë, & l'esclair de ses yeux,  
On ne l'estimoit pas autre qu'une pucelle.  
Mais bien qu'il surpassast la plus parfaite image,  
Qu'il eust la grace douce & le visage beau,  
Le teint frais & douillet, delicate la peau,  
Il oachoit au d-dans vn genereux courage:  
Dont il rendit depuis mille preuues certaines,  
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,  
Et s'aquit tel renom par ses faictz glorieux  
Qu'il offusqua l'honneur des plus grands Capitaines,  
Ainsi ceste beauté qu'on voit en vous reluire  
Vous fait comme celeste à bon droit admirer:  
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,  
Et de là sans repos mille fleches il tire.  
Mais bien que vous ayez vne douceur naïue,  
Et que rien de si beau n'apparoisse que vous,  
Que voz yeux soyent rians, vostre visage doux,  
Vous auez au d-dans vne ame ardante & viuë:  
Et serez comme Achille au milieu des alarmes,  
Foudroyant les plus forts, tuant & renuersant.  
Et tout ainsi qu'un Ours se fait voye en passant,

Vous



Vous passerez par tout par la force des armes.  
 Heureux en qui le Ciel ces deux threfors assemble,  
 Qui ait la face belle, & le cœur genereux:  
 Vous qui estes guerrier, aimé & amoureux:  
 Nous faites voir encor Mars & Venus ensemble.

## C A R T E L.

**L'**H O M M E est bien malheureux, qui pense en bien  
 aimant

Recevoir à la fin quel que contentement,  
 Et se voir satisfait au prix de son service.  
 Car si l'Amour est Dieu c'est vn Dieu d'injustice,  
 Vn enfant, vn aveugle, vn tyran inhumain,  
 Qui porte au lieu de sceptre vn flambeau dans la main,  
 Dont il brulle les cœurs des flammes eternelles,  
 Et tourmente plus fort ceux qui sont plus fidelles.

De ce meschant Amour inuiste & rigoureux  
 Quatre amans estrangers, courtois & genereux  
 Ont fait (à leur malheur) beaucoup d'experience,  
 Et tiré des rigours pour toutes recompenses,  
 Apres auoir long temps fidellement aimé,  
 Nourrissans dans le cœur vn brasier allumé:  
 Apres auoir passé les plus cruelles alarmes,  
 Et de sang & de pleurs souuent baigné leurs armes:

Apres auoir souffert, seroi, pleuré, prié,  
 Et n'auoir leur esprit qu'en vn lieu dédié,  
 Lors qu'ils pésoyent cueillir le doux fruit de leurs peines  
 Ont receu pour tout bien des esperances vaines,  
 Des propos incertains, des refus, des rigeurs,  
 Qui leur font supporter mille extremes langueurs,  
 Et mourir malheureux en cruelle souffrance,  
 Pitoyable loyer de leur obeyssance.

Or bien que ces guerriers si durement traitez  
 Peussent estre à bon droit contre Amour dépitez,  
 Et blasphémer ses traits, son pouuoir & sa flame:

Chacun



M E S L A N G E S .

Chacun d'eux en mourant honore tant sa Dame,  
 Qu'il inuoue son nom au milieu du tourment,  
 Et reçoit son trespas comme vn doux payement:  
 Voire & sont eschauffez d'ames si genereuses  
 Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses  
 Passer toutes douceurs, & qu'ils sont plus heureux  
 Que les plus iouissans & contans amoureux.

Or donc si quelque A mant cheri de sa Maistrresse  
 A desir d'essayer au combat leur adresse,  
 Au hazard de sa vie il la peut esprouer  
 S'il veut tout aussi tost en armes se tromper,  
 Soit pour courre vne bague, & pour donner carrière  
 Ou rompre à camp ouuert vne lance guerriere,  
 Donner six coups d'espee, & soudain faire voir  
 Au combat de la pique vn amoureux deuoir:  
 Car ils s'assurent tant en leur iuste querelle  
 Qu'ils esperent l'honneur d'entre prise si belle.

C A R T E L .

*Sur la mort d'Amour.*



E dueil que nous portons aux habits & aux  
 ames  
 N'est pour nos parens morts, nos amis, ou  
 nos femmes.

Plus iuste occasion noircist nos vestemens,  
 C'est pour la mort d'Amour iadis tant redoutable  
 Que la race immortelle, ingrata & miserable  
 Par force a fait mourir entre mille tourmens.  
 Luy qui fut vn Démon nompareil en puissance  
 Apres auoir long temps fait au mal r'sistance  
 (Les Demons de tout point immortels ne sont pas)  
 En fin a veu sa vie esteinte & consumee,  
 Non d'vn coup de pistole au milieu d'vne armee  
 La feinte & l'inconstance ont causé son trespas.

Tam

Tout ainsi comme vn corps fort & sain de nature  
 S'alterant à la longue en sa temperature,  
 Se voit de maux diuers l'vn sur l'autre assaillir:  
 Or'il se plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,  
 Tant qu'il sente d'vn coup sa puissance amortie.  
 Et luy faille à la fin tout entier de faille'r.

Ainsi de ce Démon la deité connue,  
 Ayant tant de faisons sa vigueur maintenue,  
 Toujours plein de jeunesse, entier, pur, saint, & beau-  
 A la fin peu à peu dans luy se sont glissées  
 Les infidelitez, les legeres pensees,  
 La feinte & les mespris qui l'ont mis au tombeau.  
 Nous trois fusmes presens à ce piteux office,  
 Deu'estans la fureur de l'humaine malice,  
 Mere des changemens qui le faisoient perir,  
 Nous l'eussions bien voulu racheter de nous mesmes,  
 Mais nos cris furent vains, nostre aide & nos blasphem-  
 Tout remede en ce temps ne l'eust peu secourir. (mes-  
 Or comme cet Amour fut mis en sepulture,  
 Vn volage desir de mauuaise nature,  
 Double, fardé, trompeur, pariure & mensonger,  
 Se fist son successeur par meschantes cauetelles:  
 Mais du defunct Amour il n'a rien que les ailes,  
 Pour voler en tous lieux comme oiseau passager.  
 C'est luy qui maintenant du nom d'Amour s'honore,  
 Qui commande en sa place, & que le peuple adore  
 C'est le prince & le dieu des Amans de ce temps,  
 C'est luy qui verse aux coeurs tant de durables flâmes,  
 Et qui rend auourdhuuy si constantes les femmes,  
 Que les fiots & les vents sont beaucoup plus ostés,  
 L'autre estoit de deux coeurs vne vnion parfaite,  
 Que l'oublieuse mort n'eust sceu rendre defaict:  
 L'Oubly sur cestuy cy d'heure en heure est vainqueur  
 L'autre à vn but sans plus adressoit son attente,  
 Quelle amour maintenant d'vn objet est contente?

scelon

M E S L A N G E S.

Selon le temps qui court c'est n'auoir point de coeur  
 Aussi pour tant de biens combians l'humaine vie,  
 Tant d'estroites faueurs dont l'ame estoit rauie,  
 De desirs mutuels, de doux languissemens,  
 Ce ne sont auion d'hay que trompeuses caresses,  
 Feints regards, feints soupirs, peu certaines promesses,  
 Pensers dissimulez, mespris & changemens,  
 Plus d'Amour veritable en la terre n'habite,  
 Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,  
 Tel tiltre à l'aduenir ne doit estre permis:  
 Car puis que leur desir à toute heure varie,  
 Et que leur dernier but n'est rien que tromperie  
 Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.  
 Or c'est ce qui nous fait en main les armes prendre,  
 Pour maintenir à tous ce qu'auons fait & entendre:  
 Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux,  
 A fin que telle erreur n'abuse plus les dames,  
 Et qu'on s'aïlle moquant des glaçons & des flames  
 De tant d'esprits legers à credu languoureux.  
 Dont, si quelqu'vn de ceux qui se donnent la gloire  
 D'aimer parfaitement, & qui le font accroire,  
 Demeure en son erreur follement endurey,  
 Qu'ils s'auance au combat plein du Dieu qui le dote;  
 A fin qu'vn de nous trois face voir à sa honte!  
 Qu'Amour est mort du tout & les Amans aussi.

S T A N S E S D E L A C H A S S E,

A U X D A M E S.

I.

**N**ous sommes six Chasseurs de la belle Cypris,  
 Nourris en ses forests de Paphos & d'Eryce,  
 Entre les lieux mignars: où nous auons apprïs  
 De nature & d'Amour ce plaisant exercice,  
 Qui par diuers sentiers, & par lieux incognus  
 En chassant iour & nuict, sommes icy venus

Bien

Bien fournis de courtaux, de limiers & de toiles,  
Pour chasser aux foreſts des jeunes Dâmoifelles.

## I I.

On dit que leurs taillis ſont aſſez frequentez,  
Et que tout ce terroir eſt fort propre à la chaffe,  
Les picqueurs ſeulement ne ſont pas bien montez,  
Leurs courtaux & leurs chiens ſont de mauuaiſe race;  
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chaffer,  
Faire enceinte és deuant, rebuscher, & lancer,  
Requeſter, redreſſer, mettre bien ſa briſee:  
Mais ſouuent redreſſer eſt choſe malaiſee.

## I I I.

Ce n'eſt pas peu de cas de chaffer comme il faut,  
A la perfection mainte choſe eſt requiſe:  
Les picqueurs bien rufeſ ſouuent ſont en defaut,  
Et ſans plus redreſſer laiſſent leur entrepriſe.  
Pour eſtre bon chaffeur il faut premierement  
Eſtre ferme & bien roide, & piquer viuement,  
Garder l'ordre, & le temps, & l'art, & la meſure,  
Et non comme les foux courir à l'adventure.

## I I I I.

Il faut vn bon limier, penible & pourſuiuant,  
Nerueux, le rable gros, & la narine ouuerte,  
Qui roidiſſe la queue & s'allonge en auant  
Si toſt qu'il ſent la beſte, ou qu'il l'a deſcouuert:  
Et lors c'eſt le plaifir quand vn Veneur parfait  
Le ſcait tenir de court, ou luy laſcher le traict,  
L'arreſter, l'eſchauffer comme il ha cognoiſſance  
Ou que la beſte rufe, ou bien qu'elle ſ'auance.

## V.

Tous endroits pour courir ne ſon pas approuuez,  
Et chaque foreſt n'eſt diſante à la chaffe:  
Les champs mareſageux, qui ſont trop abbreuuez,  
Bien ſouuent à nos chiens ont fait perdre la trace.  
Les lieux d'autre coſté raboteux & pierreux

M E S L A N G E S .

Sont fâcheux à picquer, & sont fort dangereux.  
Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne,  
Il n'est que de chasser en la plaine campagne.

V I .

Ces coustaux verdissans en gazons releuez,  
Qui commencent encor à pousser vn herbage,  
Des Chasseurs bien experts les meilleurs sont trouuez:  
Mais ils veulent des chiens qui soyent de grand courage.  
Vn chien foible de reins se rompt soudainement:  
On a beau forheur & sonner hautement,  
Quand la faict vn cours sa force diminueë,  
Et sans plus requester il va branlant la queueë.

V I I .

Nos chiens ne sont pas tels, mais tousiours vigoureux,  
Et chaffeuz du plaisir voir supportant la peine:  
Ils ne craignent l'Hiver, n'y l'Esté chaleureux,  
Vn cri les ressouit, & les met en haleine.  
Et sans estre en deffaut, legers comme le vent,  
Tousiours bien amutez le droit ils vont suiuant:  
Et n'y a lieu si fort ne si serré bouage,  
Qu'ils n'y mettent la teste, & n'y treuuent passage,

V I I I .

Quel plaisir pensez-vous qu'un Chasseur doit auoir,  
Poursuiuant finement vne beste rusée,  
Qui tournoye en son fort pensant le deceuoir,  
Ou qui donne le change & fait sa reposede:  
Quand apres grand travail il la voit commencer  
A se feindre le corps & la teste baissier,  
Chanseker conp sur coup à la fin renuersee,  
Tomber à sa mercy toute molle & lassée?

I X .

Dames, qui par vos yeux amoureuxment dotez,  
Rendez comme il vous plaist vne ame assuietie,  
Sans perdre ainsi le temps chaffez avecques nous,  
Et la chaffe en commun vous sera departie

Pretez



Preſtez-nous ſeulement vos bois & vos foreſts,  
 Nous fournirons de chiens de courtaux & de réts,  
 Et bien que ſur nous ſeuils la peine ſoit remiſe,  
 Vous aurez le plaifir, & le fruit de la priſe.

## V.

**B** Elle & guerriere main appriſe à la victoire,  
 Jamais de l'arc d'Amour vn ſeul trait ne perdant  
 Main qui de ſon beau char les reſnes vas guidant,  
 Quand il retourne en Cypre orgueilleux de ta gloire.  
 Main donc le blanc eſclat obſcurciſt tout yuoire,  
 Qui fais de ta froideur naiſtre vn deſir ardent,  
 Qui le ſceptre & l'eſtat des amours vas gardant,  
 Qui m'eſcrits en l'eſprit la loy que ie veux croire.  
 Main qui ſur tes beautez aſ fait l'œil enuieux,  
 Main qui ſeuls triompher des plus audacieux,  
 Et qui rens de mon cœur les tempeſtes ſereines:  
 Las ne t'oppose point, ô belle & blanche Main,  
 Quand ie cherche, embrasé, le ſecours de mes peines  
 Qu'une ingrante me cache en la bouche & au ſein.

## V I.

**P**ardonnez moy, ma Dame, en l'ardeur qui m'agite,  
 Si cherchant de vous le fruit tant ſouhaité *Si en*  
 l'oſe bien affermer que ie l'ay merité:  
 Et que ce mot trop libre helas ne vous irrite!  
 Ie ne veux egaller ma foy ny mon merité  
 A vn bien qui ne peut eſtre aſſez acheté:  
 Mais eſtant mon amour ioincte à l'extremité,  
 Faucur autre qu'extreme eſt pour moy trop petite.  
 Vous ayant fait préſent de tout ce que ie puis,  
 Tout ce que vous pouuez juſtement ie pourſuis,  
 Si l'amour par amour ſeulement ſe compenſe.  
 Or d'un ſi grand loyer me rendant guerdonné,  
 Vous donnez tout à vn qui tout vous a donné,  
 Et qui donneroit plus s'il auoit la puiffance,

M E S L A N G E S .

S T A N S E S .



Vel secours faut-il plus que i'attende à ma  
peine,  
Si ce n'est par la mort, qui m'est toute cer-  
taine,

Puis que mes longs soupirs, ma foy, mon amitié,  
Le brasier de mon cœur, l'effroy de mon visage  
Ne peuvent esmouuoir vostre obstiné courage  
A se laisser toucher d'un seul trait de pitié?  
Tantale auprès de moy bien-heureux se peut dire,  
Son travail est petit: tout le bien qu'il desire  
C'est d'auoir quel que pomme & sa soif estancher:  
Et moy ie brûle, hélas! & mourant ie pourchasse  
Un bien pour mon secours, qui tout autre surpasse,  
Mais qui croist le desir d'autant qu'il est plus cher.  
O que le feu d'Amour est d'estrange nature!  
Mon cœur sans desillir luy sert de nourriture,  
Ie n'ay sang ny poulmon qui n'en soit consommé:  
Mais différant en tout de la commune flame,  
Encor q'ie vous touche il n'émeut point vostre ame,  
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.  
Ie te deplre, Amour, & maudy ton empire:  
Que me sert qu'en mon cœur tous tes traits ie retire?  
Que me sert que le Ciel m'ait à toy destiné?  
Que me sert que iamais de moy tu ne t'enuolle,  
Si tout remply de toy ie pers temps & parole,  
Et ne puis amollir vn courage obstiné?  
Non, ie n'auray iamais en vos yeux de fiances:  
Leurs regards sont trôpeurs, par leur douce influence  
Et par des traits piteux ils me font esperer,  
Ie vous pense vaincue, & que mon mal vous touche:  
Mais voulant l'essayer, vn mot de vostre bouche  
Ou vostre blanche main me contraint retirer.  
Belle & cruelle main, que vous m'estes mauuaise!  
Ie vous laue de pleurs, tout rauy ie vous baise.

Ie sacre



Le sacre à vostre honneur mille vers amoureux,  
 Du feu de mes soupirs i'eschauffe vostre glace:  
 Mais rebelle toujours vous m'empeschez la place,  
 Dont le trop de desir me rend si langoureux.  
 Il faut faire autrement, puis que rien ie n'auance  
 Par tant de vains respects, vifons de violance:  
 Si la douceur n'y sert, gagnons-la par assaut:  
 Je le veux, mais en vain: toute lasche & pesante  
 Ma vigueur s'affoiblist, mon ame est languissante,  
 Et par trop de desir la puissance me faut.  
 Seul but de mes desirs, ma celeste Deesse,  
 Helas! voyez-vous point la fureur qui me presse?  
 J'aspire à l'Impossible & fuy ce que ie puis:  
 Vn chaos amoureux dans mon ame s'assemble,  
 Ioye & dueil, mal & bien, i'ose & bruslant ie tremble,  
 Je ne sçay que ie fay, ie ne sçay que ie suis.  
 Fut-il iamais tyran si cruel que ma Dame:  
 Par mille doux baisers elle atise ma flame,  
 Et se plaist de me voir peu à peu desseicher,  
 Parmi ses priuantez ie l'esprouue inhumaine:  
 Car la cruelle, helas! me laisse à la fontaine  
 Sans souffrir que ie boyue, & que i'ose y toucher.  
 Que dira-ton de moy si lon sçait ma simpleesse?  
 DES PORTES tout vn iour a tenu sa Maistresse  
 Apart sans compagnie, avec elle enfermée,  
 Baisans ses beaux cheueux, ses yeux & son visage,  
 Et n'osa le couard hazarder d'auantage:  
 Dites qu'un tel amant est digne d'estre aimé.

## B A I S E R.



Ay que ie viue, ô ma seule Deesse,  
 Fay que ie viue, & change ma tristesse  
 En plaisir gracieux,  
 Change ma mort en immortelle vie:

M E S L A N G E S .

Et fay , mon Cœur , que mon ame rauie  
 S'enuolle entre les Dieux.  
 Fay que ie viue , & fay qu'à la meſme heure  
 Baiſſant les yeux entre tes bras ie meure,  
 Languiſſant doucement:  
 Puis qu'auffi toſt doucement ie reuiue,  
 Pour amortir la flamme ardente & viue  
 Qui me va conſumant.  
 Fay que mon ame à la tienne ſ'aſſemble,  
 Range nos cœurs & nos eſprits enſemble  
 Sous vne meſme loy:  
 Qu'à mon deſir ton deſir ſe rapporte:  
 Vy dedans moy , & en la meſme ſorte  
 Ie viuray dedans toy.  
 Ne me deſens ny le ſein ny la bouche,  
 Permits, mon Cœur , qu'à mon gré ie les touche  
 Et baiſe inceſſamment,  
 Et ces beaux yeux ou l'Amour ſe retire:  
 Car tu n'as rien qui tien ſe puiſſe dire,  
 Ny moy pareillement.  
 Mes yeux ſont tiens, des tiens ie ſuis le maïſtre  
 Mon cœur eſt tien, le tien à moy doit eſtre,  
 Amour l'entend ainſi:  
 Tu es mon feu, ie dois eſtre ta flame,  
 Et dois encor, puis que ie ſuis ton ame,  
 Eſtre la mienne auſſi.  
 Embrâſe moy d'une longue embrâſſee,  
 Ma bouche ſoit de la tienne preſſee,  
 Sugans également,  
 De nos amours les faueurs plus mignardes,  
 Et qu'en ces ieux nos langues retillardes  
 S'eſtreignent mollement.  
 Au paradis de tes leures decloſes  
 Ie vay cucillant de mille & mille roſes  
 Le miel delicioeux:

MOR



Mon cœur s'y paist, sans qu'il se rassasie  
De la douceur d'une sainte ambrosie  
Passant celle des cieux.

Je n'en puis plus, mon ame à demy folle,  
En te baisant, par ma bouches'enuolle  
Dedans toy s'assemblant:

Mon cœur halette à petites secouffes:  
Bref, je me fons en ces liesles douces,  
Soupirant & tremblant.

Quand ie te baïsé yn gracieux Zephyre,  
Va petit vent moite & doux qui soupire,  
Va mon cœur éuenrant:

Mais tant s'en fant qu'il esteigne ma flamme,  
Que la chaleur qui deuore mon ame,  
S'en augmente d'aurant.

Ce ne sont point des baisers, ma Mignonne,  
Ce ne sont point des baisers que tu donnea  
Ce sont de doux appas

Faiçts de nectar, de sucre & de canelle,  
A fin de rendre vne amour mutuelle,  
Viue apres le trespas.

Ce sont moissons de l'Arabie heureuse,  
Ce sont pas furs qui font l'ame amoureuse  
S'esflour en son feu:

C'est yn doux air embaïmé de fleurettes,  
Où comme oiseaux vollent les Amoureux,  
Les plaisirs & le Ieu.

Parmy les fleurs de ta bouche vermeille  
Amour oiseau volle comme vne abeille,  
Amour pleinde rigueur,

Qui est ialoux des doucurs de ta bouche  
Car aussi tost qu'à tes leures ie touche,

Il me picque le cœur.

M E S L A N G E S. M

E P I G R A M M E.

**I**E voulu baïser ma Rebelle,  
 Et a pres sans penser à elle,  
 Toute en pleurs elle m'a baïsé.  
 De son ducil vint ma iouïssance,  
 Son ris me rendit malheureux:  
 Voyla que c'est, vn amoureux  
 A du bien quand moins il y pense.

A V T R E E P I G R.

**S**I dessus vos leures de roses  
 Je voy mes liesles déclofes,  
 Mon esprit, ma vie, & mon bien,  
 Vous ne pouuez me les defendre:  
 Par tout le mien ie puis reprendre:  
 Il faut que chacun ait le sien.

*Contre vne Nuiët trop claire.*



Nuiët faloute, Nuiët contre moy coniuëe,  
 Qui renflamme le ciel de nouvelle clairté,  
 Tay-ie donc aujourduy tant de fois desirée,  
 Pour estre si contraire à ma felicité?

Paure moy ! ie pensoy qu'à ta brune rencontre  
 Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez,  
 Mais comme vn iour d'Esté claire tu fais ta monstre,  
 Semant parmi le ciel mille feux estoilez.

Et toy Sœur d'Apollon vagabonde courrière,  
 Qui pour me découurir flambes si clairement,  
 Allumes-tu la nuïët d'aussi grande lumiere,  
 Quand sans bruit tu descends pour baïser ton Amant?

Helas ! s'il t'en souuient amoureuse Deesse,  
 Et si quelque douceur se cueille en le baïsant,

Mai<sup>1</sup>

Maintenant que ie fors pour baiser ma Maïstresse,  
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

Ah ! la fable à menty, les amoureuses flammes  
N'eschaufferent iamais ta froide humidité:  
Mais Pan, qui te cogneut du naturel des femmes,  
T'offrant vne toison vainquit ta chasteté.

Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,  
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchez,  
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre  
Que les larcins d'Amour veulent estre cachez.

Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee  
Face de plus en plus ses rais estinceler:  
Tu as beau de courrir, ta lumiere empruntee  
Mes amoureux secrets ne pourra deceler.

Que de fascheuses gens ! mon Dieu quelle coustume  
De demeurer si tard en la rue à causer?  
Ostés-vous du sercin, craignés vous point le rheume?  
La nuict s'en va passée allez vous reposer.

Ie vay, ie vien, ie fuy, i'escoute & me promeine,  
Tournant tousiours mes yeux vers le lieu desiré:  
Mais ie n'auance rien, toute la rue est pleine  
De ialoux importuns dont ie suis esclairé.

Ie voudrois estre Roy pour faire vne ordonnance,  
Que chacun deust la nuict au logis se tenir:  
Sans plus les Amoureux auroyent toute licence,  
Si quelque autre y failloit ie le feroys punir.

O Somme, ô doux repos des trauaux ordinaires,  
Charmant par ta douceur les penfers ennemis,  
Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires,  
Et retarde mon bien, faute d'estre endormis.

Mais ie pers (malheureux) le temps & la parole,  
Le Somme est affommé d'un dormir ocieux:  
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'enuolle,  
Et l'Aurore desia veut défermer les cieux.

Ie m'en vay pourentrer, que rien ne me retarde,

M E S L A N G E S .

Je veux de mon manteau mon visage bouffcher  
 Mais las ! ie m'appeçoy que chacun me regarde,  
 Sans estre decouvert ie ne puis m'approcher.  
 Ie ne crains pas pour moy, i'ouuirerois vne armee  
 Pour entrer au sejour qui recelle mon bien,  
 Mais ie crains que ma Dame en peust estre blasmee,  
 Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.  
 Quoy m'en iray-ie dono ? mais que voudroy-ie faire  
 Aussi bien peu à peu le iour se va leuant.  
 „ O trompeuse esperance ! Heureux cil qui n'espere  
 „ Autre loyer d'Amour que mal en bien seruant.

O D E .



Vand tu ne sentirois aucun feu d'amitié,  
 Quand tu n'aurois cogneu que c'est q de pitié,  
 Quand tu aurois le cœur d'une beste feloné,  
 Quand tu aurois sucé le sang d'une Lyonne,  
 Si te seroit-ce ennuy de me voir en ce point  
 Transir de grand' froidure;  
 Car t'ayant veu venir ie n'ay pris qu'un pourpolne  
 Pour toute couverture.  
 N'ois tu les Aquilons soufflans horriblement,  
 Qui font par leur effort mouuoir se tremblement  
 N'entens-tu point Caurus qui donne à la trauersé  
 Et sens de sus dessous toute chose renuersé  
 Les forests en font bruit, où superbe il combat  
 Contre les souches fortes.  
 Nols-tu pas bien aussi le terrible debat  
 Des fenestres & portes  
 La neige couure tout, tout est paué de blanc,  
 L'excessive froideur m'a tout gelé le sang,  
 Ie ne puis plus parler tant la glace me ferret  
 Mes nerfs sont tous retraits, mes dens se font la guerre  
 D'un choc continuel ; & toute ma chaleur

Au



Au cœur est deualce,

Et comme desia comme aussi fait mon cœur,

A se faire gelee.

Helas l'auengle Amour, ou est ton grand pouuoir

Où est ce feu diuin qui peut tout esmouoir,

Qui des plus puisans Dieux embrase la poitrine,

Qui bruste les Enfers, la terre & la marine

L'estimois que ton feu feroit à ma froideur

Abandonner la place:

Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur,

Et tous tes traits en glace.

## V I L

**I** ne veux plus aimer vn cerueu si volage,

Fanastique, incertain, qui n'a rien d'arresté,

J'ay trop souffert d'ennuis par sa legereté,

J'ay trop fermé les yeux à mon propre dommage,

Et si pour l'aduenir il faut que ie m'engage

Aux attraitz enchanteurs de quelque autre beauté

Deuant que mon esprit rentre en captiuieté,

Je voudray voir le cœur plustost que le visage.

J'ay bien serui quatre ans, & n'ay rien aduancé,

Maintenant que l'Espoir me du tout delaisé,

Au plus fort de mon mal ma guarison i'espereus,

De ce prompt changement ie sçay que vous rirez,

Mais pourtant quelquefois vous me confessez,

Qu'vn tel amant que moy tous les iours ne se trouue

## V I I I.

**N**on non ie veux mourir plustost que d'endurer

Qu'vn autre aille cueillir la moisson de ma peine,

Si parfaite beauté n'est pas vne fontaine

Où ch'acun puisse aller pour se desalerer,

si

M E S L A N G E S.

Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,  
 Contre luy de fureur mon ame seroit pleine:  
 Comment donc souffrirois-je vne personne humaine?  
 Les Rois & les Amans veulent seuls demeurer.  
 Decouurez a nos yeux quel est vostre courage,  
 Gardant celuy des deux qui vous plaist dauantage,  
 Sans ainsi feintement l'vn & l'autre abuser.  
 J'aime mieux n'auoir rien que si i'estois le maistre  
 De la moitié d'vn bien qui tout à moy doit estre:  
 Vne si belle fleur ne se peut diuiser,

I . X.

**C**omme vn chien que son maistre a long temps  
 caressé,  
 S'il aduient qu'à la longue il change de nature,  
 S'enfuit, puis s'en reuient, esperant qu'il ne dure,  
 Et pour six coups de fouët ne peut estre chassé.  
 En fin d'ardente soif, & de faim trop pressé,  
 Comme il se voit faillir faute de nourriture,  
 Est contraint autre part chercher son aduantage,  
 Changeant pour vn nouveau celuy qui l'a laissé.  
 J'en ay fait tout ainsi, dédaigné de ma Dame,  
 J'ay couru, j'ay tourné pensant flechir son ame,  
 J'ay demandé pardon triste & déconforté.  
 Mais puis qu'en ses courroux si ferme elle demeure,  
 Je me pourchasse ailleurs de peur que ie ne meure,  
 Non par mon inconstance, ains par nécessité.

X.

**I**l faudra bien qu'une femme soit belle,  
 D'œil & de port chastement composé,  
 Et que l'esprit n'en soit trop aduisé,  
 Pour m'abuser & me fier en elle,  
 Il n'y a rien qui soit plus infidelle,  
 Ny cœur si feint, si traistre & si rusé

Que

Que d'une Femme: animal deguisé,  
 Qui iour & nuit ne discourt que cautele.  
 A faire mal gift son entendement,  
 Peu de cervelle & moins de iugement  
 La font superbe, erratique, inconstante.  
 A quel malheur nous ont sommis les Cieux?  
 La plus fidelle aimeroit beau coup mieux  
 N'auoir qu'un œil que d'un estre contente.

## X I.

I l'aime bien pour la douce puissance  
 De ses beaux yeux si prompts à decocher,  
 Pour tant d'atraits dont ie n'ose approcher,  
 Pour ses propos tant vrais en apparence.  
 Mais ie la hay pour sa grande inconstance,  
 Pour tant d'amours qu'elle, ne peut cacher,  
 Pour se laisser de chacun rechercher,  
 Et des Amans ne faire difference.  
 On ne voit point au ciel tant de clairtez,  
 Ny tant de fleurs en Avril par les plaines,  
 Que son visage est orné de beautez:  
 Il n'y a point aux Enfers tant de peines,  
 Ny sur la mer tant de flots despitez,  
 Qu'elle refait & fait d'amours soudaines.

## X I I.

I 'Ay tant souffert d'ennuis, de honte & de misere,  
 Depuis qu'à vos beaux yeux mon esprit s'est rendu,  
 Mon âge & mon labeur i'ay si mal despendu,  
 Que l'enfers de ruse & de fable au vulgaire.  
 Ie veux rompre mes fers plein de iuste colere,  
 Et perdre heureusement l'amour qui m'a perdu.  
 L'eusse-je fait plustost? i'ay bien tard arendu,  
 Mais si n'est-ce pas peu de m'en pouuoir defaire.

Loing

M E S L A N G E S.

Loing loing bien loing de moy, Penfers fallacieux,  
Espoirs faux & trompeurs, de firs ambicieux,  
Et des traux passez souuenir trop durable.  
T'appen à Nemésis, pour acquiter mes vœux,  
Ces traits qu'elle a rompus, ces flambeaux & ces nœus  
Esteints & deliez par sa main secourable.

X I I I.

Liberté precieuse en mes vœux adree,  
Qui depuis si long temps m'auois voulu laisser  
Te puis-le donc encore, ô Deesse, embrasser,  
Affranchi des liens qui mon ame ont serree?  
T'ayant trop follement en la France égaree  
Depuis tant de saisons, eusé ie peu penser  
Que si loing en Pologne il fallust m'adresser  
Pour voir sous ta faueur ma franchise assuree:  
T'estois serf doublement: mon Roy me retenoit,  
Et l'œil d'vne beauté mille loix me donnoit,  
I'ay congé de mon Prince, & ma Dame me laisse:  
Car depuis mon départ son cœur, elle a changé.  
O moy trois fois heureux qui me voy deschargé  
D'un coup, à mō hōneur, de Maistre & de Maistresse.

X I I I I.

FRisez vos blons cheueux, adoucissez vos yeux,  
De propos enchanteurs vostre bouche soit pleine,  
Lâchez des soupirs feints, dressés la veuë aux cieus  
Pleurez, contraignez-vous, vostre esperance est vaiue:  
Ic n'y retourne plus. Tant de cris furieux,  
Tant de iours consommez en angoisseuse peine,  
Pour le poignant regret de vous voir si soudaine,  
Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.  
L'experience apprend, mon mal m'a rendu sage:  
O malheureux qui aime vne Dame volage,

Et



Et de ses feints propos se laisse decevoir  
 Non non si jamais plus vostre douleur m'abuse,  
 Je ne veux ny pitié ny pardon recevoir:  
 Car la seconde erreur n'est pas digne d'excuse:

## X V.

**C**E Mignon si fraizé qui sert d'homme & de femme,  
 A vostre esprit leger nouvellement surpris,  
 Il est vostre Adonis, vous estes sa Cypris,  
 Il vous nomme son cœur, vous l'appellez vostre ame.  
 Souuent entre vos bras il modere sa flamme,  
 Et se mire en vos yeux qui serf le tiennent pris:  
 Pour luy ceux du passé vous sont tous à mespris.  
 Bref il n'est point d'amant mieus traité de sa dame.  
 Trop crudule Enfant, auant qu'il soit long temps,  
 Voyant de ceste mer les reflux inconstans,  
 Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune.  
 Expert en puis parler, qui lâche & tout trempé  
 Du peril fraischement par miracle eschappé  
 Paye au port maintenant mon offrande à Neptune.

## X V I.

**Q**Uand ie portois le ioug de vostre tyrannie,  
 Priué comme de cœur, d'yeux & de iugement,  
 Je vous craignois si fort que l'ombre seulement  
 D'un seul de vos dédains m'estoit peine infinie,  
 Mais or' qu'avecque moy la raison s'est vnie  
 L'ay perdu ceste crainte, & cognois clairement  
 Que i'estois bien troublé d'aimer fidellement  
 Celle de qui la foy pour iamais s'est bannie.  
 Bondroyez maintenant, pleuuez flammes & dards,  
 D'audace de courroux aigriffes vos regards,  
 Changez à tous obiers vostre cœur infidelle,  
 Et par depot de moy les autres carezlez,

Iamais

M E S L A N G E S.

I amais vous ne tiendrez mes esprits enlacez,  
Soyez ferme ou legere, ou piteuse ou cruelle.

X V I I.

**C** Es discours enchanteurs par mes vers tant prisez  
Ne sont que bas propos d'une sotte ieunesse:  
Ces yeux prompts en regards, trompeurs & deguifez,  
N'ont pas tant de claire, d'attraits ny de rudesse.  
Ceste viue couleur qui ravit & qui blesse  
Les esprits des Amans de la feinte abusez,  
Ce n'est que blanc d'Espagne: & ses cheueux frisez  
Ne sont pas ses cheueux, c'est vne faulste tresse.  
Trompeur aueugle-né tu m'as long temps deceu,  
Mais en fin le Dédain pour conseil l'ay receu:  
Tu m'aueuglois les yeux, & il m'ouure la veüe.  
Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,  
Vostre legere foy, que trop tard l'ay congné,  
Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

X V I I I.

**P** Vis donc qu'elle a changé de flamme, & de courage,  
Et que son cœur tout mien s'est ailleurs diuertie,  
C'est à moy maintenant à prendre autre parti,  
Et si ie l'aimois bien l'abhorrer dauantage.  
**O** Dieu que l'auray fait vn desiré naufrage,  
Et que de ce malheur grand heur fera sorti,  
Si mon feu de tout point se peut rendre amorti  
Et que des eaux d'Oubly ie face mon breuuage!  
Helas depuis deux mois que l'y suis resolu,  
La voyant, ie voudrois ne l'auoir point voulu,  
Et faut que ma raison loin de moy se departe,  
Ie rechume à longs traits l'amoureuse poison.  
Hé que feray-ie donc pour auoir guarifon?  
Il faut vaincre en fuyant ainsi que fait le Parthe.

CHAN

**R**ompé d'attraits subtils & deguisez,  
 Long téps mon ame en vous fit sa demeure,  
 Et ne pensois voir oncq arriuer l'heure  
 Que nos esprits fussent moins embrasez,  
 Puis il vous pleut de changer sans raison  
 A tous les vents tournant vostre courage,  
 Dont ic senti tant d'aigreurs & de rage  
 Que i'en rompi mes fers & ma prison,  
 Il est bien vray que souuent du depuis  
 Auec regret i'en ay eu souuenance,  
 Et blasphemant vostre auetgle inconstance  
 Sans reposer i'ay passé maintes nuicts.  
 Mais cest ennuy peu à peu m'a laissé,  
 Rien plus de vous en l'esprit ne me passe:  
 Et maintenant ie vous rends plus de grace  
 Du changement que du plaisir passé,  
 Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu,  
 Dans leurs filets ma liberté fut prise.  
 Et le dedain m'a remis en franchise  
 En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois sceu.  
 Franc maintenant ie chante & vay disant  
 Que le dedain est vn ius salulaire,  
 Propre à la veuë & qui la rend plus claire,  
 Purgeant d'Amour le venin plus nuisant.

CHANSON.

**V**and vous aurez vn cœur plein d'amour &  
 de foy  
 Pur, entier, & cōstât, pour m'offrir en eschâge  
 De celuy si loyal que vous auez de moy,  
 Ne vous desiez point qu'autre part ie me range.  
 Mais tandis qu'en m'aimant ou feignant de m'aimer  
 Ie vous verray voller pour tant d'amours nouuelles,

A a

M E S L A N G E S .

N'esperez s'il vous plaist de pouuoir m'enfermer:  
 Car comme vostre esprit le mien aura des ailes.  
 Je ne suis point de ceux qu'en doute il faut tenir,  
 Afin que leur ardeur dure en sa violence:  
 La seule affection peut mon feu maintenir,  
 Qui s'est eint aussi tost que l'entre en méfiance.  
 J'aime mieux peu de bien l'ayant en secreté,  
 Qu'un plus riche thresor, prest à faire naufrage:  
 J'aime mieux m'asseurer d'une moindre beauté  
 Que d'une autre iouir plus belle & plus volage.  
 Vostre bouche & vos yeux riches de mille appas  
 Meritent bien qu'on moure en leur obéissance,  
 Mais vostre esprit leger ne le merite pas:  
 A ce que l'un contrainst, l'autre nous en dispense.  
 Amour est un desir de iouir & d'auoir  
 Pour soy tant seulement l'obiet qui beau nous semble  
 La main de compaignon il ne veut receuoir:  
 Cupidon ne scauoit lier trois coeurs ensemble.  
 Ne vous estonnez donc que si soudainement  
 Cognoissant vostre humeur autre part le me iette;  
 C'est que ie veux bastir sur meilleur fondement,  
 A fin que mon amour au vent ne soit suicte.

E L E G I E .

**D**e ne refuse point qu'esi belle ieunesse (stresse)  
 De mille & mille amans vous soyez la mai-  
 Que vous n'aimiez par tout, & que sans per-  
 dre temps  
 Des plus douces faueurs ne les rendiez contrans  
 La beauté florissante est trop soudain seiche  
 Pour s'en oster l'usage, & la tenir cachee.  
 Mais ie creus de rage, & supporte au dedans  
 Des glaçons trop serrez & des feux trop ardans,  
 Quand en despit de moy vous faites que ie sçache

Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.  
 N'est-ce pas grand regret quand sans le rechercher,  
 Fuyant pour n'en rien voir on me le fait toucher  
 On me le dit par force, & ce qui plus me tue  
 On le crie à la Court, au Palais, en la rue,  
 T'en entens les succès dès qu'il est aduenu:  
 Si vous fakes vn pas vostre coche est cognu,  
 Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires  
 Qui vous seruent de temple aux amoureux mysteres.  
 Pour n'en cognoistre rien fustt-je, auz angle & sourd!  
 Ou bien, las! que plustost le commun bruit qui court  
 Ne vient-il à moy seul, sans que la renommée  
 L'euentant çà & là vous rende diffamée?  
 Si seul le seçauois que ie serois content!  
 Le mal qu'on dit de vous ne miroit despitant,  
 Et lisant de mes yeux vostre faute notoire  
 Pour me reconforter ie n'en voudrois rien croire:  
 Ie dirois que les sens se peuuent abuser  
 Et ferois mon cœur d'heure en heure embraser  
 Voyant vostre beauté de chacun poursuivie:  
 Car j'aime fort vn bien dont plusieurs ont enuie,  
 Mais le bruit que de vous le commun va se-mant,  
 Fait qu'un homme de cœur se hait en vous aimant,  
 Et dresse à meilleur but le trait de son ardent.  
 „ Car nostre opinion seule ne nous contente,  
 „ Et ce qui rend plus fort vn esprit embrasé,  
 „ C'est de voir que son choix de chacun est prisé.  
 Pour Dieu prenez y garde, & deuez discrette,  
 Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrette,  
 Faites les mesmes tours, & plus si vous pouuez,  
 Loignez d'autres amans à ceux que vous auez,  
 Et donnez, non ingrate, à tous la recompense,  
 Mais qu'est-il de besoing qu'on en ait cognoissance?  
 Prenez-en le plaisir, fuyez-en le renom.  
 Celle ne peche point qui peut dire que nom.

MESLANGES.  
EPIGRAMME.

**I**'Aimois vn peu Phyllis, mais lors qu'elle m'aima  
Dans mon sang eschauffé du soulfhre elle sema:  
Mais yeux auparauant la ingeoient assez belle,  
Et depuis ie la trouue vne Venus nouvelle.  
Phyllis continuez, aimez tousiours ainsi,  
Mes feux & vos beautez continueront aussi:  
Mais en ne poursuivant les amours commencees  
Vous rendez vos beautez & mes flammes passees.

A V T R E.

**B**lanche aux yeux verts femme du vieux Titire,  
Autant de fois que sa vache elle tire  
Dit bassement d'vn courrage marry:  
Ie ne voy point que ma tâche finisse,  
Car toute nuit ie fay mesme exercioe  
Tirant le bout qui pend à mon marry.

A V T R E.

**I**e t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre annees,  
Du lait, des pauots noirs aux testes couronnees,  
Vueille tes ailerons en cel lieu desployer,  
Tant qu'Alizon la vieille accroupie au foyer  
(Qui d'vn poulice retors, & d'vne dent mouillce  
Sa quenouille chargee à quasi despouillce)  
Laisse cheoir le fuzeau, cesse de babiller.  
Et de toute la nuit ne se puisse esueiller.  
A fin qu'à mon plaisir i'embrasse ma rebelle,  
L'amoureuse Ysabeau qui soupire aupres d'elle.

X I X.

**L**ycaste & Philemon qu'vn seul trait a blessez,  
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & saincte  
O celeste Venus, te consacrent en crainte  
Auec de myrtes verts ees lis entrelacez.

Fauorisé

Favorise leurs vœux à toy seul adressez,  
 Fay que leur claire ardeur jamais ne soit esteinte,  
 Et que leur pure foy chaste au loing toute feinte  
 Rendant par sa blancheur les beaux lis effacez.  
 Ainsi qu'un seul filet ces fleurettes assemble,  
 Qu'un seul nœu pour tousiours lace leurs cœurs en-  
 Et qu'aucun accident ne le puisse trancher: (semble,  
 Fait qu'un mesme vouloir regne en leur fantasie,  
 Qu'ils n'espreuent jamais que c'est que ialousie,  
 Et l'enuieuse dent ne les puisse toucher.

## C H A N S O N.



Onques ce tyran sans merci  
 Qui pour moy n'eut jamais des ailes,  
 N'a point maintenant de souci  
 Des vassaux qui luy sont fidelles

Donques ceux qui plus viuement

Ont de son feu l'ame saisie.

Il laisse outrager durement

Par l'enuie & la ialousie.

Rien rien ne profite la foy,

L'ardeur, le zele, & le martyre,

D'autres qu'Amour donnent la loy,

Et faut à leur gré se conduire,

Ce Dieu qui veit au temps passé

Sous luy toute force asseruie,

Maintenant luy mesme est forcé

Par les ialoux & par l'Enuie.

Las ! il faut mon pié retarder

D'aller où le desir me porte,

Mon œil n'ose plus regarder

L'objet qui seul me reconforte,

Ma main tremble, n'ose tracer

L'image qu'au ciel i'ay choisie.

M E S L A N G E S .

Et voy tous mes vers effacer  
 Par l'enuie & la Ialouſie,  
 Je me deſens de respirer  
 De peur d'euenter ma triſteſſe:  
 Ma bouche vn mot n'oſe tirer,  
 Craignant de nommer ma Maïſtreſſe  
 Et pour me rendre decouverts  
 Les feux qui ſaocagent ma vie,  
 l'erre ſauuage en ces deſerts,  
 Fuyant les Ialoux & l'Enuie.  
**M**ais ſi les propos enuieux,  
 O ma claire & crieſte flamme,  
 Separent mes yeux de vos yeux,  
 Us n'en ſeparent point mon ame,  
 Touſiours voſtre vnique beaulté  
 M'eſt preſente en la fantaſie:  
 Tel bien ne me peut eſtre oſté  
 Par l'Enuie & Ialouſie.  
**C**ar ſi voſtre chaſte froidéur,  
 Et vos rigueurs pleines de glace  
 N'ont rien peu contre mon ardeur,  
 Moins y peut toute autre menace:  
 Plus d'ennuis s'ironſt eſleuants  
 Mieux de moy vous ſerez ſeruié,  
 Touſiours ferme aux flots & aux vents  
 Tant des Ialoux que del'Enuie.

C O M P L A I N T E .

*Vers masculins,*



Q Vi fera de mes yeux vne mer ondoyer,  
 A ſin qu'à ce depart le m'y puiſſe noyer  
 Et quel ducil aſſez prompt me fera trepaſſer,  
 O France, entre tes bras auant que te laiſſer!  
 Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,

Qvi

Qui me vienne en rocher maintenant transformer,  
 Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir,  
 Mais plustost pour iamais de ce lieu ne partir?  
 Penfers trop inhumains, douleurs qui me troublez,  
 Desespoirs violans en mon ame assemblez,  
 Trauaux, soucis, regrets, ie vous inuoue tous,  
 Ne voulant plus auoir d'autre fuite que vous,  
 Tout plaisir deormais loing de moy soit chassé  
 Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,  
 Que s'en soit seulement l'eternel souuenir,  
 Pour tousiours ma douleur plus viue entretenir.  
 O France, où l'ay receu tant d'honneurs meritez,  
 Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domtez,  
 le te voy, me perdant, toute en pleurs te baigner:  
 Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.  
 Comme vn cruel Lyon par les bois trauesant  
 A la Biche trop foible vn fan va rauissant:  
 Le destin que les Dieux ne sçauoyent empescher  
 Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.  
 Mais bien qu'vn tel ennuy presse assez ma vertu,  
 Sine m'eust-il iamais de tout poinct abatu,  
 Et la douleur des miens qu'ore il me faut quitter,  
 Pouuoit bien m'affoiblir non pas me surmonter.  
 Ainsi qu'vn haut Sapin par les vents menacé,  
 Bien qu'il soit esbranlé, n'est pourtant renuersé:  
 Mais quand le fer cruel vient son pié dérancher,  
 Malgré sa resistance est contraint de broncher.  
 Mon coeur creu par la peine en ce poinct resistant,  
 Aux plus rudes efforts estoit tousiours constant:  
 Et quand quelque douleur me pensoit esmouoir,  
 Tousiours pour l'empescher s'opposoit mon deuoir.  
 Mais si grand desespoir ma raison va forçant  
 Que pour y resister ie me trouue impuissant,  
 Et me laisse aux ennuis par contrainte emporter,  
 N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.

## M E L A N G E S.

Amour, l'aveugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,  
 Pour me faire cognoistre vn chef d'œuvre des cieus  
 Mais si tost que mon cœur s'est mis à l'adorer,  
 Le malheur me le cache & m'en fait separer.  
 Tout ce que pour mon bien l'auois voulu choisir,  
 L'esperoir de mes trauaux, la fin de mon desir,  
 Par vn cruel orage, helas! se va perdant,  
 Et dès le point du iour ie voy mon Occident.  
 Que deuiendra mon cœur estoigné de son bien?  
 Que ferez-vous mes yeux? vous ne verrez plus rien  
 Voitre soleils'en va, fermez-vous desormais:  
 Ceste absence aussi bien vous aveugle à iamais.  
 Pourquoi, maudit Amour, las-tu voulu grauer  
 Si belle en mon esprit pour soudain m'en priuer,  
 Puis que ie ne pouuois long temps la regarder?  
 Tu deuois par pitié comme toy me bander.  
 D'auoir veu sa beauté tout mon mal est venu,  
 Mais ie me plains d'Amour, & ie luy suis tenu:  
 L'heur de voir vne fois tant de perfections  
 Ne se peut achepter d'assez de passions.  
 Comme vn nouueau Printemps sa ieunesse florist,  
 Sa grace au mesme point nous blesse & nous guarist  
 Et tant d'astres au ciel la nuit ne sont plantez,  
 Qu'on voit luire en son front d'admirables beautez.  
 Amour par ses beaux yeux son empire maintient,  
 Il y donne ses loix, s'y retire & s'y tient,  
 Et luy mesme d'amour s'est si bien affolé,  
 Que pour plus n'en partir son plumage a bruslé.  
 De là ce grand vainqueur tirant visiblement  
 Ne blesse que les Dieux & les Rois seulement,  
 Comme digne conqveste, & ne veut employer  
 Les beaux traits de ses yeux pour vn moindre loyet.  
 Comme de l'Ocean tous fleues ont leurs cours,  
 Puis y vont retournant apres diuers destours:  
 Ainsi de sa beauté toute beauté prouient,

Et



Et commençant par elle en elle elle revient.  
 Ou comme le Soleil, honneur du Firmament,  
 Va de ses clairs rayons toute chose allumant,  
 A toutes les beautez son œil sert de flambeau,  
 Et quand il ne luißt point rien n'apparoist de beau.  
 Ceux qu'un si cher thesor à rendu desireux,  
 Ne font plus cas de rien, tout est trop bas pour eux:  
 Leur esprit seulement vers le ciel est porté,  
 Et leur oeil n'est ailleurs qu'avec sa Deité.  
 Comment donc malheureux enduré-je en vivant  
 Que d'un tel paradis le Ciel m'aïlle priuant?  
 Et pour vne grandeur qu'on me vient presenter,  
 Puis-je hélas! de ses yeux à iamais m'absenter?  
 Misérable grandeur, source de tous malheurs,  
 La butte des foucis, du soing & des douleurs,  
 Hélas pourquoy si fort t'allons-nous adorant  
 Pour vn songe d'honneur nos esprits martyrant  
 L'honneur tant desiré n'est qu'une vision,  
 Qui troublant nos esprits par son illusion,  
 Fait quitter l'heur present pour follement chercher  
 Vne ombre qu'on ne peut voir, sentir ny toucher.  
 Quel royaume assez grand, quels ports, quelles citez  
 Pourront plaire à mes sens de douleurs transportez?  
 J'aimerois beaucoup mieux moins de commandement,  
 „ Que sert l'auchorité qui n'ha contentement?  
 Comme vn que le Soleil sans lumiere a laissé  
 Dans vn bocage espais de buissons herissé,  
 Le chemin qu'il tenoit ne sçauoit plus choisir.  
 Et ce qui luy plaisoit luy cause desplaisir.  
 Ainsi ne voyant plus l'œil du mien adoré  
 Je seray miserable à toute heure égaré:  
 Et ce qui plus contente vn esprit curieux,  
 Loïn de vous mon soleil sera triste à mes yeux.  
 Prenant congé de vous, ie le veux prendre aussi  
 De tant de beaux penfers que j'ay eus iusqu'iciei.

M E S L A N G E S.

Je veux de tous plaisirs pour iamais me bannir,  
 Et le seul desespoir avec moy retenir.  
 Adieu traits & regards si doux & rigoureux,  
 Adieu seul paradis des esprits amoureux,  
 Adieu diuins propos dont le Ciel m'est ialoux,  
 Las faut-il pour iamais prendre congé de vous?  
 Adieu rares beautez dont mon cœur est blessé,  
 Mais que pense ie faire, ô moy pauvre insensé?  
 Pourquoi vous dy-ie adieu pour cest estoignement,  
 Puis qu'he las ! ie ne pars que de moy seulement?  
 Je ne pars que de moy, puis qu'il me faut laisser  
 En vos yeux mon esprit, mon cœur & mon penser,  
 Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé  
 Que l'ardant feu d'Amour dont ie suis consummé.

D I A L O G U E.

**Q**ue ferez-vous, dites ma Dame,  
 Perdant vn si fidelle Amant?  
 Ce que peut faire vn corps sans ame  
 Sans yeux sans pouls, sans mouuement.  
 N'en aurez vous plus souuenance  
 Apres ce rigoureux depart?  
 Au cœur qui oublie en absence  
 L'Amour n'a iamais eu de part.  
 De tant d'ennuis qui vous font guerre,  
 Lequel vous donne plus de peur?  
 La crainte qu'en changeant de terre  
 Il puisse aussi changer de cœur.  
 N'v'lez iamais de ce langage.  
 A sa foy vous faictes grand tort.  
 C'est vn euident tesmoignage  
 Pour monstrer que i'aime bien fort,  
 Son amour si ferme & si saincte  
 Doit tenir vostre esprit contant.

Je ne puis que ie n'aye crainte  
 De perdre ce que l'ayme tant.  
 Auriez vous beaucoup de tristesse  
 S'il venoit à changer de foy?  
 Tout autant que j'ay de liesse,  
 Scachant bien qu'il n'alme que moy.  
 Quel est le mal qui vous offense,  
 Attendant ce departement?  
 Tel que d'vn qui a eu sentence  
 Et attend la mort seulement.  
 Quoy? vous pensez doncques à l'heure  
 Qu'il s'en ira mourir d'ennuy?  
 Il ne se peut que ie ne meure,  
 Mon esprit s'en va quant & luy.  
 Si tel accident vous arriue,  
 Vostre amour ne durera pas.  
 La vraye amour est tousiours viue,  
 Et ne meurt point par le trespas.

## X V I I I .

**D**eux que le trait d'Amour touche bien viement  
 N'ont rié qu'vn seul pèler, qu'vn desir, qu'vne flame,  
 Ce n'est dedaus deux corps qu'vn esprit & vne ame,  
 Et leur souverain bien gist en eux seulement;  
 Ils ont en mesme temps égal contement.  
 Mesme ennuy d'vn seul coup leurs poitrines entame  
 Bref leur vie & leur mort pend d'vne seule trame,  
 Et côme vn simple corps ils n'ont qu'vn mouuement.  
 Cest amour qui si rare en la terre se treuve,  
 Ne fait qu'vn de nos cœurs: les effets en font preuue:  
 Nous n'auôs qu'vn vouloir, qu'vn ardeur, qu'vn desir.  
 Qui nous peut honorer d'assez digne louange?  
 L'esprit qui se diuise & qui se plaist au change  
 N'est point touché d'amour, mais d'vn sale plaisir.

CHAN

M E S L A N G E S.

C H A N S O N.

**Q**ue m'a serui de vous auoir seruié  
 Sept ans entiers à mon mal coniuéré,  
 Le plus souuent de vos yeux separé,  
 Non de vos yeux, mais de ma propre vie?  
**Q**ue m'a serui d'auoir perdu mon ame,  
 Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raison,  
 Et que vostre oeil ait séché par sa flame  
 Les belles fleurs de ma ieune saison?  
**Q**ue m'a serui ceste alle gresse feinte,  
 Qui seurement ma douleur receloit:  
 Et quand l'Amour plus ardent me brulloit,  
 M'estre gardé de lascher vne plainte?  
**Q**ue m'a serui ceste libre apparence  
 Dont i'abusoy vos vallets curieux:  
 Et pour chasser toute leur desiance  
 Auoir donné tant de loix à mes yeux?  
**Q**ue m'a serui la peine que i'ay prise  
 À gouuerner vn mari mal-plaisant,  
 Et tant de iours avec luy m'amusant  
 Perdre à louer le peu de ma franchise?  
**Q**ue m'ont serui ces mespris ordinaires,  
 Qui l'empeschoyent de deuenir ialoux:  
 Ces libertez, & ces feintes coleres,  
 Dont quelquefois vous entriez en courroux?  
**Q**ue m'ont serui tant d'errantes pensees,  
 Qui m'égaroyent loin des gens & du bruit?  
**Q**ue m'ont serui sous l'horreur de la nuit  
 Tant de sanglots & de larmes verseez?  
 Helas de rien! Tout me porte nuissance,  
 Et mes respects vous rendent sans pitié:  
 Car vous croyez qu'en telle patience  
 I'ay peu de mal & fort peu d'amitié.  
**S**i l'aimoy bien ie ne pourroy cognoistre  
 Tant de dangers que ie vais cuitant.

„ Vn fort desir tout conseil va dormant.  
 „ Avec l'Amour la Raison ne peut estre.  
 De tels propos, tyrans de mon courage,  
 Vous me blasmez au lieu de m'estimer.  
 Qui voit si clair & qui demeure sage  
 (Cedites-vous) ne sauroit bien aimer.  
**Ah!** ie l'auonè & tiens pour veritable  
 Que loin d'Amour la sagesse s'ensuit:  
 l'en sers de preuue, aimant ce qui me nuit,  
 Et bannissant ce qui m'est profitabile.  
**Repondez-moy**, ma mortelle Deesse,  
 Vous qui m'auiez en rocher transmué:  
 Est-ce montrer d'auoir quelque sagesse,  
 Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?  
**Qu'elle fureur** peut estre tant extrême,  
 Qu'estre tousiours de soucis agité,  
 Pour l'appetit chasser la volonté,  
 Atmer vne autre & se haïr soy mesme?  
**N'estre iamais** vne heure en mesme forte,  
 Pallir, rougir, esperer, & douter,  
 Aux ennemis laisser libre la porte,  
 Et pour les sens la raison reietter?  
**Mais plus encor** insensé ie m'outrage:  
 Car en pouuant mon ardeur moderer  
 Par mes soupirs, ie ne veux soupirer,  
 Ny me douloir, pour brusler dauantage.  
**C'est peu de cas** qu'un mal qui se petit dire,  
 Autpres du mal dans l'esprit retenu,  
 Quand en son dueil on est contraint de rire,  
 Le conseruant pour le rendre incognu.  
**Si toutesfois** vous croyez le contraire,  
 Et que ie pense en faisant autrement,  
 Vous assurez d'aimer plus ardamment  
 Bien, ie suiuray la coustume ordinaire.  
**Mes passions** ne seront plus contraintes,

M E S L A N G E S .

En tous endroits nostre amour se scaura:  
 L'air resrapé ne bruiira que mes plaintes,  
 Et sur mon front ma douleur se lira.  
 Sans nul égard par tout ie vous veux suiure,  
 I'ay trop long temps languy loin de vos yeux:  
 N'esperent plus les propos enuieux  
 Me separer du bien qui me fait viure.  
 Aucun respect de mari ny de frere  
 Ne me pourra deormais abuser:  
 A tous propos, sans peur de leur desplaire,  
 Deuant leurs yeux ie viendray vous baiser.  
 Vallets fascheux, qui par vostre presence  
 De voir mon bien m'auetz tant sceu garder,  
 Ne pensez plus me pouuoir retarder:  
 Bien peu me chaut qu'en ayez cognoissance.  
 Sur ces beantez i'auray tousiours la veüe,  
 Mes chauds soupirs plus ie ne retiendray:  
 Ie baisera ce bel ceil qui me tuë  
 Et de mon mal tout haut ie me plaindray.  
 M'aduienne apres ce qu'il faut que i'attende  
 De ces hazards, ie veux tout endurer:  
 Aumoins ma mort pourra vous assurer  
 Que non la peur, mais l'amour me commande.

C O M P L A I N T E .



Vis que i'eu bien le cœur de me separer d'elle  
 Voyant ses deux beaux yeux si chaudement  
 pleurer,  
 Ie l'auray bien aussi pour me desesperer,  
 Et finir par ma mort mon angouisse immortelle.  
 Morons donc, & montrons en ce dernier ouurage  
 Qu'il est tousiours en nous d'eschapper du malheur,  
 Si le coup de la mort me fait quelque douleur,  
 Celuy de mon depart m'en fit bien davantage.

Mah

Mais quel fleuve de sang peult laver mon offense  
 Et l'erreur que j'ay faicte en m'essoignant de vous  
 Il n'est point de trespas qui ne me fust trop doux:  
 Il faut qu'un plus grand mal m'en face la vengeance;  
 Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,  
 Troublé, desesperé, travaillé sans cesser,  
 Et le dur souvenir d'auoir peu vous laissée  
 Sera de mon esprit l'eternelle furie.  
 J'auray pour me gesner tousiours en la memoire  
 Les biens que j'ay perdus, vos beautez, vos discours,  
 Tant honnestes faueurs, tant de nuicts, tant de iours  
 Qu'Amour ne m'espargnoit vn seul point de sa gloi-  
 O deuoir rigoureux, grande est la tyrannie (re.  
 Que si superbement tu excres en moy,  
 Puis que ces doux pla'sirs n'ont rien peu contre toy,  
 Et que pour t'obeir toute amour j'ay bannié  
 Bannié? helas nenni t quant & moy ie la porte,  
 C'est le sang & l'esprit dont ie suis composé:  
 Et le cruel deuoir qui me rend maistrisé,  
 Au lieu de l'affoiblir la fait tousiours plus forte.  
 Il est vray qu'il a peu ceste fois me contraindre,  
 Mais c'est ce qui l'augmente irritant son effort:  
 Amour n'est rien que flamme, & la flâme ard plus forte  
 Quand par vne closture on la pense restraindre.  
 J'accuse mon deuoir d'une erreur que j'ay faicte  
 Moy qui par trop d'esgard me suis veu decenoir.  
 Car falloit-il cognoistre en terre autre deuoir  
 Qu'estre tousiours aupres de beaulté si parfaite?  
 Mais qu'eust-on dit de moy? l'eusse laissé mon maistre  
 seruiteur infidelle, ingrat & malheureux:  
 Ah j'ay trop de raison pour vn homme amoureux,  
 Avec tant de respects Amour ne scauroit estre.  
 Ce Dieu sur tous les Dieux n'auroit pas la maistrise  
 Si tousiours par sagesse il se laissoit guider:  
 Pour ne cognoistre rien l'amant se doit bander,

M E S L A N G E S .

Et faut que toutes loix pour sa Dame il mesprise.  
 Ceux qui ne sont touchez de l'amoureuse flamme,  
 Dont le sang est moins chaud, & le poil plus grison,  
 Gardent seuls le deuoir, l'honneur & la raison,  
 Je dois tout violer pour complaire à ma Dame.  
 Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame sauuage,  
 Amour affez de fois l'a soubmis à sa loy:  
 Quand il eust sceu mon mal, prenant pitié de moy,  
 Il m'eust bien dispensé d'vn si fascheux voyage.  
 Aussi bien ie le suy separé de moy mesme,  
 Sans cœur & sans esprit qu'en vos yeux i'ay laissé,  
 Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,  
 Animé seulement de ma douleur extrême.  
 Mais que le fier destin à son gré me promeine,  
 D'vn & d'autre costé par les temps plus diuers,  
 Sous l'Ourse, en la scytie, entre cent mille hiuers  
 Toufours de vostre amour mon ame sera pleine.  
 Mes yeux pourront bien voir mainte chose admirable,  
 Autre ciel, autre terre, autre peuple indomté:  
 Mais ils ne verront point loin de vostre beauté,  
 D'obiet qui les contente & leur soit agreable.

C O M P L A I N T E .



D E pleurs en pleurs, de cōplainte en cōplainte  
 Je passe, hélas ! mes languissantes nuicts,  
 Sans m'alléger d'vn seul de ces ennuis,  
 Dont loin de vous ma vie est si contrainte.  
 Douce Maistresse, ardeur de mon courage,  
 Mon cher desir, ma peine & mon tourment,  
 Que mon destin, las ! trop soudainement  
 Par vostre absence a changé de visage.  
 O temps heureux, quand le Ciel fauorable  
 Me faisoit voir vos diuines beautez !  
 O doux propos, ô biens si peu goustez,

Vn si grand heur n'a guere esté durable,  
 Comme la rose à l'espine est prochaine,  
 „ Comme le iour par la nuit est rai,  
 „ Comme l'espoir de la peur est loia,  
 „ L'humain repos est voisin de la peine.  
 Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'ailes,  
 Tant de faueurs m'auoit fait receuoir,  
 Non pour mon bien, mais pour me faire voir  
 Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.  
 Que i' auois d'heur vitant en sa presence,  
 Que i' ay d'ennuy m'en trouuant égaré,  
 Lequel des deux est plus de mesure,  
 Le bien de voir, ou le mal de l'absence,  
 Je n'en sçay rien: le deuil qui me commande  
 De iugement trop fort me va privant;  
 Mais ie sçay bien, & sens en l'esprouuant,  
 Qu'il ne peut estre vne angouisse plus grande.  
 Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne  
 Ne finist-il eomme a fait mon plaisir:  
 Que ne s'esteint mon violant desir?  
 Lors que l'espoir de tout point m'abandonne!  
 Je m'esbahi qu'estant loin de Marie,  
 Mon feu cruel ne cesse aucunement:  
 Si toute flamme ha besoin d'aliment:  
 Et si la mienne en ses yeux fut nourrie.  
 Je m'esbahi comme ie puis tant viure  
 Sans mon esprit dont se suis leparé,  
 Je m'esbahi comme j'ay tant duré  
 En ces tourmens qu'une absence me liure.  
 Je n'ay penser qui n'outrage mon ame,  
 Je ne voy rien qui ne soit desplaisant,  
 Le bien perdu me va tyrannissant,  
 Le souuenir de cent pointes m'entame.  
 Fier souuenir, infortuné Mémoire,  
 Pour mon repos vaeillez vn peu cesser.

M E S L A N G E S .

Ne faites plus passer & repasser  
 Par mon esprit les beaux iours de sa gloire,  
 O douces nuicts, ô gracieuses veilles  
 De ceuz plaisirs ma vie entretenant!  
 O iours si courts, las si longs maintenant!  
 O chauds regards ! ô beautez nonpareilles!  
 Si pour iamais vne terre incogneüe  
 Me doit cacher ses thresors precieux,  
 De grace, A mour, au engle moy les yeux,  
 Pour autre objet ie n'aime pas ma veüe.  
 Ah pauvre moy ! pendant que ie soupire,  
 Toute esperance en mes larmes noyant,  
 Quelqu'vn, peut estre, à son gré la voyant,  
 Feint l'amoureux, & plaint vn faux martyre.  
 Quiconque fois, mets fin à ta poursuite,  
 Et recognois que c'est trop presumer:  
 Il n'appartient qu'à moy seul de l'aimer.  
 Toute autre amour pour elle est trop petite.  
 Et vous Deesse, heureux feu de ma vie,  
 S'il est ainsi que vostre grand'beauté  
 N'ait rien d'égal que ma fidelité,  
 Ne permettez d'vne autre estre serüe,

S T A N S E S D Y M A R I A G E .

**D**E toutes les fureurs dont nous sommes pressés  
 De tout ce que les cieus ardent et courroucez  
 Peuvent darder sur nous de tonnerre & d'orage,  
 D'angoisseuses lagueurs, de meurtre ens'glais  
 De soucis, de travaux, de faim, de paureté,  
 Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.

**I I.**  
 Dure & sauvage loy nos plaisirs meurtrissant,  
 Qui fertile, a produit vn Hyde renaisant

De mespris, de chagrin, de rancune & d'ennie  
 Du repos des humains l'inhumaine poison,  
 Des corps & des esprits la cruelle prison,  
 La source des malheurs, le fiel de nostre vie.

## I I I . V

On dit que Iupiter ayant pour son peché  
 Sur le dos d'un rocher Prométhée attaché,  
 Qui seruoit de pasture à l'Aigle insatiable,  
 Ne se contenta pas de tant de cruauté:  
 Mais voulut, pour monstrier qu'il estoit de pité,  
 Rendre le genre humain de tout point miserable.

## I I I I .

Il ennoya la Femme aux mortels sci bas,  
 Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,  
 Et portant en la main vne bouëtte seconde  
 Des semences du mal, les Procés, le Discord,  
 Le Souci, la Douleur, la Vieillesse, & la Mort:  
 Bref, pour douaire elle auoit tout le malheur du monde.

## V .

Venus dessus son front mille beautez sema,  
 Pithon d'autant d'attraits sa parolle anima,  
 Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace:  
 Bref, le Ciel rigoureux si bien la déguisa,  
 Que l'homme espris de flamme aussi tost l'esposa,  
 Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

## V I .

De là le Mariage eut son commencement,  
 Tyran iniurieux, plein de commandement,  
 Qu' la liberté suit comme son aduersaire,  
 Plaissant à l'abordée, à l'œil doux & riant,  
 Mais qui sous beau-semblant, traistre, nous va liant  
 D'un lien que la Mort seulement peut desfaire.

## V I I .

Il tient dessous ses piés le Repos abbaru,  
 De cordage & de fers son corps est reuestu:

M E S L A N G E S : M

Le Soing est à costé, le Travail le regarde,  
La Peur, la Jalousie, & le mal incognu,  
( Mal par opinion ) qui rend l'homme cornu,  
Puis vient le Repentir chef de l'arrière-garde.

V I I I.

Le Duell, & le Courroux apres le vont suivant:  
Amour fuit le voyant, leger comme le vent,  
Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie,  
Car ce puissant vainqueur & des Dieux & des Rois,  
( Magistrats & querrain ) n'est point sùger aux loix,  
Et de toute sa Cour la contrainte est bannie.

I I X.

Helas ! grand Jupiter, si l'homme avoit encre,  
Tu le denois punir d'un mal plus moderé,  
Et plustost l'assommer d'un éclat de tonnerre,  
Que le faire languir durement enchaîné,  
Hoste de mille ennemis, au ducil abandonné,  
Trauvant son esprit d'une immortelle guerre.

X.

On parle des Enfers où les maux sont punis,  
Un cruel magasin de tourment infinis,  
Du Chien toujours beau, des Sœurs pleines de rage,  
Des douleurs de Titye & des autres esprits,  
Mais ie ne puis penser que ce soit rien au pris,  
Ne qu'il y ait Enfer si grand que Mariage.

X I.

Languir toute sa vie en obscure prison,  
Porter mille travaux, nourrir en sa maison  
Vne femme bien laide, & coucher aupres d'elle,  
En avoir vne belle, & en estre jaloux,  
Craindre tout, l'espier, se gesser de courroux,  
Y a-t-il quelque peine en Enfer plus cruelle?

X I I.

Ie t'ay tant de regrets, de soucis & d'ennuis,  
Tant de iours ennuyeux, tant de facheuses nuicts,

Tant



Tant de rapports femez, tant de plaintes ameres  
 Qui les pense nombrer aura plustoft compté  
 Les fleurtes de May, les moissons de l'Esté,  
 Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.

## XIII.

Hé donc parmi ces maux que n'auons-nous des yeux,  
 Pour cognoistre en autrui la vengeance des Dieux,  
 Euitans sagement nostre perte asseuré?  
 Mais au fort du peril nous nous allons ruer,  
 Nous forçons (malheureux!) le fer pour nous tuer,  
 Et beuons la poison par nos mains préparée.

## XIIII.

Si d'vn sommeil de fer nos yeux n'estoyent prestez,  
 La Nopce seulement nous apprendroit assez  
 Quel heur & quel repos son lien nous appreste:  
 Le son des tabourins, les flambeaux allumez,  
 L'appareil, la rumeur, les bruits accoustumez,  
 N'est-ce vn presage-feur de prochain tempeste?

## XV.

E scoutez ma parole, ô Mortels efgarez,  
 Qui dans la seruitude aueuglement courez,  
 Et voyez quelle femme au moins vous deuez prendre:  
 Si vous l'espousez riche, il se faut preparer,  
 De seruir, de souffrir, de n'oser murmurer,  
 Aueugle en tous ses faits, & sourd pour ne l'entendre.

## XVI.

Dedaigneuse & superbe elle droit tous scauoir,  
 Son mari n'est qu'vn fort, et tres-heureux del'auidoir:  
 En ce qu'il entreprend elle est toujours contraire,  
 Ses propos sont euifans, hautains, & rigoureux,  
 Le forçat miserable est beaucoup plus heureux  
 A la rame & aux fers d'vn outrageux Corsaire.

## XVII.

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté  
 Vous espousez aussi mainte incommodité

M E S L A N G E S . M

La charge des enfans, la peine, & l'infortune,  
 Le mepris d'vn chacun vous fait baillier les yeux,  
 Le soing rend vos esprits chagrins & soucieux  
 „ Avec la pauureté toute chose importune.

X V I I I .

Si vous l'espouſez belle, aſſez vous auſſi  
 De n'eſtre iamais franc de crainte & de ſoucy  
 L'œil de voſtre voiſin comme vous la regardez,  
 Vn chacun la deſire; & vouloir l'empêcher,  
 C'eſt égaller Sifyphe & monter ſon rocher.  
 „ Vne beauté parfaite eſt de mauuaiſe garde.

X I X .

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié  
 L'eſprit tenant du corps eſt plein de mauuaiſſié,  
 Vous aurez la maiſon pour priſon tenebreuſe,  
 Le Soleil deſormais à vos yeux ne luira,  
 Bref, on peut bien penſer ſ'elle vous deſplaie,  
 Puis qu'une femme belle en trois iours eſt faſcheuſe.

X X .

Celuy n'auoit iamais les Noces eſprouté,  
 Qui dit qu'aucun ſecours contre Amour n'eſt trouué,  
 Depuis qu'en nos eſprits il a fait ſa racine,  
 Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,  
 La voulons-nous hair? Il la faut eſpouſer:  
 Qui veut guarir d'Amour c'en eſt la medecine.

X X I .

Mille fois Iupiter d'Amour tout eſgaré,  
 Pour les yeux de ſa ſœur a plaint & ſoupiré,  
 Toutesfois il la hait dès qu'il l'a eſpouſée,  
 Et luy deſplaiſt ſi fort, que pour ſ'en eſtranger  
 En beſte & en oiſeau ne ſeint deſe changer,  
 Ne trouuant rien faſcheux pour la rendre abuſée.

X X I I .

C'eſt vn eſtrange cas, que le palais des Dieux  
 Ne ſ'eſt peu garantir des débats furieux

Nauſant



Naissant du Mariage, au lieu de toutes plaintes:  
Et que ce lupiter que tout l'vnivers craint,  
Aguetté de l'unon, cent fois s'est veu contrainct  
De courir sa grandeur sus mille estranges feintes.

La Nopce est vn fardeau si facheux à porter,  
Qu'elle fait à vn Dieu son empire quitter:  
Elle luy rend le ciel vn enfer de tristesse,  
Et treuve en ses liens tant d'infelicité,  
Qu'il aime mieux seruir en terre vne beauté,  
Que iourir dans le ciel d'vne espouse Decesse.

## X X I I I I.

A L'exemple de luy qui doit estre suiu,  
Tout homme qui se trouue en ses iags afferui,  
Doit par mille plaisirs aliger son martyre  
Aimer en tous endroits sans esclauer son cœur,  
Et chasser loin de luy toute jalouse peur:  
Plus vn homme est jaloux, plus sa femme on desire.

## X X V.

O supplice infernal en la terre transmis  
Pour gésir les humains, gésne mes ennemis,  
Qu'ils soyent chargez de fers de tourmens & de flâmes:  
Mais fuy de ma maison, n'approche point de moy,  
Le hay plus que la mort, la rigoureuse loy,  
Aimant mieux espouser vn tombeau qu'vne femme.

## S T A N S E S.

**E**ffe, Amour tes rigueurs, mets fin à ta pour-  
suite,  
Voy que deuant ton vol se retarde ma fuite.  
Et retourne au chemin que l'aouy delaislé:  
Comme vn serf fugitif, l'œil en bas ie m'accuse,  
Ie me mets à tes piés, les fers ie ne refuse.  
Vn Dieu doit pardonner quand il est offensé.

l'auons auoir failli: la faute est excusable,  
 Qu'vn Roy tel que ie suis, courageux, redoutable,  
 Qui sçait bien commander à vn peuple indomté:  
 Mais qui ne sçait que c'est de seruire & de craindre,  
 N'ait peu du premier coup se choir sous la contrainte,  
 Et se soit essayé de viues en liberte.  
 Moy que les cieux amis en iumelle ont fait estre,  
 De tant de nations le Moitor que & le maistre,  
 Se faut-il estoonner si m'estant veu domter,  
 Et ma libre vertu prisonniere estre mise,  
 Ie me fois efforcé de la meure en franchise.  
 „ Toufiours le changement est si acheux à porter.  
 Ie confesse auoir fait d'vn rebelle courage,  
 Tout ce que peut vn prince ennemi du seruaige:  
 Le repos ocieux en travail l'ay mué,  
 L'ay comblé mon esprit de soucis & d'affaires,  
 Et forcé pour vn temps mes regards volontaires,  
 Les priuant à regret des yeux qui m'ont cue.  
 L'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee.  
 Erré la trompe au col par moat & par valee,  
 Ardant impatient, crié, couru, brosse,  
 Mais en courant le Cerf emplumé de viffesse,  
 Tandis moy pauure serf d'vne belle Maistresse,  
 L'estoy d'Amour cruel plus rudement chassé.  
 Ce n'est pas sans raison qu'on te donne des ailes,  
 Vn carquois plein de traits, & des flammes cruelles,  
 Enfant victorieux, ie t'essayé au besoin:  
 Tu sçais lors que ie veux de toy libre me rendre,  
 Comme vn oiseau de proye en volant me reprendre.  
 Tu as les feux de pres, & les fleches de loing.  
 Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame,  
 N'a serui que de gomme & de soulfphre à ma flame,  
 Ie me suis fait et nuifance en me pensant aider.  
 „ Sus donc rentrons au ioug. C'est estre remeraire,  
 „ De vouloir resister quand on ne le peut faire.

„ L'homme sage, obeit ne pouuant commander,  
 Mais ie suis tout confus quand il faut que ie pense,  
 De quels yeux, de quel front, & de quelle assurance,  
 Ie me presenteray pour demander merci.

Las ! que pourray-je dire en voyant ma Deesse,  
 L'abaïsseray la veuë & pleureray sans cesse,  
 Les pleurs pourroyent cauer vn rocher endurci,

La royauté me nuist & me rend miserable:  
 Iamais à la grandeur Amour n'est favorable.

Si ie n'estoy point Roy ie seroy plus content,  
 Ie la verroy sans cesse, & par ma contenance,  
 Mes pleurs & mes soupirs elle auroit cognoissance  
 Que ie sens bien ma faute & qu'en suis repentant.

Digne obiet de mes yeux qui m'auiez peu cōtraindre  
 Par tant d'heureux efforts, vostre honneur seroit moins  
 Si i'auoy obey des le commencement: (dre,

Deux fois vous m'auiez mis en l'amoureux cordage,  
 Deux fois ie suis à vous: c'est l'estre dauantage,

Que si vous m'auiez pris vne fois seulement.

Il est bien mal-aisé qu'une Amour vehemente  
 Soit tousiours en bonasse & iamais en tourmente:  
 Venus mere d'Amour est fille de la mer,

Comme on voit la marine & calme & courroucée  
 L'amant est agité de diuerse pensée:

„ Qui dure en vn estat ne se peut dire aimer.

Estre chaud & glacé, s'asseurer en sa crainte,  
 Couvrir mille douleurs d'une allegresse feinte,  
 Renouer son lien apres l'auoir deffaict,

Mōstrer de n'aimer point lors qu'on est tout en flame,  
 Vouloir en meisme temps bien & mal à sa Dame,  
 Ce sont les signes vrais d'un amoureux parfaict.

De ces diuersitez l'Amour est agitée,

Et par le desplaisir sa ioye est augmentée,  
 S'enrichist de sa perte, & renaist en mourant.

Les chnūis, les rigueurs, & toute autre amertume

M E S L A N G E S .

D'absence & de courroux font que son feu s'allume,  
Qui foible s'esteindroit en repos demeurant.

Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë!  
Au lieu de s'amortir plus chaude est deuenüe,  
Et de ma résistance a pris accroissement.

Comme on voit vn ruiffeau de paisible nature  
S'accroître & faire bruit trouuant vne closture,  
Et n'estant empesché, couler tout doucement.

O ma seule Deesse, ô belle Calliree,  
Comme dans vostre temple en mon cœur adoree,  
Helas ! l'ay trop souffert esloigné de vos yeux,  
Voyez ma repentance & m'ostez hors de peine,  
Faut il aucunes fois est vne chose humaine,  
Pardonner & sauuer c'est l'office des Dieux.

C O M P L A I N T E .



Cherchez, mes tristes Yeux, cherchez de tous  
Costez,

Vous ne trouuerez point ce que vous sou-  
haitez,

Vous ne verrez plus rien qui vous soit agreable:

Et vous riches thresors du Printemps desirable,

O Preztesmoings secrets de mon contentement,

Où pleine de desir i'attendoy mon amant,

Accusant quelque fois sa trop longue demieure,

Las ! portez le regret de son esloignement,

Et pleignez de plus la douleur que i'endure,

Ce fut ici qu'il me dist sa pensee,

Dont je feigny me sentir offeasce,

L'appellant temeraire:

Mais ma feinte colere

Voyant ses pleurs, fut bien soudain passee.

Car eusse-je voulu contre Amour me defendre,

Helas ! douce riuere où est mon cher Philandre

Voicy



Voicy bien tous les lieux où ie le souloy voir,  
 Quand au commencement Amour par son pouuoir  
 Rangea mon ame libre en son obeïssance:  
 I'eu pres de ce buisson sa premiere accointance,  
 Et senti dans mon cœur sa sagette d'Amour,  
 Qui perça la roche que i'auois à l'entour,  
 Et le chaste rempart de ma poitrine dure:  
 Mais si tost que ie pense à ce malheureux iour  
 Je sens renouueller la douleur que i'endure:  
 Je recognoy ceste basse valee,  
 Où quelquefois à l'escar reculee  
 Je nourrissoy mon ame  
 En l'amoureuse flamme,  
 Par vn penser donr i'estoye consolee:  
 Et disois en mon cœur sans qu'on me peust entendre,  
 Helas douce riuiere où est mon cher Philandre

Voyla le clair ruisseau si souefment coulant,  
 Où pour passer le chaud du soleil violant  
 Je souloy demeurer sus l'herbage estendue,  
 De mon fidelle Amant bien souuent attendue,  
 Las tout est bien ici l'es bois delicieux,  
 Les coustaux, les buissons, & les prez gracieux,  
 Je voy le clair ruisseau, i'entens son doux murmure  
 Mais les voyant, sans voir le Soleil de mes yeux,  
 Je sens renouueller la douleur que i'endure,  
 Aucunefois mon ame ie contente:  
 Car la trompant ie me le represente  
 D: dans ceste prairie,  
 O douce tromperie,  
 Qui mes esprits heureusement enchante  
 Mais presque aussi soudain mon mal me vient reprendre,  
 Helas douce riuiere où est mon cher Philandre

Bien souuent ie l'appelle en criant dans ce bois,  
 Mais rien sinon Echo ne respond à ma voix,  
 Dont ie meurs de despit s'il aduient que ie pense  
 Qu'il ne me respond point faute de souuenance,  
 Ou que quelque autre amour s'õ cœur à fait chãgers  
 Lors pleine de fureur me pensant bien vanger,  
 Ie l'appelle infidelle, inconstant & periure,  
 Et disen sanglotant ! Helas cruel Berger,  
 Regarde à tour le moins la douleur que i'endure !  
 Mais tout soudain ma triste fantaisie  
 Avec raison perd ceste ialousie.  
 Car sa foy trop louable,  
 Est constante & durable,  
 Et d'autre ardeur son ame n'est faisie.  
 Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretendre,  
 Helas douce riuere ou est mon cher Philandre?

Quand ie suis en ces lieux ie n'y fay que penser,  
 Qu'esgarer mon esprit, songer & rauasser,  
 Demeurer sans mouuoir comme vne souche morte  
 Les pasteurs de ces champs me voyans de la sorte  
 Chacun à qui mieux mieux vont criant apres moy;  
 Voyez troupeaux Bergere, esperdus comme toy,  
 Demeurans sans repaistre & fuyans la verdure.  
 Las ! tout cela ne fait qu'augmenter mon esmoy,  
 Et toujours redoubler la douleur que i'endure.  
 Voyla comment, õ ma seule pensẽe,  
 Loing de tes yeux mon ame est oppressẽe,  
 Ie languy solitaire,  
 Rien ne me scauroir plaire,  
 Trop est en moy la tristesse amassẽe,  
 Qui fait de mes deux yeux deux grands fleues descẽdre,  
 Helas douce riuere ou est mon cher Philandre?

## D I A L O G U E.

¶

**D**oncques ces yeux bien aimez  
A la fin se font aimez  
De feux, d'esclairs, & d'orage?  
Donc pour ne voir le tourment

Qui me presse iniustement  
Vous destournez le visage?

Dieux que la femme est proütre à chäger de courage?

L. Done pour loyer d'amitié,

O cœur plein de mannaistie,

Tu te plais quand tu m'abuses?

Et courrant ta faulseté

Tu penses que ma bonté

Touffours se paye d'excuses?

Mais pour te croire plus ie cognoy trop tes ruses.

¶ Helas ou prenez-vous ce courroux vehement

Contre vn qui ne veut rien que vous rendre fernie?

L. Mais toy mesme ou prés-tu ce nouveau chagement

S'il est vray que ie t'aime & que tu fois ma vie?

¶ A bon droit les siecles vien

Nous ont peint Amour sans yeux,

Monstrans, comme il se doit croire:

Trop d'ardeur le plus souuent

Nos fantimens deceuant

En rapporte la victoire,

Et fait iuger le blanc estre vne couleur noire.

L. L'ardeur ne m'aueugle en rien,

Ce qui est ie le voy bien,

Le trouue chaude la flame,

Le iour me semble luisant,

Et ne fauls point en disant

Qu'Amour ne loge en ton ame,

Qu's'il te va brullant c'est pour vne autre Dame.

Peusé

M E S L A N G E S.

- ♀. Peussé-je à découuert mon cœur vous faire voir,  
Vostre image sans plus s'y troueroit empreinte.
- L. Mais peussé-je aussi tost guarison recevoir  
Au mal que tu me fais, comme ie sçay ta feinte.
- ♀. Quelle preuue ou quelle foy  
Vous puis-je donner de moy  
Qui ces crean-tes efface!
- L. Rien ne sçauoit m'affeurer.  
Car quelle foy peut iurer  
Vn cœur si plein de fallace,  
En qui iamais l'Amour ny la foy n'eurent place? .I
- ♀. La mort que ie sens venir  
Pour mes angoisses finir,  
Vous monstrera le contraire.
- L. Ah trompeur tu vas pensant  
Que ce propos soit puisant  
Pour adoucir ma colere:  
Ie cognoy ta feintise & ta ruse ordinaire,
- ♀. Puissé-je donc mourir si j'aime autre que vous.
- L. Les fermés amoureux ne font moindre l'offense.
- ♀. Qui peut donc appaiser vostre iniuste courroux?
- L. Le desir esperé d'vne prompte vengeance.
- ♀. Moderez ceste fureur.
- Il n'y a si grand erreur  
Qu'vne forte amour n'oublie.
- L. Mais il n'est amour si fort  
Quand souuent on luy fait tort,  
Qui ne se change en furie.  
Grand amour en grand' haine est souuent conuertie.
- ♀. Les courroux des vrais amans  
Font par leurs embrazemens  
Que l'amour plus fort s'enflame.
- L. Helas! l'esprouue assez.  
Car tant d'outrages passiez,  
Au lieu d'exteindre ma flamme,

La font plus violente & plus vive en mon ame,  
 ¶ Quelle preune, ô mô bien, m'en peut rédre assurez  
 Comment croiray-je hélas! que vostre ire est passée!  
 L. Vous redonnant mon cœur que j'auois retiré,  
 Et n'aimant rien que vous qui m'auiez delassé.

## S T A N S E S.



Hi Dieux faut il partir: st-ce donc l'ordonnée  
 Du Ciel trop rigoureux, maistre de ma puissance,

Que ie doise esprouuer vn si cruel malheur?  
 Comment pourray-je viure esloigné de mon ame?  
 Non non si ie ne meurs en vous laissant ma Dame  
 Jamais fidelle amant ne mourut de douleur.  
 Je mourray, i'en suis seur: & mon ame égaree  
 Par ce cruel de part de son corps separee,  
 Me laissera tout froid, palle, & sans mouuement  
 Et si ie dure apres, ce ne sera pas vie,  
 Plustost amour au lieu de mon ame rauie  
 Animera mon corps de son feu vehement.  
 Abusé que ie suis! mais que pensé-je faire?  
 Je pars pour captiuer vne ville aduersaire?  
 Moy qu'Amour tient au ioug sans relasche arresté,  
 Si ie suis prisonnier doy-je esperer la prendre?  
 Je vay pour assaillir, & ne me puis defendre  
 Seulement d'vn enfant dont ie suis surmonté:  
 Que me sert le renom d'auoir des mon enfance  
 Acquis par mes trauaux le repos de la France,  
 Et l'effort des muins inutile rendu,  
 S'il faut que pour son bien à mon mal ie consente,  
 Et que de vos beaux yeux si souuent ie m'absente?  
 Repos de mon país tu m'es trop chér vendu!  
 J'aimerois beaucoup mieux que le Ciel m'eust fait naistre  
 Sans nom, & sans honneur, pourueu que ie peusse estre  
 Touhouy

Touſiours auprès de vous doucement languoureux,  
 Baſſer vos blonds cheueux, & voſtre beau viſage,  
 Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:  
 L'aurois aſſez d'honneur ſi' eſtois tant heureux,  
 Que le monde eſtonné vante ma renommée,  
 Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumée,  
 Que ſur mon ieune front cét laurier ſoyent plantez,  
 Que i'eſteu vn trophée à iamais perdurable. (ble)  
 „ L'honneur eſt moins que rié quād l'hōme eſt miſera-  
 „ Mon heur & mon hōneur giſt tout en vos beautez.  
 Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,  
 Avec arcs triomphaux conſacroyent leur victoire,  
 Ou la faiſoyent durer par les doctes eſcrits:  
 Et moy vaincu de vous, rien plus ie ne demande,  
 Sinon qu'à voſtre honneur ma deſaiſte s'entende,  
 Et qu'on ſçache comment de vos yeux ie fu pris.  
 O beaux Yeux mes vainqueurs, doux flambeaux de ma  
 Voſtre belle clairté s'en va m'eſtre rauiel (vic,  
 le vous laiſſé, ô beaux Yeux, cōtrain de m'auancer,  
 Mais ie ſuis transporté de ma fureur extrém:  
 le ne vour laiſſe point, le me laiſſe moy meſme.  
 Laiſſant l'ame & le cœur n'eſt-ce pas me laiſſer?  
 Je n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,  
 Pleine de paſſions & d'angoiſſe cruelle,  
 Que ie n'eſpere pas ſupporter longuement:  
 Mais quand mon corps mourra, la ſoy reſtera viuē.  
 Car l'eſprit par la mort de l'Amour ne ſe priue:  
 Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

## A DIEU A LA POLOGNE.



Dieu Pologne, a dieu plaines deſertes,  
 Touſiours de neige ou de glace couuertes,  
 Adieu pays d'vn eternal adieu, (re,  
 Tô air, tes mœurs m'ont ſi fort ſeu deſplai-  
 Qu'il

Qu'il faudra bien que tout me soit contraire  
 Si jamais plus ie retourne en ce lieu,  
 Adieu maisons d'admirable structure,  
 Poisses adieu qui dans vostre closture,  
 Mille animaux peste-melle entassez,  
 Filles, garçons, veaux & bœufs tout assemblez,  
 Vn tel mefnage à l'âge d'or resemble,  
 Tant regreté par les siècles passez.  
 Quoy qu'on me dist de vos mœurs inouïtes,  
 De vos habits, de vos meschantes villes,  
 De vos esprits pleins de legereté,  
 Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,  
 Ny ne pensois que vous peussiez tant boire:  
 L'eusse-ie creu sans y auoir esté.  
 Barbare peuple; arrogant & volage,  
 Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,  
 Qui iour & nuit dans vn poisse enfermé  
 Pout tout plaisir se iouë avec vn verre,  
 Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre,  
 Puis comme vn Mars veut estre renommé.  
 Ce ne sont pas vos grand's lances creusees,  
 Vos peaux de loup, vos armes déguisees  
 Où maint plumage, & maint ailes s'estend,  
 Vos bras charnus ny vos traits redoutables,  
 Lourds Polonnois, qui vous font indomtables:  
 La pauvreté seulement vous defend.  
 Si vostre terre estoit mieux cultiuee,  
 Quel'air fust doux, qu'elle fust abreuee  
 De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,  
 En marchandise, en profondes riuieres,  
 Qu'elle eust des vins, des ports, & des minières  
 Vous ne seriez si long temps indomtez,  
 Les Ottomans dont l'ame est si hardie,  
 Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,  
 Que vos deserts presque tousiours glacez:

MESLANGES.

Et l'Alemand qui les guerres demande,  
 Vous dédaignant, court la terre Flamande,  
 Où ses labours sont mieux recompensez.  
 Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,  
 Le grand HENRY que le Ciel à fait naistre  
 Comme vn belle astre aux humains flamboyant,  
 Pour ce desert i'ay la France laissée,  
 Y consumant ma pauvre ame blessée  
 Sans nul confort sinon qu'en le voyant.  
 Face le Ciel que ce valeureux Prince  
 Soit bien tost Roy de quelque autre province,  
 Riche de gens, de citez, & d'auoir  
 Que quelque iour à l'Empire il paruienne,  
 Et que jamais ici se ne remienne,  
 Bien que mon cœur soit beullant de le voir.

VILLANELLE.

Rozette pour vn peu d'absence  
 Vostre cœur vous avez changé,  
 Et moy sçachant ceste inconstance  
 Le mien autre part i'ay rangé,  
 Iamais plus beauté si legere  
 Sur moy tant de pouuoir n'auray  
 Nous verrons volage Bergere,  
 Qui premier s'en rependra.  
 Tandis qu'en plens ie me consumas  
 Maudissant cest esloignement,  
 Vous qui n'aimez que par coustumes  
 Caressiez vn nouuel amant,  
 Iamais legere girochette  
 Au vent si tost ne se vira.  
 Nous verrons, Bergere Rozette,  
 Qui premier s'en rependra.  
 Où sont tant de promesses saintes

Tant



Tant de pleurs versez en partant?  
 Est-il vray que ces tristes plaintes  
 Sortissent d'un cœur inconstant?  
 Dieux que vous estes mensongeres!  
 Maudit soit qui plus vous croira:  
 Nous verrons volage Bergere,  
 Qui premier s'en repentira.  
**C**eluy qui a gagné ma place  
 Ne vous peut aimer tant que moy  
 Et celle que j'aime vous passe  
 De beauté, d'Amour & de foy.  
 Gardez bien vostre amitié neuve,  
 La mienne plus ne varira,  
 Et puis nous verrons à l'espreuve  
 Qui premier s'en repentira.

*A ma Damoiselle de* CHA-

STEAU-NEUF.

**J**e ne veux désormais m'enquerir davantage  
 Que tu peux auois fait, larron malicieux,  
 De tant de ieunes cœurs qu'as pris en tant de lieux  
 Laisant mesmes au Ciel marque de ton outrage:  
**T**u nous les ravissois pour bastir cest ouvrage,  
 Ce royal CHASTEAU-NEUF, ton palais glorieux  
 Où tu vas reposer, las d'outrager les Dieux,  
 Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.  
 Deuant ce CHASTEAU-NEUF pour embellir le front  
 Tu pens les plus beaux cœurs, cōme les chasseurs font  
 Des grands cerfs & sangliers qu'à force ils peuvent  
 Prendre.  
 Le mien s'y fist peu voir au plus hant lieu planté:  
 Mais pour ce que sans crainte il t'auoit résisté,  
 O cruel, par despit tu l'as reduit en cendre.

CC 2

M E S L A N G E S.

Sur son pourtraict à I. D E C O V R,  
Peintre du Roy.

T V r'abuses, D E C O V R, pensant représenter  
Du C H A S T E A V N E Y F d'Amour la Decesseim-  
mort lle,

Le Ciel peintre sçauant l'a pourtraite si belle,  
Que son diuin tableau ne se peut imiter.  
Comment sans t'esblouir pourras-tu supporter,  
De ses yeux flamboyans la planette iumelle?  
Quelle couleur peindra sa couleur naurelle,  
Et les graces qu'on voit sur son front volleter?  
Quel or égalera l'ord de sa blonde tresse?  
Quels traits imiteront ceste douce rudesse,  
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraitz gracieux?  
L'asse au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire, (re,  
Qui d'vn trait & pour pinceau la sçaura mieux pourtrai  
Non dessus de la toile, ains dans le cœur des Dieux.

Pour vn Miroir.

C E miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie  
Pour le bien d'estre à vous qui luy doit aduenir  
Vous fera s'il vous plaist quelquefois souuenir  
D'vne à qui vostre Amour sert d'esprit & de vie.  
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,  
Ou quelque autre accident qui me puisse aduenir,  
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir,  
Vos celestes vertus m'ont trop bien affermie.  
Voyant en ce miroir vos yeux que j'aime tant,  
Pensez comme du ciel ie m'iray lamentant  
Loing de ces chauds regards & de ce beau visage.  
Mais à tort toutes fois ie me plaindroy des ciex:  
Car bien que de mon destin m'esgare en diuers lieux,  
Tout par tout dans le cœur ie porte vostre image.

Sur la

Sur la Bergerie de R E M Y  
B E L L E A V.

**Q**uand ie ly, tout rai, ce discours qui soupire  
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur,  
(Pardonne moy) B E L L E A V, de t'en dire l'auteur:  
Car vn homme mortel ne se uroit si bien dire.  
Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,  
A de rechef contraint Phœbus d'estre pasteur,  
Qui pour charmer sa peine, & l'œil son enchanteur,  
Doit auoir fait ces vers, testmoins de son martyre.  
O Phœbus, ô grand Dieu des Poëtes inuocé,  
Parmi nos champs François si tu as remarqué  
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut  
contraindre,  
Change cil d'Hippolyte, & le rens enflammé:  
Ou biens'il faut que l'ame & ne sois point aimé,  
Fay qu'en si beaux regrets mô mal ie puisse plaindre.

*Pour mettre deuant vn Petrarque.*

**L**elabeur glorieux d'un esprit admirable  
Triomphe heureusement de la posterité,  
Comme ce Florentin qui a si bien chanté,  
Que les siècles d'apres n'ont trouue son semblable.  
La beauté n'est ainsi: car elle est perissable.  
Mais Laure avec ces vers vntrophee a planté,  
Qui fait que lon reuerse à iamais sa beauté:  
Et qui rend son laurier verdissant & durable,  
Celle qui dans ses yeux teint mon contentement,  
La passant en beauté, luy cede seulement:  
En ce qu'un moindre esprit la veut rédre immortelle:  
Mais l'ay plus d'amitié, il faut mieux escriuant,  
Car sa Laure mourut, & il resta viuant  
Si madame mourrois, ie mourrois avec elle.

M E S L A N G E S.

*Pour vne Faveur semee de diuerses  
branches.*

**L**E ciel qui mieux que moy vous peut favoriser,  
Soit à vostre grandeur pour iamais favorable,  
Couronnant vos vertus d'un renom si durable:  
Que la force du temps ne le puisse briser.  
Desi vos faits guerriers par tout vous sont priser,  
Plantant sur vostre front maint trophée honorable,  
Puis ceste grand' douceur, & ce cœur immuable  
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniser.  
Il restoit que l'Amour vous mist sous son empire,  
Comme il fait tous les Dieux, à fin qu'on vous peult  
Pacifique, immuable, amoureux & guerrier: (dire  
Et qu'une qui vous est sainctement asseruie  
Vous offrist à bon droit en vous offrant sa vie,  
L'olurier, le palmier, le myrthe, & le laurier.

*À ma Damoiselle de Surgeres.*

**C**omme on voit au Printemps le bouton rougissant  
Amoureux du soleil, languir en son absence:  
Puis, en le reuoyant, changer de contenance,  
D'odeurs & de beautez le Ciel resiouissant,  
Tout ainsi mon esprit tristement languissant,  
Durant l'obscur nuit des miseres de France,  
Voyant de vos beautez l'agres-ble presence  
S'egaye & veut encor se monstre florissant.  
Or si la saincte ardeur qui vient de vous l'enflame,  
Le vous nomme à bon droit le soleil de montame,  
M'efforçant de monstrer sa diuine clairé:  
Que si selon mon cœur il y pouuoit satisfaire,  
Le vice deuiendroit de soy mesme aduerfaire,  
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

Comme

**C**omme quand il aduient que l'humaine pensee,  
Compagne d'un desir vainement curieux,  
Entrepren de voler iusques au plus haut des cieuz,  
Pour voir des Deitez la grand' troupe amassée:

**A**lors qu'elle presume estre bien aucée,  
C'est lors qu'elle cognoist son vol audacieux:  
Car tousiours le chemin s'esloigne de ses yeux,  
Et ne voit point de fin à l'œuure encommencee.

**T**out ainsi qui voudra plein de temerité,  
S'essayer de trouuer fin à l'infinité  
Des graces qui vous sont diuinement reliure.

**E**n pensant s'auancer ses labeurs accroistront.  
Car d'un subiect fini cent mille autres naistront,  
Et faudra qu'à la fin tout court, il s'en retire.

Cc 4



L E X Y M E M B R E

Deux autres de ce genre, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, sont  
deux autres de ce genre, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, sont  
deux autres de ce genre, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, sont  
deux autres de ce genre, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, sont



# EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE  
COSSE COMTE DE  
Briffac.



Mort contente toy, ton char est honoré  
D'une riche despouille, & de trop bel-  
les armes  
Tu peux bien t'affouir si tu te pais de  
larmes.

Car: oncq homme ne fut si iustemét pleu-  
Mais ne doit désormais se tenir assureé, (ré.)

Ains redouter, craintif, & fuir les allarmes,  
Voyant deuant ses yeux entre mille gens-d'armes  
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.

Mais las ! que se ay-e moy si Mars eimeu d'enuie,  
A point forcé la Mort à le priuer de vie?  
O Mars, s'il est ainsi, tu t'es bien abusé.

Car s'il a remporté tant d'honneur sur la terre,  
Or' qu'il est immortel il sera plus prisé,  
Et sera reueré comme Dieu de la guerre.

## DE LVY MESME.

BRISSAC estoit sans peur, ieune, vaillant & fort,  
Il est mort toutesfois; Passant net'en estonne.  
Car Mars le Dieu guerrier pour monstrier son effort  
Se prend aux plus vaillans, & aux lasches pardonne.

De



DE DIANE DE COSSI  
Comtesse de Mansfeld.

Q V and le Soleil nous laisse, & que tout radieux  
Il va luire à son tour parmi l'autre hemisphere,  
Tout se couure d'ombrage, & ce qui souloit plaire  
Prend vn visage triste, & se fait ennuyeux.  
Ainsi, chaste DIANE, en quittant ces bas lieux,  
Pour faire luire au ciel ta flamme ardante & claire,  
Quel nuage de pleurs, quel horreur solitaire,  
Quelle ombre & quelle nuit laisses tu sur nos yeux  
Hélas ! ton occident d'autant plus nous ennuye  
Qu'il vient deuant le soir, & que ta belle vie  
Presque dès le matin nous couure sa clairté,  
Mais que dy-je ? ha ! se fult, tant l'ennuy me transporte  
Ta vertu luit tousiours, la Mort n'est assez forte  
Pour faire que son iour nous soit iamais osté.

De Madame la Marefchale DE BRISSAC.

D E palme & de lauriers tout entoursoit planté  
Ce sacré monument: car le corps qu'il enseste  
En viuant triompha des vices de la terre,  
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.  
BRISSAC fut son espoux, ce guerrier indomté,  
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:  
BRISSAC fut son enfant, c'est astre de la guerre,  
Qui trop tost des François retira sa clairté.  
Tant que des faits Gaulois durera la memoire,  
De ces preux cheualiers sera vaine sa gloire,  
Elle donc mere & femme à deux si grands guerriers  
Qui sema de lauriers & de palmes la France,  
Doit auoir son tombeau pour digne recompense  
Au lieu de belles fleurs, tout semé de lauriers.

M E S L A N G E S .

De *Sebastien de Luxembourg*  
Duc de *Martignes*.

**C**eluy que la mort mesme en viuant redoutoit  
Lors qu'il ouuroit les flancs de la mutine armee,  
Et qui chaud d'un beau sang & de gloire antmee,  
Sans crainte de la Mort au danger se iettoit.

Ceste fatale Sœur qui tousiours l'aguettoit  
D'enuieuse fureur & d'ire enuenimee,  
Se messant, dans l'estain d'une balle enflammee,  
Perça son front vainqueur où la gloire habitoit.

Qui se resouiffant d'un si piteux ouurage:  
Voy (ce dict-elle alors) que te sert ton courage,  
Et comme les plus forts sont subiects à ma loy.

Tu t'abusés (dit-il) ô Mort pleine d'enuie:  
Car ie laisse vn renom qui n'ha point peur de toy,  
Et vais reuiure au ciel en immortelle vie.

De *Sieur de SILLAC*.

**C**'est en vain desormais que la mere Nature  
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,  
Puis qu'ils sont par la Mort si promptement défaits,  
Et que le plus parfait est celuy qui moins dure.

Peintres mal-aiuisez, qui par vostre peinture  
Faites la Mort sans yeux, reformez vos pourtraits:  
Tousiours au plus beau but elle adresse ses traits:  
Et n'en tire iamais vn seul à l'aduantage.

Elle a choisi *SILLAC* entre mille Soldars,  
*SILLAC* choisi d'Amour, d'Apollon & de Mars.  
Et d'un coup, de trois Dieux l'attente elle a rauie.

Mais las ! elle est sans yeux . car s'elle eust veu les pleurs  
Qu'ont respandu sur luy les beaux yeux de ses sœurs,  
Elle eust esté contrainte à luy rendre la vie.

De

De Claude de Bastarnay  
frere d'Anton.

Vite posterité qui liras la vaillance  
 Detant de grands guerriers à iamais glorieux,  
 Qui par le fer vainqueur se sont ouverts les cieux,  
 Achétant de leur sang le repos de la France:  
 Honore incessamment l'heureuse souuenance  
 Du vaillant Bastarnay digne race des Dieux,  
 Qui dès le doux printemps de ses ans gracieux  
 S'offrit pour son pais d'vne belle assurance.  
 Pour le recompenser de sa fidelité,  
 Les Dieux benigns luy ont le corps mortel osté.  
 Luy donnant dans le Ciel vne gloire immortelle  
 Car il luit maintenant en astre transformé,  
 Et sera bien-heureux à bon droit estimé,  
 Qui naistra deormais sous planette si belle

*A la France.*

D V sommeil qui te clost les yeux & la pensee,  
 Sus reuëille toy, France, en ceste extremité:  
 Voy le Ciel contre toy par toy-mesme irrité,  
 Et regarde en pitie comme tu es blessé,  
 C'est assez contre toy ta vengeance exercée,  
 C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté:  
 Et quand ton cœur selon n'en seroit contenté,  
 Pourtant de t'affoler tu dois estre lassé.  
 Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,  
 Or tu es sa risée, & soumise au dangier,  
 Tandis que tu deuiens à toy-mesme cruelle.  
 Qu'il sorte pour dompter ton cœur enuenimé,  
 Et face comme on voit vn grand loup affamé,  
 Qui de tout vn troupeau separe la querelle.

De

M E S L A N G E S .

De GILLES BOVRDIN, Procureur  
general du Roy.

B Ourdin eut vn esprit veillant incessamment,  
Et vn corps endormi chargé d'âge & de graisse  
L'esprit prompt se plaignoit du corps tousiours dormât:  
Le corps lourd, de l'esprit qui n'auoit point de cesse.  
Le Ciel pour appaiser ces estranges discords,  
A fait venir la mort ce pendant qu'il sommeille,  
Qui d'un somme éternel a fait dormir son corps,  
A fin que son esprit plus à son aise veille.

De BREVET, Eunuque & Chantre  
excellent.

A M. Nicolas Secretaire du Roy.

D Ans ce tombeau tout parfumé de roses,  
D'vn Amphion les cendres sont encloses,  
Qui tour diuin les rochers esmouuoit,  
Qui de sa voix leur inspiroit des ames,  
Qui comme Orpheé estoit haï des femmes,  
Et mieux que luy les trauaux deceuoit,  
Peut estre (Amy) ta voix melodieuse  
Dans ce tombeau soupire yne chanson  
Pour N I C O L A S : mais la terre enuieuse,  
De tes fredons nous dérobe le son.

De la Barbiche de Madame de

VILLEROY.

C Este Chiene au vif contrefaite  
Estoit de beauté si parfaite  
Qu'on ne voit onq rien de si beau.

Le



Le poil blanc donc elle fut riche  
 L'honnora du nom de Barbiche,  
 Nom qui n'est point clos du tombeau,  
 Car vne icauaiee Deesse,  
 Qui fut icy bas sa maistresse,  
 Luy fait part de sa deité,  
 Et par mille vers memorables,  
 Et mille portraicts honorables  
 La sacré à l'immortalité.  
 Apres qu'elle eut passé sa vie  
 De mille delices suiuite,  
 Bien aimant, bien aimée aussi,  
 Baisant le beau sein de sa dame  
 Doucement elle rendit l'ame,  
 Qui ne voudroit mourir ainsi.  
 Or si le ciel qui tout embrasse,  
 Comme iadis, aux chiens fait place,  
 Il ne faut douter nullement  
 Que ceste Barbiche si belle  
 Bien tost d'une clarté nouvelle  
 Ne flambe au haut du firmament.

**DE JEAN DES JARDINS** Me-  
*decin du Roy, qui mourut*  
*subitement.*

**A** Pres auoir saupé par mon art secourable  
 Tant de corps languissans que la mort menassoit,  
 Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,  
 Gaignant comme Esculape vn nō tousiours durable:  
 Ceste fatale Sœur cruelle, inexorable,  
 Voyant que mon pouuoir le sien amoindrissoit,  
 Vn iour que le courroux contre moy la poussoit,  
 Finist avec mes iours mon labean profitable.

passant

M E S L A N G E S .

Passant, moy qui pouuois les autres secourir,  
 Ne dy point qu'au besoing ie ne me peu guarir  
 Car la Mort, qui douuoit l'effort de ma science,  
 Ainsi que ie prenois sobrement mon repas,  
 Me print en trahison, sain & sans desiance,  
 Ne me donnant loisir de penser au trespas.

*De Damoyse* JEANNE de LOYNES,  
 pour M. SORBAU son mary.

**H**las Ciel inhumain, & toy dur Monument,  
 Vous auez entre vous partagé ma richesse!  
 L'vn a rauï l'esprit de ma chere Maïtresse,  
 L'autre en ferré son corps qui luy sert d'ornement.  
 Desolé que ie suis t pour tout allegement  
 Mes yeux noïcis de pleurs en ces deux parts ie dresse,  
 Or' ie les leue au ciel, & or' ie les abaisse,  
 Vers ce lieu qui recient mon seul contentement.  
 Las ! si mes iustes cris se peuent faire entendre,  
 Puis que mon cher thresor vous ne voulez me rendre.  
 Ciel & tombeau de grace octroyez moy le bien,  
 Ciel rauï mon esprit comme cil de ma Dame,  
 Assemble-les ensemble : & toy cruelle lame,  
 Sers de tombe à mon corps comme tu fais au sien.

*De* MADAME MARGVERITE  
 duchesse de Saïoye.

**T**Vous veux perdre, ô Dieu plein de vengeance,  
 Tu noas veux perdre, & ton cœur dépité,  
 Comme vn torrent respand sa cruauté  
 Noyant du tout nostre foible esperance.  
 Il ne restoit rien d'entier de la France,  
 De pur, de saint, d'vne antique bonté,

Que



Que MARGVERITE humaine deité,  
 Et sa rigueur couure ceste influence.  
 Que ferons-nous, ô chetifs de formaist  
 L'appuy des bons, le recours & la paix  
 Renolle au ciel sa premiere origine.  
 Ton cœur (ô Dieu) deuoit estre assouui  
 Du sang Gaulois. du Roy si tost traui,  
 Sans arracher ceste plante diuine.

D E L O Y S D V G A Z M A I S T R E D E  
 C A M P de la garde du Roy

L E Gaz qui sous Brissac nourriture auoit prise,  
 Et qui seul imita ses desseins genereux,  
 Eut le cœur grand & beau, l'esprit anantureux,  
 Pour luy du plus haut ciel basse estoit l'entreprise.  
 En ce temps traistre & feint il vescut sans feinteise,  
 N'estima les plus grands, mais les plus valeureux  
 D'argent il s'ionchese & ne fut desireux  
 Pour tout bien que de gloire ouuertement acquise.  
 Il aidâ ses amis, ses ennemis chassa,  
 Et tous les compagnons en faueurs surpassa,  
 Fut fidelle à son maistre, & gaigna son courage.  
 En fin la nuit, au liç, foible & mal disposé  
 Se voit macurry de ceux qui n'eussent pas osé  
 En plein iour seulement regarder son visage.

D E R E M Y B E L L E A V.

O Qu'vn grand reliquaire est clos en peu d'espace  
 Viateur prens y garde, en ce lieu si serré  
 Avec vn feu! BELLEAV tu peux voir enterré  
 Phebus, Amon, Mercure, & la plus chere Grace.  
 Fauois cr-u infu'icy que la celeste race  
 S'exemptoit du passage aux mortels preparé,

M E S L A N G E S.

Mais ie vøy par fa fin le contraire aueré,  
Voyant mourir en luy tout le chœur de Parnassé,  
Iamais plus rare esprit d'vn corps ne fut vestu,  
Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,  
Dont mainte grand lumiere en terre estoit rendus,  
Maintenant d'vn cercueil tous ces biens sont enclos,  
Non, ie faux de Tombeau n'enferre que les os,  
Et par tout l'Vniuers sa gloire est espadue.

De Claude de L'Aubespine Secretaire  
des Commandemens.

Tout ce que la Nature & le Ciel fauorable  
Pouoyent pour rendre vn homme heureux par  
faitement,

L'AVESPINE l'auoit, L'AVESPINE  
ornement

De ce siecle maudit, ingrat & miserable.  
Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,  
Riche en biens, aux honneurs aduancé iustement,  
Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,  
Tres-fidelle à son Prince, & aux bons secourable.  
Le Ciel qui l'auoit fait, craignant del'offenser,  
Ici bas longuement ne l'a voulu laisser  
Dans vn pais de sang de meurtres & de guerre;  
Mais amoureux de luy, comme vn pere trefdoux,  
En l'aueil de sa vie il l'a cueilli de terre,  
Et en a fait vn Dieu qui aura soing de nous.

De luy mesme.

Si les Dieux par pitié se fussent peu flechir,  
S'ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:  
Mais ils ne pouoyent pas de l'esprit s'enrichir  
Sans que la pauvre terre en demeurast priuee.

De



*De luy mesme.*

**L'**AVBESPINE mourant aux beaux iours de son  
âge,

Et le bandeau fatal courant ses yeux esteints,  
La France en soupiroit, l'air resonnoit de plaints,  
Et la mort despiroit son malheureux ouvrage.

Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,  
L'esprit sain departant de ses membres mal sains,  
Ioyeux il leue au Ciel & la veüë & les mains,  
Et fit ouir ces mots avec vn doux langage:

Seigneur tu me prens ieune, & ie meurs nonobstant  
Sans regretter le monde heureusement contant,  
Veules longues erreurs & l'abus qu'il enferre:  
Louange à ta bonté qui prend de moy soucy,  
Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,  
Rendit son ame au Ciel & son corps à la terre.

**P**ourquoy contre mon gré ce corps est-il si fort  
Que ma iuste douleur ne le puisse defaire?

Qui retient tant mon ame en ce lieu de misere  
Sans renouler au ciel où gist tout son confort?

Las tout ainsi qu'amour avec vn seul effort  
Trauer sans nos deux cœurs & n'en fit qu'un vlcere,  
Pourquoy le ciel ialoux, enuieux & contraire  
N'a-t'il fini nos iours par vne seule mort?

La femme d'Amphion iustement affligee  
Par son ducil excessif en rocher fut changee  
Qui ses enfans meurtris semble encore pleurer.

Que ie serois heureuse ayant telle aduerture!  
Car ie pourrois seruir d'admirable sepulture

**A**celuy dont la mort ne me peut separer.

## Du Latin de M. de Pimpoint.

**O** Le plus doux fouci iadis de ma pensee,  
 Maintenant le regret dont elle est si pressée,  
 Qui sans moy, trop cruel, es parti de ce lieu,  
 Damon, te te salue, & si te dis adieu:  
 Je t'espan de mes yeux ces offrandes funebres,  
 Mes yeux ores couverts d'eternelles tenebres:  
 Je t'offre ces cheveux sur ta tombe semez,  
 Presens de toy mon cœur, autrefois tant aimez.  
 Voy cōme vn double amour vn double autel te dresse,  
 Voy de quel d'esperoir l'entreden ma maistresse,  
 Et que la cendre helas! qui reste ici de toy  
 Sente en beuyant mes pleurs, mon office & ma foy.  
 Nostre amour plein de feu passé aux nuicts eternelles,  
 Il traaverse le Styx en ramant de ses ailes,  
 Par tout il t'accompagne & te veut ramener,  
 Mais en vain: Car jamais tu n'en peux retourner.  
 Au moins donne toy garde, ô seul bien de ma vie,  
 Que des eaux de letres ne prenes quelque enuie:  
 Rien de nos desirs la memoire à jamais,  
 Ainsi que saintement du cœur je te promis,  
 Que la course des ans, la mort, l'onde & la flame  
 N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.

## De l'annee M. D. LXX.

**I**E te doy bien hair malencontreuse Annee,  
 Qui m'as durant ton cours tant de maux fait auoir,  
 Et tant d'ennemis diuers sur mon chef fait pluuoir  
 Que j'en laisse ma vie au dueil abandonnee.  
 Le iour que commença ta course infortunee  
 Je fu remis captif sous l'amoureux pouuoir,  
 Oū j'en mille douleurs pour cacher mon vouloir,  
 Et receler ma pluye au cœur enracinee.

l'auois

l'auois vn seul ami, sage, heureux & parfait,  
 La mort en son printemps sans pitié l'a deffait,  
 Comblent mes yeux de pleurs & mon ame de rage,  
 Depuis ie fu six mois dans vn list languissant,  
 Et or' pour m'acheuer, quand tu vas finissant,  
 le trouue que ma Dame a changé de courage.

**S**I l'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cognoissance,  
 Si ma vie est vn but, immobile aux malheurs,  
 Si mon feu se nourrist dans les flots de mes pleurs,  
 Si la fin d'vn travail d'vn autre est la naissance,  
 Si rien qu'en des tombeaux nuit & iour ie ne pense,  
 Si ie n'aime que l'ombre & les noires couleurs,  
 Si le iour me desplaist, si mes fieres douleurs  
 Au repos de la nuit croissent leur violence:  
 Si sans sçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,  
 Si du monde inconstant lon ne peut s'asseurer,  
 Si c'est vn Ocean de misere & de peines,  
 Si ie n'espere ailleurs ny salut, ny secours  
 O mort, n'arreste plus, romps le fil de mes iours  
 Et meurtris quant & moy tant de morts inhumaines.

COMPLAINTÉ FAICTE  
DVRANT MA MALADIE,  
& autres œeuures Chre-  
stiennes.



A chair comme eau s'est escoulee,  
Et ma peau deffaitte est colee  
Sur mes os pourris par dedans:  
Tout mon bien est mort en vne heure,  
Et rien de moy ne me demeure  
Que la leure apres de mes dents.

Mes yeux ont tari leurs fontaines,  
Mes nuits d'amertumes sont pleines,  
Mes iours sont horribles d'effroy:  
Le sommeil iamais ne me touche  
Et la puanteur de ma bouche  
Fait que i'ay mesme horreur de moy.

Ayez pitie de l'ame atteinte,  
Au moins vous qui m'aimez sans feinte,  
Et me pleurez amerement:  
La main du Seigneur courroucee  
S'est en fureur sur moy pousee,  
Et me presse ainsi rudement.

Je soupire auant que ie mange,  
Et mon gemissement estrange  
Bruit comme vn torrent retent:  
Las i'ay bien raison de me plaindre  
Le malheur qui me faisoit craindre  
Comme en sursaut m'est aduenu.

○ que ma peine est excessiue  
Est-il possible que ie viue

Si foible

Si foible en si forte langueur?  
 Seigneur punisseur des offenses  
 On peut voir ici tes vengences,  
 Et les forces de ta figure.  
**Hé** quoy, d'un courage aduersaire  
 M'as-tu formé pour me deffaire,  
 M'ayant fait souffrir longuement?  
 M'as-tu tiré de la matrice  
 Pour me reseruer vn supplice  
 Qui serue à tous d'estonnement?  
**Le** Soleil corps de la lumiere  
 Six fois à fourni sa carriere,  
 Depuis que ta cruelle main  
 Dessus moy s'est appesantie,  
 Et que ta fureur t'ay sentie,  
 Fureur d'un Dieu trop inhumain.  
**P**ardonne moy si ie blaspheme  
 Quand ie sens ta rigueur extreme  
 Ie ne scaurois doux te nommer.  
 Pais ma bouche infette d'ordure  
 Qu'à peine helas ! presque i'endure,  
 Ne scauroit plus que b'asphemer.  
**P**urge-la s'il te plaist, ô Sire,  
 A fin qu'elle apprenne à bien dire,  
 Pour tes louanges reciter:  
 Car si ta main ne la nettoye,  
 Certes, Seigneur, ie ne scauroye  
 Que maudire & me despiter.  
**A**lors que ton courroux me presse,  
 Tant de cris vers le ciel ie dresse  
 Qu'on voit l'air d'horreur se troubler:  
 Ie maudi la celeste grace,  
 Et voudrois que ceste grand' masse  
 Se renuerstast pour m'accabler.  
**P**ourquoy permet ta rigueur forte



Que lage ainsi me transporte!  
 Car si tu es pere de tous  
 Je suis ton fils, & toy mon pere:  
 A ton fils donc en ta colere  
 Vse d'vn chastiment plus doux.  
**Si** ma parole est trop cuisante,  
 Aussi ton ire est trop pesante:  
 Haste toy donc pour mon confort,  
 Ou souffre mes cris picoyables,  
 Ains que l'aïlle aux lieux effroyables  
 D'horreurs, de silence, & de mort.  
**Le** ver auorton de la terre  
 Se rebecque alors qu'on le ferre,  
 Poussé d'vn naturel deuoir:  
 Et moy portraict de ton image,  
 Quand ton pié me foule & m'outrage  
 N'oserois-je vn peu m'émouuoir?  
**Entens** moy donc quand ie te prie,  
 Respons alors que ie m'escric,  
 Monstre moy quels sont mes pechez:  
 Et si l'erreur de ma ieunesse  
 Merite la grande rudesse  
 Des traits contre moy decochez.  
**Si** ta vengeance ! est trop petite,  
 Puni moy selon mon merite,  
 Seigneur, ne me pardonne rien:  
 Hausse ta main rouge de foudre,  
 Et reduy tous mes os en poudre.  
 Je n'attens point plus grand bien.  
**Ou** si dans ta poitrine sainte  
 La pitie n'est dutout esteinte,  
 Sauue l'ouurage de tes mains:  
 Ta force m'est assez cogneuë,  
 Et ma passion continuë  
 Serz de crainte à tous les humains.



Ta bonté lûira dauant age,  
 Gardant le pecheur qui t'outrage,  
 Et le retirant du trespas,  
 Qu'à guarir le petit vice  
 D'vn que ton secours fût autre  
 Iamais n'abandonne d'vn pas.

*Aux Ombres de C. de L' A V B E S P I N E Secre-  
 taire des Commandemens.*

**P**Enfant à roy j'ay fini cest ouurage,  
 Cher L' A V B E S P I N E, heureux ange des cieux:  
 Et ce penser tiroit de mes deux yeux  
 Des pleurs amers roulans sur mon visage.  
 Tandis la fièvre enuenimoit sa rage  
 Au suc mortel de mon ducil ennuyeux,  
 Pour tourmenter d'vn bras plus furieux  
 Mes sens troublez & faillis de courage,  
 Depuis six mois que tu partis d'ici,  
 Hôte d'vn liêt le languy sans merci,  
 Criant sans cesse à Dieu qu'il me deliure;  
 Non qu'il octroye à mon corps guarison,  
 Mais que l'esprit franc de ceste prison,  
 Oiseau leger au ciel te puisse suivre.

P A R A P H R A S E.

*Sur le Libera me Domine, de morte aterna.*

**D**Eliure moy, Seigneur de la mort éternelle  
 Et regarde en pitié mon ame criminelle,  
 Languissante estônee, & tremblée d'effroy:  
 Cache-la sous ton aile au iour espouuâtable,  
 Quand la terre & les cieux s'enfuironr deuant toy  
 En te voyant, si grand, si saint, si redoutable.

P R I E R E S.

Au iour que tu viendras en ta maieſté ſaincte  
 Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,  
 Le reduiſſant en rien par tes feux allumez,  
 O iour, iour plein d'horreur, plein d'ire & de miſeres,  
 De cris, d'ennuis, de plaintes, de ſoupirs enflamez,  
 De grincemens de dents & de larmes ameres!

Las i'en treble en moymeſme, & la crainte aſſemblee  
 Qui ſe campe en mon cœur, rend mon ame troublee,  
 Ma force éuanouye, & mon ſang tout gelé:  
 Le poil deſſus mon chef horriblement ſe dreſſe,  
 Et mon eſprit de crainte eſt ſi fort deſolé  
 Que ie n'oſe crier au fort de ma triſteſſe.

Les Anges fremiront au regard de ta face:  
 Helas où pourront donc les meſchans trouuer place?  
 Où ſe pourront cacher ceux qui ſont reprouuez?  
 Où faudra-t'il, Seigneur, que lors ie me retire,  
 Si les iuſtes ſeront à grand' peine ſauuez,  
 Miſerable pecheur, pour appaiſer ton ire?

Que diray-ie ô chetif? que me faudra-t'il faire?  
 Ie ne trouueray rien qui ne me ſoit contraire,  
 Ie verray mon peché s'eſleuer contre moy:  
 Mon iuge eſt iuſte & ſainct, ie ſuis plein d'iniuſtice,  
 Helas ie ſuis rebelle! & verray mon Roy,  
 Mon Roy clair & luſſant, & moy noirci de vice.

Vne bruyante voix tout par tout eſpandue,  
 Et du plus haut des cieux en la terre entendue:  
 O vous Morts qui giſez nourriture des vers,  
 Laiſſez les monuments reprenex la lumiere,  
 Noſtre grand Dieu ſe ſied pour iuger l'Vniuers,  
 Accourez & oyez la ſentence derniere

O ſeigneur, dont la main toutes choſes'enſerre,  
 Pere eternal de tout, qui m'as formé de terre:  
 Qui rens par ton pur ſang nos pechez nettoyez  
 Et qui ſeras leuer mon corps de pourriture,  
 Entens mes triſtes cris iuſqu'au ciel enuoyez,

Et



Et prens pitié de moy qui suis ta creature.  
 Exauce exauce, ó Dieu, ma priere enflamee,  
 Destourne loin de moy ta colere al'umee.  
 Fay porter mon esprit par vn doux iugement,  
 Dans le sein d'Abraham avec tous fidelles,  
 A fin que ton saint nom ie chante incessamment,  
 Iouissans bien-heureux des clairtez eternelles.

## C H A N T C H R E S T I E N.



As ! que feray-je ? oseray-je hausser  
 Les yeux au ciel pour mon cri t'adresser  
 Durant la peur qui mon ame enuironnel  
 Je suis confus, tout le sens me defaut,  
 Mon œil se trouble, & mon cœur qui tressaut  
 Me fait trembler tant mon forfait m'estonne.

Ie veux fuir ie veux fuir deuant  
 L'ardent courroux de ce grand Dieu viuant,  
 Quitient en main l'orage & la tempeste:  
 Car mon peché qui le rend courroucé,  
 Merite bien que son foudre eslané  
 En mille esclats me partisse la teste.

Cachons-nous donc : mais où pourray-je aller,  
 Au ciel, en l'onde, en la terre, ou en l'air,  
 O Seigneur Dieu, pour eüiter ta face?  
 Si ie me cache en l'obscur de la Nuit,  
 Ton œil diuin par les ombres reluit,  
 Et tout soudain remarquera ma trace.

D'aller au Ciel, tu es là presidant:  
 Il vaut donc mieux fuir en descendant  
 Et me mussier au plus creux de la terre:  
 Mais ce seroit redoubler mon tourment.  
 Car aux Enfers tu as commandement,  
 Et iusques là tu me feras la guerre.

Soit que ie veille, ou que ie fois couché,

P R I E R E S .

Rien que ie face, hélas ne t'este  
 Tu me decouuré & cognois ma pensee,  
 Veux ie fuir ? tu me viens attraper,  
 Et pour courir ie ne puis eschapper,  
 Deuant ta main iustement couronnée.

Ne pouuant d'ouïr ta fureur ouïter,  
 Ose, ô mon Dieu, i'ose me presenter,  
 Palle & tremblant en ta maiesté saincte,  
 La veue en bas mille pleurs degoutant,  
 L'ame débile, & le cœur tout battant,  
 Dans ma poitrine horriblement attainte.

Darde sur moy la fureur de ton bras,  
 Saccage moy fay ce que tu voudras,  
 Lance du Ciel ta flamme estincellante,  
 Te sçay, Seigneur, que ie l'ay merité,  
 Et plus encor' pour mon iniquité,  
 Qui sans repos deuant moy se presente.

Tu peux, hélas ! tu peux me foudroyer,  
 Mais que te sert de ta main desployer  
 Encontre moy qui ne suis rien que poudre ?  
 Tu es tout grand, tout iuste & tout puissant,  
 Je ne suis rien : & en me punissant  
 Tu pers, Seigneur, & ta peine & ton foudre.

Me chastiant tu te rens poursuïuant  
 Contre vn festu qui est poussé du vent:  
 Tu veux montrer ta force à vn ombrage,  
 A vn corps mort, à vn bois desséché,  
 A vn bouton qui languist tout panché,  
 Et au bouillon ensé sur le riuage.

Ayes pitié ayes pitié de moy,  
 Tu es mon tout, mon Seigneur, & mon Roy,  
 Seul ie t'inuoque en ma plainte ordinaire:  
 Souuienne toy que tu m'as façonné,  
 D'os & de nerfs tu m'as entouronné:  
 Donc, ô mon Dieu, ne me vueilles defaire.



Si ie ne suis qu'un boubier amassé,  
 Tes mains pourant tes mains mont compassé,  
 Tu m'as couuert de charnure & de vaines:  
 Quand tu voudras tu me feras de cheoir  
 Comme la fleur qui fleurit sur le soir,  
 Et decouler comme l'eau des fontaines

Desia, Seigneur, desia i'ay bien senti  
 Sur moy chetif ton bras appesanti  
 Ie n'en puis plus, tant ta rigueur me presse:  
 Vn voile obscur me va bandant les yeux,  
 Mille remords me rendent furieux,  
 Et ma vigueur d'heure en heure s'abaisse.

Soit que le jour se montre en reluisant,  
 Soit que la nuit toute chose appaisant  
 Couure la terre, & guide le silence,  
 Las ie ne puis ie ne puis reposer!  
 Et ma douleur qui ne veut s'appaïser,  
 Redouble en force & croist sa violence.

Ton trait vengeur contre moy décoché  
 De son venin m'a cuit & desseiché:  
 Il boit mon sang, il brusle mes entreilles:  
 Ie suis pressé par ton dur iugement  
 D'une frayeur & d'un estonnement,  
 Et sens au cœur mille rouges tenailles.

Si quel que fois ie souhaite la nuit,  
 Pensant chasser le souci qui me suit,  
 Et la fureur de mes peines terribles,  
 Las ie n'ay clos les yeux pour sommeïller,  
 Que tout tremblant il me faut reueïller,  
 Espouuanté de visions horribles.

Mes tristes iours coulent le gerement:  
 Ie n'attens rien qu'un obscur monument:  
 Ie ne voy rien qui ne soit effroyable,  
 Tout me desplaist, & suis si plein d'esmoy,  
 Que mesme helas ! ie me fasche de moy.

Me

P R I E R E S.

Me cognoissant si pauvre & miserable.  
 O Seigneur Dieu qui vois ma passion,  
 Ne me délaisse en ceste affliction:  
 Chasse ton ire adouci ton courage,  
 Veuille en douceur ta colere changer,  
 Tens moy la main, sauue moy du danger,  
 Qui m'est prochain par ce cruel orage.

S O N N E T S S P I R I T V E L S.

I.

**D**epuis le triste point de ma fraisse naissance,  
 Et que dans le berceau pleurant ie fu posé,  
 Quel iour marqué de blanc ma tant fauorisé,  
 Que del'ombre d'un bien i'aye eu la iouissance,  
 A peine estoient seichez les pleurs de mon enfance  
 Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis exposé,  
 D'Amour, de la Fortune, & des grands maistrisé,  
 Qui m'ont payé de vent pour toute recompense.  
 En suis fable du monde, & mes vers dispersez  
 Sont les signes piteux des maux que i'aye passiez,  
 Quand tant de fierstyrans rauageoyent mon courage.  
 Toy qui mostes le ioug & me fais respirer,  
 O Seigneur, pour iamais veuilles moy retirer  
 De la terre d'Egypte & d'un si dur seruage.

I I.

**S**i la course ennuelle en serpent retournee,  
 Deuance vn trait volant par le Ciel emporté  
 si la plus longue vie est moins qu'une iournee,  
 Vne heure, vne minute enuers l'eternité:  
 Que songes-tu, mon Ame, en la terre enchaissée,  
 Quel appast tient ici ton desir arresté!  
 Faveurs, thresors, grandeurs ne font que vanité,  
 Trompant des fols mortels la race infortunée.

Puis



Puis que l'heur souverain ailleurs se doit chercher,  
 Il faut de ces gluaux ton plumage arracher,  
 Et voler dans le Ciel d'une legere traicte:  
 Là trouue le bien affranchi de souci,  
 La foy, l'Amour sans feinte, & la beauté parfaite.  
 Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant ici.

## I I I.

**P** Vis que le miel d'Amour si comblé d'amertume  
 N'attire plus mon cœur comme il fit autrefois:  
 Puis que du monde faux ie mesprise les loix,  
 Mōstrōs qu'un feu plus sainct maintenant nous allume.  
 Seigneur d'un de tes cloux ie veux faire ma plume.  
 Mon auec de ton sang, mon papier de ta croix,  
 Mon suiet de ta gloire, & les chants de ma voix  
 De ta mort qui la mort eternelle consume.  
 Le feu de ton amour dans mon ame esancé,  
 Soit la sainte fureur dont ie seray poussé,  
 Et non d'un Apollon l'ombrageuse folie.  
 C'est amour par la foy mon esprit ranira,  
 Et s'il te plaist, Seigneur, au ciel l'esleuera  
 Tout vis comme saint Paul ou le Prophete Elie,

## I I I I.

**L** e jour chasse le jour comme un flot l'autre chasse.  
 Le temps leger s'enuolle & nous va deceuant,  
 Miserable mortels; qui tramons en viuant  
 Dessus dessus desseins, fallace sur fallace.  
 Le cours de ce grand Ciel qui les autres embrasse,  
 Fait que l'age & le temps passent comme le vent:  
 Et sans voir que la mort de pres nous va suuant,  
 En mille & mille erreurs nostre esprit s'entrelasse.  
 L'un esclau des grands meurt sans auoir vescu,  
 L'autre de conuoitise ou d'Amour est vain cu:

L'VR

PRIERES.

L'un est ambicieux, l'autre est chaud de la guerre.  
Ainsi diuersement les desirs sont poussez,  
Mais que sert tant de peines, ô Mortels insensez?  
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

**C**hargé de maladie, & plus de mon offense,  
O seigneur, tu me vois dans vn liçt perissant,  
Ma vigueur diuinuz, & ma douleur croissant  
Fait chacun s'estonner de ma grand' patience.  
Continue, ô mon Dieu, donne moy la puissance  
De supporter ce mal qui le corps va forçant:  
Et fay que mon esprit soit toujours benissant,  
Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemence.  
Donne de l'eau, Seigneur à mes yeux espuizez,  
Pour rendre avec mes pleurs mes pechez arrofez,  
Et le lait en ton sang' auant que ie trespasse.  
Ie ne demande point de viure plus long temps,  
Du monde & de ses ieux mes desirs sont contens:  
Assez i'auray veſcu si ie meurs en ta grace.

V I.

**S**ur des abyſmes creux les fondemens poser  
De la Terre pesante, immobile & feconde,  
Semer d'Astres le Ciel, d'un mot creer le monde,  
La mer, les venis, la foudre à son gré maistriser.  
De contrarietez tant d'accords composer,  
La matiere difforme orner de forme ronde,  
Et par ta preuoyance en merueilles profonde,  
Voir tout, conduire tout & de tout, disposer,  
Seigneur c'est peu de chose à ta maiesté haute;  
Mais que toy Createur, il t'ait pleu pour la faute  
De ceux qui t'offenſoyent en croix estre pendu,  
Iusqu'à si haut secret mon vol ne peut s'estendre,

Les Anges ny le Ciel ne le ſçauroyent comprendre,  
Apprens-le nous Seigneur, qui l'as ſeul entendu.

## V I I .

**T**ourne vn peu deuers moy ton regard pitoyable,  
Soleil pere de vie, en qui ſeul ie m'attens,  
Sers de guide à mes ſens égarz & flottans  
Par les bancs perilleux du monde miserable,  
purge & guaris mon ame, helas preſque incurable!  
Priue mon cœur troubé de deſirs inconſtans,  
Et d'eſpoirs enchanteurs qui m'ont faiçt ſi long temps  
Bâtre l'air, peindre en l'onde & fonder ſur le ſable.  
Ie cognois bien ma faute, & la vay maudiſſant:  
Mais pour m'en garantir ie me trouue impuiſſant  
Le monde en ſes erreurs trop encore m'enferme.  
Si l'eſprit quelquefois veut s'eſleuer aux cieus,  
Touſiours derriere moy ie retourne les yeux,  
Comme la femme à Lot ayant quitté ſa tetre.

## V I I I .

**H**las ſi tu prens garde aux erreurs que i'ay faiçtes,  
He l'aduoué ô Seigneur, mon martyre eſt bien doux:  
Mais ſil ſang de C H R I S T à ſatisfaict pour nous,  
Tu décoches ſur moy trop d'ardentes ſagettes.  
Que me demandes-tu? mes ceuvres imparfaites  
Au lieu de t'adoucir aigriront ton courroux:  
Sois moy donc pitoyable. ô Dieu pere de tous,  
Car où pourray-je aller ſi plus tu me reiettes?  
D'eſprit triſte & conſus, de miſere accablé,  
En horreur à moy meſmes, angoiſſeux & troublé  
Ie me iette à tes piés, ſois moy doux & propice.  
Ne tourne point les yeux ſur mes actes peruers,  
Ou ſi tu les veux voir, voy-les teints & couuers  
Du beau ſang de ton Fils, ma grace & ma iuſtice.

Quand

**Q** Vand quelquefois ie pense, au vol de ceste vie,  
 Et que nos plus beaux iours plus vifternets'en vont  
 Comme neige au soleil mes esprits se defont,  
 Et de mon cœur troublé toute ioye est rauie.  
**O** desirs qui teniez ma ieunesse asseruie,  
 Semant deuant le temps des rides sur mon front,  
 Ma nef par vos fureurs ne sera mise à fond,  
 le voy la riue proche ou le ciel me conuie.  
**L**as pourquoy cy deuant ne me suis-ie aduisé  
 Que le bien de ce monde & l'honneur plus prisé  
 N'est qu'un songe, un fantosme, vne ombre, un vain  
 nuage?  
**T**elle erreur si long temps ne m'eust pas arresté,  
 Comme vn second Narcis amoureux de l'ombrage  
 Au lieu du bien parfait & de la verité.

## X.

**D**E foy, d'espoir, d'amour, & de douleur comblee,  
 Celle que les pecheurs doyent tous imiter,  
**O** Seigneur, vint ce iour à tes piés se ietter,  
 Peu craignant le mespris de toute vne assemblee:  
**S**es yeux sources de feu, d'où l'amour à l'emblee  
 Souloit dedans les cœurs tant de flammes ietter,  
 Changez en source d'eau ne font que degoutter  
 L'amertume & l'ennuy de son ame troublee.  
**D**e ses pleurs, ô Seigneur, tes piés elle arrosa,  
 Les parfuma d'odeur, les seicha, les baissa,  
 De sa nouuelle amour montrant la vehemence,  
**O** bien-heureuse femme, ô Dieu tousiours clement,  
 O pleurs, ô cœur heureux, qui n'eut pas seulement  
 Pardon de son erreur, mais en eut recompense.

Quand

## X I.

**Q**uand le verbe eternal par qui tout est formé,  
 Eut enduré la mort pour nous donner la vie,  
 Trois disciples secrets, pleins d'amour infinie,  
 Dedans vn monument ont son corps enfermé.  
 Mais auecques ce corps de ton fils bien aimé,  
 Fut enterré ton cœur, ô dolente **M A R I E**,  
 De tes yeux ruisseaux la splendeur fut tarie,  
 Et de mille cousteaux ton esprit entamé.  
 Le ciel, les elemens alors tous se troublèrent,  
 De ce grand Vniuers les fondemens tremblèrent,  
 Et le Soleil luisant esteignit son flambeau.  
 O secret que les sens ne sçauoyent bien entendre,  
 Celuy qui comprend tout, & ne se peut comprendre  
 Est clos pour nos pechez dans vn petit tombeau!

## O D E C H R E S T I E N N E.

**A**rricre ô Fureur insensee  
 ladis si forte en ma pensee  
 Quand d'Amour i'estois allumé,  
 Rempli d'vne flamme plus saincte  
 Je sens maintenant toute esteinte  
 L'ardeur qui m'a tant consumé,  
 C'est trop c'est trop versé de larmes,  
 C'est trop chanté d'amours & d'armes,  
 C'est trop semé ses cris au vent,  
 C'est trop plein de ieunesse folle  
 Perdu temps, labeurs, & parole,  
 Pour le corps l'ombrage suynant.  
 Seigneur, change & monte ma Lyre,  
 A fin qu'au lieu du vain martyre  
 Qui se paist des cœurs ocieux,  
 Elle rauisse les oreilles,  
 Resonnant tes hautes merueilles

E c

P R I E R E S .

Quand de rien tu formas les Cieux.  
 O Pere à toy seul ie m'adresse,  
 Pecheur qui prens la hardiesse  
 D'essleuer le regard en haut:  
 Et te descourant mon offense  
 l'iauoque , en pleurant , ta clemence  
 Pour me purger de tout deffaut.

Si ie suis tout noirci de vice,  
 Tu peux m'appliquer ta iustice  
 Comme i'en ay parfaite foy:  
 Si ie ne suis que pourriture  
 Pourtant ie suis ta creature  
 Qui ne veux m'adresser qu'à toy..

Fay moy voir ton œil pitoyable,  
 Et bien que ie sois miserable,  
 Monstre toy gracieux & doux.  
 Ne me chaste en ta colere:  
 Car helas si tu le veux faire

Qui pourra porter ton courroux?  
 Le Ciel qui toute chose embrasse,  
 Fuiroit tremblant deuant ta face  
 S'il te cognoissoit irrité:  
 Et des Anges la troupe sainte  
 N'oseroit paroistre en la crainte  
 De ta iuste seuerité.

C'est toy qui d'une main puissante  
 Dardes la foudre punissante,  
 Et qui d'un clin d'œil seulement  
 Fais tourner ceste Masse ronde:  
 La flamme, l'air, la terre & l'onde  
 Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as point de naissance,  
 Toy qui es rielle en vne essence,  
 Tout saint, tout bon, tout droiturier:  
 Ton doigt ce grand Vniuers range:

Et



Et bien que toute chose change,  
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asseuree,  
Et quand plus n'aura de duree  
Du Ciel l'affidu mouuement,  
Elle encor demeurera ferme  
Comme n'ayant ny fin ny terme,  
Non plus que de commencement.

Seigneur c'est sur ceste parole,  
Que ie m'asseure & me console  
Quand mon cœur se pafme deffroy:  
C'est elle qui me fortifie,  
Et qui fait qu'ainsi ie me fie

En C H R I S T mon sauueur & mon roy.

Fondé sur chose si certaine  
Aurois-ie vne esperance vaine?  
N'aurois-ie ce qu'ay desiré?  
Mon attente est en ta clemence,  
Ta parole est mon assurance,  
Sçaurois-ie mieux estre assure?

C'est pourquoy desia i'ose dire  
Que rien n'a pouuoir de me nuire,  
Le peché, l'enfer, ny la mort:  
Ta bonté me donne courage.  
Qui peut m'asseuer d'auantage  
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?

Continuë, ô Dieu continuë,  
A fin que ta force cognuë  
Soit toujours mon seul argument,  
Delaisant les faulses louanges  
De mille & mille dieux estranges  
Que i'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers de formais s'efface  
Tant de traits, d'ardeurs & de glace:  
Qu'on ne m'entende plus vanter

P R I E R E S.

Les yeux d'une beauté mortelle,  
Qui par quelque douce cautelle  
Auroyent sceu mes sens enchanter.

Je m'en repens rouge de honte,  
Quand je mets quelquefois en conte  
Tant de propos que j'ay perdus,  
Tant de nuits vainement passées,  
Tant & tant d'errantes pensées,  
Et de cris si mal entendus.

Ores trouble de jalousie,  
Ore ayant dans la fantasia  
Quelque autre élanement nouveau,  
Selon que les vagues soudaines  
De mille tempestes mondaines  
Agiroyent mon foible cerveau.

La Mer qui gronde & se courrouse  
Quand maint vent la pousse & repousse,  
N'écume point en tant de flots,  
Comme je portois dans la teste  
Durant l'amoureuse tempeste  
D'orageux tourbillons enelos.

Soit qu'on veist la belle lumière,  
Ou soit que la nuit & constumiere  
A son tour se vint presenter,  
Jamais ceste rage inhumaine  
Ne donnoit relasche à ma peine,  
Obstinee à me tourmenter.

Mais quoy? veux-je faire reuiure  
Tant de morts dont tu me deliure?  
Veux-je me plaindre vne autre fois?  
Et par mes accens lamentables  
Tascher à rendre pitoyables  
Les monts, les rochers, & les bois?

Las non! mais plains de repentance  
T'en veux perdre la souuenance,

Et

Et l'auoir tousiours en horreur:

O Seigneur à qui ie m'adresse,

Ne souffre hélas ! que ma ieunesse

Retombe plus en ceste erreur.

Vn cœur net en moy renouuelle,

A fin que plus ie ne chancelle

Suyuant mon instinct vicieux:

Et quel que chose que ie face,

Baille moy pour guide ta grace

Qui m'adresse au chemin des Cieux.

Fay que mon Lut tousiours te sonne,

Fay que mon doigt rien ne fredonne

Que tes ceures grands & parfaits,

Que ma bouche se tienne close

Si ie veux parler d'autre chose

Que de ta gloire & de tes faits.

PLAINTE CHRESTIENNE.



DES abysses d'ennuis en l'horreur plus ex-  
trême

Sans conseil, sans confort d'autruy, ny de  
moy mesme,

(Car hélas ma douleur n'en sçauroit receuoir)

Outré d'ame & de corps d'incurables atteintes,

Mô cœur qui n'é peut plus s'ouure en ceste triste plainte,

Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir.

Ton ire en sa fureur si durement me touche,

Que pour ne crier point tu m'estoupes la bouche,

Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieux:

Mon chef tout à la fois a tari ses fontaines.

Ie n'ay pas seulement du sang dedans les veines

Pour respandre à bouillons par la bouche & les yeux.

Tu m'as posé pour butte aux angoisses ameres,

P R I E R E S.

Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres,  
 Mon mal n'est toutesfois si grand que mon erreur.  
 Mais si pourray- ie dire en ma peine effroyable,  
 Bien que ie te reclame & doux & pitoyable,  
 Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.

De foiblesse & d'ennuis mon ame est esgaree,  
 Les os percent ma peau, ma langue est vlceree,  
 Comme flots courroucez mes maux se vont suyuant.  
 Pour tout nourissement i'engloutis ma saluie,  
 Et croy que ta rigueur ne permet que ie viuie  
 Que pour seruir d'exemple & de crainte aux viuans.

Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,  
 Et le somme enchanteur des peines journalieres  
 De sa liqueur charmee en vain me va mouillant:  
 Il est vray que l'effort du mal que ie supporte,  
 Rend ma teste assomme, & m'assoupit de sorte,  
 Qu'on me jugeroit mort ou tousiours sommeillant.

En cet estonnement mille figures vaines  
 Tousiours d'effroy, de meurtre & d'horreur toutes plai-  
 Reuillent coup sur coup mon esprit agité: (nes.  
 Je refuse incessamment, & ma vague pensee,  
 Puis deça puis delà sans arrest est pousee  
 Comme vn vaisseau rompu par les vens emporté.

Helas sois moy propice, ô mon Dieu, mon refuge,  
 Puny moy comme pere, & non pas comme iuge,  
 Et modere vn petit le martyre où ie suis:  
 Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,  
 Mais qu'il change de vie & qu'il se conuertisse:  
 Las ie le veux ass. z, mais sans toy ie ne puis.

Ie ressemble en mes maux au passant miserable,  
 Que des brigans peruers la troupe impitoyable  
 Au val de Iericho pour mort auoit laissé,  
 Il ne pouuoit s'aider, sa fin estoit certaine,  
 Sile Samaritain d'vne ame toute humaine  
 N'eust estanché sa playe, & ne l'eust redressé.

Ainſi



Ainsi sans toy, Seigneur, vainement ie m'effaye:  
 Donne m'en donc la force & reserve ma playe  
 Purge & guaris mon cœur que ton ire a touché,  
 Et que ta sainte voix qui força la nature,  
 Arrachant le Lazare hors de la sepulture,  
 Arrache mon esprit du tombeau de peché.

Fay rentrer dans le parc ta brebis esgarée,  
 Donne de l'eau vivante à ma langue alterée,  
 Chasse l'ombre de mort qui volle autour de moy,  
 Tu me vois nu de tout, sinon de vitupere,  
 Le suis l'enfant prodigue, embrasse moy, mon pere,  
 Le le confesse, hélas! j'ay peché devant toy.

Pourquoy se fust offert, soymsme en sacrifice  
 Ton enfant bien aimé C H R I S T, ma seule justice?  
 Pourquoy par tant d'endroits son sang eust il versé  
 Sinon pour nous pecheurs, & pour te fatis faire?  
 Les iustes, ô Seigneur, n'en eussent eu que faire,  
 Et pour eux son saint & corps n'a pas esté percé.

Par le fruit de sa mort j'attens vie éternelle,  
 Lauée en son pur sang mon ame sera belle:  
 Arriere ô desespoirs qui m'avez transporté,  
 Que toute defiance hors de moy se retire,  
 L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,  
 Mes soupirs à la fin ont esmeu sa bonté.

O Dieu toujours vivant, j'ay ferme confiance  
 Qu'en l'extreme des iours par ta toute-puissance  
 Ce corps couuert de terre à ta voix se dressant,  
 Prendra nouvelle vie, & par ta pure grace  
 J'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face  
 Avec les bienheureux ton saint nom benissant,

PRIÈRES.

*Prière en forme de confession.*

**D**Vrant tant de grands flots coups sur coup  
s'esleuans,  
Tant de feux, tant d'éclairs, tant de pluye &  
de vents,

Rebatans à l'enui ma nacelle brisée,  
Resté la nuit sans guide entre mille destours,  
Seigneur ie te reclame, & voiciton secours  
Qui rend de mon esprit la tourmente appaisée,

Le brouillas qui long temps m'a le iour desrobé  
Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,  
Mon ame au eugle vn temps la veuë a recouuerte,  
Mais presque elle a regret d'vn bien si précieux:  
Car quand dessus soy mesme elle tourne les yeux,  
D'horreurs & de pechez se voit toute couuerte.

Las puisque rien d'entier ne s'y peut aduifer,  
Que luy sert sa clairté sinon pour l'accuser,  
Et la rendre confuse en voyant tant de vices?  
Plaise toy donc encor les deux yeux me courrir,  
Non Seigneur, mais plustost vueille les mieux ouuir  
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.

Or' que tout dedans moy ie me suis retiré,  
Des rayons de ton ceil en ma nuit esclairé,  
Que ie voy de thresors dont tu m'es favorable!  
N'estant, tu m'as fait estre, & m'as rendu viuant,  
Tu m'as pourueu de sens & plus haut m'esleuant  
Me de pars le discours & me fais raisonnable.

Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,  
De corps foible & mortel à la terre addonné,  
Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:  
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,  
Touffours, comme à son bien, vers le ciel aspirant,  
Si le monde abuseur ne l'en rend d'estournee.

Oyseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes & fruiçts,  
Nuit,

Nuit, iour, Lune, Soleil, pour moy furent produits:  
 Et pour rendre ta grace en tout point accomplie  
 Apres m'auoir laissé quelques iours sauouer  
 De tes fruits icy bas, s'il te plaist m'en tuer,  
 Tu me gardes au Ciel vne eternelle vie,

Tant de biens ô Seigneur, que departent tes mains  
 Par grace & franchement sont donnez aux humains,  
 Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire,  
 Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté:  
 Voyla ce qu'en l'esprit ie voy de ta bonté  
 Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy  
 Que dedans & dehors transformé ie me voy,  
 Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure!  
 Que mes sens corrompus sont deuenus infets,  
 Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,  
 Et que mon premier estre a changé de figure!

C'est esprit que diuin tu m'auois fait auoir  
 Pour l'esleuer au ciel, pour entendre & scauoir.  
 Et pour te recognoistre aux traits de ton ourage,  
 Es garé du sentier de sa felicité  
 A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,  
 Et luy mesme à son bien s'est fermé le passage.

Ce cœur des chauds desirs, la source & l'aliment,  
 Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,  
 Et pour seruir de liure à ta loy tresparfaite,  
 Ne t'a rien reserué de ses affections:  
 Mais en s'abandonnant aux folles passions  
 A toutes les fureurs a feuri de retraicte.

Il a souuent bouilly de rage & de dedain,  
 Il a senti douleur du bien de son prochain,  
 Il a long temps couué mainte haine immortelle,  
 Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé,  
 La chaude ambition l'a souuent alteré,  
 Il n'a point esté simple, ains double & peu fidelle.

E c s

P R I E R E S.

Ces yeux, Rois de mes sens, qui me deuoyent guider,  
 A toute heure en mon bien & du mal me garder,  
 Ne laissant nulle entree aux amours infensées,  
 Charmez d'un vain plaisir lasche se sont rendus:  
 Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,  
 Et de mon foible cœur les defenes forcees.

Eux qui tousiours en haut deuoyent estre dressez  
 Ont tenu leurs regards vers la terre abaissez  
 Eux qui deuoyent pleurer iour & nuit mon offense,  
 Ont pleuré, las hé quoy? quelque vaine rigueur,  
 Quelque oubly, quelque chage, ou telle autre langueur,  
 Dont le maudit Amour ses seruans recompense.

Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,  
 Toute aux contes menteurs s'est voulue adonner,  
 Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:  
 Elle a souuent ouy ton saint nom blasphemer,  
 Mesdire, iniurier, son prochain d'ffamer,  
 Et s'est pleüe aux discours des amoureuses fables.

Las helas que ma bouche a failli contre toy,  
 Il'auois, ô Seigneur, pour enseigner ta loy,  
 Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,  
 Pour aider les mortels, au bien les appeller,  
 Les retirer du mal, reprendre & consoler,  
 Sans iamais la fouiller d'une parolle vaine.

Mais au lieu d'en cueillir vn fruit tant desiré,  
 Je n'ay fait que mentir, ie me suis pariuré,  
 J'ay despité le ciel, ta gloire & tes merueilles,  
 J'en ay flaté les grands & leurs maux deguisez  
 J'ay semé la discorde, & de propos rufez  
 J'ay souuent enchanté les credules oreilles.

Bref, chacun de mes sens tant dedans que de hors,  
 Et chacune des parts de l'esprit & du corps  
 N'ont plus rien qui ressemble à leur forme premiere:  
 Vn seul trait de ta main n'est sur moy demeuré,  
 Je suis vn monstre horrible & si defiguré,

Que



Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.

Helasi' ay bien raison d'estre palle & tremblant,

Ma confusion croist, mon mal va redoublant.

Qui du roc de mon cœur sortira des fontaines?

Qui grossira mon chef de torrens furieux?

Qui de larges ruisseaux m'enflera les deux yeux

Pour noyer mes pechez, mon angoisse & mes peines?

Mes chants soyent conuertis en longs gemissemens,

En tenebres mes iours, mes plaisirs en tourmens:

Que ie seme mon chef de poussiere & de cendre,

Que des bons comme ingrat ie sois abandonné,

La grainte & la tremeur m'ont tout enuironné,

Et la bouche d'enfers s'ouure à fin de me prendre.

Que d'un seul en mon ducil ie ne sois consolé,

Car du liure de Dieu mon nom est cancelé.

Monts, bois, fleues, rochers pleurez mon aduerture;

Le pourtraict du Seigneur i'ay moy mesme effacé,

L'ay delaisié mon pere & son bien despensé,

Puis auec les porceaux i'ay prins ma nourriture,

Mais pourtant à mon Dieu ie me veux presenter,

Je veux bas à ses pieds tout en pleurs me icter

Poussant du fond du cœur cette voix lamentable:

I'ay pechié deuant toy pere doux & clement,

Je m'appelle ton fils, mais c'est indignement,

Mon malheur ne merite vn nom si fauorable,

De l'abyssme ou ie suis à toy ie vay priant,

Pardonne à ton enfant contrit & suppliant,

Je te demande grace, & fuy toute iustice,

Ne vueilles droictement mes erreurs balancer:

Ta iustice, ô Seigneur, ne se doit exercer

Que contre le meschant, qui s'obstine en son vice.

Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:

Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,

Ma foiblesse, ô seigneur, m'est trop & trop cogneue:

Aide donc s'il te plaist à ma fragilité,

Et

P R I E R E S.

Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,  
 Que mon ame au tombeau ne soit plus detenüe.  
 Esclaire à mon esprit, & le conduis à toy,  
 Remply mon cœur d'amour, de constance & de foy,  
 De tous obiers trompeurs mes yeux vneilles distraire,  
 Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,  
 Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,  
 Et que d'ame & de corps sans finie te reuere.

X I I.

**I**E regrette pleurant les iours mal employez  
 A suivre vne beauté passagere & muable,  
 Sans m'essener aux Ciel & laisser memorable  
 Maint haut & digne exemple aux esprits déuoyez:  
 Toy qui dans ton pur sang nos méfaits as noyez,  
 Iuge doux, bening pere, & sauueur pitoyable,  
 Las releue, ô Seigneur, vn pecheur miserable,  
 Par qui ces vrais soupirs au ciel sont enuoyez.  
**S**i ma folle ieunesse a couru mainte annee  
 Les fortunes d'Amour, d'espoir abandonnee,  
 Qu'au port en doux repos i'accomplisse mes iours,  
 Que ie meure en moymesme à fin qu'en toy ie viuë,  
 Que i'abhorre le monde & que par ton secours  
 La prison soit brisee où mon ame est captiue.

FIN DES OEUVRES DE

P. H. DES PORTES.





## Ad Philippum Portæum.



*Rpheus hinc ieras alter, testudine mulcens*

*Cyanea cautis sibi concurrentia saxa:*

*Tequelyrã pulsante tuus nonus alter Iason*

*HENRICVS rediit glaciali sospes ab arcto,*

*Magna via referens sibi præmia parta suisque.*

*Ipse duplex regnum, duplicem sua turba favorem.*

*Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem*

*Iure dedit, sibi quem non amulus occupet alter,*

*Maecte igitur fideru Lyrica, PORTÆE fidèque*

*Maecte pia mentis candore & simplice sensu,*

*Qui semel admissos non fallere nouit amicos.*

*Praxitelem memorant qualem fit passus amorem*

*Depinxisse, nec hac celebratior vllz tabella,*

*Quam sibi qua affectum domini preferret amanti:*

*For san & exemplar, quem tu describis, amoris*

*Sumptus es ipse tibi: sic & non improbus ille,*

*Et pius, & formæ tantum mirator honeste.*

*Qualis erat dum paruus erat simplèxque Cupido:*

*Nullaque purus adhuc nisi sorte sororia libans*

*Oscula, & innocuas iaculans sine vulnere flammæ,*

*In vultu mentis contemplabatur honores.*

IO. AVRATVS Poëta Regius.

TABLES DES POESIES

contenues es œuvres de Phil-  
lippes des Portes.

SONNETS.



H mon Dieu ie me meurs	44.b
Aimons nous ma Deesse	53.b
Amours quand fus tu né	8.b
Amour brusle mon cœur	14.a
Amour a mis mon cœur	49.b
Amour de sa main propre	40.a
Amour sceut vne fois	63.b
Amour qui vois mon cœur	64.a
Amour peut à son gré	ibid.
Amour à qui i'ay fait	74.a
Amour en mesme instant	74.b
Amour si i'ay souffert	87.b
Amour,choisi mon cœur,	91. b
A pas lents & tardifs	83. a
Arreste vn peu , mon cœur,	36.b
Aspre & sauuage cœur	83.b
Au nid des Aquilons	93.a
	<u>Auoir</u>

T A B L E.

Auoir pour toute guide	82.b
Au sainct siege d'amour	42.b
A utour des corps	87.a
Ayant pour vostre amonr	4.b
Beaux nœuds crespes & blonds	59.a
Belle & cruelle main	58.a
Belle & guerriere main	174.a
Bien que le mal d'amour	85.b
Bien que ma patience	89.a
Bien qu'vne fieure tierce	85.a
Ce iour vn pauure amant	81.a
Celle qui de mon mal	90.a
Celle qui me retient	9.a
Celuy que l'amour range	13.b
Celuy qui n'a point veu	64.b
Ce mignon si fraizé	180.a
Ce miroir bien-heureux	198.b
Ce n'est assez que soyez	65.a
Cesse, ô trop foible esprit	94.a
Ces discours enchanteurs	180.b
Ces eaux qui sans cesser	11.b
Ceste humeur qui m'aveugle	56.b
Ceste fontaine est froide	161.b
	<u>Chacun</u>

T A B L E.

Chacun iour mon esprit	58.b
Chargé de maladie	211.b
Chassez de vostre cœur	43.b
Cheueux present fatal	53.a
Comme quand il aduient	89.b
Comme on voit au printemps	199.b
Comme quand il aduient	200.a
Comme vn chien que son maistre	178.b
Comme vn pauvre malade	60.a
De foy, d'espoir, d'amour	212.b
De l'œil de ma Diane	2.a
Dés le iour que mon ame	1.b
Depuis deux ans entiers	88.a
Depuis le triste poinct	210.b
De quels cousteaux	92.a
Deux clairs Soleils	78.b
Deux que le trait d'Amour	186.a
Doncques sera-til vray	9.a
D'où vient qu'une beauté	53.a
Durant les grand's chaleurs	2.b
Durant qu'un feu cruel	81.a
Du sommeil qui te clost	224.a
Elle pleuroit toute	7.b
	En

T A B L E.

En pire estat	52.b
Eflongnant vos beautez	5.a
Friuez vos blonds cheueux	179.b
Grand Iupiter	74.a
Helas de plus en plus	11.b
Helas chaffez	12.b
Helas iniuste Amour	36.b
Helas si tu prens garde	212.a
Hé, ne fuffit-il pas	39.b
Heureux Anneau	12.a
L'accompare ma Dame	58.b
Iamais au grand jamais	59.b
L'ay couru, i'ay tourné	61.b
L'ay languy malheureux	73.a
L'ay long temps voyagé,	13.a
L'ay par long temps	15.a
L'ay faiçt de mes deux yeux	54.b
L'ay tant souffert d'ennuis	179.a
L'ay tant fuiui l'amour	14.a
Icare est cheut ici	62.a
Le l'aime bien pour la douce	179.a
Lele confesse, Amour,	7.b
Le croy que tout mon liçt	83.a

Ff

T A B L E.

Je me laisse brusler	37. a
Je m'estois dans le temple	55. b
Je me travaille assez	10. b
Je me veux rendre Hermite	19. a
Je ne me plains de vostre cruauté	17. a
Je ne veux plus aimer	178. a
Je ne veux desormais	198. a
Je ne veux plus penser	50. a
Je ne puis pour mon mal	63. b
Je sens fleurir	65. a
Je regrette en pleurant	218. b
Je scay qu'ell'ont des yeux	40. b
J'estois dans vne salle	88. b
J'estois sans cognoissance	56. b
Je suis chargé d'un mal	4. b
Je suis repris, hélas	13. b
Je te doy bien haïr	205. b
Je te l'auois bien dit,	39. b
Je te supplie, amour.	2. b
Je vay contant les iours	92. b
Je vous offre ces vers	1. a
Je voyoy foudroyer	58. a
J'excuse le mari	54. a

T A B L E.

Il faudra bien qu'une femme,	178.b
La foy qui pour son temple	59.b
La mort qui porte enuie	83.b
Langue muette	92.a
Las que puis-je auoir fait	73.a
L'arc de vos bruns sourcis	66.a
L'aspre fureur	13.b
Las! que me sert de voir	5.b
Las! que me sert quand la douleur	6.a
Las! on dit que l'espoir	14.b
Las! ie ne verray plus	50.a
Las ie scay bien,	4.a
Las qui languist iamaïs	2.a
L'eau tombant en lieu bas	86.b
Le iour chasse le iour	211.a
Le iour que ie fu né	35.a
Le labeur glorieux	199.a
Le penser qui me plaist	1.b
Le Ciel qui micux que moy	199.b
Les premiers iours qu'amour	42.a
Le tyran des Hebreux	91.a
Liberté precieuse	179.b
Loing du nouveau soleil	71.b

T A B L E.

Lors que le traiçt par vos yeux	6.a
Lycaste & Philemon	182.b
Ma bouche à haute voix	73.b
Ma Dame apres la mort	14.b
Ma Dame, amour, Fortune	40.a
Malheureux fut le iour	11.a
Mâlheureux que ie suis	40.b
Ma nef passe au destroiçt	15.a
Marchans qui voyagez	7.b
Mari ialoux,	54.a
Mes yeux accoustumez	92.b
Mettez moy sur la mer	73.b
Mon Dieu que de beautez	65.b
Mon Dieu mon Dieu, que i'aime	6.b
Ne dites plus amans	49.b
Ny les dedains	4.a
Non non ie veux mourir	178.a
O beaux yeux inhumains	74.b.
O doux venin mortel	82.a
O liçt s'il est ainfi	36.a
O mon petit liuret	37.a
O mon cœur plein d'ennuis	81.a
O mort tu pers ton temps	56.a
	On

T A B L E

Onne voit rien	3.b
Or' que mon beau soleil	5.a
Or' que bien loing de vous	10.a
O songe heureux & doux	10.b
O vers que i'ay chantez	61.a
Pardonnez moy ma Dame	194.a
Par vos graces ma Dame	8.a
Pendant que mon esprit	60.b
Pour estre absent du bel œil	5.b
Pour me recompenser	8.b
Pourquoy si plein dorgueil	64.b
Pourquoy si follement	66.a
Pout tant d'ennuis diuers	88.a
Priué des doux regards	37.b
Puis donc qu'elle a changé	180.b
Puis- ie passe à bon droict	9.b
Puis que ie ne fay rien	13.a
Puis que le miel d'Amour	211.a
Puis que pour mon malheur	47.a
Puis qu'il vous plaist, ma Dame,	57.b
Puis qu'on veut que l'image	15.b
Puis que par ton secours	35.a
Puis que vous le voulez	63.a

T A B L E.

Quand i'admire, estonné	60.a
Quand du doux fruiçt d'Amour	43.a
Quand i'approche de vous	11.a
Quand ie pense aux douleurs	55.b
Quand ie ly tout rauï	199.a
Quand ie portois le ioug	180.a
Quand la fiere beauté	12.a
Quand ie pouuois me plaindre	62.b
Quand ie suis tout le iour	63.a
Quand ie voy flamboyer	89.b
Quand le verbe eternal	213.a
Quand l'ombrageuse nuit	91.a
Quand premier Hippolyte	82.a
Quand quelquefois ie pense	72.b
Quand quelquefois ie pense au vol de ceste vie	212.b
Que ie suis redeuable	91.b
Quel destin fauorable	192.a
Quel supplice infernal	57.a
Que maudits soyent mes yeux	56.a
Quoy que face le ciel	165.b
Qu'vne secrette ardeur	65.b
Recherche qui voudra	161.b
	Rendez

T A B L E.

Rendez-vous plus cruels	90.b
Se peut-il trouuer peine	36.a
Si c'est aimer que porter bas la veuë	7.a
Si ceste grand beauté	81.b
Si doucement par son regard	88.b
Si l' aime autre que vous	60.b
Si l' aime iamais plus	12.b
Si l' ay moins de pouuoit	206.a
Si ie me fiés à l' ombre	37.a
Si la course annuelle	210.b
Si la foy plus certaine	3.a
Si l' amour de ma foy	61.a
Si la pitié	44.a
Si le mari ialoux	39.b
S'il est vray que le ciel	9.b
Si le pasteur de Troye	90.b
S'il n'y a rien si froid	86.b
Si tost qu' au plus matin	8.a
Si vous m' aimez ma dame,	44.a
Si vous volez que ma douleur	53.a
Solitaire & pensif	10.a
Sommeil paisible fils	90.a
Souci chaud & glacé	89.a



T A B L E.

Sur des abismes creux	211.b
Tant d'outrageux propos	82.b
Tourne mon cœur	87.b
Tourne vn peu deuers moy	212.a
Tu t'abuses, De-Cour,	198.b
Vallon ce faux amour	3.a
Venus cherche son fils	62.b
Veux que de vostre amour	57.b
Vn iour l'aveugle Amour	37.b
Vos yeux belle Diane	3.a
Vouloir ambitieux	89.a
Vous me cachez vos yeux	72.b
Vous voulez estre Hermite	39.a
Vous n'estes point mes yeux	87.a
Voicy du gay printemps	42.a
Yeux qui guidez mon ame	41.b
<b>C H A N S O N S.</b>	
Blessé d'une playe inhumaine	84.a
Celuy qui le Ciel tout puissant	55.a
Ceux qui peignent Amour sans yeux	17.b
Doncques ce tyran sans mercy	183.a
Douce liberté desirée	69.a
En quel desert, en quel bois	38.a
	Helas

T A B L E.

Hela que me faut-il faire	30.a
Helas tyran plein de rigueur	97.b
Je ne veux iamais plus penser	43.a
Je suis las de lasser	165.b
Las en vous esloignant, ma Dame	50.b
Las que nous sommes miserables	166.a
L'amour qui loge en ma poitrine	29.b
La terre naguere glacee	45.b
Le mal qui me rend miserable	95.a
O bien-heureux qui peut passer	160.a
O nuit ialouse, nuit	176.b
Pour faire qu'vne affection	96.a
Pour vous aimer ie veux	75.a
Puis voir ma fin	94.a
Puis que le Ciel cruel	19.b
Quand ie pense aux plaisirs	30.b
Quand vous aurez vn cœur	181.a
Que m'a serui de vous auoir serui	186.b
Que n'ay-ie la langue aussi prompte	84.b
Quel feu par les vents animé	75.a
Rozette pour vn peu d'absence	197.b
Sçatez-vous ce que ie desire	94.b
Si tost que vostre œil m'eut blessé	97.a

Ff 5



T A B L E.

Sus sus mon Lut	19. a
Tant que i'ay eu du sang	93. a
Trompé d'attraits	181. a

O D E S.

Arriere ô fureur insensee	213. a
Cependant que l'honnesteté	167. a
Quand tu ne sentirois	177. b

S T A N S E S.

Ah Dieu faut-il partir,	196. a
Amour guide ma plume	164. a
Cesse, Amour: tes rigueurs	192. a
Du Mariage.	189. b
Lors que i'escry ces vers	66. b
Lors qu'un de vos regards	17. a
De la Chasse	172. b
Quel secours faut-il plus	174. b
Quand au matin le grand	94. b
Quand i'esprouve en aimant	71. b
Si ie languy d'un martyre	86. a
Si l'angoisse dernière	97. b

D I A L O G V E S.

Ah Dieu que c'est	20. b
Doncques ces yeux bien aimez	195. a
	le te

T A B L E.

Ie te coniuere, Amour,	18.a
Que ferez-vous dites ma Dame	185.b
Qui vous rend, ô mes yeux	59.a

EPIGRAMMES.

Blanche au yeux verts	182.b
Faimois vn peu Phyllis,	ibid.
Ie t'apporte ô Sommeil,	ibid.
Ie voulu baiser ma Rebelle,	176.b
Si dessus vos leures	ibid.

COMPLAINTES.

Cherchez mes tristes yeux	193.b
Cruelle loy d'Amour	68.a
De pleurs en pleurs	188.b
Des abyfmes d'ennuis	215.a
Depuis l'aube du iour	26.b
Ie veux blasmer Amour	28.b
Las ! ie me meurs	27.b
Las ! plus ie vais auant,	168.b
Ma chair comme eau	206.b
Ma foy defesperee,	565.a
Or' que ie suis absent	20.b
Puis que i'eu bien le cœur	187.b
Quand ie viens à penser	15.b

Quelle

## T A B L E.

Quelle manie est egale	93. b
Qui fera de mes yeux	183. b
<i>E L E G I E S.</i>	
Après auoir passé	99. a
Ayez le cœur d'un tygre	78. a
Celuy n'auoit d'Amour	70. a
Celuy qui n'aime point	103. a
C'est en vain qu'on s'effaye	113. a
Comme dedans vn bois	106. b
Comme le pelerin	125. a
De tous ceux qui ont eu	109. a
En la saison premiere	110. b
Iamais foible vaisseau	79. a
Je delibere en vain	67. a
Je ne refuse point	181. b
Je ne veux point blasmer	117. a
Je vous ay si souuent	116. a
La faut-il que tousiours	122. a
Lors que le trait d'Amour	123. b
Maistresse en t'escriuant	120. b
Plus l'eslongne les yeux	50. b
Pour gage de ma foy	105. a
Que doit faire vn amant	114. b
Que	

T A B L E.

Que ie fu malheureux	100.b
Vous qui pipez d'Amour	127.b
Vous qui tenez mon ame	118.b

D I S C O U R S.

L'an comme vn cercle rond	77.a
Que faites vous, mignons,	162.a
Si l'amour est vn dieu,	130.a
Pour mōseigneur le Duc d'Anjou.	170.b
Chant d'Amour.	22.a
Contr'Amour.	31.b
De la ialousie,	47.b
Procés contte Amour	24.a
A dieu à la Pologne	197.b
Baifer	175.a
Cartels	171.a & b
Mascarade.	169.b
Priere au Someil	41.a
Songe.	44.b
Prieres.	68.b 216.b
Madrigales.	81.b 86.a
Rimes tierces.	34.a, 45.a
Tombeau d'Amour	54.b
Paraphrase sur le Libera me Dñe	208.
Chant	

## T A B L E.

Chant Chrestien. 209.a

## E P I T A P H E S.

De M. de Briffac 200.b

De Madame la Contesse de Mansfeld

201.a

De Madame la Marechale de Briffac  
ibidem.

De M. de martigues 201.b

De M. de Sillac ibid.

De M. d'Anton 202.a

De M. bourdin ibid.b

De Breuer Eunuque du Roy ibid.

D'vne Barbiche 292.b

De M. des Iardins 203.a

De Damoiselle Jeanne de Loynes ibid.b

De M. Marguerite Duchesse de Sauoye

203.b

De M. Du Gaz 204.a

De Remy Belleau 204.a

De M. de l'aubespine 204.b 205.a, b.

206. a, &amp; 208.a

I M I



T A B L E.  
I M I T A T I O N S   D E  
L' A R I O S T E.

Angelique	153. b
Roland Furieux	137. a
Rodomont	141. a
Imitation de la complainte de Bradamant	151. b
Autre imitation	152. b

F I N.

TABELLE  
IMITATIONS DE

Amour, qui loges en tous lieux  
Orne un roy place en ma boutique.  
Las! me dit il, qui t'illumine,  
Tu es plus fort que tous les Dieux.

F. I. M.



τὸ γὰρ ἔργον τὰ μὴ καλὰ, καὶ  
ωφέλιμα:

Εἰς τοῦ ὁμοῦ γυνεῶν  
ὁ ἔργον

Non nos au ciel.  
Louise le Maçon.  
Mauvais cause

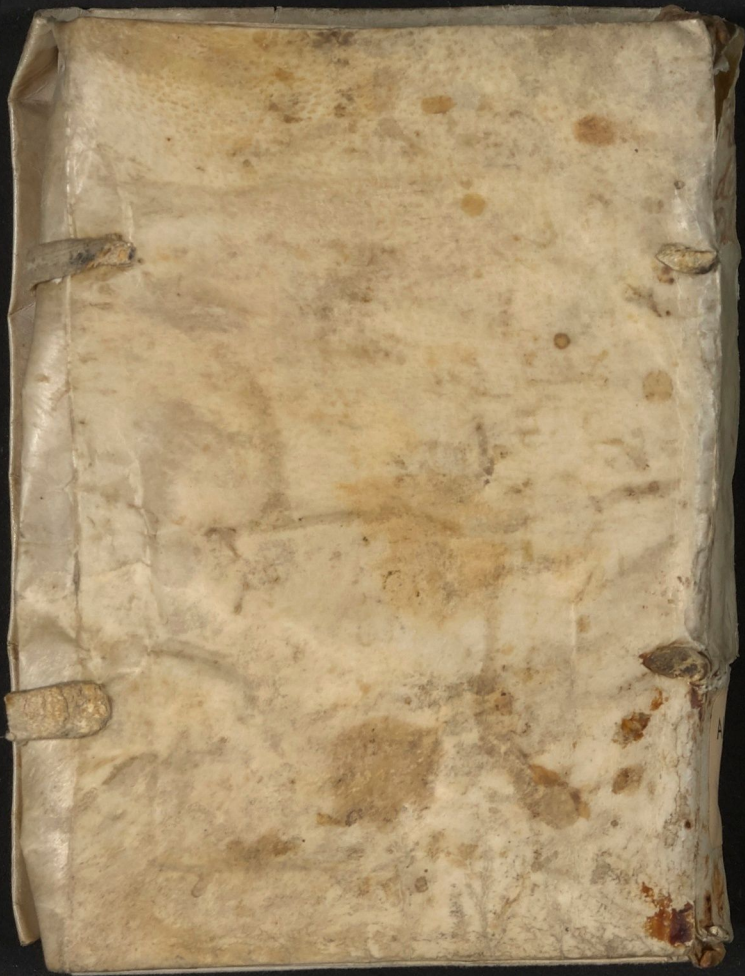
Mauvais jours de l'embu-  
rés.

Fallit η. virtū specie virtutis &  
umbra.

sa beaulté n'a fm  
Isabeau l'enfant.

Par Flambeau  
Paul Marbeuf.

purus, cum fabula.  
Paulus Marbutus.



Les premières  
œuvres  
de Philippe  
des Portes.

24

ALVENSLEBEN

Bb

298









calibrite

colorchecker CLASSIC



02/24

mm

LES  
PREMIERES  
OEUVRES DE  
PHILIPPES DES  
PORTES.

AV ROY DE FRANCE  
ET DE TOLONNE.

Reuueés, corrigees & augmentees en ceste  
derniere impression.

*Paul Marberis*



EN ANVERS,  
PAR PIERRE VIBERT.

1580.

